

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**TOME XIII—1975 • N° 1**

Le rôle du Sud-Est européen dans l'histoire  
et dans l'historiographie contemporaine

Contacts culturels

Historiographie et politique

Problèmes d'histoire diplomatique

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à «ROM-PRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Téléx 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
str. Gutenberg, 3 bis, téléphone 16.40.79, București — România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII

1975

N° 1

## SOMMAIRE

Message adressé par le Président de la République Socialiste de Roumanie  
aux participants au III-ème Congrès International d'Études Sud-Est  
Européennes . . . . . 3

MIHAI BERZA, Les études du Sud-Est européen, leur rôle et leur place dans l'ensemble  
des sciences humaines . . . . . 5

### *Contacts culturels*

ADRIAN FOCHI, Le motif poétique « L'épreuve de l'amour » dans le folklore sud-est  
européen (II) . . . . . 15

RITA DOBROIU, Un poème néogrec inconnu dédié à l'Union des Principautés Rou-  
maines . . . . . 41

### *Historiographie et politique*

ADOLF ARMBRUSTER, Historiographische Beziehungen zwischen der Moldau und  
Kronstadt zur Zeit des Fürsten Constantin Maurocordatos (1742—1743) . . . . . 51

PAUL CERNOVODEANU, Pierre le Grand dans l'historiographie roumaine et bal-  
kanique du XVIII<sup>e</sup> siècle . . . . . 77

### *Problèmes d'histoire diplomatique*

CAROL CÖLLNER, Zur Problematik der Kreuzzuge und der Türkenkriege im 16.  
Jahrhundert . . . . . 97

DAVID B. FUNDERBURK (Columbia), Anglo-Albanian Relations, 1920 — 1939 . . . . . 117

### *Discussions. Notes brèves*

The Autobiography of the Serbian Diplomatic Messenger Spiridon of Sundečić  
(1779—1846) (*Paul Mihail*); A propos des «Petchenègues au Bas-Danube»  
(*P. Diaconu*) . . . . . 125

### *Chronique*

PAUL CERNOVODEANU, Romanian-American panel on problems of history . . . . . 137

## Comptes rendus

Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV e XV, t. XVII—XVIII ( <i>H. Mithäescu</i> ); APOSTOLOS VACALOPOULOS, 'Ιστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, IV <sup>ο</sup> tome ( <i>Olga Cicanci</i> ); B. G. SPIRIDONAKIS, Empire Ottoman. Inventaire des mémoires et documents aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères de France ( <i>A. Decel</i> ) . . . . .	139
<b>Notices bibliographiques</b> . . . . .	147
<b>Livres reçus</b> . . . . .	159

## MESSAGE

### ADRESSÉ PAR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE AUX PARTICIPANTS AU III-ÈME CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

*Chers camarades,  
Chers hôtes de l'étranger,*

*L'organisation du III-ème Congrès International d'Etudes du Sud-Est Européen à Bucarest, Capitale de la Roumanie socialiste, m'offre l'agréable occasion de vous adresser à vous, participants à cet important forum scientifique, un chaleureux salut au nom du Conseil d'Etat et du Gouvernement de la République Socialiste de Roumanie, ainsi qu'en mon nom personnel.*

*Notre peuple est heureux de donner hospitalité à cette prestigieuse rencontre scientifique qui réunit savants, professeurs d'université et spécialistes réputés, chercheurs passionnés des civilisations de l'Europe du Sud-Est, qui par les résultats de leur noble activité d'investigation axée sur les créations matérielles et spirituelles des peuples de cette partie du monde, apportent des contributions dont la haute valeur enrichit le trésor commun de l'humanité.*

*Dans la vie internationale ont lieu de profondes transformations sociales et nationales, et toujours plus évidente se manifeste la volonté des peuples de mettre fin à l'ancienne politique de domination et d'oppression, de collaborer entre eux toujours plus étroitement afin d'assurer un climat durable de paix et de sécurité dans le monde. Certes, ce nouveau cours que connaît la vie internationale se trouve encore à ses débuts. Ainsi que les événements le démontrent, dans le monde il existe encore des forces qui cherchent à freiner les processus de détente et de collaboration, à cultiver la tension et la méfiance dans les relations entre Etats, à mettre en danger la paix et la tranquillité des peuples. C'est pour cette raison que la lutte pour le maintien de ce cours positif, pour une nouvelle politique, basée sur l'égalité, l'estime et la confiance réciproques, s'impose aujourd'hui comme un objectif de la plus haute signification pour les forces avancées de l'humanité, pour tous les peuples du monde. La recherche multilatérale du passé historique et culturel de l'humanité, la mise en évidence des enseignements de l'histoire — domaines qui constituent l'objet de vos préoccupations — peuvent apporter une précieuse contribution à la cause de la détente, à une meilleure connaissance entre les peuples, à la promotion d'un climat d'entente et de rapprochement entre les nations.*

*Ainsi qu'on le sait, l'Europe de Sud-Est représente une zone où vivent des populations caractérisées par une grande diversité d'origines, de langues*

*nationales ou de traditions ; mais cette diversité n'a pas empêché les peuples de cette partie du monde à se connaître les uns les autres, à collaborer et à lutter ensemble pour la réalisation des aspirations et des idéaux communs. A la grande école de l'histoire, les peuples du Sud-Est européen ont appris que le progrès et la prospérité de chacun sont conditionnés par la connaissance, l'estime et le respect réciproques, par l'ample développement de leur collaboration. Chaque fois que les nations de cette partie du monde ont collaboré et se sont entre-aidéés, elles ont remporté des succès dans la lutte qu'elles ont eu à mener pour la conquête et la défense de leur indépendance et de leur souveraineté nationales. Dans le passé, les milieux impérialistes ont cherché à cultiver la discorde et la méfiance entre les peuples des Balkans afin de pouvoir promouvoir leur politique de domination et d'oppression dans les pays de cette partie du continent. C'est pour cette raison que, aujourd'hui plus que jamais, les peuples des Balkans et de l'Europe du Sud-Est doivent agir fermement pour un ample développement de leur collaboration, pour une nouvelle politique de complète égalité et respect réciproque, pour solutionner tous les problèmes par la voie pacifique des traitatives.*

*Nous sommes profondément préoccupés par la situation qui s'est créée dans la zone des Balkans, comme suite des événements de Chypre. Nous sommes de la manière la plus ferme pour la retraite des troupes étrangères de ce pays, pour le respect de l'indépendance et de l'intégrité de Chypre, pour la solution des problèmes par la voie politique et pour assurer une cohabitation pacifique entre les deux communautés, pour la complète égalité en droits de tous les citoyens chypriotes, sans différence de nationalité. Ceci correspond aux intérêts de tous les pays des Balkans et de l'Europe du Sud-Est, à la cause générale de la paix et de la sécurité dans le monde.*

*Notre pays a milité et ne cesse de militer sans fléchir pour la transformation des Balkans dans une zone de la paix et du bon voisinage, pour des relations amicales avec tous les Etats de l'Europe de Sud-Est et de tout le continent, indifféremment de leur régime social. La Roumanie se prononce pour l'établissement de nouvelles relations internationales, basées sur la totale égalité en droits, sur le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, sur la non-ingérence dans les affaires intérieures et sur l'avantage réciproque, sur la garantie des droits de chaque peuple d'être le maître absolu de ses destinées, de se développer librement, en accord avec ses désirs et ses aspirations.*

*J'exprime ma conviction que votre Congrès, apportant de nouvelles et importantes contributions à l'étude multilatérale de la civilisation et de la culture des peuples de cette zone, va, en même temps, s'inscrire comme un remarquable apport au développement de la coopération scientifique internationale, aux efforts généraux pour l'entente, la collaboration et la paix en Europe et dans le monde.*

*Dans cet esprit, je forme des vœux pour le plus franc succès des travaux du Congrès, et à vous, chers participants, je vous souhaite de nouvelles réalisations et satisfactions dans l'intéressante activité que vous exercez, bonne santé et bonheur !*

NICOLAE CEAUȘESCU

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE



## LES ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN, LEUR RÔLE ET LEUR PLACE DANS L'ENSEMBLE DES SCIENCES HUMAINES \*

MIHAI BERZA

Difficile par sa nature même, le sujet fixé par le Comité de l'AIESEE pour cette conférence d'ouverture des travaux de notre Congrès est devenu d'autant plus redoutable depuis que, sous certains de ses aspects essentiels, il fut magistralement traité, dans son rapport général d'Athènes, par notre président d'honneur, M. Denis Zakythinos. Il est d'autre part évident, même sans nous rapporter plus spécialement aux principes formulés par tant de savants éminents au cours du dernier siècle, que depuis la fondation de notre Association, dans les congrès, colloques ou réunions de travail de ses commissions, des vues d'ordre général, théorique et méthodologique, ont été à maintes reprises proposées à notre attention. C'est ainsi que l'on pourrait dire qu'un corps de doctrine s'est graduellement constitué au sein de l'AIESEE, doctrine, heureusement, non codifiée, car ce serait sans doute sa mort, mais au contraire sensible à la nécessité de l'enrichissement permanent et du renouvellement continu. C'est à la lumière de cette expérience commune que je tâcherai de revenir sur quelques-uns des problèmes qui s'imposent à toute réflexion sur la nature et l'intérêt des études du Sud-Est européen.

Je partirai d'un passage du rapport déjà mentionné du Professeur Zakythinos, passage qui me semble particulièrement significatif pour notre propos et auquel, d'ailleurs, le savant byzantinologue attachait assez d'importance pour le faire connaître d'avance, en guise d'instructions, à ses co-rapporteurs. Le voilà dans son texte : « tous les faits historiques, tous les aspects du langage, tous les phénomènes sociaux et culturels, les courants d'idées et les attitudes spirituelles et sentimentales qui se situent dans les cadres géographiques du Sud-Est européen, n'appartiennent pas nécessairement au domaine des intérêts de notre Association. Seuls les faits et phénomènes qui, rompant les limites régionales, étatiques ou nationales, se prolongent sur une superficie supra-nationale et inter-balkanique, méritent d'être proposés à notre attention »<sup>1</sup>. Il me semble que l'on ne peut que souscrire à ce sain jugement. Il y a, en effet, en ce qui concerne le Sud-Est européen — et le fait se répète

---

\* Conférence lue à la séance d'ouverture du III<sup>e</sup> Congrès International des études du Sud-Est européen, Bucarest, le 4 septembre 1974

<sup>1</sup> *Etat actuel des études du Sud-Est européen (objets, méthodes, sources, instruments de travail, place dans les sciences humaines)*. Rapport général par Denis A. Zakythinos, dans les *Actes du 11<sup>e</sup> Congrès international des études du Sud-Est européen*, tome I, Athènes, 1972, p. 18.

pour toute grande zone géographique, et surtout lorsqu'il s'agit de territoires habités par plusieurs peuples et organisés en un certain nombre d'Etats — une science à deux niveaux, le premier étant celui que nous pourrions appeler des faits locaux, jusqu'aux dimensions des histoires nationales, tandis que le second seul serait constitué par ce que nous envisageons plus spécialement sous le nom d'études du Sud-Est européen. Autrement dit, ces dernières ne peuvent être, par leur nature même, que sciences de synthèse. À la vérité, nous ne pouvons pas dénier à tout fait se passant dans la zone géographique ainsi appelée le droit d'être considéré comme relevant de nos études. Ce n'est que la pauvreté de notre langage qui nous oblige de recourir à un terme malgré tout ambigu, pour séparer non pas deux matières, mais deux démarches dans l'analyse de la même matière.

Il n'y a pas lieu d'insister sur l'interdépendance permanente où se trouvent, dans les études du Sud-Est européen aussi bien qu'ailleurs, ces deux niveaux de la recherche. Ce n'est qu'un très avancé stade de la mise en valeur des sources sur le plan local qui puisse assurer la base documentaire indispensable à toute considération des problèmes sous l'angle général du Sud-Est européen. Cela ne veut pas dire, naturellement, que le spécialiste qui s'adonne à ce genre de considérations soit exempté de l'obligation d'avoir ses propres contacts avec la matière première de ses recherches, mais tout simplement que, sauf de rares exceptions, assurées par le caractère limité de l'enquête, il est difficile de demander au même chercheur d'accomplir toutes les opérations qui s'imposent à celui qui travaille en terrain vierge. Le succès de ce que nous continuerons à appeler, faute d'autre terme, les études du Sud-Est européen, dans le sens d'études générales de la zone, dépend, donc, de la manière la plus étroite, du développement de la recherche que nous nommerons locale, c'est-à-dire, pour sa partie la plus importante, de la recherche qui se réalise dans chacun des pays du Sud-Est en tant qu'activité nationale. L'inverse est d'ailleurs tout autant vrai, c'est-à-dire l'impulsion que peuvent donner les études du Sud-Est européen à cette activité à caractère national, les problèmes qu'elles lui suggèrent et surtout l'esprit qu'elles lui infusent dans l'approche de chaque phénomène. On peut ainsi affirmer que la recherche locale aura d'autant plus de valeur qu'elle sera plus capable d'accueillir ces impulsions et ces suggestions et de traiter toujours son objet propre en tant que partie d'un grand tout.

Si la dénomination d'études du Sud-Est européen est en fin de compte conventionnelle, une certaine part de convention entre aussi dans la délimitation géographique du sud-est de l'Europe. La preuve en est que vu de Munich, par exemple, il apparaît plus étendu que considéré de Bucarest. Il y a, sans doute, un terme de rechange, cher à tant de nos collègues et ayant une prestigieuse tradition : celui d'« études balkaniques » ou de « balkanologie ». Mais il n'arrange pas mieux l'affaire, de ce point de vue du moins. Loin de moi l'intention de rouvrir l'ancienne polémique autour de ces deux termes et de troubler leur coexistence pacifique au sein de notre Association. Je laisserai, donc, de côté le fait que le territoire roumain ne peut entrer d'aucune manière dans la Péninsule Balkanique, de même que la Grèce insulaire et, peut-être,



aussi cette péninsule de la péninsule qu'est la Morée, et je dirai seulement mon inquiétude sur l'étendue de ce que nous appelons la Péninsule des Balkans. Car je lis dans le Petit Larousse — ce n'est pas une autorité en géographie, mais on devrait y trouver les définitions les plus claires — qu'elle est « limitée approximativement au nord par la Save et le Danube », et c'est justement cet « approximativement » qui me trouble. D'ailleurs, si ce n'est pas le cas de l'Ibérique, bien verrouillée par les Pyrénées, la situation me semble plus grave encore en ce qui concerne l'Italie, à propos de laquelle la même source me renseigne qu'elle est « la plus effilée des grandes péninsules méditerranéennes » et que pourtant, l'Italie du nord est « nettement continentale ». N'insistons plus sur des vétilles ! Il est clair qu'« études du Sud-Est européen » ou « balkanologie », le territoire qu'elles sont censées couvrir reste affaire de convention. La plus sage des solutions est, peut-être — à une époque où tant de points fermes de notre manière de penser fondent sous nos yeux — de laisser le Sud-Est européen aux frontières ouvertes et, sans ignorer sans doute les problèmes posés par le territoire, de partir des phénomènes liés à l'homme et de les suivre chaque fois dans leur entière étendue territoriale. De cette manière, des régions yougoslaves, roumaines ou grecques pourront, à certaines époques ou pour certains ordres de phénomènes, ne pas entrer dans notre Sud-Est, tandis que, à d'autres époques ou pour d'autres ordres de phénomènes, nous le verrons s'annexer, sans nulle tendance impérialiste évidemment, une bonne partie de la Hongrie ou de la côte septentrionale de la mer Noire.

Une autre question encore mal définie et qui mériterait une discussion plus serrée, est celle de l'étendue que nous accordons au domaine des études du Sud-Est européen. Il faut sans doute en exclure ce qu'on appelle « sciences exactes et naturelles », soit parce que leur nature propre ne permet pas d'établir une relation spécifique entre elles et la région des Balkans, soit, dans d'autres cas — par exemple, la géologie du Sud-Est européen ou sa proche parente, la géographie physique de cette zone —, tout simplement à cause de l'extrême différence de méthodes et de moyens de recherche — c'est-à-dire arbitrairement du point de vue strictement théorique — et se limiter à ce qui concerne l'homme et les sociétés humaines, ce qui, d'ailleurs, n'est pas fait pour simplifier les choses dans la recherche d'une définition. En tout cas, l'exclusion que nous venons de prononcer est loin d'être totale. Car comment pourrait-on encore se désintéresser des rapports permanents, dans le concret du développement historique de notre Sud-Est européen, entre l'homme et la nature qu'il a habitée ou qu'il habite de nos jours, qu'il a transformée continuellement et qui a contribué à transformer les vagues successives de ses habitants. Déjà en 1937, dans l'excellente « Revue internationale des études balkaniques », un géographe de Berlin, J. März, parlait des *Aufgaben balkanischer Raumgeschichtsforschung* et nul ne reste insensible à l'explosion que connaissent actuellement les études d'écologie — l'un des grands thèmes du prochain congrès de San Francisco est justement « Méthodes de l'étude de l'homme dans son environnement ». La même observation est valable aussi pour les rapports entre climatologie et histoire, ou pour ce qu'Emmanuel Le Roy Ladurie appelait récemment « l'histoire de la pluie et

du beau temps »<sup>2</sup>. Il existe une association médicale balkanique très active, et c'est l'ainée de nos associations. Il y a, assurément, des problèmes médicaux spécifiques des Balkans dans la société actuelle, mais ils ne retiennent pas notre intérêt en tant que tels. Faut-il encore rappeler, pourtant, cette part que Marc Bloch réclamait déjà, dans « une histoire plus digne de ce nom », pour l'étude des « aventures du corps »<sup>3</sup>? Heureusement, son appel a été suivi et l'on peut parler aujourd'hui de « l'homme malade et son histoire »<sup>4</sup> à côté duquel a toujours existé, et il n'est pas moins intéressant pour cela, l'homme bien portant.

Mais quittons ces fécondes rencontres entre sciences de la nature et histoire pour revenir, selon le titre fixé par notre Comité à ma conférence — que je n'ai que très légèrement modifié —, aux rapports entre les études du Sud-Est européen et ce qu'on nomme sciences humaines. Je disais que la question n'est pas très simple, et ceci parce qu'à côté des « sciences humaines » existent les « sciences sociales », qui semblent ne pas être la même chose, quoique, ainsi que le faisait justement remarquer J. Piaget, « il est évident que les phénomènes sociaux dépendent de tous les caractères de l'homme, y compris les processus psycho-physiologiques, et que réciproquement les sciences humaines sont toutes sociales par l'un ou l'autre de leurs aspects ». Et il ajoutait, en polémiquant avec Rousseau, que « la 'nature humaine' comporte entre autres l'exigence d'une appartenance à des sociétés particulières »<sup>5</sup>. Il y a, d'autre part, une autre classification des « disciplines relatives aux activités proprement humaines » — je cite le rapport de J. Viet sur « Les sciences de l'homme en France » — qui comporte quatre classes : les sciences « nomothétiques », les sciences historiques, les sciences juridiques et les sciences philosophiques. De ces quatre classes, seulement les disciplines de la première chercheraient — la définition appartient à J. Piaget — « à dégager des 'lois' au sens parfois de relations quantitatives relativement constantes et exprimables sous la forme de fonctions mathématiques, mais au sens également de faits généraux et de relations ordinales, d'analyses structurales, etc., se traduisant au moyen du langage courant ou d'un langage plus ou moins formalisé »<sup>6</sup>. Je ne sais pas ce qu'en pensent les juristes et les philosophes, mais en ce qui concerne les sciences historiques, qui comprennent à juste titre, selon le même savant, « les disciplines dont l'objet est de reconstituer et de comprendre le déroulement de toutes les manifestations de la vie sociale au cours du temps »<sup>7</sup> — y compris, donc, l'histoire des techniques et des sciences, des littératures et des arts, de la philosophie

<sup>2</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le climat : l'histoire de la pluie et du beau temps*, in *Faire de l'histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, III. *Nouveaux objets*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 3—30.

<sup>3</sup> *La société féodale*, I, p. 117.

<sup>4</sup> Jean-Pierre Peter et Daniel Roche : *Le corps : l'homme malade et son histoire*, in *Faire de l'histoire*, III, pp. 169—191.

<sup>5</sup> Ap. J. Viet, *Les sciences de l'homme en France. Tendances et organisation de la recherche*. Publications du Conseil international des sciences sociales, 7. Paris — La Haye, 1966, p. 33.

<sup>6</sup> Ap. J. Viet, *op. cit.*, p. 33.

<sup>7</sup> *Ibid.*

et des religions, etc. —, il ne faut pas être nécessairement historien marxiste pour protester contre cette injustice <sup>8</sup>.

Nomothétiques ou non, humaines ou sociales, les études du Sud-Est européen s'insèrent justement dans cet effort de reconstitution et de compréhension — donc, d'explication, selon des lois plus ou moins générales — du « déroulement de toutes les manifestations de la vie sociale au cours du temps ». Sont-elles pour autant strictement historiques ? Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, qu'elles doivent embrasser tout autant le présent que le passé. Sans contester les vertus nourrissantes pour l'esprit de toute connaissance susceptible d'être intégrée dans un système de pensée, ni les racines profondes dans l'actualité de tout intérêt historique, ce qui fait que, pour parler avec Croce, « toute histoire vraie est histoire contemporaine », il reste tout aussi incontestable que l'un des principaux buts des sciences historiques réside dans leur apport possible à la compréhension des sociétés actuelles. Ajoutons tout de suite que ce qui était révolutionnaire dans la pensée du jeune Marx, lorsqu'il affirmait, dans ses « Thèses sur Feuerbach », que « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de manières différentes ; il s'agit cependant de *le changer* », est devenu aujourd'hui monnaie courante, encore que les directions du changement poursuivi soient différentes.

Dans les deux sens, de l'explication des sociétés actuelles et de l'action sur leur avenir, la distinction entre sciences du passé et sciences du présent, malgré toutes les différences de perspective, de méthodes, voire en un certain sens de matière, ne pourrait être qu'arbitraire. Elle serait d'autant plus arbitraire aujourd'hui, lorsque les sciences historiques, par un mouvement d'annexion qui, avec les larges emprunts de méthodes faits continuellement à tant d'autres sciences, est une des marques de leur dynamisme, ont fini par triompher de cette frange absurde de terrain inculte qui se situait entre le présent et un passé d'autant plus historique qu'il était plus lointain. Heureusement, de nos jours, Clio ne craint plus de se mouiller en posant ses pieds parmi les vivants.

Il n'est pas dans mon intention de cataloguer les disciplines qui, dans cette perspective, sont susceptibles de concourir à une meilleure connaissance du Sud-Est de l'Europe. La tâche serait d'ailleurs extrêmement difficile, et je risquerais fort d'être incomplet, étant donné l'osmose entre sciences du présent et sciences du passé à laquelle nous assistons, le greffage de nouvelles disciplines sur le vieux tronc des sciences historiques et surtout les nombreuses disciplines qui se disputent tant de fois le même champ d'investigation, pour le grand bien, sans doute, de l'avancement de nos connaissances. La plupart d'entre elles sont déjà mises, parfois avec des résultats pleins d'intérêt, au service des études du Sud-Est européen. D'autres attendent les chercheurs qui en tireront les fruits en les expérimentant sur la matière offerte par cette zone.

Tout ce que l'on peut souhaiter dans cette direction, c'est de voir s'accélérer le mouvement de modernisation de la recherche, de renouvellement de la problématique, d'ouverture de nouveaux champs d'investigation et d'introduction de nouvelles méthodes. C'est une préoccupation qui doit être tenue présente par les facteurs responsables de la politique

<sup>8</sup> Comme le fait, d'ailleurs, J. Viet, *op. cit.*, pp. 34—35.

scientifique, sur le plan national, d'abord et surtout, mais aussi par les organismes internationaux, dont l'action stimulante peut être très efficace dans ce processus nécessaire.

Que les études du Sud-Est européen ne peuvent avoir qu'un caractère pluridisciplinaire, la chose tient de l'évidence même. Appelées à rendre l'image complète des sociétés qui se sont succédées dans une région déterminée, elles sont obligées de recourir, pour remplir leur tâche, à la contribution des nombreuses disciplines que nous venons d'évoquer. Il ne s'agit pourtant pas que de voisinage, de juxtaposition de résultats obtenus isolément ou de leur intégration, pour ce qui regarde le passé, dans cette science insatiable de tout savoir que nous appelons Histoire. L'important est de multiplier l'effort de recherche interdisciplinaire, d'aborder avec plus de fermeté les mêmes phénomènes avec des méthodes différentes et sous les angles propres aux disciplines qui collaborent, pour leur arracher ainsi un peu plus de leur secret. Cette approche n'a, certes, rien de spécifique sud-est européen ; son application est pourtant tout aussi nécessaire ici qu'ailleurs et l'on est en droit d'y voir l'une des conditions essentielles du progrès.

La situation est un peu différente en ce qui touche le recours à la méthode comparative dans la recherche sud-est européenne. Ni cette fois-ci nous n'avons affaire, évidemment, à un trait qui lui appartienne en propre. Il est toutefois indéniable, d'une part, que le fractionnement ethnique et politique de la zone en même temps que l'intensité des échanges entre les parties font d'elle un terrain particulièrement favorable à l'application d'une telle méthode et, d'autre part, que cette méthode seule est apte à conduire aux résultats poursuivis par ce que nous nommons plus spécialement études du Sud-Est européen. D'ici aussi le fait qu'on en ait eu recours très tôt. Iorga l'appliquait déjà, par exemple dans les *Caractères communs des institutions du sud-est de l'Europe*, sans l'appeler par son nom et, naturellement, à sa manière. Budimir et Skok, dans leur article introductif au nouveau périodique, qu'il est toujours profitable de relire, s'en référaient déjà longuement et affirmaient avec force que « l'étude comparative de la réalité balkanique est devenue une nécessité de premier ordre. Elle s'impose depuis longtemps. Le but de cette étude est de définir et d'expliquer les faits parallèles qui se manifestent dans différents domaines de l'activité humaine des Balkans »<sup>9</sup>. Quelques années plus tard, en 1943, l'ample *Avant-propos* de V. Papacostea au VI<sup>e</sup> tome de « Balcania », qui fixait les jalons d'une « nouvelle synthèse historique de l'humanité du Sud-Est » que le regretté savant espérait voir réalisée dans son Institut d'études et recherches balkaniques, s'intitulait justement *La Péninsule Balkanique et le problème des études comparées*. Depuis lors, nous parlons toujours plus fréquemment de la méthode comparative en tant qu'instrument usuel des études du Sud-Est européen. Elle devient nécessaire dès que l'on se propose de dégager les similitudes, de préciser l'étendue des phénomènes, de reconstituer les grands ensembles. Elle est commune aux différentes disciplines : droit et institutions,

<sup>9</sup> *But et signification des études balkaniques*, « Revue internationale des études balkaniques », I, 1, p. 7.

histoire des littératures — on s'en occupera plus spécialement dans ce Congrès même — et histoire des arts, ethnographie et folklore, etc.

Il est bien entendu que ces recherches comparatives, qui permettent l'accès à des vues d'ordre général et peuvent même conduire à des considérations théoriques dont l'intérêt dépasse l'aire des phénomènes envisagés, doivent tenir compte, dans la pratique courante, tout autant de ce qui sépare que de ce qui relie. Pour l'historien, pris le terme dans son acception la plus large — je me réfère, donc, aux sciences du passé, dont, seules, je m'occuperai dorénavant — s'il est essentiel de découvrir le jeu caché des lois dans les manifestations variées de la vie sociale, il n'est pas moins important de saisir ces mêmes manifestations dans leur concret, c'est-à-dire dans tout ce qu'elles ont de particulier et, par conséquent, d'original sinon d'unique. Les limites territoriales imposées à un phénomène et infranchissables pour lui, de même que, dans un autre ordre d'idées, les frontières sociales de la diffusion d'une attitude mentale ou affective, sont pour l'historien d'un intérêt égal à celui des conditions de genèse ou d'expansion d'une forme historique, conditions qu'elles contribuent d'ailleurs, par le côté négatif qu'elles représentent, à rendre plus clairement discernables.

Les études comparées restent donc, ainsi qu'on l'a vu depuis longtemps, une condition nécessaire de l'avancement de nos connaissances sur le sud-est de l'Europe. Elles n'ont toutefois pas comme unique but de dégager des types de phénomènes, de surprendre uniquement ce qui est commun. Bien au contraire, ainsi qu'on ne l'ignore non plus, elles doivent offrir à la synthèse la diversité vivante des situations particulières. S'il m'est encore permis de me servir d'une image empruntée au métier du tissage, le fonds commun, si précieux pour nous, devra constituer, dans la synthèse à réaliser, la chaîne qui assure la solidité de la pièce, tandis que la trame fera éclater la variété des couleurs et mettra en relief la richesse des figures. En vérité, dans cette synthèse finale, qui ne sera jamais la dernière, devront nécessairement entrer aussi des éléments qui ne seront plus des faces diverses d'un même phénomène et pour lesquels on fera appel aux développements locaux, car sans eux l'image d'ensemble serait évidemment fautive. Leur choix et la place qu'on leur assignera ne pourront dépendre, en fin de compte, que de la pénétration et du sens des valeurs de l'historien qui entreprend la synthèse.

Cette invocation des vertus de l'historien ne vas pas à l'encontre — j'aime à croire — de l'idée de l'histoire-science nomothétique et elle s'oppose d'autant moins à la valeur des efforts de quantification des phénomènes. Bien au contraire, l'histoire quantitative et sérielle restent une des voies majeures du renouvellement de l'histoire du Sud-Est européen, comme elles sont en train de renouveler l'histoire en général. Mais, en laissant même de côté l'absence, déplorée à juste titre, pour de longues époques ou pour d'importants domaines, de données sérielles ou organisables en série et le caractère inquantifiable de certains phénomènes, et avec tout l'espoir que l'on est en droit de nourrir, dans la découverte de nouvelles catégories de sources ou dans un nouvel emploi de vieilles sources, il ne reste pas moins — et personne n'est, j'en suis sûr, de l'avis contraire — que c'est l'historien, jamais absent, d'ailleurs, à tous les niveaux de la recherche, par les problèmes qu'il pose, par la critique de



ses propres résultats et par le sens qu'il leur accorde, c'est l'historien toujours qui devra rassembler ces membres épars et recomposer à leur aide une image cohérente.

Mais, avec ces considérations, sans doute superflues, je me suis éloigné de mon propos sur la part des données comparatives dans une histoire idéale du Sud-Est européen. J'ajouterai seulement, à l'égard de ces dernières, qu'ainsi qu'il y a des aspects de la vie historique non quantifiables, il y a aussi des phénomènes qui ne relèvent pas de la méthode comparative et qu'il serait, certes, injuste d'éliminer pour cette raison des études du Sud-Est européen.

J'ai parlé au début de mon exposé des deux niveaux de la recherche dans l'étude du Sud-Est européen, niveaux en permanence interdépendants et dont le second n'annule pas l'intérêt intrinsèque du premier, qui, à son tour, n'aura pas comme seule fonction celle de procurer les matériaux au niveau supérieur. Il y aura toujours une histoire de l'art bulgare intéressante en soi, une histoire de la littérature albanaise ou des institutions serbes, avec leur justification en elles-mêmes. En réalité, il ne s'agit pas de deux niveaux seulement, car immédiatement se présente à nos yeux un troisième, à savoir celui de l'histoire générale, avec laquelle les études du Sud-Est européen, dans leur aspect historique dont je m'occupe en ce moment — mais la situation n'est pas différente en ce qui regarde les sociétés actuelles — ont des rapports similaires à ceux établis entre les deux premiers niveaux.

Les études du Sud-Est européen n'ont pas uniquement la tâche d'offrir leurs résultats à l'histoire générale afin qu'elle les intègre, à son tour, dans un horizon plus vaste ; elles sont encore obligées d'épouser courageusement cet horizon, d'orienter leurs recherches en fonction de ce but, de les conduire dans un esprit similaire. En procédant de cette manière — et c'est ce qu'elles tâchent de faire actuellement, parfois avec de remarquables résultats —, elles remplissent, par rapport aux histoires nationales, le rôle de première marche, large et solide, dans la montée vers l'histoire générale.

J'ai employé prudemment jusqu'ici — ainsi qu'on a pu l'observer — le terme d'histoire générale, en évitant celui d'histoire universelle. Mais malgré tout ce que l'on a pu dire — de juste souvent — sur les aires de civilisation indépendantes et les cycles d'évolution, sur les différences du niveau et du rythme de développement entre les sociétés et au sein de la même société et sur les décalages chronologiques, il ne reste pas moins qu'au dessus de ce qui tend à fractionner dans tous les sens l'évolution des sociétés humaines, il existe, quand même, une histoire générale de l'humanité, que l'on est toujours en droit d'appeler histoire universelle. C'est cette histoire universelle qu'à l'aide des nouvelles disciplines et méthodes, en pleine crise de croissance pour le moment, l'historien devra construire <sup>10</sup>, et c'est dans cet ensemble final que le Sud-Est européen aura à trouver sa place, différente selon les époques, mais qui marquera toujours une présence non dénuée d'originalité.

---

<sup>10</sup> V., dans un sens analogue, mais se référant à l'histoire « globale », les observations de F. Furet, dans le *Quantitatif en histoire*, in *Faire de l'histoire*, I, p. 55.



Dans cette série d'intégrations successives, il y a toutefois un palier qui ne mérite pas d'être omis : celui de l'histoire européenne. L'on parle souvent de l'euro péanisation du Sud-Est — ou de l'Europe orientale — comme de l'un des phénomènes importants des derniers siècles. D'autre part, il n'est pas moins vrai, que nos aïeux de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ou d'une partie du XIX<sup>e</sup> rêvaient de l'Europe comme d'une terre promise, ils voulaient devenir, ils voulaient être des Européens. Pourtant, ils l'étaient, même s'ils ne le savaient pas. Car il y a eu, bien avant qu'il n'y ait qu'une seule, deux Europes, une explicite, qui se pensait comme telle et dont les frontières furent en expansion, et l'autre, implicite, dont les limites, depuis le moyen âge du moins — je laisse de côté l'antiquité, bien qu'une Europe sans la Grèce classique n'est pas à concevoir —, sont plus ou moins celles de la géographie. Deux grandes traditions culturelles et spirituelles, européennes toutes les deux, se sont divisées son territoire, l'une prenant son appui à Rome et l'autre à Byzance. C'est la première de ces deux aires de civilisation, souvent hostiles mais jamais étrangères l'une à l'autre, qui prit plus tôt conscience d'elle-même en tant qu'Europe et, comme toujours, elle fit ceci en s'opposant au reste du monde et implicitement à l'autre Europe. Il est à noter toutefois, et je n'y vois pas une simple coïncidence, que c'est juste à l'époque où l'idée d'Europe acquiert ses contours presque définitifs<sup>11</sup> — à l'âge des Lumières — que cette seconde Europe témoigne de son désir d'être européenne, ce qui veut dire, si je ne m'abuse pas, qu'elle commençait justement à se sentir comme telle.

Arrivés au dernier point de cet exposé, il convient de nous demander quel est l'apport que peut attendre l'histoire universelle des études du Sud-Est européen, quel est leur intérêt pour l'historien qui scrute le passé des sociétés dans toutes les manifestations de leur existence ?

Peut-il s'attendre à découvrir des lois spécifiques du développement de cette région ? Budimir et Skok parlaient de telles lois, « qui présidèrent et qui continuent à présider à leur développement [des peuples balkaniques] et à leur vie »<sup>12</sup>. Ils disaient aussi qu'« une loi unique semble régir les vicissitudes de l'ensemble de leur histoire ». Ce serait celle de l'alternance des époques d'unification et de particularisme<sup>13</sup>. Cette tendance de dépasser les faits particuliers est tout à l'honneur des regrettés savants yougoslaves. Pour ma part, je préfère y voir, avec M. Zakythinos, qui l'a analysé avec tant de pénétration, un « mouvement oscillatoire »<sup>14</sup>, caractéristique pour des périodes définies. Car de lois de l'histoire sud-est européenne je ne crois pas qu'on puisse parler, pour le simple motif que ces lois, en l'occurrence, devraient tirer leur origine de la géographie ou de la biologie, tandis que, sans nier l'importance du facteur biologique ou géographique, il est clair que les lois historiques expriment des rapports nés au sein de la société et qui, pour autant, ne peuvent être spécifiques d'une région, mais agir selon les différents stades du développement des sociétés. En attendant que l'expérience sud-est européenne soit à même

<sup>11</sup> V. surtout Federico Chabod, *Storia dell'idea d'Europa*, Universale Laterza, quinta ed., 1971.

<sup>12</sup> *Art. cité*, p. 24.

<sup>13</sup> *Ibid.*, pp. 7-8.

<sup>14</sup> *Rapport cité*, p. 12.

de dégager des lois de portée générale, contentons-nous de l'examen rigoureux et tellement profitable, de la manière dont les ensembles sociaux du Sud-Est se sont soumis à ce que nous connaissons déjà des rapports nécessaires dans l'évolution générale des sociétés. Il me semble qu'à ce point de vue là, nous avons affaire à une région privilégiée pour l'observateur. Sa variété ethnique avec les différentes façons de comportement qui lui sont propres, son privilège d'ouverture vers les deux continents voisins, qui a fait d'elle cet « anneau intermédiaire entre Orient et Occident » évoqué jadis par Vianu<sup>15</sup>, l'« unité » et la « diversité » des civilisations balkaniques, sur lesquelles on est souvent revenu, la manière de s'intégrer dans des mouvements généraux de culture, tels que l'humanisme ou les Lumières, ou de parcourir les stades du développement socio-économique, comme, par exemple, les variantes sud-est européennes, avec leur genèse et leur évolution spécifiques, du féodalisme ou du capitalisme, tous ces aspects, et tant d'autres qu'on pourrait leur ajouter, représentent autant de sujets qui se proposent à la méditation de l'historien.

Intéressantes quant aux considérations d'ordre théorique qu'elles sont aptes de susciter, les études du Sud-Est européen ne le sont pas moins du point de vue de l'histoire concrète, distinction qui ne laisse pas d'être arbitraire, mais que j'utilise seulement pour souligner deux attitudes devant la même matière historique.

Toute forme de vie historique est digne, certes, d'intérêt et toute civilisation porte sa légitimité en soi, en tant qu'expression des besoins, des aspirations et de la capacité créatrice d'une société. Nous avons fait, les dernières décennies, un immense progrès dans l'élargissement de notre horizon culturel, dans notre entendement du passé, qui, à la suite de plus vieilles tentatives de sortir de l'ancien euro-péo-centrisme, s'est traduit par une heureuse « désaristocratisation » — excusez-moi le barbarisme ! — de l'histoire. Mais faut-il renoncer pour cela à tout jugement de valeur, à toute idée de progrès et, à la fois, naturellement, à l'idée même d'histoire universelle ? Il me semble possible, et même nécessaire, d'accorder ces vues plus larges de la richesse des formes de la vie sociale, avec un sentiment rajeuni, plus accueillant et plus nuancé, des valeurs humaines et avec une idée, moins linéaire, moins schématisante, plus riche elle-même, du progrès.

C'est en ce sens que je vois, dans les civilisations qui s'y sont succédées sans interruption depuis la haute antiquité et dans celles, parmi les plus brillantes, qui y ont eu leur principal centre ou tout au moins une remarquable province, dans sa capacité de synthèse et son pouvoir d'intégrer avec originalité les éléments empruntés de dehors, dans son rôle actif dans les échanges entre civilisations et, enfin, dans le rythme vigoureux de son avancement à certaines époques, un remarquable apport du Sud-Est européen à l'histoire universelle et la justification de l'intérêt croissant qu'on témoigne dans le monde aux études qui le concernent.

---

<sup>15</sup> *Actes du Colloque international de civilisations balkaniques*, Sinava, 8-14 juillet 1962, Bucarest, p. 13.

## LE MOTIF POÉTIQUE «L'ÉPREUVE DE L'AMOUR» DANS LE FOLKLORE SUD-EST EUROPÉEN (II)

ADRIAN FOCHI

Dans cette seconde partie de notre étude, nous allons analyser les versions balkaniques (et celle hongroise) du sujet, et présenter les conclusions du travail.

### 1. LA VERSION BULGARE

Pour cette version, nous disposons directement de 30 textes, ce qui est plus que suffisant pour la caractériser d'une manière adéquate. En dehors de ces variantes, que nous connaissons intégralement et directement, nous disposons des résumés correspondants des deux catalogues de sujets et motifs de Stoïlov et Romanski<sup>100</sup>, de sorte que nous sommes bien informés sur la version du sud du Danube. Elle circule dans toutes les régions du pays<sup>101</sup>, ce qui suppose, outre une grande ancienneté, une certaine prédilection des masses pour ce sujet. Nous donnons ci-dessous la bibliographie de ce matériel, en renvoyant au cours de l'analyse au numéro d'ordre de cette liste<sup>102</sup>, comme on l'a fait pour la version roumaine.

1. St. Vatev, СБНУ, 43 (1942). 396—371, recueil de 1888.
2. А. Пиев, (*Сборник от народни умотворения, обичаи и др.* кн. I, Sofia, 1889, p. 52 — 53, n° 30.
3. Mehmed Tumber-Insuf Sinapov, СБНУ, 2 (1890), p. 37—38, n° 2.
4. V. P. Diulgherov, СБНУ, 5 (1891), p. 15.
5. D. Marinov *Жива старина*, кн. III, Ruse, 1892, p. 26—27.
6. *Славиеви гори (Родопи)*, VII, Plovdiv, 1894, p. 49—50, n° 5.
7. D. G. Sokerov, СБНУ, 13 (1896), p. 10, n° 11.
8. Dinităr i Kostadin Molerovi, СБНУ, 48 (1954), p. 178, n° 315, recueil de 1898.
9. Ia. Kozarov, СБНУ, 16—17 (1900), p. 12, n° 3.
10. Filip Tomov, СБНУ, 16—17 (1900), p. 57—58, n° 3.

<sup>100</sup> P. Stoïlov, *Показалец на печатаните през XIX век български народни песни*, Sofia, 1916, vol. I, n° 177 ; un texte de 1858 ; Sofia, 1918, vol. II, n° 177, encore trois textes mais aussi sur des motifs apparentés ; St. Romanski, *Преглед на български народни песни*, Sofia, 1925, vol. I, n° 114, 3 textes et n° 31, p. 374, encore 7 textes. Ces 14 textes ne nous ont pas été accessibles. Deux variantes ont été publiées tout récemment et ne sont pas analysées ici. Voir : *Народни песни от Средните Родопи*, Sofia, 1973, n°s 562 et 563.

<sup>101</sup> Sofiïsko, Bansko, Lozengradsko, Debărsko, Thraec, Macédoine, Knbratsko, Peștersko, Nikopolsko, Șumensko, Karlovsko, Sandansko, Veleško, Blagoevgradsko, Razlojko.

<sup>102</sup> Nous avons groupé le matériel dans l'ordre chronologique des recueils ou de la publication.

11. N. Cehlarov СБНУ, 26 (1912). p. 170—171, n° 170.
12. M. Arnaudov, *Обичаи и песни от Източна Тракия*, Списание на БАН кн. VI Sofia, 1913. p. 130. n° 12.
13. Pancio Mihailov, *Български народни песни от Македония*, Sofia, 1924, p. 68—69, n° 150.
14. V. Stoin, *Народни песни от Тимок до Витоа*, Sofia, 1928, p. 13, n° 63, Recueil de 1927.
15. A. P. Stoilov, *Материали, народни песни от Щип, Изв. НЕМ*, 2, VII, кн. I—IV. Sofia, 1927, p. 129—130, n° 2.
16. V. Stoin, *Народни песни от Североизточна България*, Sofia, 1962. p. 76—77, n° 127, recueil de 1930.
17. V. Stoin, СБНУ, 39 (1934), p. 272—273, n° 613.
18. V. Stoin, *Народни песни от Средна Северна България*, Sofia, 1931, p. 717, n° 2189.
19. G. p. Ivanov, СБНУ, 42 (1936), p. 236, n° 323.
20. *Ibidem*. p. 236, n° 324.
21. I Коев, СБНУ, 47 (1956), p. 476—477, n° 5, recueil de 1937.
22. G. Popivanov, СБНУ, 44 (1949), p. 228—229, n° 262.
23. Lilo Ralev, СБНУ, 46 (1953), p. 181—182, n° 232.
24. N. Kaufman — T. Todorov, *Народни песни от Югозападна България (Пирински край)* Sofia, 1967, p. 851—852, n° 1550, recueil de 1954.
25. Kosta Târnușanov, *Македонски народни песни*, Sofia, 1956, p. 187—188, n° 354.
26. Al. Martinov, СБНУ, 49 (1958), p. 179, n° 196.
27. K. Telbizov — M. Vekova-Telbizova, СБНУ, 51 (1963), p. 295—296, n° 71.
28. N. Kaufman — T. Todorov, *op. cit.*, p. 651—652, n° 1156.
29. *Ibidem*, p. 652, n° 1157.
30. A. Primovski—N. Primovski, *Родопски народни песни*, Sofia, 1968, p. 167—168.

Nous savons que 9 des textes ci-dessus ont un caractère rituel. Certains sont utilisés comme cantiques de Noël : cantiques de pâtre<sup>103</sup>, cantiques de jeune homme<sup>104</sup>, cantiques de jeunes mariés<sup>105</sup>, d'autres sont des chansons de fauchage<sup>106</sup>. Ce caractère rituel est à retenir comme trait fonctionnel spécifique de la version bulgare. On ne le rencontre nulle part ailleurs, chez aucun peuples de ceux qui ont traité ce sujet. C'est encore un argument possible pour l'ancienneté du texte, étant donné que les textes à caractère rituel ou à ambivalence fonctionnelle, font partie, en règle générale, du fonds archaïque du folklore.

La première observation que nous pouvons faire sur ce matériel concerne le héros lui-même de la pièce. Nous avons vu que dans la version roumaine, le héros est toujours un jeune homme nubile, dont le nom devient le signe de reconnaissance de la ballade (Petrea en Transylvanie et en Moldavie, Milea en Olténie et en Valachie). La version bulgare est instable à ce point de vue. C'est ainsi que, nous trouvons parfois à côté du jeune homme, une jeune fille, tandis que le nom du héros ou de l'héroïne n'a rien de caractéristique. Dans 6 des 30 textes<sup>107</sup>, nous n'avons pas affaire à un héros, mais à une héroïne, ce qui mérite d'être souligné, car ainsi la capacité de sacrifice est attribuée aux deux amoureux. La jeune fille, aussi bien que le jeune homme sont considérés comme également capables de se sacrifier l'un pour l'autre. D'après la version roumaine,

<sup>103</sup> Var. 2, 21 : коледна на овчар. Tous les textes mentionnés de St. Romanski sont des *colinde*, ce qui confirme notre observation.

<sup>104</sup> Var. 9 : коледна на момиче et var. 16 : коледна на момък

<sup>105</sup> Var. 12 : коледна на младоженец ; sans cette spécification : seulement коледна var. 7, 18.

<sup>106</sup> Var. 13 : жътварска ; var. 17 : на жътва.

<sup>107</sup> Var. 3, 8, 9, 11, 19, 29.

il semblerait que le peuple n'attribue cette qualité qu'à la jeune fille. Le nom de l'héroïne, dans la moitié des cas est un nom cliché, à savoir Iana<sup>108</sup>, une fois elle s'appelle Radka<sup>109</sup>, et dans les deux autres textes l'héroïne ne porte aucun nom<sup>110</sup>. Pour ce qui est du héros, il porte également dans la plupart des cas un nom-cliché, respectivement Stoian<sup>111</sup>, mais nous rencontrons aussi d'autres noms, ce qui évidemment ne peut plus constituer un élément typologique<sup>112</sup>. Dans quelques cas, le héros ne porte pas de nom, mais il est défini comme pâtre<sup>113</sup>, comme юнак<sup>114</sup>, n'ayant aucune identité<sup>115</sup>. Donc, ce qui est ici à retenir, c'est le fait que nous n'avons pas un nom typique pour le héros et donc typique pour cette ballade, mais qu'au contraire nous trouvons des noms-clichés (Stoian et Iana) qui n'ont aucune éloquence spécifique en l'espèce. Il faut de même relever la circonstance que l'événement est attribué aussi bien à un jeune homme nubile qu'à une jeune fille. Bien que les derniers cas soient moins nombreux, ils veulent démontrer que l'amour est un sentiment total, qui engage également les deux amoureux. La chose est d'autant plus importante que cet élément typologique ne tire pas à conséquence pour le reste du récit. En effet, dans un cas comme dans l'autre, le déroulement du récit est absolument identique.

La version bulgare peut être groupée en trois grandes catégories, selon la manière dont elle résout le problème du début du récit. C'est ainsi que le premier groupe et le plus nombreux, comprend des textes qui entrent d'emblée dans le vif de la ballade, sans préambules et préparations spéciales. Le héros ou l'héroïne appellent à tour de rôle les parents à l'aide<sup>116</sup>. Cette situation semble être la plus stable, donc typique, car on la trouve dans 19 des 30 variantes analysées. Dans 7 cas seulement<sup>117</sup>, la ballade débute par la découverte d'un trésor, que le héros cache dans son sein, dans l'intention de mettre à l'épreuve l'amour des membres de sa famille. Par conséquent, l'intention de procéder à une « épreuve de l'amour » ne paraît que dans un nombre réduit de variantes, représentant sans doute un trait atypique. Mais par rapport au matériel roumain, le pourcentage est bien plus grand.

Dans quatre cas, la version bulgare commence par une longue introduction qui, souvent, n'a aucun rapport avec ce qui suit. Ce sont probablement des formules artistiques de contamination employées par

<sup>108</sup> Var. 8, 19, 29.

<sup>109</sup> Var. 11.

<sup>110</sup> Var. 3, 9 et Romanski, *op. cit.*, I, p. 374, n° 31.

<sup>111</sup> Var. 1, 6, 7, 10, 13, 15, 20, 24, 25, 28, 30 et Romanski, *op. cit.*, I, p. 374, n° 31.

<sup>112</sup> Ioin : 12 ; Nanko : 18 ; Nikola : 22 ; Brmean : 23 ; Ivan : 20 ; Petâr : 27. Toutefois ce dernier exemple est recueilli chez les Bulgares du Banat roumain et doit évidemment être rapporté à la version roumaine correspondante de Transylvanie, où nous avons vu que le héros était constamment appelé *Petrea*. Mais d'autres traits, de nature artistique, comme nous le montrerons plus loin, placent ce texte dans l'immédiate proximité thématique du matériel roumain qui lui a servi de modèle.

<sup>113</sup> Var. 2, 4, 14.

<sup>114</sup> Var. 16, 17, 21.

<sup>115</sup> Var. 5.

<sup>116</sup> Le jeune homme : var. 6, 10, 12, 13, 15, 16, 17, 20, 22, 23, 25, 27, 28, 30 ; la jeune fille : var. 3, 8, 11, 19, 29.

<sup>117</sup> Le jeune homme : var. 2, 5, 7, 14, 24, 26 ; la jeune fille : var. 9.

les interprètes comme éléments mnémotechniques du début jusqu'au moment où ils se sont bien remémoré le texte. C'est pourquoi nous ne les retiendrons pas pour notre discussion, en renvoyant à la bibliographie pour les détails<sup>118</sup>. Ce qu'il faut retenir de cette seconde observation c'est le fait que les textes bulgares présentent une certaine instabilité au début, bien qu'il existe aussi une formule typique par la stabilité et la diffusion (la formule dénuée de préparation épique).

D'habitude, le jeune homme ou la jeune femme demande qu'on lui enlève le serpent du sein. Les interprètes ne s'attardent pas sur les détails de l'événement. Dans un seul cas, le héros raconte ce qui lui est arrivé ; il s'est couché, s'est endormi et un serpent s'est glissé dans son sein<sup>119</sup>. Dans un autre cas, le héros tient à montrer que le serpent a deux têtes<sup>120</sup>. Plusieurs fois il se lamente de ce que le serpent lui mange son pauvre cœur<sup>121</sup>, ou bien lui boit le sang du cœur<sup>122</sup>. Est plus intéressant le cas de la variante recueillie en Roumanie, où l'on voit clairement l'influence de la version roumaine. Nous avons montré que même le nom du héros (Petăr) est emprunté à la version roumaine voisine ; ici, selon le modèle roumain, le texte insère l'ample et beau fragment de l'héros qui raconte ce qui lui était arrivé et décrit les souffrances subies. Les éléments qui entrent dans la composition de ce passage sont originaux, et n'ont pas de parallèles dans le folklore roumain de la zone ; toutefois l'existence de ce passage si ample ne s'explique que par le voisinage de la version roumaine, où ce moment est toujours traité avec ampleur et faste.

Comme on l'a vu dans l'analyse de la version roumaine, ce passage est d'une grande ampleur, le héros cherchant à susciter la pitié de ses parents par la description détaillée, naturaliste, de ses souffrances. Il en est de même dans l'exemple bulgare dont nous nous occupons : le héros montre la manière dont le serpent lui brise les côtes, lui suce le sang, lui mange le cœur et lui prend la vie. Les parents sont priés d'envelopper la main dans un fichu et de lui retirer le serpent du sein, en lui sauvant ainsi la vie. Mais ce cas est tout à fait singulier. D'habitude, comme nous le disions, ce fragment manque dans les textes bulgares, les parents sont seulement priés d'enlever le serpent du sein, les détails lyriques étant complètement absents.

C'est pourquoi la réponse des parents par une symétrie naturelle, est brève et brutale, dénuée de toute interprétation lyrique. Bien que les textes varient souvent, l'idée générale est la suivante : on peut vivre sans fils (frère ou sœur), mais pas sans main<sup>123</sup>. Une fois, on dit qu'il est préférable d'être sans fils (frère ou sœur) que d'être sans main<sup>124</sup>. Deux fois les parents manifestent leur tristesse devant le malheur du héros, mais n'osent pas lui enlever le serpent<sup>125</sup>. Dans un cas, les parents

<sup>118</sup> Var. 1, 4, 18, 21.

<sup>119</sup> Var. 22.

<sup>120</sup> Var. 24.

<sup>121</sup> Var. 5, 7, 14.

<sup>122</sup> Var. 26.

<sup>123</sup> Var. 4, 5, 7, 8, 9, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 27, 29, 30.

<sup>124</sup> Var. 1.

<sup>125</sup> Var. 10, 12.



expriment leur crainte<sup>126</sup>, et une autre fois le héros est renvoyé, sans autre explication, d'une personne à l'autre (de la mère au père, du père au frère, etc.)<sup>127</sup>. Ensuite, le héros s'adresse à la bien-aimée (ou l'héroïne au bien-aimé) et, la réponse de l'autre doit être l'inverse de la formule employée par les parents.

Cela devrait être ainsi si nous considérons le modèle de la version roumaine. Cependant, cette réponse ne figure pas souvent dans les textes bulgares<sup>128</sup>. Le cas typique est celui où cette réponse est absente; ne figure que la simple présentation de la scène; la bien-aimée accourt simplement à l'appel du héros, foure sa main nue ou enveloppée dans un fichu dans le sein de celui-ci pour lui arracher le serpent, mais au lieu du serpent elle y trouve une ceinture remplie de pièces d'or ou un autre bijou de grand prix. Nous devons retenir deux cas aberrants, à savoir celui de la variante n° 22 lorsque la sœur enlève le serpent après que la mère a refusé le jeune homme (Без десна ръкъ че минем/А без брата си не можем). L'autre cas, engage non pas la bien-aimée, mais la femme du héros, ce qui explique la réponse très caractéristique: Шо ке остана вдовица,/ Нека остана без пока (Plutôt que de rester veuve, je préfère rester sans main)<sup>129</sup>. En deux cas le héros est content de voir sa bien-aimée prête au sacrifice et lui avoue qu'il ne s'agit pas en réalité de serpent, mais d'une ceinture remplie de pièces d'or<sup>130</sup>. Le premier cas est intéressant, car il pose clairement le problème de l'épreuve de l'amour: le héros désirait voir la pitié et l'amour de son père (за тате,/Да му видам милостита). Dans un autre cas, la mère reproche à sa fille de ne pas lui avoir dit qu'il ne s'agit que d'un simple jeu, car elle lui aurait enlevé elle-même du sein la ceinture remplie de pièces d'or<sup>131</sup>. Parfois, intervient aussi une petite morale:

— Хей ти, башта, за година,  
Йала майка за полвинка,  
Йала лъубе до амна<sup>132</sup>

ou:

— Смапка и баша до време,  
Спърво либо и през море.<sup>133</sup>

La chanson s'achève sur l'idée de l'épreuve de l'amour et constitue le complément artistique naturel du motif.

En ce qui concerne la structure des textes bulgares, nous signalons la même tension que nous avons constatée à la version roumaine (la stylisation épique de 3 personnages et la nécessité de la représentation véridique de la situation familiale dans le groupe de 5 personnes). Si nous laissons de côté les cas fragmentaires où le groupe n'est que de deux personnes (le père ou la mère et la bien-aimée)<sup>134</sup>, la situation des 26 autres

<sup>126</sup> Var. 2.

<sup>127</sup> Var. 3.

<sup>128</sup> Var. 5, 8, 14, 15, 16, 17, 19, 21, 23.

<sup>129</sup> Var. 25.

<sup>130</sup> Var. 15, 26.

<sup>131</sup> Var. 11.

<sup>132</sup> Var. 7.

<sup>133</sup> Var. 18.

<sup>134</sup> Var. 19, 20: mère — bien-aimée; var. 25: mère — épouse et l'exemple aberrant de la var. 22: mère — sœur.

variantes est la suivante : 13 variantes comprennent la série de 3 personnages <sup>135</sup>, 5 variantes une série de 4<sup>136</sup>, et 8 variantes la série de 5 personnages <sup>137</sup>. La stylisation épique de 3 personnages ne clarifie pas tout à fait les degrés de parenté, n'ayant que les deux groupes suivants : mère — père — bien-aimée <sup>138</sup> et père — mère — bien-aimée <sup>139</sup>. Le frère ou la sœur sont partout absents, seuls le père et la mère étant engagés dans l'épreuve de l'amour. Le groupe le plus fréquent demeure : père — mère — bien-aimée. Ce que nous devons toutefois retenir, c'est le fait que la moitié de tout le groupe de personnages va vers la stylisation épique. Les 5 variantes intermédiaires, dans le sens qu'elles sont indécises entre les deux tendances qui opèrent sur les textes, engagent les personnages suivants : père — mère — frère — bien-aimée <sup>140</sup>, ou père — mère — sœur — bien-aimée <sup>141</sup>, ou mère — père — frère — bien-aimée <sup>142</sup>, ou enfin, mère — frère — sœur — bien-aimée <sup>143</sup>. Le couple frère — sœur n'apparaît qu'une seule fois, dans quatre autres exemples apparaît le couple père — mère. Les variantes à 5 personnages épuisent tous les degrés de parenté au sein de la famille ; dans les quatre groupes suivants : mère — père — sœur — frère — bien-aimée <sup>144</sup>, ou mère — père — frère — sœur — bien-aimée, ou mère — père — frère — sœur — bien-aimée, avec le changement de la place de quelques personnages <sup>145</sup>, ou bien mère — père — frère — sœur — épouse <sup>146</sup>, ou enfin père — mère — frère — beau-frère — bien-aimée <sup>147</sup>. Ce qui est à relever ici, c'est le fait qu'une seule fois figure un membre du cadre de la grande famille slave (le beau-frère) ; dans tous les autres cas, il s'agit du cycle des parents et des frères et sœurs. Cela semble indiquer que les textes furent créés ou du moins ainsi structurés à un moment de décomposition des liens de parenté de la grande famille. On pourrait également émettre l'hypothèse de l'emprunt aux peuples autochtones qui n'ont pas connu ces formes de famille. De toute façon, ce qu'il faut retenir de l'analyse du matériel bulgare c'est le fait significatif que cette version, de même que la version roumaine, présente la même structure transitoire des variantes à 5 personnages, qui tiennent à épuiser toutes les données véridiques de la réalité sociale de la famille bulgare plus récente, aux variantes à trois personnages, dans laquelle est évidente la stylisation épique des textes. La version bulgare, telle que nous la connaissons depuis environ 100 ans, est également saisie à une époque d'évolution, sans qu'on puisse tout à fait clarifier la voie que le texte allait suivre. Toutefois, étant donné que la moitié des textes ont opté pour la solution à 3 personnages, donc pour la formule présentant la tendance la plus frappante de stylisation, nous

<sup>135</sup> Var. 2, 5, 7, 9, 12, 16, 17, 18, 21, 26, 27, 28, 29.

<sup>136</sup> Var. 1, 11, 15, 24, 30

<sup>137</sup> Var. 3, 4, 6, 8, 10, 13, 14, 23.

<sup>138</sup> Var. 2, 27, 28, 29.

<sup>139</sup> Var. 5, 7, 9, 12, 16, 17, 18, 21, 26.

<sup>140</sup> Var. 1, 11.

<sup>141</sup> Var. 15.

<sup>142</sup> Var. 30.

<sup>143</sup> Var. 24.

<sup>144</sup> Var. 3, 13, 14.

<sup>145</sup> Var. 4. 6. 8.

<sup>146</sup> Var. 10.

<sup>147</sup> Var. 23.

pouvons croire que l'évolution générale du texte va dans cette direction. Par suite, nous pouvons supposer que cette tendance est plus récente et que les variantes qui ont cette structure sont sur une position évolutive plus récente, représentant une couche plus récente, la dernière formule. La version bulgare est donc vive et productive, et le dernier siècle marque un moment essentiel de sa longue vie.

Essayant maintenant de caractériser la version bulgare, nous devons faire les observations suivantes :

a. La diffusion générale dans le pays avère l'ancienneté du texte et la prédilection dont il jouit dans les masses populaires. L'idée de hiérarchiser l'amour, pour faire l'éloge de l'amour entre deux jeunes gens, semble être une dominante de la psychologie ethnique bulgare et s'intègre dans une mentalité spécifique sud-est européenne et, sur un plan plus large, dans la mentalité folklorique générale européenne.

b. Le fait que le texte a un caractère rituel, servant de cantique de Noël au cours de ces fêtes, s'explique donc facilement par le caractère d'éloge du jeune homme qui aime avec sincérité et dévouement.

c. Le schéma typique de la version bulgare aurait donc le contenu suivant : un jeune homme (parfois une jeune fille) veut mettre à l'épreuve l'amour de ses parents. Il cache dans son sein un trésor (mais parfois cette intention n'est pas clairement exprimée) sous prétexte qu'un serpent se serait glissé dans son sein. Il s'adresse à ses parents (père — mère — frère — sœur) en leur demandant de lui enlever le serpent du sein, mais tous refusent, en affirmant qu'ils peuvent vivre sans enfant (ou frère ou sœur), mais pas sans main. Devant leur refus, il s'adresse à sa bien-aimée, laquelle, sans hésiter écoute sa prière. À sa surprise, la jeune fille sort du sein de son amoureux d'habitude une ceinture remplie de pièces d'or. Le texte s'achève le plus souvent sur cette séquence (parfois intervient également une brève morale).

d. En général, les variantes bulgares sont schématiques, présentant un minimum épique et renonçant aux différents commentaires lyriques qui peuvent accompagner les moments les plus importants du récit. Le texte n° 8, dans lequel nous n'avons que de simples dialogues, qui ont lieu tour à tour entre les 5 personnages du récit, dialogue repris tous les deux vers, est typique dans ce sens (toute la variante n'a que 24 vers, ce qui met en évidence sa concentration). Un schématisme spécial est présenté par la variante n° 23, composée du commencement à la fin, sans exception, à l'aide de l'anadiplose. Le texte est octosyllabique et les trois dernières syllabes sont systématiquement reprises dans les vers qui suivent immédiatement, réalisant ainsi une composition compacte et homogène au long de tout le texte. Le texte le plus ample (117 vers) est celui que l'on trouve chez les Bulgares du Banat. Son ampleur provient de l'agglutination de moments lyriques, selon le modèle voisin roumain et de la répétition intégrale de tous les passages, bien que la série des personnages n'en compte que trois.

e. Les variantes bulgares sont, du point de vue des formules artistiques, relativement instables, beaucoup plus instables que les variantes roumaines. Chaque variante a une tenue artistique propre, même lorsqu'il s'agit de textes composés sur le même système métrique (6, 8, 10 syllabes). Le plus souvent, les textes bulgares sont construits sur le

système métrique de 8 syllabes <sup>148</sup>. Nous relevons donc le caractère indépendant des variantes, l'une par rapport à l'autre.

f. Le système mnémotechnique qui assure la stabilité du texte est basé sur de nombreux éléments, dont nous notons : l'anaphore <sup>149</sup>, l'épiphore <sup>150</sup>, l'anadiplose <sup>151</sup>, les répétitions d'hémistiches <sup>152</sup>, les rimes intérieures <sup>153</sup>, et parfois les rimes finales <sup>154</sup>, divers parallélismes et symétries. Tout cela crée un tissu savant de liens entre les différentes parties du texte et le rend compact et bien articulé. Nous mentionnons encore un grand nombre de figures étymologiques <sup>155</sup>. Il faut de nouveau relever le fait que les textes qui font fonction de cantiques de Noël contiennent le refrain correspondant <sup>156</sup> et souvent les souhaits de la partie finale <sup>157</sup>.

## 2. LA VERSION MACÉDO-ROUMAINE

Nous ne connaissons que trois variantes de cette version, mais la fixité structurale des textes et leur stabilité thématique permettent une caractérisation adéquate de la version en général. La liste du matériel macédo-roumain est la suivante :

1. Gustav Weigand, *Die Aromunen*. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen, Leipzig, 1894, vol. II, p. 150—51, n° 90.
2. Pericle Papahagi, *Din literatura populară a aromânilor* [Pages de la littérature populaire des Aroumains], dans le vol. *Materialuri folkloristice* [Matériaux de folklore], București, 1900, vol. II, p. 944, n° 33.
3. *Ibidem*, p. 944, n° 34.

Les matériaux documentaires étant réduits comme nombre et présentant une importance spéciale dans notre démonstration, nous les décrivons intégralement.

La variante n° 1 de G. Weigand provient d'Ohrid et présente le schéma thématique suivant : Une jeune fille dort sous un rosier et un serpent se glisse dans son sein. Elle appelle alors son père et le prie d'envelopper sa main dans un fichu et de lui enlever le serpent. Ne recevant aucune réponse, elle s'adresse à sa mère. Les choses se passent

<sup>148</sup> Sur 10 syllabes ; var. 8, 23, 26 ; sur 12 syllabes : var. 19 ; à régime métrique irrégulier : var. 6, 12, 23. La var 27 du Banat présente encore une analogie avec la version roumaine, dans le sens qu'elle emploie le mètre de 5/6 syllabes et celui de 7/8 syllabes ; sur 6 syllabes : var. 11, 17, 27 ; le reste sur 8 syllabes.

<sup>149</sup> Var. 1, 2, 3, 4, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 20, 22, 24, 28 : la plus fréquente est de la formule fixe : без-без

<sup>150</sup> Var. 12 : усойнъ ; var. 30 : люте ле. Anaphores triplées : var. 1, 3, 14.

<sup>151</sup> C'est la figure la plus répandue. Nous la rencontrons dans les var. 1, 2, 3, 4, 5, 7, 9, 12, 14, 15, 16, 18, 19, 21, 24, 26, 28, 29. Est caractéristique pour le texte лъута змиња : var. 3, 5, 9, 15, 18. Voir aussi le texte n° 23 entièrement construit sur ce système.

<sup>152</sup> Var. 1, 3, 15, 19, 22, 30 de divers types.

<sup>153</sup> Var. 4 : на кладенци, на студенци ; от пладнина, от рудина ; var. 29 : ю градина, край калина.

<sup>154</sup> Var. 15 : triple monorime sur зелена ; var. 17 : зелена—студена ; var. 22 : ливада—громада ; var. 29 : градина—калина.

<sup>155</sup> Var. 3, 13, 16, 20, 21, 25, 27, 30.

<sup>156</sup> Var. 11 : Ой коledo, мой коledo ; var. 18 : Ей коладе ле, мой коладе ле. Voir aussi var. 16, 21.

<sup>157</sup> Var. 12 : Колото сме речом рекли/Толков здрави на тѣз къша. Avec un final religieux : var. 12 ; un peu différent, dialectalement : var. 21.

de la même façon avec celle-ci et la jeune fille s'adresse à son frère. Elle finit par appeler son bien-aimé. Il n'y a pas de conclusion.

La variante n° 2 a le schéma suivant : Une jeune fille dort sur une pierre et pendant son sommeil, un serpent entre dans son sein. Elle court chez son père et le prie de le lui arracher. Celui-ci refuse de fourrer sa main dans le sein en lui répondant qu'il peut avoir un autre enfant. La jeune fille s'adresse alors à la mère de laquelle elle reçoit la même réponse, ensuite à sa sœur, à son frère, à son cousin, mais aucune des personnes sollicitées n'ose lui retirer le serpent du sein. En désespoir de cause, elle recourt à son bien-aimé. Celui-ci lui répond immédiatement qu'il lui enlèvera le serpent, car il ne trouverait plus une jeune fille pareille à elle. Il tient parole et lui enlève le serpent.

La variante n° 3 a le contenu suivant : Une fille dort sous un rosier. Un serpent entre dans son sein. La jeune fille commence à crier comme une folle et prie son père de lui arracher le serpent. Le père n'ose pas. Elle appelle alors sa mère, mais la mère n'ose pas non plus. Elle s'adresse alors à son bien-aimé qui fourre sa main dans le sein et sauve sa bien-aimée.

Les constantes thématiques de la version seraient donc les suivantes : a. Il est partout question d'une héroïne de la pièce et pas d'un héros ; b. la jeune fille est toujours surprise par le serpent pendant son sommeil ; c. le groupe des personnes est indéfini entre la tendance à la stylisation épique (père—mère—bien-aimée, 3<sup>e</sup> var.) et la tendance à dépeindre d'une manière réaliste le plus grand nombre de relations de famille (père—mère—frère—sœur—cousin—bien-aimée, var. n° 2) ; d. la réponse des parents manque la plupart du temps, sous-entendue ou interprétée d'une manière épique (personne n'ose) ; e. le bien-aimé lui enlève le serpent du sein et lui sauve la vie ; la transformation du serpent en ceinture d'or, pour récompenser le dévouement du bien-aimé est partout absente.

La version peut être caractérisée ainsi : le texte est très concis, réduit à ses limites épiques minimales. Les discours lyriques sont complètement supprimés ; c'est pourquoi cette version a la forme la plus schématique. Ce n'est que dans un seul cas que figure la réponse des parents (celle du père et de la mère disant qu'ils auront un autre enfant s'ils perdent celui qui les prie d'être sauvé) comme dans certaines variantes daco-roumaines. Il n'est partout question que de l'enlèvement du serpent du sein, ce qui montre que cette version n'arrive pas à utiliser la métaphore ; en effet nulle part ne figure la transformation miraculeuse du serpent en ceinture d'or. Est donc absente l'idée de récompenser l'esprit de sacrifice du bien-aimé. De même, ce qui manque partout, c'est l'intention de mettre l'amour à l'épreuve.

Les textes font ainsi la preuve qu'ils représentent le stade le plus ancien et le plus simple possible du motif.

Par rapport à ce schéma élémentaire, la transformation miraculeuse du serpent en ceinture d'or, apparaît comme une étape plus récente, comme un commentaire ultérieur du récit, tandis que les variantes qui contiennent explicitement l'idée de mettre à l'épreuve l'amour des parents, par l'invocation du prétexte de l'entrée du serpent dans le sein, marquent, sans doute, comme l'a très bien fait remarquer aussi

Erich Pohl<sup>158</sup>, une étape de développement encore plus récente. Il est donc important de relever le fait que la version macédo-roumaine représente la phase archaïque de la composition : le sujet, dans ses lignes élémentaires, se suffit à lui-même, est éloquent en tout pour l'idée poétique qu'il contient, sans avoir besoin d'un commentaire lyrique pour exprimer complètement et totalement son message. La soi-disant morale du texte résulte implicitement de la narration, et s'en dégage directement, ce qui constitue certainement un trait archaïque. Au demeurant, la composition même des textes par la simple juxtaposition des thèmes, montre que nous sommes en présence d'un texte très ancien. De toute façon, nous devons admettre que le texte est dans un stade de sous-développement artistique, en fait une simple ébauche littéraire, une idée potentielle qui ne deviendra art que dans les autres versions nationales de la zone. C'est d'une pareille idée potentielle que nous pouvons supposer que s'est formée ultérieurement toute la série de formules poétiques. Le texte initial doit avoir eu ce contenu, ou bien un contenu très proche de ce que nous offre cette version. Retenons donc la singularité très originale de la version macédo-roumaine, sa tenue artistique foncièrement différente de tout ce que nous avons analysé jusqu'ici.

Deux autres textes macédo-roumains posent d'une manière frappante le problème de la création du sujet. Dans une variante, le héros se penche pour boire de l'eau d'un petit ruisseau et pendant ce temps un serpent se glisse dans son sein. Il enveloppe sa main dans un mouchoir et retire le serpent. (Dans la revue « Peninsula Balcanică », Bucaresti, 1893, n° 11, sans indication de la localité). Dans la même collection de P. Papahagi (pag. 864, toujours sans indication de localité) se trouve un texte absolument identique. Il nous semble qu'avec ces deux textes nous nous trouvons dans une étape antérieure à la formation du sujet. Donc, la version macédo-roumaine a une base propre de création dans ces deux textes. Chez les Macédo-Roumains, on rencontre les moments les plus archaïques de la vie du sujet.

### 3. LA VERSION SERBO-CROATE

Nous disposons de 7 variantes pour cette version<sup>159</sup>, ce qui est probablement très peu par rapport à ce qui a été publié jusqu'ici. Malheureusement, les moyens d'information et de documentation ne nous ont pas permis d'utiliser tous les textes. C'est pourquoi nos considérations ne concernent que les 7 variantes citées ci-dessus. La liste des matériaux est la suivante :

1. Vuk Stef. Karadžić, *Српске народне pjesme*, Vienne, 1841, vol. I, p. 199—201, n° 289.
2. Bogoljub Petranović, *Srpske narodne pjesme iz Bosne*, Sarajevo, 1867, p. 191, n° 20.
3. Jastrebov I. S., *Obycaj i pesni tureckih Serbov*, St. Petersbourg, 1886, p. 178.
4. *Ibidem*, p. 329.

<sup>158</sup> Erich Pohl, *op. cit.*

<sup>159</sup> Cinq des variantes nous ont été envoyées par le pr dr Milovan Gavazzi, que nous remercions encore ici.



5. Njegoslav Dvorović, *Hrvatsko narodno blago*. Zbirka hrvatskih narodnih pjesama i pripoviedaka iz Bosne i Hercegovine, Senj, 1888, p. 69.
6. *Hrvatske narodne pjesme*, Knjiga VII. Izdala Matica Hrvatska. Zagreb, 1929, p. 136, n° 234.
7. Olinko Delorko, *Zlatna jabuka*. Hrvatske narodne balade i romance, II, Zagreb, 1956, p. 72, n° 51.

Les matériaux étant relativement peu nombreux, nous donnons la description de chaque variante.

La première variante a le contenu suivant : Pavle fait paître ses moutons, il trouve un collier de perles et cent ducats, les met dans son sein, rentre à la maison avec les moutons et appelle de loin sa mère pour qu'elle mette la main dans son sein et lui enlève le serpent qui y est entré durant son sommeil, si elle ne veut pas rester sans fils. Sa mère l'interrompt en lui disant qu'elle préfère rester sans fils, plutôt que perdre sa main. Pavle appelle alors sa sœur, en répétant la formule qu'il avait employée pour sa mère ; mais la sœur lui répond qu'elle ne lui sortira pas le serpent, même s'il a affreusement mal. Pavle s'adresse alors à sa femme. Celle-ci répond immédiatement et, sans hésiter, met la main dans le sein de son mari et au lieu du serpent elle sort le collier qu'elle jette sur l'herbe. Lorsqu'elle voit de quoi il s'agit, elle met le collier autour de son cou. Mais la mère reproche à Pavle de s'être si vite éloigné d'elle après le mariage, et le héros lui répond que l'on a raison de dire que la femme est plus dévouée que la mère.

Nous ne connaissons pas directement la variante de Petranović, mais seulement par la traduction allemande faite par Friedrich S. Krausz et publiée dans « *Ethnographische Mitteilungen aus Ungarn* », Budapest 1 (1887—1888), n° 2, col. 213—214. Le jeune Ioan se rend au marché où il achète des perles qu'il cache dans son sein et des bracelets qu'il met dans les manches de son habit. Il va ensuite chez sa mère et lui demande de lui enlever du sein le serpent et des manches la vipère venimeuse. La mère refuse : même s'il devait mourir, elle ne le ferait pas. Il va chez sa sœur, qui travaille au tambour à broder et lui demande la même chose. La sœur lui donne la même réponse. Enfin le héros va chez la bien-aimée (la traduction est assez peu claire : seine Eheliebchen) et lui demande de l'aider. La bien-aimée recouvre tout de suite sa main d'un fichu et la fourre dans le sein pour enlever le serpent, et dans les manches pour retirer la vipère, mais remplit sa jupe de perles.

La variante n° 3 ne contient pas l'idée expresse d'épreuve de l'amour. Le berger joue de son chalumeau sur la montagne. Un serpent se glisse dans son sein. Il appelle sa mère. Celle-ci accourt, mais n'ose pas toucher au serpent. Il appelle alors son père et les choses se passent de la même façon. Enfin, il appelle sa bien-aimée. Celle-ci se précipite pour sortir le serpent, mais trouve dans le sein une petite perle.

La 4<sup>e</sup> variante ne contient non plus l'idée d'épreuve. Stoian joue de la flûte dans la montagne, un serpent venimeux se montre. Il appelle son père à l'aide, ensuite sa mère, son frère, sa sœur. Le refus de ceux-ci ne figure nulle part, mais on peut le déduire de ce qui suit. Enfin il appelle la bien-aimée. Le dénouement manque.

La variante n° 5 contient, comme la première, l'idée de l'épreuve. Ivo se rend au marché où il achète des perles et des bracelets. Il les cache

dans son sein et dans les manches. Il va à la fenêtre de sa sœur et lui demande de lui arracher le serpent du sein et la vipère des manches. La sœur lui répond qu'elle préfère rester sans frère, plutôt que de devenir la proie du serpent. Ivo va alors chez sa mère, à laquelle il demande la même chose. La mère lui répond comme la sœur : elle préfère rester sans enfant, plutôt que de risquer sa vie. Le héros se rend alors chez sa bien-aimée et lui raconte toute l'histoire. La bien-aimée n'hésite pas un moment, et se hâte d'enlever le serpent du sein et la vipère des manches. Mais elle ne trouve ni serpent, ni vipère, mais les perles et les bracelets que le héros avait cachés. Ivo les lui donne alors pour en orner son cou et ses bras, et ajoute pour conclure que celui qui préfère sa mère à sa bien-aimée mérite que Dieu le punisse.

La 6<sup>e</sup> variante contient elle aussi l'idée de l'épreuve. Marijan achète une pomme d'or, la recouvre d'un fichu de soie et la cache dans son sein. Il dit ensuite à sa vieille mère qu'un serpent est entré dans son sein et lui demande de le lui enlever. Elle n'ose pas le faire, même si elle savait qu'il devait mourir. Le héros continue son épreuve, en s'adressant à sa sœur qui lui répond la même chose que la mère. Lorsqu'il va chez sa bien-aimée et lui demande le sacrifice, celle-ci lui répond qu'elle lui enlèvera le serpent, même au prix de sa vie. Elle trouve la pomme d'or.

La variante n<sup>o</sup> 7 ne contient plus l'idée de l'épreuve de l'amour. Ivo s'endort dans l'herbe et un serpent se glisse dans son sein. Lorsque le serpent ne bouge plus sous la chemise, le héros appelle sa sœur en lui demandant d'enlever le serpent. La sœur lui répond qu'elle ne le fera pas, au risque même de rester sans frère. Le héros appelle alors sa mère et la réponse est la même : la mère préfère de rester sans fils, plutôt que de risquer sa vie. Ivo s'adresse alors à sa bien-aimée, laquelle n'hésite pas un seul moment : elle enfile son gant et fourre sa main dans le sein du bien-aimé pour enlever le serpent. Elle y trouve une monnaie d'or. En guise de morale, le texte montre à la fin le regret de la mère et de la sœur de ne pas avoir retiré elles-mêmes la monnaie du sein du fils ou du frère.

On pourrait encore ajouter à ces sept variantes un texte au cadre épique différent, mais qui contient en substance le même récit. Le héros s'en va à la chasse le dimanche, violant ainsi une importante interdiction religieuse. En punition, un serpent se glisse dans son sein. Ne pouvant supporter les morsures du serpent, il rentre précipitamment chez lui et demande à sa mère et à sa sœur de lui enlever le serpent. Elles refusent. Mais, à ce moment le serpent commence à parler et dit qu'il n'est pas un reptile comme les autres, qu'il est Saint-Dimanche lui-même qui a puni le héros pour avoir violé son jour. Le serpent disparaît, et le héros en reste là, en fait, à l'avertissement<sup>160</sup>.

Pour notre analyse, nous avons encore à notre disposition un résumé thématique dû à Leopold Karl Goetz, où celui-ci affirme que le motif suivant est très varié : un homme trouve un trésor, un collier, ou achète des perles au marché. Il ne sait à qui des siens donner ces ornements,

<sup>160</sup> *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn*, 1887—1888, n<sup>o</sup> 2, col. 213—214. Le texte est rendu dans le résumé de Friedrich S. Krauss, d'après Lukas Ilčić. Le texte est de Slovénie.

sans vexer les autres. Ce qui le fait penser à les soumettre à une épreuve. Il demande ainsi à sa mère et à sa sœur de lui retirer un serpent du sein. Les deux le refusent. Seule sa bien-aimée, ou sa femme, est prête à consentir pour lui à un pareil sacrifice. Elle trouve comme récompense le trésor, que la mère cherche inutilement à récupérer. De cette manière, le mari arrive à la conclusion que l'on a raison de dire que la femme est plus dévouée que la mère elle-même <sup>161</sup>.

Pour caractériser la version serbo-croate, relevons les traits suivants : dans toutes les versions il s'agit d'un héros et pas d'une héroïne : son nom n'a aucune signification typologique. Dans plus de la moitié des cas, il est question délibérément d'une épreuve de l'amour. En tenant compte du résumé de L. K. Goetz, qui semble avoir connu d'autres textes en plus de ceux qu'il cite, nous penchons à soutenir qu'un trait typique de la version serbo-croate est justement l'intervention de l'idée d'« épreuve de l'amour ». Pour ce qui est des personnes qui participent au récit, il nous faut remarquer qu'en général, c'est la tendance à la stylisation épique des textes qui a prévalu (ce n'est qu'une seule fois que nous rencontrons toute la série des parents : père—mère—frère—sœur et bien-aimée) <sup>162</sup>. La stylisation suppose, comme on l'a déjà montré, une réduction du texte à la triple répétition de l'action, c'est pourquoi les interprètes ont choisi dans cinq cas la série mère—sœur—bien-aimée (même, si parfois l'ordre des personnages est renversé), la situation symbolisant en fait les degrés de parenté dans leur essence (la mère est l'idée des parents et la sœur l'idée des collatéraux). On ne rencontre qu'une seule fois la formule qui exclut ces derniers, ayant la série : mère—père—bien-aimée <sup>163</sup>. En dehors de cela, on peut dire que la version serbo-croate a opté pour la structure profondément stylisée. On sait, d'ailleurs, que le folklore serbo-croate cultive sur tous les plans cette stylisation épique, ce qui fait que nous aurions été surpris de ne pas la retrouver dans le cas de la présente ballade. Nous devons encore retenir le fait que cette version a également opté pour l'exclusion du dénouement miraculeux, en adoptant l'idée expresse de la « preuve de l'amour » (le fait de cacher le trésor dans le sein), ce qui atténue, en fait, la tension épique du texte, minimise son message et le maintient au niveau de la morale de la fin. Les cas inverses sont ou bien fragmentaires, ou bien inexpressifs, de sorte que celle-ci est la solution typique de cette version, ce qui fait qu'elle ne tend pas à transcender le message artistique, à le sublimer, par la stimulation de la curiosité de l'auditeur à cause de ce « deus ex machina », qui donne la solution du texte. Les textes ne marquent aucune ascension de l'intérêt à mesure que le récit avance ; il se maintient linéaire et la seule chose qui impressionne est la triple succession de faits en tout semblables. La version a donc une tenue artistique propre, très évidente (même si les formules poétiques qui revêtent le schéma thématique sont différentes, et que les schémas rythmiques et métriques le sont tout autant). À ces 7 variantes s'ajoutent 2 textes de la Macédoine yougoslave <sup>164</sup>.

<sup>161</sup> *Volklied und Volksleben der Kroaten und Serben*, Heidelberg, 1937, vol. II, p. 122.

<sup>162</sup> Var. 3.

<sup>163</sup> Var. 2.

<sup>164</sup> Reçue de l'Institut de folklore de Skoplje.

1. *Македонски музички фолклор*, II, 1959, p. 273, n° 155/247.
2. Variante inédite des Archives de l'Institut de folklore de Skoplje, recueillie par Al. Popvasileva en 1968 dans la localité Zagoričani, Kostursko.

Les deux variantes se rapprochent par le contenu du matériel correspondant bulgare. Le premier texte comprend un simple dialogue entre le héros et les parents. Le jeune homme s'adresse à sa mère pour qu'elle lui enlève le serpent du sein. Elle le refuse par les mots : je peux vivre sans fils, mais pas sans main. Il s'adresse ensuite à son père, qui le refuse avec exactement la même formule. Enfin, il s'adresse à sa bien-aimée, qui renverse les éléments de la formule, en affirmant qu'elle peut vivre sans main, mais pas sans son bien-aimé. La fin est prévisible. La deuxième variante est différente et fragmentaire. Stoian appelle de la montagne sa mère pour qu'elle lui enlève le serpent du sein, car celui-ci lui mange le cœur. La mère répond qu'elle n'ose pas et qu'elle aura un autre enfant à sa place. Lorsqu'il appelle la bien-aimée, celle-ci accourt et lui sort du sein une ceinture remplie d'argent. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'une « épreuve certaine de l'amour », les versions se plaçant ainsi plus près de ce que nous avons vu dans la version bulgare.

#### 4. LA VERSION HONGROISE

Nous disposons directement, pour cette version, de 19 variantes<sup>165</sup>, connues partout où l'on parle le hongrois.

La liste des matériaux documentaires est donc la suivante :

1. Pálóczi Horváth Ádam, *Ötödfélszáz énekek*. Dalgyűjteménye az 1813. évből. Sajtó alá rendezte Bartha Dénes és Kiss József. Budapest 1953, p. 389, n° 292. Publié aussi par Arany László és Gyulai Pál, *Elegyes gyűjtések Magyarország és Erdély*, Pest, 1872, p. 189-190.
2. Kálmány Lajos, *Koszorúk az Alföld vad virágából*, Arad, 1877, vol. I. p. 21-23.
3. *Ibidem*, vol. II, p. 62-63.
4. Kálmány Lajos, *Szeged népe*, Arad, 1882. vol. II, p. 12-13.
5. *Ibidem*, vol. II, p. 13-14.
6. Kálmány Lajos, *Alföldi népballadák*, Budapest, 1954, p. 60-63 (édition Ortutay Gyula). En 1887, dans *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn* (EMU), coll. 35, elle était présentée comme inédite.
7. EMU, coll. 36, recueil de Samuel Szabó.
8. *Ibidem*, coll. 37, recueil de Benedek Alexius.
9. Erdélyi Múzeum Egylet 5 (1888), p. 501-502, recueil de Sebesi Jób et EMU. coll. 455-456.
10. Irene H. Cserhalmi ; *Ungarische Dichterwald*, Stuttgart, 1897. Traduction allemande, sans indication de la source bibliographique.
11. Faragó József és Jagamas Lajos, *Moldvai csángó népdalok és népballadák*, Bucaresti, 1954, p. 87-89, n° 6 D. Recueil de 1898.
12. *Ibidem*, p. 91-92, n° 6 C. Recueil de 1905.
13. « Ethnographia » 18 (1907), p. 112. Recueil de Kodály Zoltán.
14. *Ibidem*, 19 (1908), p. 50-51. Recueil de Bartók Béla.
15. Domokos Pál Peter, *A Moldvai Magyarság*, Cluj, 1941, n° 7.
16. Kálmány Lajos, *Alföldi népballadák*, Budapest, 1954 (Édition Ortutay Gyula), p. 61-66, n° 6 b.

<sup>165</sup> Une liste bibliographique du matériel hongrois nous a été fournie par le maître de recherche de Cluj, Faragó József ; nous avons complété le matériel à l'Institut hongrois d'ethnographie de l'Académie hongroise des sciences de Budapest, à l'automne de l'année 1970.

17. Csanádi Imre és Vargyas Lajos, *Ropülj páva ropülj*, Budapest, 1954, p. 267—268, n° 118.  
 18. *Ibidem*, p. 268—269, n° 119.  
 19. Faragó József és Jagamas Lajos, *op. cit.*, p. 89—91, n° 6 B.

Étant donné qu'en général, le matériel hongrois est assez riche, nous le traiterons globalement, de même que le roumain et le bulgare, en renvoyant au numéro d'ordre des variantes de la liste citée ci-dessus. Nous commençons notre analyse, en partant du héros même de la pièce. À cet égard, nous faisons les observations suivantes. Le héros ne figure jamais avec son nom et c'est un trait distinctif pour tout le cycle hongrois. En outre, le héros peut être un jeune homme<sup>166</sup>, mais aussi une jeune fille<sup>167</sup>, bien qu'il ne résulte pas toujours clairement des textes s'il s'agit d'un jeune homme ou d'une jeune fille<sup>168</sup>. La plupart des variantes, au nombre de 10, donc la moitié du matériel que nous avons à la disposition, parlent d'un jeune homme; dans seulement 7 cas, il s'agit d'une jeune fille. C'est donc la première situation qui semble être typique. De toute façon, il est à remarquer que chez les Hongrois, de même que chez les Bulgares, nous trouvons les deux situations, à la différence des Roumains, où il s'agit toujours d'un jeune homme ou des Aroumains où il s'agit toujours d'une jeune fille. La capacité de sacrifice en amour est donc attribuée dans cette version aux deux amoureux.

En général, les textes hongrois entrent d'emblée dans l'action, sans préambules inutiles. Il y a toutefois quelques cas qui doivent être présentés. C'est ainsi que le héros indique parfois qu'il a fait paître son bétail dans une certaine région, qu'il a attaché son cheval à une ronce, qu'il s'est étendu pour dormir, d'habitude sous un rosier, et qu'un serpent lui est alors entré dans le sein<sup>169</sup>. D'ici résulte une situation typique des variantes hongroises, dans le sens que ce n'est pas le héros qui appelle ses parents à son aide, mais que c'est lui qui se rend chez tous ses parents, dans une tournée dramatique et désespérée. Il résulte aussi de cette situation — dans cette version — que le héros sera expressément renvoyé d'un parent à l'autre, de celui qui le refuse au suivant, qui est présumé avoir plus de courage<sup>170</sup>. La situation apparaît dans 12 variantes, ce qui constitue un trait caractéristique de la version hongroise.

Le refus des parents s'est matérialisé dans une formule stéréotype qui doit être mentionnée ici, car elle devient un signe distinctif de toute cette version. C'est ainsi que le refus prend d'habitude la forme suivante : je préfère me passer du fils (fille, frère ou sœur, etc.) que d'une main<sup>171</sup>. Dans quelques cas, la formule est absente, étant remplacée par le renvoi au parent suivant<sup>172</sup>. Parfois, comme dans la variante n° 9, le héros

<sup>166</sup> Var. 3, 4, 8, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17.

<sup>167</sup> Var. 5, 6, 7, 12, 14, 18, 19.

<sup>168</sup> Var. 1.

<sup>169</sup> Var. 3 : il parle avec un corbeau en lui demandant de porter le message à sa mère; var. 4 : il a servi dans le comitat de Dójar; var. 5 : il a fait paître les poulains dans la plaine et la forêt; var. 6 : il a fait paître le bétail dans le verger de Kecskemét; var. 7 : il a fait paître le bétail à Sarpatak; var. 10 : il s'est endormi sous un rosier.

<sup>170</sup> Var. 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 13, 16, 17.

<sup>171</sup> Var. 3, 4, 6, 8, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

<sup>172</sup> Var. 5 : Je n'ose pas l'attraper, fille de mon cœur, va chez ton père, peut-être que lui il ose.

demande à ses parents de lui enlever le serpent du sein et ils répondent d'une manière stéréotype: « Je ne peux pas le faire », sans rien ajouter ou expliquer. La variante prend ainsi un rythme psychologique abrupt et dur, d'une éloquence particulière.

Pour ce qui est des parents qui refusent le héros, leur série est bien plus longue, que celle que l'on trouve dans d'autres versions. C'est ainsi que, si nous faisons abstraction des textes 8 et 12, lesquels sont fragmentaires et où figurent le père et la mère ou la mère et le père, les textes varient allant de trois à sept personnages. La formule à 3 personnages n'existe que dans 5 cas; c'est pourquoi nous la considérons comme atypique<sup>173</sup>. Nous avons d'autres variantes avec 4 personnages<sup>174</sup>, avec 5 personnages seulement 3 cas<sup>175</sup>, 6 variantes avec 3 personnages, et le surplus est constitué par l'adjonction, d'habitude, du beau-frère<sup>176</sup>, et, enfin, une variante comprend même 7 personnages<sup>177</sup>. La propension est, comme on le voit, aux grands chiffres, lesquels dépassent la triple répétition, évoluant vers une autre situation de stylisation, le chiffre épique 7. Nous notons donc comme un trait spécifique de la version hongroise, son caractère réaliste, lequel tient à mettre en lumière autant que possible des relations de famille, au détriment de la triple stylisation. De même que les autres versions nationales du sujet, la version hongroise n'a pas pris parti pour une solution artistique déterminée, à ce point du développement du texte; elle manifeste toutefois un certain penchant pour les grands chiffres. La conséquence directe de ce penchant est une certaine monotonie des textes, due à la répétition obsessionnelle des mêmes formules poétiques.

La conclusion du récit n'est elle non plus toujours la même, le matériel que nous avons à la disposition comportant plusieurs dénouements. C'est ainsi que, dans certaines variantes, le héros ou l'héroïne offre à l'autre de lui enlever le serpent du sein, sans que l'action même soit encore racontée<sup>178</sup>. Dans le cas où les parents et les autres l'ont refusé, en disant qu'ils préfèrent rester sans enfant, frère, etc., le ou la bien-aimée répond au contraire qu'il ou qu'elle préfère rester sans mains plutôt que de rester sans bien-aimé (e). Dans d'autres cas — ce qui avère la grande ancienneté de la version hongroise — le bien-aimé ou la bien-aimée retire le serpent du sein de l'autre<sup>179</sup>, de même que dans la version macédo-roumaine et parfois roumaine. Il n'y a en a que deux cas mais les deux sont de Transylvanie (l'une de Pecica, Arad, l'autre de la région des Székleys). La troisième solution est métaphorique: le serpent se transforme,

<sup>173</sup> Var. 4: père — mère — bien-aimé; 11: mère — père — bien-aimé; 14: mère — frère — bien-aimé; 16: père — mère — bien-aimé.

<sup>174</sup> Var. 2: frère — père — mère — bien-aimé; 3: père — mère — sœur — bien-aimé; 7: père — mère — frère — bien-aimé; 10: père — mère — frère — bien-aimé; 15: père — mère — frère — bien-aimé

<sup>175</sup> Var. 5: mère — père — frère — sœur — bien-aimé; 6: père — mère — frère — sœur — bien-aimé; 9: père — mère — sœur aînée — sœur cadette — bien-aimé.

<sup>176</sup> Var 13: père — mère — sœur — frère — beau-frère — bien-aimé; 17: père — mère — frère aîné — beau-frère — frère cadet — bien-aimé; 19: père — mère — frère aîné — sœur — frère cadet — bien-aimé.

<sup>177</sup> Var. 1: père — mère — frère — beau-frère — belle-sœur — sœur — bien-aimé.

<sup>178</sup> Var. 1, 3, 9, 10, 13, 15, 16, 17, 19.

<sup>179</sup> Var 2. 7.



miraculeusement, en un objet d'or<sup>180</sup>. Parfois cette solution n'apparaît qu'à la fin du récit, dans le commentaire en prose des différents chanteurs : « la jeune fille a reçu une poignée de pièces d'or »<sup>181</sup>, ou bien « dans le sein, il y avait beaucoup d'argent ; elle les a tous [les parents] mis à l'épreuve et le bien-aimé a reçu l'argent »<sup>182</sup>. Dans cette dernière variante, mais seulement dans le commentaire du chanteur, apparaît aussi l'idée expresse de « l'épreuve de l'amour », étant le seul cas de ce genre que nous connaissons dans tout le matériel hongrois analysé.

On trouve parfois une brève réflexion « morale » dans la partie finale, dans le sens que les proches parents sont, en général, sans cœur et que le bien-aimé est capable d'amour et de sacrifice<sup>183</sup>, ou dans le sens que le héros s'est enfin rendu compte des sentiments du père et de la mère à son égard<sup>184</sup>, ou que le bien-aimé est meilleur que le père et la mère et les autres parents<sup>185</sup>. Relevons ici la partie finale d'une variante recueillie dans la région des Széklers, qui montre comment la bien-aimée, sollicitée par le héros pour qu'elle lui enlève le serpent du sein, s'écrie : « s'il avait (le serpent) 70 dents et 700 poisons, et si je devais mourir sur place de 7000 morts, je te l'enlèverai, car je t'aime d'un vrai amour ». À quoi le jeune homme répond : « dans mon sein, il n'y a pas de serpent venimeux, tu ne dois pas le retirer, cœur de faux-père, cœur de pierre-mère, sœur méchante et sans cœur ; dans mon sein se trouve un cœur aimant jusqu'à la mort et il n'appartiendra à aucun, sinon à ma bien-aimée<sup>186</sup>. Dans une autre variante, les parents maudissent leur fils parce qu'il les a trompés, en ne disant pas ce qu'il avait dans son sein : ils auraient retiré l'objet, aussi difficile que cela leur eût été. Pour cela, ils se fâchent contre le héros<sup>187</sup>. Dans une autre variante, l'héroïne et son bien-aimé écrivent une lettre aux parents, en lui disant qu'il n'y eut pas de serpent venimeux, et les parents se repentent de ne pas s'en être aperçus plutôt.

Nous pouvons maintenant passer à la caractérisation de la version hongroise.

a) La version hongroise se caractérise par une grande concentration épique, étant en fait limitée au minimum épique nécessaire. On entre d'emblée dans le récit, sans préambules et préparatifs spéciaux. Partout, c'est le héros qui cherche son père, sa mère et ses parents, ce ne sont pas eux qui viennent chez lui. On emploie des clichés stéréotypes, il y a une tension dramatique entre les parents et la bien-aimée (par le renversement de la formule poétique).

b) Le héros porte toujours un nom, il peut être un jeune homme ou une jeune fille, le groupe des parents qui ne l'aiment pas est assez nombreux, bien au-delà de ce que nous avons vu dans les autres versions,

<sup>180</sup> Var. 4 : rouleau de pièces d'or ; 5 ; or et argent ; 6 : une bourse remplie d'or ; 11 : or ; 14, 18 : pomme d'or.

<sup>181</sup> Var. 15.

<sup>182</sup> Var. 19.

<sup>183</sup> Var. 6.

<sup>184</sup> Var. 11.

<sup>185</sup> Var. 14, 18.

<sup>186</sup> Var. 9.

<sup>187</sup> Var. 4.

ce qui mène à la monotonie des textes, mais constitue un trait distinctif de la version hongroise. La conclusion est simplement déclarative, sans passer aux faits, mais parfois apparaît aussi la formule archaïque de l'enlèvement du serpent, et d'autres fois celle de la transformation miraculeuse de celui-ci en objet précieux. Nulle part — sauf dans quelques commentaires en prose — n'apparaît l'idée de « l'épreuve de l'amour », ce qui constitue également un trait distinctif.

c) Tous ces traits empruntent à la version hongroise une tenue artistique très bien individualisée. Le sujet a totalement été assimilé et est devenu partie intégrante du folklore hongrois, acquérant toutes les caractéristiques de ce folklore. Il peut, comme tel, être considéré un exemple typique pour la création populaire hongroise.

d) Le schéma typologique de la version hongroise peut donc être déterminé comme suit : un jeune homme — un pâtre — (ou une jeune fille), a la malchance qu'un serpent entre dans son sein. Il va chez ses parents (père—mère—frère—sœur—beau-frère, etc.) en les priant de lui enlever le serpent du sein. Tous les proches parents refusent de lui venir en aide, préférant plutôt de rester sans enfant (ou frère ou sœur) que de perdre une main. Seul le ou la bien-aimé(e) accepte de lui venir en aide, en déclarant qu'il est préférable de rester sans main, que sans bien-aimé ou bien-aimée. Parfois, pour récompenser le dévouement du bien-aimé, le serpent se transforme en un objet d'or, mais d'autres fois on ne raconte que l'enlèvement du serpent. Une brève « morale » qui fait l'éloge de l'amour des deux jeunes gens clôt certains textes.

#### CONCLUSION

Après l'analyse de toutes ces versions, nous devons faire l'observation suivante, à caractère général : le motif dont nous nous sommes occupés est très bien structuré, à tous les niveaux, d'où résulte une grande ressemblance entre toutes les versions nationales de la zone. En effet, le motif n'a pas permis des interprétations différentes, en marge du récit, mais a obligé tous les chanteurs de suivre d'aussi près que possible les phases principales du récit. On remarque donc une unité étonnante et certainement inattendue, en ce qui concerne la composition du sujet et son développement. Cette surprenante unité nous conduit à la conclusion qu'un pareil texte représente un cas typique de monogenèse. Les différences que l'on constate entre les diverses versions nationales ne proviennent pas de l'interprétation différente du motif, mais du processus naturel d'assimilation de la pièce dans le cadre du folklore propre. Chaque version nationale prouve qu'elle a une tenue artistique propre, bien individualisée, mais cela pas parce que le motif a été traité d'une manière différente, mais seulement parce que chaque version nationale utilise certains procédés typiques du folklore respectif. C'est pourquoi nous avons la possibilité de dresser un schéma—résumé commun pour absolument toutes les versions de la zone, ce qui, dans le cas d'autres ballades est impossible ou difficilement réalisable. Dans

les notes d'en bas de la page nous montrons les différences entre les versions, en marquant leur caractère typique ou atypique<sup>188</sup>.

Voici donc le schéma-résumé : Un jeune pâtre<sup>189</sup>, nommé ou innommé<sup>190</sup>, appelle ses parents, prétendant qu'un serpent lui était entré dans le sein<sup>191</sup>. Les parents, appelés ou seulement cherchés<sup>192</sup>, effrayés de l'événement et des souffrances du héros, refusent de l'aider, souvent sans donner de raison à leur refus<sup>193</sup>. Le nombre des parents appelés ou cherchés diffère d'une variante à l'autre, mais deux tendances sont partout à signaler, l'une d'abrègement (par l'utilisation de la stylisation du triplement) et une autre d'allongement du texte (le héros faisant appel à tous ses parents). Le procédé utilisé à ce moment du récit est celui du retardement épique<sup>194</sup>. Seule la bien-aimée<sup>195</sup> est toujours prête au sacrifice<sup>196</sup>. Elle sort du sein du héros soit le serpent<sup>197</sup>, soit l'objet précieux en lequel le serpent s'est miraculeusement transformé<sup>198</sup>, soit l'objet caché dans son sein par le héros pour mettre à l'épreuve l'amour de ses parents<sup>199</sup>. À la fin, on fait l'éloge de l'amour entre les deux jeunes gens et on essaye la hiérarchisation du sentiment de l'amour<sup>200</sup>. Le tableau

<sup>188</sup> Le caractère typique ou atypique d'une formulation a été déterminé en partant de sa fréquence dans les variantes analysées

<sup>189</sup> Chez les Roumains et les Yougoslaves seulement un jeune homme ; chez les Aroumains, seulement une jeune fille ; chez les Bulgares et les Hongrois, les deux.

<sup>190</sup> Chez les Roumains, au nom typique régional, signe de reconnaissance de la ballade ; chez les Aroumains et les Hongrois toujours innommé ; chez les Bulgares et les Yougoslave il peut être aussi bien nommé qu'innommé, la situation étant atypique dans les deux cas.

<sup>191</sup> Avec l'«épreuve de l'amour» explicite chez les Yougoslaves, situation typique et atypique chez les Bulgares, Roumains et Hongrois. Chez les derniers (Roumains et Hongrois), la situation est expliquée en dehors du texte, dans le commentaire des interprètes.

<sup>192</sup> Dans toutes les versions, ce sont les parents qui viennent chez le héros, excepté la version hongroise où le héros est présenté comme allant lui d'un parent à l'autre. Dans la version roumaine, le récit des circonstances de l'entrée du serpent dans le sein est une situation typique ; il est absent des autres versions nationales ; il n'apparaît que dans une situation atypique, chez les Hongrois.

<sup>193</sup> La version roumaine accorde une grande extension à la motivation lyrique du passage, tandis que celle-ci est absente dans les autres (Macédo-Roumains, Yougoslaves) ou figure dans une situation atypique.

<sup>194</sup> Aucune version n'a définitivement opté pour une formule ou une autre. Cependant les Macédo-Roumains vont jusqu'à 6 répétitions et les Hongrois jusqu'à 7, ce qui montre que dans le cas de ces deux versions, le schéma structural l'emporte nettement sur son contenu. Il y a toutefois partout deux tendances, l'une d'abrègement du texte (par le recours au système de stylisation du triplement) et une autre d'allongement (par l'épuisement de tous les degrés possibles de parenté dans la grande famille).

<sup>195</sup> Ou le bien-aimé dans la situation inverse. On trouve quelques cas chez les Roumains où il s'agit de l'épouse.

<sup>196</sup> Chez les Roumains, la bien-aimée refuse en général de prendre les mesures de précaution suggérées par le héros, détail tendant à relever la capacité de sacrifice pour son bien-aimé.

<sup>197</sup> La situation est généralisée chez les Macédo-Roumains et atypique chez les Roumains et les Hongrois.

<sup>198</sup> Dans toutes les versions nationales, à l'exception de la version macédo-roumaine où la solution est celle de la note précédente.

<sup>199</sup> Situation typique pour la Yougoslavie ; atypique pour la Roumanie, la Bulgarie et la Hongrie

<sup>200</sup> Le thème ne se trouve pas chez les Bulgares et les Macédo-Roumains, on le trouve partiellement chez les Roumains, les Yougoslaves et les Hongrois.

ci-dessous essaye de rassembler sous une forme synoptique toutes ces données :

Version : Thématique :	roumaine	bulgare	macédo-roumaine	yougoslave :	hongrois
Le héros	nonimé jeune homme	imprécis	innommé jeune fille	imprécis jeune homme	innommé imprécis
Son récit	ample lyrique	—	—	—	—
Le refus des parents	motivé	imprécis	non motivé	non motivé	imprécis
Le retardement épique	3—5 pers. triplement	3—5 pers. imprécis	3—6 pers. imprécis	3—5 pers. triplement	3—7 pers. typique : 7
La solution épique	le serpent le miracle objet caché	miracle objet caché	le serpent	le miracle objet caché	le serpent le miracle
La solution éthique	morale	—	—	imprécis	morale

Le tableau permet en même temps d'établir les convergences thématiques entre les différentes versions nationales. Nous estimons ainsi que la version roumaine comprend tout ce qui se trouve aussi dans les autres versions nationales, avérant la plus ample et la plus complexe expérience artistique sur ce motif. Le seul élément qui manque à cette version est le thème de l'héroïne, d'où l'idée que seule la bien-aimée est capable de sacrifice.

La solution épique de la pièce mérite une discussion séparée. Au long de nos analyses, nous avons présenté certaines considérations partielles ; il est maintenant nécessaire de les synthétiser dans une conclusion portant sur la vie historique même du motif. En examinant attentivement le tableau ci-dessus, nous observons que la rubrique respective présente trois solutions, qui ne se retrouvent que chez les Roumains. Dans les autres versions nationales, nous rencontrons soit une seule solution <sup>201</sup>, soit deux d'entre elles <sup>202</sup>. Il est possible que les mêmes trois solutions aient également existé et que certaines aient disparu avec le temps, mais ce n'est qu'une hypothèse. La réalité du matériel recueilli dans la dernière période, montre qu'au moins ces derniers cent ans est devenue définitive l'option inscrite à la rubrique respective.

Mais nous disions que ce moment du récit peut nous offrir les indices les plus sûrs concernant l'histoire du motif. C'est ainsi que la solution élémentaire exigée par la logique du récit est l'enlèvement du serpent du sein de l'héros. C'est la formule primitive comprise dans le message même du poème. Nous la trouvons généralisée chez les Macédo-Roumains et sporadiquement chez les Roumains et les Hongrois, à côté d'autres

<sup>201</sup> Seulement chez les Macédo-Roumains.

<sup>202</sup> Chez les Bulgares, les Yougoslaves et les Hongrois, mais dans des situations différentes.

solutions plus évoluées. C'est certainement la forme la plus simple et la plus ancienne en même temps. En effet, nous percevons dans cette ballade la couche primitive, la plus dénuée d'élan artistique : un serpent est entré dans le sein du héros ; il demande qu'on le lui retire et qu'y a-t-il de plus simple que de lui retirer le serpent du sein ? Que ce soit certainement la couche la plus ancienne, le matériel roumain lui-même le prouve, c'est ici qu'on a rencontré les formes de transition vers la métaphore artistique : le serpent enlevé du sein se transforme en ceinture d'or sous les yeux stupéfaits des deux participants au récit. Au moment suivant, la bien-aimée retire du sein de l'héros une ceinture d'or ; on n'assiste plus au processus de métamorphose. Ce moment s'est développé organiquement du déroulement naturel de l'idée poétique, la récompense de la bien-aimée pour son dévouement et son esprit de sacrifice étant nécessaire. Le caractère miraculeux que la ballade acquiert en ce moment relève donc des lois artistiques de développement du sujet, de sa tension intérieure, de la nécessité de s'achever comme message esthétique. Il ne s'agit pas ici d'une adhérence à la modalité de l'élément miraculeux, en tant que mentalité, mais uniquement de l'utilisation d'une fonction esthétique pour s'élever à la métaphore. Dans le premier cas, nous sommes très près du récit d'un événement possible ; dans le deuxième cas un pas gigantesque a été accompli dans la direction de l'art et du symbolisme artistique. Le sujet a naturellement évolué vers son entier accomplissement artistique et le motif aboutit à une phase finale du point de vue artistique. Nous pouvons — à juste titre — lui appliquer la belle et profonde caractérisation que faisait Platon par la bouche de Phèdre, du motif apparenté d'Alceste<sup>203</sup>. Dans un cycle comme dans l'autre, la solution du récit est faite par les mêmes moyens artistiques et les mêmes effets esthétiques sont obtenus.

La troisième formule présente une plus grande complication dans sa composition ce qui montre que nous nous trouvons à un moment de la reprise du motif sous un nouvel angle artistique. La complication provient du fait de la répudiation du miracle et de la tendance de faire d'une manière délibérée et consciente, une « épreuve de l'amour ». Ce qui résulte, sans effort et préméditation, du récit lui-même, est supposé devenir une intention claire : d'où le caractère peu véridique et compliqué, artistiquement inutile de la démonstration. C'est le dernier avatar que le motif a subi dans sa carrière. Si nous sommes d'accord avec ce schéma génétique — et nous ne voyons pas comment pourrait s'expliquer autrement l'existence de ces trois solutions artistiques du récit — nous sommes alors en mesure de discuter aussi une certaine hypothèse concernant la genèse et la diffusion du motif dans la zone. Il s'agit, sans doute, d'une simple hypothèse, mais celle-ci a toutes les chances d'être acceptée.

La première solution de l'enlèvement du serpent du sein ne se trouve que chez les Roumains, les Macédo-Roumains et les Hongrois. Étant donné que l'aspect insolite des récits est catégorique, on ne saurait supposer que les textes sont nés indépen-

<sup>203</sup> Platon, *Dialoguri* [Dialogues], București, 1968, p. 252—253.

damment chez chacun de ces trois peuples. Nous devons croire qu'ils sont nés en un seul endroit, d'où ils ont ensuite irradié chez les autres. Si nous étions en présence d'un sujet moins restreint comme thème, la diffusion pourrait être mise sur le compte de l'unité psychologique de l'esprit humaine et l'on pourrait parler de polygenèse. Mais dans la situation donnée, lorsque les termes en discussion sont tellement spécieux, seule la monogenèse est plausible. Nous devons éliminer dès le début la possibilité que le texte serait d'origine hongroise. On ne pourrait expliquer autrement pourquoi nous rencontrons sa forme la plus archaïque justement chez les Macédo-Roumains, avec lesquels nous savons que les Hongrois n'ont jamais eu de contact direct. Au demeurant, cela est évident dans la langue même. Ovid Densusianu montre clairement que « seul le daco-roumain contient des éléments hongrois, nous n'en trouvons pas la moindre trace dans le macédo-roumain ou l'istro-roumain »<sup>204</sup>. Ce qui prouve, sans conteste, qu'entre les Macédo-Roumains et les Hongrois n'ont jamais existé des contacts culturels. Il est donc clair que ni les Macédo-Roumains n'ont pris le motif de chez les Hongrois, ni les Hongrois de chez les Macédo-Roumains. Les Hongrois n'ont pu davantage transmettre le motif aux Macédo-Roumains par l'intermédiaire des Bulgares ou des Serbo-Croates, ceux-ci n'ayant pas cette solution. Et si nous supposons qu'ils l'ont quand même transmise par cette filière, sous des formes certainement plus évoluées, comment pourrait-on croire que les Macédo-Roumains seraient partout revenus aux solutions artistiques archaïques? En revanche on sait, avec précision, que les Macédo-Roumains ont vécu ensemble avec les Daco-Roumains, jusqu'à une certaine date, dans les relations les plus étroites possibles, après quoi — sous l'influence de facteurs extérieurs — ces relations se sont interrompues. Il est donc à supposer que notre motif est né chez les Roumains, avant la séparation dialectale des Roumains et des Macédo-Roumains. C'est la seule conclusion qui s'impose si l'on considère impartialement les faits exposés ci-dessus. Que le motif ait été définitivement consolidé à l'époque de cette séparation dialectale, ou se soit trouvé à un stade potentiel seulement (sous une forme qui aurait pu supposer la genèse indépendante des deux versions), on ne saurait le préciser. Cependant la première hypothèse semble plus plausible, étant donné la profonde ressemblance entre les deux versions. La plus grande différence entre elles consiste dans le fait que chez les Macédo-Roumains on ne parle que d'une héroïne, et la capacité de se sacrifier n'est attribuée qu'au jeune homme. Il peut toutefois s'agir d'un trait acquis par les Macédo-Roumains dans le milieu balkanique où l'on connaît — dans le folklore — une misogynie générale. Mais dans les Balkans existe également une mentalité héroïque spécifique, où l'homme est loué, tandis que chez les Roumains prédomine — comme on l'a toujours vu — une certaine atmosphère lyrique. À cause d'un conservatisme plus tenace, explicable par les conditions de vie spécifiques des Macédo-Roumains dans les Balkans, ils ont conservé la ballade sous sa forme la plus ancienne. Au cours de l'analyse de cette version, nous

<sup>204</sup> *Istoria limbii române* [Histoire de la langue roumaine], București, 1961, vol. I, p. 237, et pour les Mégléno-Roumains, la même constatation à la p. 217.



avons déjà montré que son mode artistique est le plus simple, réduit au schéma narratif élémentaire et ne connaissant pas la moindre tendance à l'élévation esthétique. Chez les Roumains de la gauche du Danube, le texte a évolué, avec toute l'évolution progressive manifestée par les Roumains dans tous les domaines de la culture et de l'art. Les Hongrois ont pris le motif de chez les Roumains — avec lesquels dans certaines régions ils ont cohabité durant mille ans — ce qui est également arrivé en d'autres cas. On sait que les influences culturelles roumano-hongroises sont profondes et réciproques. Cette fois encore, de même que dans le cas de la *Miorișa* et du *Meșterul Manole*, la direction de l'emprunt est celle que nous avons esquissée ci-dessus. Au demeurant, la plupart des variantes hongroises analysées par nous ont été recueillies dans les zones bilingues habitées par des Széklers et des Hongrois de Moldavie (Ciangăi), etc., en général, de Transylvanie. Ce qui est intéressant à retenir, c'est le fait que l'emprunt semble avoir eu lieu dans une période très ancienne, lorsque même chez les Roumains la première solution était prédominante. La présente ballade serait donc une preuve de l'ancienneté des relations culturelles entre les Hongrois et les Roumains.

La deuxième solution (métaphorique : on enlève un objet précieux au lieu du serpent), apparaît chez les Roumains, les Bulgares, les Serbo-Croates et les Hongrois. Donc, c'est maintenant pour la première fois qu'entrent également en discussion les Bulgares et les Serbo-Croates. Relativement à ceux-là nous devons faire l'observation suivante : le motif n'a pu naître chez eux, car à cela s'oppose le fait que sa couche la plus ancienne leur est tout à fait inconnue, et il est difficile de supposer qu'ils auraient partout renoncé justement aux indices de la plus grande ancienneté. En outre, étant donné que le motif, ne se retrouve chez aucun des autres peuples slaves, du nord ou de l'est, il est certain que ce n'est pas un motif paléo-slave. Chez les Slovaques, les Tchèques, les Polonais et les Ukrainiens, nous trouvons d'autres cycles de l'« épreuve de l'amour », tel celui de la libération de prison du jeune homme ou de son sauvetage de la noyade. Cela circonscrit la genèse de la ballade dont nous nous occupons à l'espace carpatodanubien et suppose que les Slaves du sud ont reçu le motif de la population néo-latine du sud du Danube qu'ils ont assimilé en même temps que toutes ses formes de culture. L'emprunt a été fait plus tard que chez les Hongrois, lorsque la deuxième solution était prépondérante. Partout sont absentes les solutions antérieures. Toutefois les peuples slaves du sud n'ont pas adopté le motif d'une manière mécanique et statique, mais ont réalisé une innovation substantielle, laquelle consiste dans leur apport à la constitution de la dernière solution de la vie du motif. Nous devons encore relever ici le fait que l'idée de retirer du sein du héros une ceinture d'or est encore assez proche de celle de sortir le serpent ; chez les Serbo-Croates, on parle d'une pomme d'or ou d'autres objets précieux qui indiquent une interprétation plus ancienne.

Nous croyons que la troisième solution (l'enlèvement de l'objet précieux caché dans le sein par le héros dans l'intention manifeste de « l'épreuve de l'amour », est justement due à l'apport créateur des peuples slaves à la réalisation artistique du motif. En effet, elle apparaît comme

un trait typique chez les Serbo-Croates et moins étendue chez les Bulgares, tandis que chez les Roumains elle n'apparaît que sporadiquement, et est complètement absente chez les Hongrois. Nous devons montrer que dans la plupart des variantes roumaines, la solution apparaît à l'extérieur des textes poétiques, dans les commentaires en prose des différents interprètes. Chez les Hongrois, la solution n'apparaît que dans les commentaires. Ce qui prouve une fois de plus la dépendance de la version hongroise de la version roumaine et pas des versions sud-slaves.

Mais il faut également signaler le fait que le rapport entre les versions n'est pas univoque. La version roumaine a subi à son tour l'influence des versions sud-slaves, autrement elle ne serait pas arrivée à la troisième solution. Nous devons donc supposer qu'il aura existé dans la zone un flux continu de peuple à peuple, une réciprocité totale et permanente, le prêteur empruntant à son tour et vice versa, celui qui a emprunté prêtant à son tour. Les relations souterraines qui expliquent l'unité artistiques des versions de la zone doivent avoir été multiples et leurs directions réciproques durent toute la période de création. Nous croyons qu'elles ne pourront jamais être décelées dans toutes leurs nuances et leurs formes. Ce qui nous semble flotter à la surface, avec la force de l'évidence, c'est le schéma génétique que nous avons esquissé ci-dessus. Dans le cas des autres ballades populaires sud-est européennes étudiées par nous comparativement, nous avons pu déterminer d'autres schémas génétiques (c'est ainsi que pour *Cîntecul lui Doicin* [La chanson de Doicin] nous avons postulé une origine purement balkanique, sud-slave en l'espèce, en Macédoine yougoslave; pour la ballade *Uncheseii* [Les petits vieillards] — le thème du retour du mari au mariage de la femme — une origine classique grecque, mais de forme sud-slave; pour *Soția vîndută* [L'épouse vendue], une origine byzantine par la filière néo-grecque; et pour *Sora otrăvitoare* [La sœur empoisonneuse], une origine nord-slave, polono-slovaque). Cette fois-ci nous croyons pouvoir affirmer, avec tout autant de force, l'origine roumaine très ancienne du motif dont nous nous sommes occupés. Cela prouve que les relations culturelles des peuples de la zone du sud-est européen ont connu au cours des temps des directions différentes, des flux et des reflux, des intensités différentes, créant le fonds commun des valeurs culturelles spécifiques de la zone. On ne saurait parler — comme on l'a fait autrefois — de la supériorité culturelle d'un peuple de la zone sur tous les autres, mais d'une collaboration créatrice permanente à l'édification d'une culture commune. La physionomie commune spécifique de la culture de la zone ne peut être autrement expliquée. Ce qui est vrai, c'est que chaque texte pose d'autres problèmes, invite à d'autres solutions d'ordre comparatif et que seules les monographies dédiées à chacun à part peuvent résoudre le problème des relations culturelles de la zone. Les généralisations hâtives de jadis ont compromis la méthode comparative d'étude du folklore et ont créé une atmosphère justifiée de scepticisme concernant l'efficacité de pareilles études. Celles-ci, débarrassées de toute idée préconçue et effectuées dans l'esprit du respect réciproque sont les seules en mesure d'éclaircir le fonds culturel commun et de mettre en lumière la contribution originale de chaque peuple à la création de ce fonds. C'est ce que nous avons essayé de faire

au long des années et c'est ce que nous avons fait cette fois-ci encore, dans l'espoir de servir la vérité et la juste cause de l'amitié et du respect envers tous les peuples avec lesquels nous avons partagé un destin historique semblable.

Il nous reste encore à examiner un problème avant de conclure le présent ouvrage. Il s'agit de l'aspect esthétique. Nous avons montré que la version roumaine totalise l'expérience artistique la plus complexe concernant cette ballade. Au delà du fait que le sujet lui-même est une création roumaine, l'ouvrage a montré que toutes les étapes historiques de l'évolution artistique du sujet coexistent parallèlement seulement dans la version roumaine. C'est toutefois — et la chose est parfaitement justifiée — la formule artistique qui comprend la deuxième solution qui prédomine. Celle-ci représente le summum de ce que le sujet pouvait donner sous le rapport esthétique. Le destin artistique du sujet atteint dans cette formule le sommet de son évolution. Tout ce à quoi pouvait aspirer le sujet du point de vue de sa réalisation intégrale, dans la voie de la sublimation totale du contenu et de l'idée poétique, se trouve ici. La tension intérieure du sujet ne pouvait conduire à une autre solution. Le passage du caractère épique primitif à la métaphore et au symbole est la dernière étape majeure que pouvait acquérir le sujet. L'évolution a eu exclusivement lieu de l'intérieur, selon le processus objectif et nécessaire du développement naturel d'un sujet dans le domaine de l'art. Par rapport à cette solution artistique, ce que nous trouvons chez les Macédo-Roumains est évidemment une simple étape, le moment initial, la forme primitive dénuée encore d'élan et de perspective. La troisième solution, qui prédomine chez les Slaves du sud, apparaît comme une solution ultérieure, d'au-delà du sommet, sur la pente de la dégradation de l'idée poétique. L'idée d'une « épreuve de l'amour » expresse et délibérée diminue la tension du texte, le ravale dans l'anecdote et apparaît donc comme une rationalisation subséquente du sujet. C'est en fait, placer le sujet sur un autre plan esthétique, dérivé et de dernière heure. Sans doute, ce moment de l'évolution générale du motif était aussi nécessaire — ce qui est prouvé par la diffusion même de cette solution artistique dans la zone — mais il n'est pas moins vrai que nous devons voir ici les symptômes d'une modernisation du texte et, malheureusement, ceux d'une dégradation de son message. En présence de ces textes, nous ne pouvons nous empêcher de penser à une diminution du message artistique, du fait il s'agit de la transformation d'une ballade en une anecdote. Est typique dans ce sens le conte transmis par Heinrich Wislocki dans « *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn* »<sup>205</sup>.

---

<sup>205</sup> Vol. I<sup>er</sup> (1887), n° 1, col. 40.

## UN POÈME NÉOGREC INCONNU DÉDIÉ A L'UNION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

RITA DOBROIU

Le manuscrit grec n° 53 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie<sup>1</sup> est intitulé "Ύμνος Ἀλεξάνδρω Ἰωάννη Πρώτῳ, ἡγεμόνι τῶν Ἠνωμένων Πολιτειῶν Ρωμανίας καὶ Μολδαβίας [= Hymne à Alexandru Ioan I, prince régnant des Principautés Unies de la Valachie et de la Moldavie,] par Epaminondas I. Francudis<sup>2</sup>.

C'est un manuscrit comprenant 8 feuilles de papier de 30 × 21 cm., brochées. Il mentionne que c'est A. Papadopol-Calimah qui en fit don à l'Académie Roumaine, le 14 avril 1895. L'écriture du manuscrit est très soignée, calligraphique ; la couleur de l'encre est devenue plus terne.

Le vrai titre du poème-hymne est 24 Ἰανουαρίου [= 24 Janvier]. Il est composé de 126 vers disposés en 5 chants de longueurs différentes : I — 30 v., II — 22 v., III — 36 v., IV — 20 v., V — 18 v. Chaque chant commence sur une nouvelle page et est indiqué par une majuscule, d'A (alpha) à E (epsilon).

Avant le premier vers de chaque chant, où à l'intérieur du manuscrit, se trouve une vignette qui illustre le contenu. Il y a une vignette par page. Nous décrivons, ci-dessous, sommairement, les vignettes de deux chants. La vignette se trouvant au commencement du Chant I<sup>er</sup> représente deux femmes en train de s'embrasser, qui, d'après les images des armoiries (un aigle couronné, tenant dans son bec une croix et une tête d'aurochs) peuvent être interprétées comme le symbole des deux Principautés Roumaines Unies, la Valachie et la Moldavie. Avant le 7<sup>e</sup> vers, une vignette représente la déesse Niké, passant à travers les nuages et claironnant. Au début du Chant III on remarque la muse de l'éloge historique, Calliope ; elle a déroulé un papyrus sur lequel est écrit le nom de *Cuza*. Un temple grec resplendissant apparaît en perspective. La vignette qui se trouve avant le 7<sup>e</sup> vers du chant mentionné représente des ruines antiques.



Nous considérons nécessaire de nous arrêter sur la versification de Francudis.

<sup>1</sup> C. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriselor grecești*, București, 1909, p. 118.

<sup>2</sup> C'est la graphie employée par l'auteur même. La forme en -i (Francudi, Frankudi), connue par certains historiens, est la forme flexionnelle des cas non-sujet, qui apparaît le plus souvent.

Le poème est écrit en vers trochaïques. La plupart des vers sont octopodes (octonaires); 27 sont tétrapodes. Le rythme est donné par les accents principaux des mots et, pour les mots longs, par les accents secondaires également. Un mot à six syllabes, tel que Ἰανουαρίου ou θεοφρουρημένη, peut former trois trochées, dont les deux premiers ont le temps marqué assuré par une syllabe à accent secondaire. Les mots monosyllabiques, même lorsqu'ils sont accentués, peuvent être considérés comme temps faibles. Le poète se permet très rarement de joindre deux syllabes ayant un accent principal; il le fait seulement à la rencontre de deux mots, c'est-à-dire, lorsqu'il y a une pause de prononciation. Tel est le cas des vers 25 et 30 du chant I<sup>er</sup> :

25 Εἶπεν ὁ Θεός -καὶ ἤδη τοὺς καρπούς ἡ πατρίς δρέπει.  
30 Σκολιὰν ἔχουν, τῶν τέκνων τὰς ἡμέρας, φεῖ!, πικρίζουν.

Les détails proposés, bien que peu nombreux, nous laissent pourtant entrevoir la grande variété du rythme trochaïque. Citons pour exemple les quatre premiers vers :

"Ἡ εὐφρόσυνος ἡμέρα|| τῆς Δακίας ἀνατέλλει!...  
"Ἐρχεται!... παλμός καὶ δάκρυ|| χαρμονῆς τὴν προαγγέλλει!...  
"Ἐρχετ'... εἰκοστὴ τετάρτη|| εἶναι Ἰανουαρίου!  
Νέας ἐποχῆς καὶ δόξης|| ἔθνικῆς καὶ μεγαλείου.

L'accent secondaire du vers 1 tombe toujours sur le temps marqué du pied impaire. Les vers 2 et 4 ont un accent secondaire dans le second pied du premier hémistiché. Le premier hémistiché du vers 3 est identique à celui des vers 2 et 4, mais son second hémistiché indique un accent secondaire sur le temps marqué du deuxième et du troisième pied.

Ainsi qu'on l'a remarqué, dans l'exemple ci-dessus, la césure des octopodies est au milieu du vers, c'est-à-dire après quatre pieds, ce qui fait que les hémistichés ne peuvent pas se distinguer des vers courts. Nous citons à cet égard le vers 10, qui est long, et les vers 11—12, qui sont courts :

10 Εἰς τὸ ἄρμα τοῦ ἡλίου|| ἔπεται πιστὴ ὀπίσω.  
"Ἴσω ἡ εὐλογημένη  
Κιβωτός τῆς εὐνομίας!

En fait, l'ordre des mots n'empêcherait pas la séparation du vers 10 en deux vers courts. Par contre, la séparation de l'adjectif déterminant εὐλογημένη du substantif κιβωτός des vers 11 et 12 exigerait une unité métrique des deux mots.

Le poète emploie successivement les types de rimes connues : suivie, croisée, embrassée. Ainsi, dans le chant I<sup>er</sup> nous avons des vers à rime suivie (1—6), croisée (7—19), de nouveau suivie (20—22), puis embrassée (23—26) et de nouveau croisée (27—30). A titre d'exemple, nous reproduisons les vers 15—26, dans lesquels on trouve, successivement, rime croisée, suivie et embrassée. Les vers 16 et 20 sont courts.

15 "Ὅταν εἰς τὰ ἔθνη ἡ ὥρα τῆς ἐλευθερίας κρούση,  
Σείεται ἡ Οἰκουμένη,  
Τὰ βουνὰ ζωὴν λαμβάνουν, χύνουν φλόγας καὶ βογγοῦσι,  
Καὶ ἀλείφεται εἰς πάλην ὄλ' ἡ φύσις ὠργισμένη.  
"Ἀρκτος, Μισσημβρία, Δύσις δι' ἡμᾶς εἰς πάλην ἤλθον!  
20 Δι' ἡμᾶς μέχρι κατῆλθον

Τῶν πυλῶν τῆς περιβλέπτου πόλεως τοῦ Κωνσταντίνου.  
 Πορφυρᾶ τὰ ξενοφάγα κύματα, φεῦ!, τοῦ Εὐξείνου!  
 "Τόσα αἵματα καί μόχθοι, τόσα πλοῦτη καί ἀγῶνες  
 Εἰς τοῦ μηθενός τόν βόθρον νά ἀφανισθοῦν δέν πρέπει"  
 25 Εἶπεν ὁ Θεός-  
 καί ἤδη τοὺς καρπούς ἡ πατρίς δρέπει.  
 Πρὸς αὐτήν ἀνατενίζουσι οἱ ἐρχόμενοι αἰῶνες.

A remarquer que le dernier vers, 26, est une espèce de conclusion formelle, car il rime avec le vers 23 ; mais, il n'exprime pas la fin d'une idée, ni d'une phrase ; au contraire, il en commence une autre.



Le poème-hymne est écrit en grec puriste. L'auteur a même créé des mots sur le modèle des poètes anciens. Il fait souvent usage des moyens poétiques traditionnels, ce qui ne saurait surprendre, puisqu'il est spécialisé dans la langue et la littérature de l'ancienne Grèce.

Nous allons indiquer maintenant le contenu de chaque chant. Les chants correspondent à certaines unités d'idées. La première idée d'un chant dérive de la dernière idée du chant antérieur, ce qui assure la continuité de l'ensemble.

*Chant I<sup>er</sup>*. Le 24 Janvier est le jour de l'union de la patrie, qui commence une nouvelle époque, de gloire et de liberté.

Voici la traduction des premiers vers.

Le jour joyeux de la Dacie paraît !  
 Le voilà ! .. frissons et larmes de joie l'annoncent ! ..  
 Le voilà ! .. c'est le vingt-quatre janvier !  
 D'une nouvelle époque, de la gloire et de la grandeur de la nation  
 5 On y a jété les fondements. Un jour plus serein  
 Depuis des siècles la patrie n'a vécu.

Le jour de l'Union est le résultat de luttes acharnées, auxquelles a participé la nature toute entière.

15 Lorsque l'heure de la LIBERTÉ sonne pour les nations,  
   L'Univers s'ébranle,  
 Les montagnes se réveillent, jettent des flammes et gémissent,  
 La nature en colère s'out<sup>3</sup> d'huile en vue de la lutte.  
 La Grande Ourse, le Midi et le Ponant se lancèrent dans la lutte,  
   pour nous.

C'est dans la patrie que mettent leur confiance les siècles futurs. Mais la vigilance est pourtant nécessaire, car les intérêts des protecteurs ne sont pas ceux des nations protégées. On devine une pareille recommandation sous la métaphore des oisillons qui

[...] guettent — car, si la route de leurs pères  
 30 Est tortueuse, la vie de leurs fils sera, hélas ! amère.

*Chant II*. L'élection de Cuza comme prince régnant est pareille à l'arc-en-ciel après l'orage. Le nom historique d'Alexandre, symbole de l'union, a fait non seulement naître l'espoir d'une unanimité d'opinions, mais il l'a fait se réaliser ; personne ne tient plus compte des intérêts personnels lorsqu'il s'agit de la patrie. Par les armes de la vertu,

<sup>3</sup> Les explications nécessaires seront données au texte grec.



Cuza assure l'avenir brillant des générations futures et sa gloire éternelle. Cette idée est exprimée dans les vers adressés au prince régnant :

TU tiens aujourd'hui le gouvernail de l'Etat !  
 En voulant assurer par les armes de la vertu  
 Les lendemains de la patrie  
 20 TU prépares un brillant avenir  
 A la postérité, et TU laissera derrière TOI  
 Un renom qui ne craint pas le moustre de la calomnie.

*Chant III.* Calliope a gravé dans l'histoire le nom du prince régnant, qui doit y apposer le sceau de l'immortalité. Le monde ancien nous apparaît sous la forme des tombeaux et des ruines, mais la gloire des héros brille éternellement. Cuza recevra la couronne de gloire en défendant la liberté, la justice et la culture, conseillé par les meilleurs vertus.

Tiens le drapeau de la liberté  
 30 Et prends, pour aide fidèle, la justice.  
 Pareil aux Ptolémées, qui, autrefois, la fameuse  
 Alexandrie l'ont transformé en trésor de sagesse,  
 Erige ici les autels et les temples des Muses.

*Chant IV.* La patrie était enchaînée et opprimée par les ennemis ; certains de ceux-ci prétendaient être ses protecteurs. Pour l'histoire cette patrie n'existait plus :

[...] tu devais la chercher  
 Non parmi les vivants, mais parmi les livres de  
 l'oubli !

Elle a recouvré sa liberté par la volonté divine. Qui est prédestiné à la faire revivre ? A la question du poète, Cuza relève son front, inspiré.

*Chant V.* Le prince régnant parle en prophète. Il rêve au bonheur de la patrie. Le poète l'invite à être toujours courageux, à penser sans cesse à l'immortalité et à la bénédiction des générations futures. C'est seulement ainsi que l'Union sera à jamais le plus beau jour de la patrie, qu'il protégera et lui assurera la liberté et le salut :

[...] Le jour magnifique de l'UNION  
 Pour la patrie sera le plus beau !  
 Alors, c'est lui, lui seulement, qui sera notre palladium,  
 Tant que le soleil éclairera et animera la terre,  
 15 Et aussi l'arche  
 Bénie vraiment de la justice,  
 L'ancre du salut  
 Gardée par Dieu !

Remarquons au vers 13 les mots « notre palladium ». L'adjectif *notre* nous semble important puisqu'il nous permet de comprendre les sentiments du poète. La Roumanie est pour lui une seconde patrie.



Voyons, donc, qui est l'auteur du poème.

Il est facile de l'identifier, étant donné son intense activité en Roumanie. Les principaux moments de sa vie ont été reconstitués par Cornelia Papacostea-Danielopolu, dans son étude sur la vie culturelle des Grecs

de Roumanie au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle <sup>4</sup>. Epaminondas Francudis n'est autre que le futur professeur de littérature grecque ancienne.

Il est devenu professeur de l'Université de Bucarest dès sa fondation en 1864. C'est l'un des six premiers professeurs de la Faculté de Lettres. Plus tard, en 1880, il sera parmi les trois premiers professeurs de la section Lettres de l'École Normale Supérieure de Bucarest <sup>5</sup>.

Nous ne savons pas exactement l'année et les circonstances de l'arrivée de Francudis à Bucarest. En tout cas, pas avant 1857, car alors il se trouvait encore à Constantinople où il éditait un journal intitulé *Θεληξικόν*.

L'hymne dédié à Cuza pourrait bien être la première œuvre littéraire publiée en Roumanie par Francudis. Mais, de toute façon, ce n'était pas sa première création littéraire. On lui doit en effet un « roman épistolaire de facture romantique » <sup>6</sup> intitulé *Θέρσανδρος*, publié en 1847. Par ailleurs, l'Hymne, dont il est question ici, concordait avec ses opinions. Le sujet de son roman de jeunesse « est emprunté — comme nous informe Dimaras — à la guerre d'indépendance », qui avait pris fin en 1829 par la paix d'Andrinople et dont le souvenir était encore viv à l'esprit des Grecs.

Nous supposons que l'hymne-poème de Francudis a servi lors des manifestations grecques en faveur de l'Union. A cette époque il était — croyons-nous — professeur à une école de langue grecque de Bucarest. (Ce n'est que l'année suivante, comme les documents l'attestent, qu'il est professeur au pensionnat « Apostolatos ».)

Rien ne nous permet d'affirmer qu'il aurait fait imprimer le poème. D'ailleurs, selon les données que nous offrent les chercheurs <sup>7</sup>, depuis dix ans environ, aucun périodique grec n'avait été publié à Bucarest. Ce n'est qu'en 1860 qu'on constate la parution, non sans difficultés matérielles considérables, d'un hebdomadaire bilingue 'Ο *Θεατής* — *Spectatorul*.

On conçoit aisément qu'une publication tardive de l'hymne poème eût été inutile. S'il s'agissait d'un anniversaire, le poète aurait dû traiter son sujet selon une autre perspective. De toute façon, le texte ne pouvait être publié que pendant le règne d'Alexandru Ioan Cuza, c'est-à-dire jusqu'en février 1866.

Les recherches entreprises, nous ont permis d'apprendre qui est le calligraphe du manuscrit et l'auteur des vignettes. C'est le poète lui-même. Nous avons vérifié cela à partir du *Panegyrique* prononcé par lui, en 1863, à la mémoire des héros grecs tombés dans la lutte contre la domination ottomane et publié <sup>8</sup> la même année (Francudis fut aussi un orateur

<sup>4</sup> C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle de la communauté grecque de Bucarest dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, I, « Revue des études sud-est européennes », t. VII, 1969, pp. 311—333 ; *La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, II, *ibid.*, pp. 475—493. Les détails concernant Francudis, pp. 317, 326 et suiv., 491.

<sup>5</sup> Voir Al. Balaci, I. Ionașcu et collab., *Universitatea din București 1864—1964*, București, 1964, p. 31 et suiv., 39 et suiv.

<sup>6</sup> C. Th. Dimaras, *Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας*, II<sup>e</sup> éd., Athènes, 1956, p. 324.

<sup>7</sup> C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle...*, I, p. 314 et 324.

<sup>8</sup> Πανηγυρικός τῶν ὑπὲρ πίστεως καὶ πατρίδος ἀγωνισαμένων, București, 1863.

très apprécié). Ce *Panegyrique* présente des vignettes lithographiées, exécutées de la même manière que les vignettes se trouvant sur le manuscrit de l'*Hymne* à Cuza. Elles sont signées de Francudis. Une des vignettes du *Panegyrique* a même une légende de deux lignes, qui figure sur le cliché. L'écriture est la même que celle de l'*Hymne*. Les lettres initiales lithographiées du *Panegyrique* sont similaires à celles du manuscrit de l'*Hymne*. Il est certain que, si l'on avait imprimé ce manuscrit, on n'aurait pas pu garder ses belles vignettes.

Comme nous le précisons, le vrai titre de l'*Hymne* est « 24 Janvier », titre qui apparaît, d'ailleurs, à son début. *Hymne à Alexandru Ioan Premier, prince régnant des Principautés Unies de la Valachie et de la Moldavie* est un titre proposé par Epaminondas Francudis lorsqu'il a transcrit, de main de maître, le texte. La transcription a été faite plus tard, comme le prouve un certain détail : le prince régnant est appelé *Alexandru Ioan I<sup>er</sup>*, titre utilisé seulement à partir du 23 décembre 1861, lorsqu'est promulguée l'union effective des principautés sous le nom de Roumanie. Pour ce qui est du nom de Roumanie, Ρωμυνία, qui apparaît dans le titre préposé, il s'explique toujours par la transcription ultérieure du poème. Les Grecs ont continué à appeler Valachie, Βλαχία, la principauté du sud de la Roumanie. Dans un article publié dans 'Ο Θεατής — *Spectatorul* le 18 avril 1860, on parle encore de la « nation moldo-valaque »<sup>9</sup>. La dénomination de Ρωμυνία a été employée pour désigner l'union des deux principautés sous la juridiction d'un seul prince régnant.

Nous arrêtons ici notre exposé. Nous avons essayé de présenter une œuvre littéraire que seul le hasard a sauvé de l'oubli. Si le manuscrit n'avait pas été gardé, on ne saurait rien de son existence, car le poème n'est mentionné nulle part. Cette œuvre nous permet de saisir l'écho qu'a pu avoir l'acte du 24 janvier 1859 dans la communauté grecque ; elle révèle aussi l'attitude des éléments progressistes de cette communauté envers le pays qui les a soutenus dans la lutte pour l'indépendance de la Grèce.

Ἕνμος  
Ἀλεξάνδρω Ἰωάννη  
Πρώτῳ  
ἡγεμόνι τῶν Ἐνωμένων Πολιτειῶν  
Ρωμυνίας καὶ Μολδουίας  
ὑπὸ Ἐπαμ. Ἰ. Φραγκοῦδη  
24 Ἰανουαρίου

#### A

Ἦ εὐφρόσυνος ἡμέρα τῆς Δακίας ἀνατέλλει! . . .  
Ἔρχεται! . . . παλμός καὶ δάκρυ χαρμονῆς τὴν προαγγέλλει! . . .  
Ἔρχετ' . . . εἰκοστὴ τετάρτη εἶναι Ἰανουαρίου!  
Νέας ἐποχῆς καὶ δόξης ἐθνικῆς καὶ μεγαλείου.  
5 Ἦ κρηπίς ἐτέθ' εἰς ταύτην - ἀπὸ ταύτην φαιδροτέραν  
Ἦ πατρίς αἰώνας εἶχε νά ἰδῇ ἄλλην ἡμέραν.  
Τῆς ΕΝΩΣΕΩΣ ἡμέρα! Πόσων γενεῶν καὶ πόσων  
Εὐγενῶν καρδιῶν πόθος κί' ἔνειρον γλυκύ ΣΥ ἦσο!  
Ἔσω τό Παλλάδιόν<sup>10</sup> μας τοῦ λοιποῦ, ἢ γῆ ἐφόσον  
10 Εἰς τό ἄρμα τοῦ ἡλίου ἐπεταί πιστή ὀπίσω!

<sup>9</sup> « Ἄ Θεατής — *Spectatorul* », n° 9, 18 avril 1860, p. 3.

<sup>10</sup> *Palladium* : la statue de la déesse Pallas (qui protégeait les Troyens) devenue symbole de la protection.

- "Ἐσω ἡ εὐλογημένη  
 Κιβωτός<sup>11</sup> τῆς εὐνομίας!  
 Καί ἡ θεοφρουρημένη  
 "Ἄγκυρα τῆς σωτηρίας!  
 15 "Ὅταν εἰς τὰ ἔθν' ἡ ὥρα τῆς Ἐλευθερίας κρούσῃ,  
     Σείεται ἡ Οἰκουμένη,  
 Τά βουνά ζωῶν λαμβάνουν, χύνουν φλόγας καί βογγοῦσι,  
 Καί ἀλείφεται<sup>12</sup> εἰς πάλιν ὄλ' ἡ φύσις ὠργισμένη  
 "Ἄρκτος<sup>13</sup>, Μεσημβρία, Δύσις δι' ἡμᾶς εἰς πάλιν ἤλθον!  
 20 Δι' ἡμᾶς μέχρι κατῆλθον  
 Τῶν πυλῶν τῆς περιβλέπτου πόλεως τοῦ Κωνσταντίνου<sup>14</sup>.  
 Πορφυρά τὰ ξενοφάγα<sup>15</sup> κύματα, φεῦ! τοῦ Εὐξείνου!  
 "Τόσα αἵματα καί μόχθοι, τόσα πλούτη καί ἀγῶνες  
 Εἰς τοῦ μηδενός τόν βόθρον νά ἀφανισθοῦν δέν πρέπει!"  
 25 εἶπεν ὁ Θεός-  
     καί ἤδη τούς καρπούς ἡ πατρίς δρέπει.  
 Πρός αὐτήν ἀνατενίζουσι οἱ ἐρχόμενοι αἰῶνες,  
 Ὅς οἱ νεοσσοί μακρόθεν τήν μητέρα τήν γλυκεῖαν  
 Φέρουσαν ἐπ' ἄκρου χεῖλους τήν τροφήν των, ἀντιρίζουν.  
 Καί παραδοκοῦν<sup>16</sup>- δέξοι οἱ πατέρες, ἄν πορεία  
 30 Σκολιάν ἔχουν, τῶν τέκνων τὰς ἡμέρας, φεῦ!, πικρίζουν!

## B

- Μετά τὰς πολυδύνους τοῦ κατακλισμοῦ ἡμέρας,  
 ΗΓΓΕΜΩΝ! ἀφ' οὗ τό ἔργον τοῦ κακοῦ<sup>17</sup> ἤλθεν εἰς πέρας,  
     "Ἄνωθεν χρυσανατέλλον<sup>18</sup>,  
 Τό οὐράνιον ὀπτόταν τόξον εἶδον οἱ σωθέντες,  
 5 Ὡς ἐγγύησιν φιλίας τοῦ Θεοῦ διά τό μέλλον  
     Τό σημεῖον ἐκδεχθέντες,  
 Ἄνεσκίρτησαν- δακρῶν πλησθήσαν οἱ ὀφθαλμοί των  
 Κ' εἰς θερμάς εὐχαριστίας διεχύθη ἡ ψυχὴ των.  
 Οὔτω καί τό ὄνομά ΣΟΥ, ἐκ τῆς κάλπης<sup>19</sup> τῆς πατριδος,  
 10 Ὡ ἌΛΕΞΑΝΔΡΕ! - μεγάλων ἀνδρῶν ὄνομα κι' ἐλπίδος-  
 Ὡσεῖ σύμβολον ὀπτόταν τῆς Ἐνώσεως ἐφάνη,  
 Χαράς πρόξενον ὑπῆρξε καί προσδοκιῶν ἀπειρῶν!  
     Ἐμπροσθέν του τῶν κομμάτων διελύθη πᾶσα πλάνη,  
     Ἐσκεδάσθησαν τὰ πάθη,  
 15 Πᾶν συμφέρον παρωράθη-  
 Δέν ἠκούσθη πάρεξ μία φωνή πόθων διαπύρων!  
 Σήμερον τῆς πολιτείας ΣΥ τούς οἰακας βασταάζεις!

<sup>11</sup> *Arche de justice* : par analogie avec l'Arche d'alliance, où on gardait les Tables de la Loi (L'Ancien Testament). L'Arche est le symbole de la garantie.

<sup>12</sup> *S'oint d'huile en vue de la lutte* = se prépare pour la lutte. Vieille expression du langage des athlètes, connue depuis Homère. Avant la lutte, les athlètes enduisaient leur corps d'huile.

<sup>13</sup> *La Grande Ourse* : constellation nommée aussi Grand Chariot, indiquant et dénommant le nord.

<sup>14</sup> *Ville de Constantin* : Constantinople.

<sup>15</sup> *Mangeuse d'étrangers*. Le poète pense que le nom d'Euxeinos « hospitalier pour les étrangers (les hôtes) » a remplacé le nom le plus indiqué pour la Mer Noire, Axeinos « inhospitalier pour les étrangers (les hôtes) ». En réalité, c'est une interprétation grecque d'un nom iranien signifiant « noir, nordique ».

<sup>16</sup> *Guettent*. Même les petits des oiseaux guettent. C'est une invitation transparente à être vigilant et à résoudre ses problèmes par ses propres forces ; les protecteurs ont leurs intérêts et leurs plans, qui ne coïncident pas avec ceux des petites nations.

<sup>17</sup> *L'œuvre du méchant* : expression du langage ecclésiastique.

<sup>18</sup> *Surgissant doré*. Le poète a créé un verbe composé, χρυσανατέλλω (de χρυσός « or » et ἀνατέλλω « surgir, se lever »), à la manière des poètes grecs anciens. Dans la phrase, la liaison est : ceux qui furent sauvés... tressaillirent.

<sup>19</sup> *Urne de la patrie* : le vote unanime accordé à Cuza.

- Μέ τῆς ἀρετῆς τά ὅπλα, ἀν ζητήσης ν'ἀσφαλίσης  
 Τῆς πατρίδος τὰς ἡμέρας,  
 20 ΣΥ λαμπρὸν παρασκευάζεις  
 Μέλλον τοῖς ἐπερχομένοις, καὶ ὀπίσω ΣΟΥ θ'ἀφήσης  
 Φήμην, ἥτις δέν φοβεῖται τῆς διαβολῆς τό τέρας.

## Γ

- ΗΓΕΜΩΝ! ἡ Καλλιόπη<sup>20</sup> ἀνω ἴσταται καὶ γράφει!...  
 Τ'ὄνομά ΣΟΥ ἐγαράχθη εἰς τὴν ἄσβεστον σελίδα!  
 Εἰς ΣΕ ἦδη ἀπομένει νὰ προσθέσης τὴν σφραγίδα  
 Τῆς ἀθανασίας, ἥτις δέν γνωρίζει ἀν οἱ τάφοι  
 5 "Ἐχουν σκότη ἢ συλοῦνται!  
 "Ἡ ὑπὸ τῆς ἐργασίας τῶν αἰῶνων ἀλλοιοῦνται.  
 "Ὁ τῶν χρόνων μέγας κλύδων  
 Ναί! ἐπάνωθεν διῆλθε τῶν μεγάλων Πυραμίδων!  
 Ναί! τὴν Ρώμην εἰς μέγαν τάφον κατεσκευάσ'ὄλην,  
 10 Κι'ἐξηφάνησε τό κράτος ἄρδην τῶν Καρχηδονίων!  
 Ναί! τῶν Λακε δαμμονίων  
 Δέν ὑπάρχουν αἱ γυναῖκες! Καὶ τῆς Ἀθηνᾶς τὴν πόλιν,  
 τὸν ἀδάμαντα τῆς τέχνης, ἐρειπίων σωρός κρύπτει!  
 Ναί! ἀλλ'ἀν τά ἔθνη πίπτῃ  
 15 Κ'ἱεροσύλον τὸν πόδα σήμερον ὁ διαβάτης  
 Φέρ'εἰς τοῦ ἀρχαίου κόσμου τὰ ὀστᾶ τὰ ἐκχωσμένα,  
 Δέν πατεῖται πλὴν κ'ἡ δόξα, ἦν ὁ μέγας Σπαρτιάτης  
 "Ἐδρεψεν εἰς Θερμοπύλας- οὔτε τὰ δεδοξασμένα  
 τρόπαια τοῦ Μαραθῶνος  
 20 "Ἐξηφάνισεν ὁ χρόνος!  
 Τῶν Ἀριστείδων ἡ φήμη καὶ ἡ τῶν Θεμιστοκλέων,  
 Τοῦ Ἀντίβια, καὶ τοῦ Βρούτου, καὶ τοῦ μάρτυρος ἐκείνου  
 Τελευταίου Κωνσταντίνου<sup>21</sup>  
 Μέ τὸν κόσμον θὰ παρέλθῃ ὡ ὁ ἥλιος ὁ καίων.  
 25 Ταύτην θῆρευσε τὴν δόξαν, ΚΟΥΖΑ, στέφανον τοιοῦτον-  
 Στέφανον ἰσοροποῦντα πρὸς τῆς γῆς 'πάσης τὸν πλοῦτον-  
 Τ'ὄνομα ΣΟΥ, ἐάν θέλῃς, ἀφ'ἐνός εἰς ἄλλον πόλον  
 Νὰ προφέρῃτε μέ σέβας διὰ τῶν αἰῶνων ὄλων!  
 Εἰς τὰς χεῖρας τὴν σημαίαν κράτει τῆς Ἐλευθερίας  
 30 Καὶ συμπάρεδρον πιστὴν ΣΟΥ ἔχε τὴν δικαιοσύνην.  
 "Ὡς οἱ Πτολεμαῖοι πάλοι, τὴν περίφημον ἐκείνην  
 Ἀλεξάνδρειαν, ταμεῖον κατεσκευάσαν σοφίας,  
 ΣΥ, ἐδῶ τῶν Μουσῶν στῆσε τοὺς βωμούς καὶ τὰ τεμένη.  
 Σύμβουλόν ΣΟΥ τῶν ἀρίστων ἔχε πάντα τὴν ὁμάδα,  
 35 Κι'ἄγκυράν ΣΟΥ σωτηρίας τὴν τριαδικὴν μονάδα,  
 Ἐφ'ἣς ἡ Ὀρθοδοξία ἄσειστος αἰεὶ θὰ μένη!

## Δ

- Ἀλυσιδετον ἐκράτουν δεινοὶ χρόνοι τὴν μητέρα<sup>22</sup>  
 Κ'ἐπληττον οἱ στεναγμοὶ τῆς δακρυσταγῆ<sup>23</sup> ἀέρα!  
 Ἀφ' ἐνός εἰς ἄλλου χεῖρας πίπτουσα, καίτοι προστάτου,  
 "Ἐχανε πνοὴν κι'αἰσθήσεις εἰς τό ἐναγκάλισμά του!...  
 5 "Ὡ! πικραὶ ἀναμνήσεις!  
 Μέ τὰ δάκρυα ἡ γῆ τῆς ἡ ἐρίβωλος ἐμίχθη,  
 Μέ φιλήματα Ἰούδα εἰς δεινούς κρημνοὺς προσήχθη,  
 Κι'ὠφειλες νὰ τὴν ζητήσης-

<sup>20</sup> Calliope: muse de la poésie épique (donc de l'histoire) et de l'éloquence.

<sup>21</sup> Le dernier Constantin: Constantin XI Paléologue, mort en défendant Constantinople contre les Turcs, en 1453.

<sup>22</sup> La mère: la patrie.

<sup>23</sup> Qui laisse tomber des larmes goutte à goutte: le poète a inventé un adjectif composé: δακρυσταγῆς (de δάκρυ « larme » et στάζω « faire tomber goutte à goutte »).

- "Οχι μεταξύ τῶν ζώντων -εις τῆς λήθης τά βιβλία!  
 10 Σήμερον ἡ ἄλυσίς της ἔπασ' εὐδοκίᾳ θείᾳ!  
 Ποῖος τὰς πληγὰς της ἤδη ὄρισται νά βαλσαμώσῃ;  
 Ζωῆς φίλημα τίς ἔδῃ εἰς τά χεῖλη θά τῆς δώσῃ;  
 Ποῖος θέλει ἀπομάξῃ δάκρυα τοσοῦτων χρόνων  
 Καί ἀναβιβάσῃ αὐτήν τίς δεδοξασμένον θρόνον;  
 15 Εἰς τοὺς λόγους μου, ὦ ΚΟΥΖΑ!, τὸ ὠραῖον μέτωπόν ΣΟΥ  
 Ἄνεγείρεις ἀγερώχως καί σκιρτᾷ ΣΟΥ ἡ καρδιά.  
 Ἄνεβαίνει ΣΟΥ τὸ αἶμα εἰς τὰς παρειάς καί βλέπω  
 Τόν γλαυκῶπον ὀφθαλμόν ΣΟΥ  
 Φλόξ νά τρεμβάλλῃ θεία  
 20 Καί ἀπό τοῦ στόματός ΣΟΥ ἀναρθρα λόγια δρέπω.

## E

- Σέ μαντεύω! . . πῦρ ἀγίου ἐνθουσιασμοῦ Σ' ἐμπνέει  
 Καί χρησιμοῦ αἱ ἀναρθραὶ ΣΟΥ λέξεις τόπον ἔχουν 'κεῖναι.  
 Εὐγενῆς φιλοτιμία τά ἐνδόμυχα ΣΟΥ καίει  
 Καί τό μέλλον τῆς πατρίδος ὄνειρόν ΣΟΥ γλυκύ εἶναι.
- 5 Τοῦ ὄνειρου ΣΟΥ κατόπιν τρέχε πάντοτε μέ ζῆλον!  
 Μή πτοοῦσι ΣΕ τά βέλη Θεριστῶν τε καί Ζωίλων!<sup>24</sup>  
 Συλλογίζου τοὺς στεφάνους, οὓς ἐκ ρόδων Μαραθῶνων  
 Ἐτοιμάζουσιν αἱ χεῖρες τῶν κατόπιν μας αἰώνων!  
 Συλλογίζου τῶν κατόπιν γενεῶν τὰς εὐλογίας  
 10 Ἄϊτινες προσμένουν πάντας τοὺς υἱοὺς Ἀθανασίας  
 Κ' οὕτω χαῖρε! . . ἡ ὠραία τῆς ΕΝΩΣΕΩΣ ἡμέρα  
 Διὰ τὴν πατρίδα τότε ἔσεται ἡ φαιδροτέρα!  
 Τότε τὸ Παλλάδιόν μας αὐτῆ<sup>25</sup> ἔσεται καί μόνη  
 Τὴν γῆν ἥλιος ἐφ' ὅσον καί φωτίζει κι' ἐμψυχώνει.  
 15 Κι' ὄντως ἡ εὐλογημένη  
 Κιβωτός τῆς εὐνομίας  
 Καί ἡ θεοφρουρημένη  
 Ἄγκυρα τῆς Σωτηρίας!

<sup>24</sup> *Thersites et Zoïles*. Thersite : Grec qui a pris part à l'assaut de Troie, impertinent mais peureux. Zoïle : sophiste philosophe et philologue (IV—e. s. av. n.è.), détracteur acharné d'Homère

<sup>25</sup> *Alors elle*. La liaison est : Alors elle . . sera le palladium . . et l'arche de la justice et . . l'ancre du salut. Les vers 15—18 à l'exception d'un seul mot, sont identiques aux vers 11—14 du chant I<sup>er</sup>. Le vers 12 nous rappelle le vers 5 du chant I<sup>er</sup>.



## HISTORIOGRAPHISCHE BEZIEHUNGEN ZWISCHEN DER MOLDAU UND KRONSTADT ZUR ZEIT DES FÜRSTEN CONSTANTIN MAUROCORDATOS (1742—1743)

ADOLF ARMBRUSTER

Infolge des verschobenen Kräfteverhältnisses in Südosteuropa gegen Ende des 17. und zu Beginn des 18. Jahrhunderts sah sich die Pforte zu einer politischen Zwangslösung in der Regierung der beiden Donaufürstentümer Moldau und Walachei genötigt. Die Wiener Entsetzung (1683) löste einen unaufhaltbaren Ansturm der christlichen Großmächte (Österreich, Rußland und Polen) auf das Osmanische Reich aus, das sich in eine bedenkliche Defensive gedrängt sah, aus der es erst nach Jahrzehnten schüchterne Gegenangriffe starten konnte. Die rumänischen Fürsten, wie etwa ein Şerban Cantacuzino (1678—1688), ein Constantin Brâncoveanu (1688—1714) in der Walachei, oder ein Dimitrie Cantemir (1710—1711) in der Moldau — die ersten beiden durch geheime Verhandlungen, letzterer durch Krieg — nahmen diese Gelegenheit wahr, die ihnen die internationale Lage bot, um das osmanische Abhängigkeitsverhältnis zu kündigen und um mit Hilfe der christlichen Mächte die vollkommene Unabhängigkeit zu erringen. Die Versuche mißglückten an einer Unterschätzung des osmanischen Schwächegrades und an einer Überwertung in erster Linie der uneigennütigen Hilfeleistung der christlichen Mächte, aber auch der eigenen Kräfte. Die Gegenmaßnahmen wurden von der Pforte umgehend getroffen: An Stelle des nach Rußland geflohenen Dimitrie Cantemir und des in Constantinopel auf türkischen Befehl hingerichteten Ştefan Cantacuzino (1714—1715) ernannte die Pforte nicht mehr Fürsten aus dem rumänischen Bojarenadel sondern Griechen, die den Interessen der Osmanen näher standen und diese mit erhöhter Anhänglichkeit beobachteten. Damit beginnt die rund hundertjährige Fanariotenherrschaft in der Moldau und in der Walachei.

Aus osmanischer Sicht erscheint die Fanariotenherrschaft als politische Formel, durch die die Pforte, trotz der intensivierten nationalen Emanzipationsbewegung, der wiederholten militärischen Mißerfolgen des osmanischen Heeres und der Bedrohung der rumänischen Grenzen durch die christlichen Armeen, die Kontrolle über die beiden Fürstentümer bewahren konnte. Die politische Zwangslösung sicherte dem Osmanischen Reich eine weitgehende und ununterbrochene Deckung des Getreidebedarfes, eine existenzwichtige Versorgung mit andern Lebensmitteln und Geldzuführungen. Aus griechischer Sicht bedeutet die Fanariotenherrschaft die Krönung einer alten Griechentradition, die bis in das 15. Jahrhundert zurückreicht und in deren Zuge das griechische Volkselement

in den beiden Donaufürstentümern Schlüsselstellungen im wirtschaftlichen, kulturellen und sozialen Leben erringen konnte; die Übernahme der politischen Führung ergänzt und krönt diese Griechentradition, steht aber auch am Ursprung ihres Falles, der sich 1821 ereignen wird.

Weit schwieriger, weil viel komplexer und nicht widerspruchsfrei, ist die Beurteilung der Fanariotenherrschaft aus rumänischer Sicht. Eine durchgehend negative Beurteilung erfuhr das Fanariotenjahrhundert seitens der Historiker des 19. Jahrhunderts, die sich dazu gefühlsmäßig durch die Umstände, unter denen die Fanarioten gestürzt wurden, und durch die Begeisterung der Wiedereinsetzung bodenständiger Herrscher verleiten ließen. Eine Revision dieses negativen Urteils und eine Neubewertung der Fanariotenherrschaft leitete Nicolae Iorga am Ende des vorigen Jahrhunderts ein<sup>1</sup>, in deren Zuge sich das wahre Bild und die unleugbaren Verdienste der Fanariotenfürsten in der durchgreifenden Hebung und Modernisierung der rumänischen Gesellschaft langsam, wenn auch noch nicht erschöpfend und allumfassend, in der rumänischen Forschung abzuheben begann. Die von Nicolae Iorga angezeigte und von ihm konsequent beobachtete Richtung wurde bis zur Zeit eingehalten und so kann die heutige Geschichtswissenschaft mit Stolz ein objektives Urteil der Fanariotenherrschaft fällen, das allerdings noch nicht alle Aspekte dieses Zeitalters befriedigend erhellt hat<sup>2</sup>.

Die Neuwertung des Fanariotenzeitalters besteht aus einer Sichtverlagerung von den negativen persönlichen Zügen der Fanarioten auf deren Reformbestrebungen und auf deren politische Leistungen, in deren Zuge die rumänische Gesellschaft strukturelle Austauschungen erfahren hat. Die Fanarioten sahen sich gleich zu Beginn ihrer Herrschaft gezwungen eine allumfassende Reformpolitik einzuleiten, die sowohl von den Forderungen der Pforte als auch von den rumänischen Gegebenheiten bedingt war und davon ausgehen mußte. Angesetzt wurde sie im Steuerwesen; von hier griff sie notwendigerweise in die demographischen Strukturen über, richtete sich gegen die Opposition des Großbojarentums und strebte eine Erleichterung der Lage des Bauernstandes an, die bis zur Aufhebung der Leibeigenschaft führen sollte, Maßnahme die einzigartig für die damalige Zeit (Mitte des 18. Jahrhunderts) in Ost- und Südosteuropa steht. Nach und nach erfaßte die fanariotische Reformpolitik alle Bereiche des öffentlichen Lebens, einschließlich die Kultur.

Die Fürsten der ersten Hälfte des Fanariotenzeitalters — die von den Mitgliedern der Maurocordatos dominiert wird — waren Gelehrte von hoher Bildung und europäischen Rufes. Die Bibliothek des ersten Fanariotenfürsten, Nikolaus Maurocordatos, war in ganz Europa berühmt, der König von Frankreich bestellte Abschriften von Handschriften daraus für seine eigene Bibliothek, der deutsche Kaiser, der Papst

<sup>1</sup> N Iorga, *Cultura română supl Fanarioşi*, in *Două conferinţe*, Bukarest, 1898, S. 51—108; ders., *Au fost Moldova şi Ţara Românească provincii supuse Fanarioşilor?*, in „Anal. Acad. Rom.“ Mem. sect. ist. Seria III, tom XVIII, 1936/37, S. 347—366; ders., *Istoria Românilor*, VII; *Reformatorii*, Bukarest, 1938; ders., *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, VII; *Les Réformateurs*, Bukarest, 1940.

<sup>2</sup> Vgl. Florin Constantiniu, Şerban Papacostea, *Les réformes des premiers Phanariotes en Moldavie et en Valachie: Essai d'interprétation*, in „Balkan Studies“, XIII (1972), 1, S. 89—118 mit einem ausgezeichneten bibliographischen Anhang.

und der König von England traten zugleich als Käufer der Bibliothek auf, und sein Sohn Constantin Maurocordatos war gezwungen sie 1758 zu verkaufen um mit ihrem Erlös sich die Befreiung aus den Sieben Türmen zu erlangen<sup>3</sup>. Vertraut mit den frühaufklärerischen Geistesströmungen schöpfen die Fanarioten des öfters in ihrer Reformpolitik aus der aufgeklärten Philosophie und lassen sich von Beispielen aufgeklärter Herrscher Europas beeinflussen.

Auffallend ist, daß die Fanarioten entgegen aller Erwartungen keine Gräzisierungspolitik betrieben haben. Eines ihrer Hauptanliegen war von Beginn an, sich der rumänischen Gesellschaft und Kultur zu integrieren. Dieses Bestreben offenbart sich, wie auch im allgemeinen die ganze Reformpolitik, mit Klarheit bei Nikolaus Maurocordatos und wird von seinem Sohn Constantin übernommen und ausgeweitet; die Nachfolger der Maurocordatos gehen selten über ihre gelehrten und reformfreudigen Vorgänger hinaus und sind viel einfallsärmer in ihren reformatorischen und zivilisatorischen Initiativen; es gereicht ihnen zum Verdienst vom maurocordatischen Reformprogramm, mit wenigen Ausnahmen nicht abgewichen zu sein.

Die Integrierungspolitik setzt unabwendbar im Bereich der Kultur ein, da sie in diesem Bereich auf verdienstvolle nationale Versuche der Vorgänger zurückgreifen konnte. Wenn man die Verordnungen und die getroffenen Maßnahmen der ersten Fanarioten auf dem Gebiet des unteren Schulwesens, des Buchdruckes, des geistlichen Lebens, des Kanzleiwesens ins Auge faßt, liegt die Tatsache auf der Hand, daß diese Fürsten bestrebt waren vorangehende Leistungen fortzusetzen und das rumänische Nationalempfinden durch entsprechende Vorsorge zu fördern und es keinesfalls durch nationalfremde Gräzierungsmaßnahmen zu verletzen. Daß darin auch Abschwächungsabsichten der adligen Opposition gegen das Sozialreformprogramm mitmischen wird wohl schwerlich verkannt werden.

Die fanariotische Integrationspolitik in die rumänische Nationalkulturlandschaft offenbart sich mit schärfster Klarheit auf dem Gebiete der Geschichtsschreibung, so daß sich auf historiographischer Ebene der Wechsel von den Landesfürsten zu den Fanarioten bruchlos vollzieht. Nikolaus Maurocordatos setzt auch in dieser Richtung die Weichen, die von allen Nachfolgern befahren werden sollen. Bereits während seiner ersten vorfanariotischen halbjährigen Regierung in der Moldau (1709—1710) beauftragt er den Kanzleischreiber Axintie Uricariul mit der Abschrift der Moldauer Chroniken, Auftrag den er gewissenhaft durchgeführt hat<sup>4</sup>. Während seiner zweiten Moldauer Regierung (1711—1715), der ersten eigentlichen Fanariotenherrschaft, betraut er Nicolae Costin, den hochgelehrten Sohn des berühmten Chronisten Miron Costin, mit der

<sup>3</sup> Grundlegend für die maurocordatische Bibliothek: N. Iorga, *Pilda buntlor domni din trecut față de școala românească*, in „Anal. Acad. Rom.“ Mem. secț. ist. Seria II, tom XXXVII, 1914, S. 77—120; ders., *Știri nouă despre biblioteca Maurocordașilor și despre viața muntenească în timpul lui Constantin-Vodă Maurocordat*, ebenda, Seria III, tom VI, 1927, S. 135—170; V. Mihordea, *Biblioteca domnească a Maurocordașilor. Contribuții la istoricul ei*, ebenda, tom XXII, 1939/1940, S. 359—419; vgl. jetzt Corneliu Dima-Drăgan, *Bibliofila Maurocordașilor*, in seinem Sammelband *Ex libris*, Bukarest, 1973, S. 171—180.

<sup>4</sup> Ioan Șt. Petre, *Azintie Uricariul, Studiu și text*, Bukarest, 1944, S. 11 f

Aufgabe, eine Geschichte der Moldau von ihren Anfängen bis in die Gegenwart zu schreiben. Derselbe Nicolae Costin schreibt auch die Geschichte der Regierung seines Herrn<sup>5</sup>, Werk das der bereits erwähnte Axintie Uricariul nach dem plötzlichen Tod Nicolae Costins (Herbst 1712) fortsetzt<sup>6</sup>.

Sobald Nikolaus Maurocordatos in die Walachei versetzt wird (1715—1716; Hermannstädter Gefangenschaft 1716—1718; 1719—1730), ordnet er hier ebenfalls Abschriften der Landeschroniken an und kein geringer als Radu Popescu schreibt auf seine Bestellung eine Chronik der Walachei<sup>7</sup>, worin die Herrschaft des Fanarioten ausführlich beschrieben wird. Die persönliche Anteilnahme des gelehrten Fürsten an diesen historiographischen Unternehmen wird von den jeweiligen rumänischen Chronisten lobend und anerkennend hervorgehoben; kurz vor seinem Tode schrieb Nikolaus Maurocordatos an Chrysanth Nottaras: „Wir lesen in den Chroniken der Walachei“<sup>8</sup>. Integrationspolitisch und zu Legitimitätszwecken bestellte derselbe Fürst bei zwei gelehrten Landesbojaren gleich zwei Genealogien, die die Abstammung der Maurocordatos aus alten rumänischen Herrscherfamilien ableiteten<sup>9</sup>. Dieser Abstammung wußten Nikolaus Maurocordatos und sein Sohn Constantin europäische Verbreitung zu geben: Ein ungenannter Siebenbürger Sachse schiebt sie geschickt in eine *Laudatio* ein<sup>10</sup>, der französische Abbé Fontaine erwähnt sie in einer Zuschrift zu einer Pariser Vergilausgabe aus dem Jahre 1745<sup>11</sup>.

Der Sohn und Nachfolger des ersten Fanarioten, Constantin Maurocordatos setzt auch hier das Werk seines Vaters fort; auch er bestellt Abschriften der rumänischen Landeschroniken, auch er findet in Ioan Neculce einen Hofhistoriographen, dessen Chronik der Moldau an sprachlicher Ausdruckskraft von keinem andern mittelalterlichen rumänischen Geschichtswerk übertroffen wird<sup>12</sup>. Constantin Maurocordatos hat sich aber ein viel höheres Ziel gesteckt. Nach zweimaligem Regierungswechsel in der Walachei (1730, 1731—1733, 1735—1741) und in der Moldau (1733—1735, 1741—1743) erkannte er die Unzulänglichkeiten der Landeschronistik, in der die Darstellung der rumänischen Geschichte erst mit der Gründung der mittelalterlichen Fürstentümer im 13. — 14. Jahrhundert

<sup>5</sup> Ders., *Nicolae Costin. Viața și opera*, Bukarest, (1939).

<sup>6</sup> Ders., *Axintie Uricariul*; vgl. noch N. Iorga. *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)*, I, 3. Ausg., Bukarest, 1969 (die erste Ausg. erschien 1901, die zweite 1928); G. Pascu, *Istoria literaturii române din secolul XVIII*, I, Bukarest, 1926; bezüglich der von den Fanarioten bestellten Abschriften vgl. G. Ștrempel, *Copiști de manuscrise românești pînă la 1800*, I, Bukarest, 1959.

<sup>7</sup> *Istoriile domnilor Țării Românești*, Bukarest, 1963.

<sup>8</sup> *Documente privilegiate la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki*, XIV: *Documente grecești*, hg. von N. Iorga, II. Teil: (1716—1777), Bukarest, 1917, S. 1051.

<sup>9</sup> Vgl. I. Crăciun, A. Ilieș, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne sec. XV—XVIII, privind istoria României*, Bukarest, 1963, S. 185—187; s. auch *Istoria României*, III, Bukarest, 1964, S. 549 f.

<sup>10</sup> *Nicolai Maurocordati Laudatio*, in E. Legrand, *Généalogie des Maurocordato de Constantinople*, Paris, 1886, S. 33—59, bes. S. 37f. und 47f.

<sup>11</sup> Alexandru G. Mavrocordat, *Cu ocaziunea scrisoarei lui Le Quien*, in „Arhiva Societății Științifice și Literare din Iași“, X, 1899, S. 191ff.; N. Iorga, *Știri nouă despre biblioteca Mavrocordașilor, a.a.O.*, S. 145f.

<sup>12</sup> *Letopisețul Țării Moldovei*, hg. von Iorgu Iordan, Bukarest, 1955 (ebenda andere Ausg. 1959, 1968).

begann; er aber wünschte die Geschichte der rumänischen Länder und deren Bewohner aus der Antike bis in die Gegenwart in einer einzigen Landeschronik vereint zu sehen. Sein Wunsch greift letzten Endes auch hier auf rumänische Vorbilder zurück. Als erster trachtete Constantin Cantacuzino Stolnicul („der Truchseß“) die Lücke in den rumänischen Chroniken vom antiken Dazien bis in das 14. Jahrhundert zu schließen, kam aber nicht über die Hunnenzeit hinaus<sup>13</sup>. Sein moldauischer Zeitgenosse Dimitrie Cantemir verfaßte im russischen Exil sein Werk *Chronicul a vechimei Romano-Moldo-Vlahilor*, in dem er ausschließlich diese Zeitspanne behandelt<sup>14</sup>; bereits vor ihm schrieb der erwähnte Nicolae Costin eine Chronik der Moldau von den Bibelanfängen bis zum Beginn des 17. Jahrhunderts, das aber für die fragliche Zeit fast nichts an rumänischer Geschichte bietet<sup>15</sup>.

Von diesen drei Versuchen hat Constantin Maurocordatos mit Sicherheit den besten, nämlich denjenigen Dimitrie Cantemirs, nicht gekannt, sondern nur den schwächsten, nämlich die Chronik des Nicolae Costin; ungewiß ist es, ob er die Chronik des Constantin Cantacuzino gekannt hat.

Tatsache bleibt, daß der Gedanke einer erschöpfenden Darstellung der rumänischen Geschichte ihn eingehend beschäftigt hat, wobei es ihm in erster Linie um die Periode vom antiken Dazien bis in das 13. Jahrhundert ging, und er für die darauffolgende Zeit die Landeschroniken für durchaus befriedigend erachtete. Konkrete Initiativen zur Verwirklichung seines Vorhabens und Wunsches erfahren wir, beim heutigen Stand der Forschung, aus dem Jahre 1742, während seiner zweiten Moldauer Regierung also, als sich Constantin Maurocordatos einerseits an das Jesuitenkollegium in Klausenburg wandte mit der Bitte um eine Geschichte der Moldau in lateinischer Sprache, und andererseits an einen Kronstädter Gelehrten, dem er 14 Fragen vorlegte bezüglich der Geschichte der Rumänen seit der Antike bis in das 13. Jahrhundert. Als Antwort auf die erste Bitte erschienen umgehend drei Jesuitenpatres in der Moldau und einer von ihnen entwarf sogar einen Grundplan für sein Werk, an dessen Ausführung ihn nur der Tod verhindert hat. Da dieses Unternehmen in seinen wichtigsten Zügen bekannt ist<sup>16</sup>, erübrigt sich ein weiteres Verweilen dabei, obwohl die bekannten Unterlagen den Eindruck erwecken, daß zusätzliche Archivforschungen noch recht ergiebig sein könnten.

Unser Hauptaugenmerk richten wir auf das Kronstädter historiographische Unternehmen Constantin Maurocordatos.

<sup>13</sup> *Istoria Țării Românești dintru început*, in *Cronicari munteni*, hg. von M. Gregorian, I, Bukarest, 1961, S. 1—79.

<sup>14</sup> Ausg. Grigore Tocilescu als VIII. Band der *Operele principelui Demetru Cantemiru*, Bukarest, 1901.

<sup>15</sup> *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea Lumii pînă la 1601*, hg. von Ioan Șt. Petre, Bukarest, 1912.

<sup>16</sup> Vgl. *Ex relatione de missionibus Dacicus S. J. anno 1743*, in Nic. Nilles S. J., *Symbolae ad illustrandum historiam Ecclesiae Orientalis in terris Coronae s. Stephani*, II, Oeniponte, 1885, S. 1024—1025; N. Iorga, *Măruțișuri istorice culese în Ungaria*, Budapest, 1904, S. 58—61; ders., *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor*, II, Vălenii de Munte, 1909, S. 56; Andrei Veress, *Istoricul marelui serdar Gheorghe Saul (1743—1785)*, in „Anal. Acad. Rom.“ Mem. sect. 1st. Seria III, tom V, 1931, S. 83—88.



Vorerst überrascht diese doppelte Initiative des Fanarioten in einem Kulturraum, der außerhalb der Moldau liegt. Bekanntlich holten sich auch die großen rumänischen Chronisten Informationen bei fremden Historikern und aus fremden Geschichtswerken ein; ebenso wahr ist es aber auch, daß die selben Chronisten die Kenntnis der rumänischen Geschichte auf ein viel höheres Niveau brachten, als es die ausländische Forschung erreicht hatte und sich diese veranlaßt sah im einheimischen rumänischen Bereich verlässliche Auskünfte über geschichtliche Belange zu suchen<sup>17</sup>. Dieses Zurückgreifen Constantin Maurocordatos auf siebenbürgische Hilfe überrascht somit auf den ersten Blick; die Doppelbitte des Fanarioten muß als Notlösung betrachtet werden, weil ihm keine entsprechenden moldanischen Fachhistoriker zur Verfügung standen. Die vier großen gelehrten Chronisten Miron Costin, Nicolae Costin, Constantin Cantacuzino, Dimitrie Cantemir waren längst tot, Radu Popescu starb ebenfalls schon etwa 1730, ungefähr zur gleichen Zeit auch Axintie Uricariul; blieben noch die griechisch schreibenden Gelegenheitshistoriker<sup>18</sup>, die solchen Aufgaben nicht gewachsen sein konnten, und Ioan Neculce, dessen Belesenheit aber für das gewünschte Unterfangen ebenfalls nicht ausreichte.

Daß Constantin Maurocordatos sich an das Klausenburger Jesuitenkollegium wandte darf nicht überraschen wenn man seine toleranten konfessionellen Maßnahmen in Betrachtung zieht und die letzten Endes auf ein soziales, wirtschaftliches und kulturelles Fördern des Landes zielten<sup>19</sup>.

Viel weniger fällt sein Anklopfen an die Kulturpforten Kronstadts auf. Bereits unter Nikolaus Maurocordatos fanden sich viele gelehrte Kronstädter Sachsen am Fürstenhofe ein, unter denen Stephan Bergler mit Abstand der berühmteste war<sup>20</sup>; Nicolae Iorga schreibt ihm auch die schon erwähnte *Nicolai Maurocordati Laudatio* zu<sup>21</sup>; anlässlich seiner Befreiung aus der Hermannstädter Haft übte sich ein Kronstädter in

<sup>17</sup> Vgl. die Chroniken Miron Costins in polnischer Sprache (in *Opere*, hg. von P. P. Panaitescu, Bukarest, 1958, S. 207–240 bzw. 369–392), die Auskünfte, die Constantin Cantacuzino dem Italiener Ferdinando Marsili gab (*Operele lui Constantin Cantacuzino*, hg. von N. Iorga, Bukarest, 1901, S. 41–59) und die Arbeiten, die Dimitrie Cantemir auf Bestellung der Berliner Akademie geschrieben hat (*Descriptio Moldaviae* mit zahlreichen Ausgaben und Übersetzungen, und eine noch unveröffentlichte lateinische Kurzfassung des *Itinerarului vechimei a Romano-Moldo-Vlahilor*).

<sup>18</sup> Vgl. Constantin Erbiceanu, *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Bukarest, 1888; N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, I–II; I. Crăciun, I. Ilieș, a o.

<sup>19</sup> Bekannt sind seine Versuche Piaristen und Herrnhuter Brüder in die rumänischen Länder anzusiedeln, vgl. Jozsa János, *A piaristák bukaresti letelepésének kísérelte és Maurocordat Konstantin* (Der Versuch C. Maurocordatos die Piaristen in Bukarest anzusiedeln), in „Erdélyi Múzeum“, XXXVII (1931), 10–12, S. 406–408; Haus Petri, *O scrisoare necunoscută a Domnitorului Constantin Mavrocordat din anul 1740*, in „Anual. Acad. Rom.“ Mem. sect. ist. Seria III, tom XXII, 1939/40, S. 199–211.

<sup>20</sup> Maria C. Marinescu, *Umanistul Ștefan Bergler (1680–1738). Viața și activitatea sa*, in „Revista Istorică Română“, XI–XII, 1941/42, S. 163–215; Bergler scheint die Genealogie des Nicolae Roset in die lateinische Sprache übersetzt zu haben, *ebenda*, S. 207f.

<sup>21</sup> *Istoria literaturii române*, I<sup>3</sup>, S. 120–122. Dieses Werk beschreibt J. Chr. Engel, *Geschichte der Moldau und Walachei*, I, Halle, 1804, S. 85–90, nach einer Abschrift von Daniel Cornides. Nach der Kronstädter Handschrift besorgte dann E. Legrand seine Ausgabe. Diese Handschrift befindet sich in der Manuskriptensammlung Johann Filstichs, Archiv der Schwarzen Kirche, Tq 171/7, S. 111–248. Wir persönlich glauben, daß Filstich auch deren Verfasser ist.



einer Rede in Lobpreisungen auf den Fanarioten, *Oratio* die aber auch aus einer antihabsburgischen Haltung hervorgegangen ist<sup>22</sup>. Während der zweiten Regierung Nikolaus Maurocordatos in der Walachei über setzte Johann Filstich walachische Landeschroniken aus dem Rumänischen ins Deutsche und begann eine Reihe von historisch-geographischen Arbeiten zu schreiben, in denen dem ersten Maurocordatos-Fanariotenfürsten Anerkennung und Lob gespendet wird<sup>23</sup>. Constantin Maurocordatos trat somit mit seinem Anliegen nicht zufällig an einen Kronstädter Schulmann heran.

Die *Illustratio* der 14 Fragen, die der moldauische Fürst dem ungenannten sächsischen Gelehrten stellte, wird erstmals von Franz Joseph Sulzer erwähnt; er vermutet unter dem ungenannten Fürsten Constantin Maurocordatos und gibt „in einer freyen Uebersetzung“ Auszüge aus den Beantwortungen der Fragen I, XI, XII und XIII, die sich auf die Anfänge des Christentums in den rumänischen Ländern beziehen<sup>24</sup>. Sein Zeitgenosse Johann Christian Engel übernimmt von Sulzer dessen Vermutungen. Engel erhielt die Fragen und Beantwortungen vom Bolgatscher Pfarrer Andreas Thorwächter; er begnügt sich diese, mit Auslassung der Fragen VIII und IX, in einer knappen Fassung aufzuzählen und aus der Beantwortung auf Frage V ein Bruchstück abzudrucken. Dazu gibt er den Wortlaut einer Zuschrift des Kronstädters Lukas Joseph Marienburg wieder, in dem dieser unter dem ungenannten Kronstädter Befragten Johann Filstich wähnt<sup>25</sup>. Um die Mitte des vorigen Jahrhunderts erwähnt dann der Kronstädter Historiker Joseph Trausch die *Illustratio*, die er den beiden Historikern Thomas Tartler und Johann Filstich zuschreibt, ansonsten aber auf Sulzer und Engel verweist<sup>26</sup>. Der erste und letzte rumänische Historiker, der die *Illustratio* gekannt hat ist Nicolae Iorga. Gelegentlich seiner Budapestener Archivstudien um die Jahrhundertwende stieß Iorga auf eine ausgedehnte historiographische Korrespondenz, die Engel mit siebenbürgisch-sächsischen Gelehrten geführt hat um für seine rumänische Geschichte die nötigen Unterlagen zu sammeln. Nicolae Iorga druckt zwei Briefe an Engel ab, den einen vom 17. Dezember 1800 (Thorwächter an Engel), den andern vom 17. April 1803 (Eder an Engel), in denen die *Illustratio* erwähnt wird. Einige Angaben Thorwächters verleiten Iorga zur irrigen Annahme es handele sich dabei um ein Werk Sulzers, der es auf Wunsch und Veranlassung des moldau-

<sup>22</sup> Die Handschrift *Oratio Panegyrica Celsissimo Principi ac Domino Domino Nicolao Alexandro Maurocordato per Tractatum Pacis e Germanorum detentione Liberato. In monumentum gratitudinis Anno Liberationis humanae 1718* (Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche IF 20/1) ging in die Handschriftensammlung Filstichs über, der sie in seinem eigenhändig geschriebenen *Catalogus Manuscriptorum* unter seine Werke zählt (Schwarze Kirche, Tq 169 I 22, Nr. 31: *Oratio in honorem Nicolai Maurocordati Vajvodae Transalp. e captivitate Cibintensi liberati. Anno 1718 habita*). Die *Oratio Panegyrica* ist aber nicht in der Handschrift Filstichs erhalten, weist hingegen große Ähnlichkeiten mit der *Laudatio* auf, was uns bewegen hat letztere ebenfalls Filstich zuzuschreiben.

<sup>23</sup> Vgl. Filstichs Handschriften in dem erwähnten *Catalogus Manuscriptorum*, den Trausch nicht gekannt hat und sich mit dem Verzeichnis, das Joseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon oder biographisch-literarische Denk-Blätter der Siebenburger Deutschen*, I, Kronstadt, 1868, S. 312–316 gibt, meht immer deckt. S. auch I. Crăciun, A. Iheş, *a. a. O.*, S. 157, 176f.

<sup>24</sup> *Geschichte des transalpinischen Daciens*, III, Wien, 1782, S. 570–576,

<sup>25</sup> *A. a. O.*, S. 63–65.

<sup>26</sup> *A. a. O.*, S. 313f.; III, Kronstadt, 1871, S. 367.

ischen Fürsten Grigore Ghica III. (1774—1777) geschrieben habe<sup>27</sup>. Iorga hat sich aber umgehend vom wahren Sachverhalt überzeugt und den Fehler richtig gestellt im Sinne einer Zuweisung der Umfrage an die Maurocordatos. Entgegen aller Erwartungen ist Iorga auf diese *Illustratio* nicht näher eingegangen, obwohl er die Kronstädter Handschrift gesehen und sie kurz beschrieben hat<sup>28</sup>. Da Iorga die näheren Umstände, die zu der Initiative des Fürsten Constantin Maurocordatos geführt haben, nicht gekannt hat, erklärt sich auch seine Zurückhaltung und Verken- nung der Bedeutung dieser Initiative.

Eingehende Archivstudien in den Beständen der Schwarzen Kirche erlaubten uns sowohl die Vorgeschichte dieser Nachfrage als auch den Verfasser der *Illustratio* zu ermitteln.

Erhalten hat sich ein Schreiben aus dem Jahre 1742, in dem der Moldauer Fürst einen ungenannten gelehrten Kronstädter auffordert 14 Fragen aus der rumänischen Geschichte zu beantworten. Dieser erste Brief klärt von vornherein einen umstrittenen Punkt bezüglich der *Illustratio*, nämlich welcher Fürst diesen Wunsch ausgesprochen hat: es ist Constantin Maurocordatos, der zwischen September 1741— Juli 1743 zum zweiten Mal den moldauischen Fürstenthron innegehalten hat. Der Brief spielt auf vorangehende Korrespondenzen zwischen dem Fürsten und dem ungenannten Kronstädter an, infolge deren der Fürst von der „Wissenschaft und großen Lektüre“ des letzteren „gänzlich persvadiert“ wurde und er ihm als der geeigneteste Fachmann für sein Unternehmen erschien. In der Anlage zu diesem Brief werden die 14 Fragen geschickt, die entgegen der bisherigen Annahme in deutscher Sprache formuliert sind.

Die nächsten zwei Schriftstücke, die wir in der Beilage veröffentlichen, nehmen unmittelbaren Bezug auf die *Illustratio*: das eine ist ein Bücherverzeichnis und kann als die erste Fachbibliographie zur rumänischen Geschichte bezeichnet werden, die in solchem Umfang für diese Zeit einzigartig und fast vollkommen ist; dabei überrascht die massive Ausbeute der siebenbürgisch-sächsischen Chronistik für die rumänische Geschichte. Das zweite Schriftstück ist ein „Historischer Transport“ von Auszügen aus der Fachbibliographie und aus andern Chroniken, die nach Jassy übersandt wurden und wofür auch ein Honorar bezogen wurde, der erste Fall, in dem in der rumänischen Kulturgeschichte eine solche Arbeit gegen Belohnung geleistet wird! Der erste Teil ist von Thomas Tartler geschrieben, der auch ein Datum der Absendung eines Teiles dieser Auszüge anführt (21. Oktober 1742) und den genauen Preis der gemachten „excerptationes“ angibt; der zweite Teil ist von Johann Filstich geschrieben.

Zwischen diesen beiden Schriftstücken und der *Illustratio* drucken wir in der Beilage einen andern, viel aufschlußreicheren Brief aus Jassy vom 2. bzw. 13. Januar 1743 ab. Dieser Brief bestätigt den Empfang eines Teiles des „Historischen Transports“ (wahrscheinlich desjenigen, der am 21. Oktober 1742 abgeschickt worden war) und verlangt zusätz-

<sup>27</sup> *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, III, Bukarest, 1901, S. 103f.; *Mărunțișuri istorice*, S. 50.

<sup>28</sup> *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, II, Bukarest, 1901, S. 22, Anm. 2 (ungeändert in der 2. und 3. Ausg.).

liche historiographische Informationen, die letztenendes aufschlußreich für das Interesse des Fürsten Maurocordatos an der Landesgeschichte sind und für dessen Entschlossenheit und Unbeirrbarkeit in seinem Unternehmen zeugen. Die Einleitung zu diesem Brief, die Bitte um Übersendung eines Apothekers und die Erwähnung des Chirurgen und der Samensendung aus dem ersten Brief beweisen, daß zwischen dem ungenannten Kronstädter und Constantin Maurocordatos ein äußerst freundschaftliches und rühriges Geschäftsverhältnis bestand, das sich nicht nur auf geschichtswissenschaftlicher Ebene hielt.

Die letzte Beilage ist die *Illustratio* der 14 Artikel. Die Fragen beziehen sich, wie schon erwähnt, vorzugsweise auf die Geschichte der Rumänen bis in das 13. Jahrhundert; darüber hinaus verlangt man eine Erörterung über die siebenbürgischen Lehen der rumänischen Fürsten und über die Teilnahme moldauischer Geistlichen an dem Florenzer Konzil.

Die 14 Fragestellungen beweisen deutlich, daß durch deren Beantwortung Constantin Maurocordatos eine lückenlose, einheitliche und erschöpfende Gesamtdarstellung der Geschichte der Rumänen anstrebte und er dadurch die Unzulänglichkeiten und Nachteile der Landeschroniken aufheben wollte. Der ungenannte Kronstädter entledigt sich seines Auftrages gewissenhaft und leistet eine beachtenswerte Arbeit. Für jede Behauptung verweist er auf antike und mittelalterliche Quellen oder neuere Abhandlungen, die er durch eigene Urteile ergänzt oder berichtigt. Seine Belesenheit ist beeindruckend und übertrifft bei weitem diejenige der rumänischen Chronisten vom Ende des 17. und vom Anfang des 18. Jahrhunderts. An wenigen Stellen kann er die Wissensbegier des Fanarioten aus Jassy nicht stillen und gesteht sein Unvermögen offen und vorbehaltlos ein. Seine Darstellung der Romanisierung Daziens, der Kontinuität und Romanität der Rumänen, der Position und Politik der rumänischen Fürstentümer gegenüber den anrainenden Großmächten (Pforte, Reich, Rußland, Polen) zeugt von ausgesprochen historischem Denken und wird im Wesentlichen von der heutigen Forschung bestätigt. Andere Behauptungen (und nicht wenige!) sind hingegen falsch; es muß allerdings eingeräumt werden, daß die Mehrzahl dieser Behauptungen erst in der Folge richtig gestellt worden sind, und daß der ungenannte Kronstädter mit wenigen Ausnahmen den letzten Stand der Forschung ausdrückt. Die *Illustratio* muß eben in erster Linie aus der Sicht der rumänischen Historiographie des 18. Jahrhunderts betrachtet und eingeschätzt werden.

Es erhebt sich nun die Frage nach dem ungenannten Kronstädter Gelehrten, an den sich Constantin Maurocordatos mit seiner Bitte gewandt und der diese so glänzend und umgehend beantwortet hat und darüber hinaus in liebenswürdiger Weise dem Fanariotenfürsten eine Fachbibliographie und Auszüge daraus zur Verfügung gestellt hat. Diese Tatsachen, als auch der Umstand, daß er dem Fanarioten als hochgebildeter, belehener Historiker der rumänischen Geschichte bekannt war und er eine gewisse Stellung im Kronstädter öffentlichen Leben einnehmen mußte, die es ihm erlaubte einige außerwissenschaftliche Aufträge zu erfüllen veranlassen konnte, beschränken die Zahl der möglichen Kronstädter Gelehrten auf drei Persönlichkeiten, die zugleich führende Historiker und hochgestellte Ämter im öffentlichen Leben der Stadt innehielten:

Johann Filstich (1684—1713), seit 1720 Rektor des Gymnasiums, Thomas Tartler (1700—1770), seit 1739 Konrektor und ab 1744 (nach dem plötzlichen Tod Filstichs am 18. Dezember 1743) Rektor des Gymnasiums, Joseph Teutsch (1702—1770), zwischen 1733—1754 Beamter in Kronstadt, aber nicht an maßgebenden Stellen; seine Berühmtheit als Historiker setzt erst ab 1750 ein und er entfaltet auch seine so reiche und wichtige Schreibtätigkeit erst ab 1754, als er nacheinander Pfarrer in mehreren Burzenländer Gemeinden war; zudem widmet Joseph Teutsch seine Historiographie mit wenigen Ausnahmen Fragen der burzenlandischen Geschichte. Diese Tatsachen zwingen uns Joseph Teutsch von der Liste der möglichen Verfasser der *Illustratio* zu streichen: Bleiben somit Johann Filstich und Thomas Tartler.

Wie bereits erwähnt vermutete Lukas Joseph Marienburg (und nach ihm Johann Christian Engel) Filstich als Verfasser der *Illustratio* und zwar aufgrund der Unzulänglichkeiten und Fehltritte Filstichs in Fragen der rumänischen Geschichte und weil die benützte Fachliteratur in der *Illustratio* die gleiche sei mit derjenigen aus der *Oratio de Historia Valachorum*; letztere Behauptung erweist sich bei einer näheren Untersuchung der beiden Schriftstücke vollkommen unrichtig und zeigt, daß Marienburg diese beiden Werke oberflächlich beurteilt hat. Was nun die Fehltritte Filstichs anbelangt, so muß herausgestellt werden, daß Johann Filstich in Detailfragen oft irrt und sich verirrt, im Wesentlichen aber die rumänische Frühgeschichte richtig erfaßt hat: Eben dieses aber erregt den Ärger und den Mißmut Marienburgs und Engels, die in den von dem *Supplex Libellus Valachorum* geschaffenen nationalpolitischen und historiographischen Auseinandersetzungen jeden Verfechter der Kontinuitätsauffassung verurteilten. Marienburgs Brief an Engel, in dem er seinen, in jeder Beziehung überlegenen Landsmann Filstich herunterkantzelt, muß aus dieser Sicht betrachtet und keineswegs als reinwissenschaftliche Wertung hingenommen werden.

Joseph Trausch vermerkt (ohne weitere Begründung) in der Abschrift des Briefes aus dem Jahre 1742, er sei an Johann von Seulen gerichtet; nun ist dieser k.k. Hauptmann als Historiker völlig unbekannt geblieben; er hat nur einige Abschriften oder bescheidene Fortsetzungen von Werken seines fleißigen und gelehrten aber etwas weitläufigen Onkels Lukas Seuler von Seulen hinterlassen. In seinem *Schriftsteller Lexikon* schreibt Trausch die *Illustratio* vorerst Filstich zu, um dann Tartler als deren Verfasser zu bezeichnen, weil der „Historische Transport“ von ihm geschrieben sei und weil Joseph Teutsch von Tartler berichte, er habe dem moldauischen Fürsten eine Sammlung von Handschriften und Büchern geschickt. Trausch hat nicht gemerkt, daß ein Teil des „Historischen Transports“ von Filstich selbst geschrieben ist; die zweite Begründung hingegen kann nicht beseitigt werden, wenschon Joseph Teutsch erst 1754 darüber berichtet und er Tartler keineswegs als Verfasser der *Illustratio* bezeichnet<sup>29</sup>.

<sup>29</sup> In seinem *Verzeichniß einiger Schrift-Steller, die von Ungarn und Siebenburgen handeln* (1754) berichtet Joseph Teutsch: „Tartler Thomas, zur Zeit Pfarrer in Tartlau, hat aus den meisten Auctoribus, so von Ungarn, Siebenburgen u. Moldau geschrieben, wie auch aus vielen MSptis eine Collection gemacht und dem Waywoden in die Moldau geschicket“. Schwarze Kirche, Tf 17 I/5, S. 184 (Originalhandschrift).

Johann Filstich und Thomas Tartler sind beide äußerst fleißige, gelehrte und belesene Historiker gewesen; Tartler (ähnlich wie auch Joseph Teutsch) hat seine historiographische Tätigkeit hingegen fast ausschließlich auf das Burzenland beschränkt, Filstich aber vertritt eine grundverschiedene Geisteshaltung; seine Werke fassen immer Siebenbürgen und die beiden Donaufürstentümer ins Auge; er ist mit Abstand der bedeutendste siebenburgisch-sächsische Historiker des 18. Jahrhunderts, der sich eingehend und dauernd mit der Geschichte der Rumänen beschäftigt hat; er übersetzte rumänische Chroniken ins Deutsche, verfaßte eine lateinische Geschichte der Rumänen und schrieb eine knappe Abhandlung über deren Ursprung; in allen übrigen Werken weiß Filstich Fragen aus der rumänischen Vergangenheit oder sogar Gegenwart geschickt einzuflechten, sie zu Ergänzungen oder Parallelen heranzuziehen. Johann Filstich erfreute sich 1742, als Constantin Maurocordatos seine Aufforderung nach Kronstadt schickte, eines wohlverdienten Ruhmes und war sicherlich auch jenseits der Karpaten als vorzüglicher Kenner der rumänischen Geschichte bekannt, da er sich nicht selten seine zusätzlichen Informationen von Reisenden aus der Moldau und Walachei einholte. Thomas Tartler hingegen war zu dieser Zeit als Historiker noch wenig bekannt, schon ganz und gar nicht als fachkundig in der rumänischen Frühgeschichte; er wird seine fruchtbare Tätigkeit etwas später entfalten. Noch ein anderer äußerer Umstand spricht für Johann Filstich als Autor der *Illustratio*, nämlich sein Amt als Rektor, das ihn als führenden Mann des geistigen Lebens Kronstadts und als bedeutende Persönlichkeit im öffentlichen Geschehen der Stadt ausweist, demgegenüber Tartler als Konrektor weit zurückbleibt.

Andere Tatbestände, die für diese Autorschaft ausweisen ergeben sich aus einer eingehenderen Prüfung des zweiten Briefes aus Jassy und der *Illustratio* einerseits und des Manuskriptennachlasses Filstichs andererseits. Im zweiten Brief vom 2. bzw. 13. Januar 1743 wird ausdrücklich auf ein Werk Filstichs Bezug genommen, nämlich auf die „Wallachische Historie“, die mit dem *Tentamen Historiae Valachicae* identisch ist und die sich in eigenhändiger Schrift Filstichs erhalten hat<sup>30</sup>. Dieses Werk, im November 1728 begonnen, erweist sich bei einer näheren Überprüfung auch als Pate der *Illustratio*; ein einziger Hinweis (die Aufzählung könnte beliebig fortgeführt werden!) genügt um jeden Zweifel an der Autorschaft Filstichs zu beseitigen, nämlich die Erwähnung der Apostel-Paulus-Legende und -Tradition im Dorfe Nămoiești mit den gleichen Worten im *Tentamen* und in der *Illustratio*, Legende die von keinem andern Historiker erwähnt wird und die Filstich wahrscheinlich von einem seiner rumänischen Gewährsmänner erzählt wurde.

Unter der Fachbibliographie werden auch andere Handschriften Filstichs angeführt, die schwerlich einem andern Zeitgenossen als nur ihm bekannt gewesen sein durften; das gleiche gilt auch für seine *Oratio de Historia Valachorum*, die am 17. Oktober 1732 von Filstich verfaßt wurde und sich in der Originalschrift des Verfassers erhalten hat<sup>31</sup>,

<sup>30</sup> Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/5, 352 S.

<sup>31</sup> Schwarze Kirche, Tq 160 II 17, S. 185–208.



im Druck aber erst 1743 in Jena erschien<sup>32</sup>, also nach Abfassung der *Illustratio* und nach Absendung des „Historischen Transports“ in die Moldau.

Einen zusätzlichen Erweis der Autorschaft Filstichs liefert uns die Abschrift der *Illustratio* selbst. Diese befindet sich zusammengebunden in einem stattlichen Quartband mit andern Arbeiten Filstichs zur rumänischen Geschichte, die von der selben Hand (wahrscheinlich ein Schüler Filstichs) auf gleiches Papier (Mitte des 18. Jahrhunderts) abgeschrieben wurden<sup>33</sup>.

All das beweist vollauf, daß Johann Filstich der Verfasser der *Illustratio* ist, die er auf Wunsch des Fanariotenfürsten Constantin Maurocordatos verfaßte.

Als einziger Einwand gegen die Identität des ungenannten Kronstädters mit Johann Filstich bleibt die Handschrift Tartlers aus dem ersten Teil des „Historischen Transports“ und die Behauptung des Pfarrers Joseph Teutsch. Die Schrift Tartlers zeugt höchstens für einen bibliographischen Beistand des Konrektors in dem von Constantin Maurocordatos bestellten Unternehmen des Rektors Filstich. Tartler hat wahrscheinlich auch für den reibungslosen Transport dieser Auszüge (siehe seinen Terminverweis!) gesorgt, eben um Filstich auszulasten und um ihm für die Abfassung der *Illustratio* genügend Zeit zu lassen. Es kann aber auch angenommen werden, daß sich die Behauptung von Teutsch auf einen nachherigen Büchertransport in die Moldau bezieht, den dann Tartler, ab 1744 Rektor, allein betreut haben müßte. Diese Annahme setzt weitere historiographische Beziehungen zwischen Constantin Maurocordatos (1744—1748 Fürst in der Walachei, 1748—1749 in der Moldau) und Kronstadt voraus. Tatsächlich hat Thomas Tartler im Jahre 1744 einen Grundplan zu einer Geschichte und Geographie der Moldau und Walachei entworfen, der aber leider nicht ausgeführt worden ist<sup>34</sup>; ansonsten lehnt sich der Grundplan eingestanden an das Werk Filstichs.

In der Anlage drucken wir die erwähnten Kronstädter Schriftstücke ab, die sich auf die *Illustratio* beziehen. Soweit es uns möglich war haben wir die angeführten Titel und Autoren in den Anmerkungen identifiziert und die uns bekannten Ausgaben bis 1742/43 aufgezählt; bei den antiken und frühmittelalterlichen Autoren und Quellen wird nur auf die korrekten Namens- und Titelangaben verwiesen.

<sup>32</sup> *Schediasma historicum de Valachorum historia*, Jenae, 1743.

<sup>33</sup> Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 123. Stück I: *Historie von der ersten Hereinkunft der Romer und dem von ihnen nachmahls auffgerichteten Wallachischen Reich* (=Übersetzung des *Letopiseşul Cantacuzinesc*); Stück II: *Anfang des Lebens und der Historie des Durchlauchtigsten All-Christlichen Herrn von dem Wallachischen Land Johan Constandins Brankovan Bassarab vatvode* (= Übersetzung der Chronik des Radu Greceanu); Stück III: *Illustratio*; Stück IV. ohne Überschrift (= Übersetzung der Chronik des Popa Vasile). Stück III und IV sind nach Aufsetzung des *Catalogus Manuscriptorum* geschrieben worden, da sie von diesem nicht erfaßt werden.

<sup>34</sup> Schwarze Kirche, Tq 170/2, S. 168—175: *Principatus Valachiae brevis descriptio*; S. 178—185: *De Principatu Moldaviae* (Originalhandschrift aus dem Jahre 1744).



Im allgemeinen wurde die Schreibweise der Vorlagen beobachtet; Satzzeichensetzung und einheitliche Schreibweise der bibliographischen Verweise waren Sache des Herausgebers; Abkürzungen wurden nur an mißverständlichen Stellen ergänzt. Der Abschreiber der *Illustratio* scheint die Kopie nicht noch einmal durchgelesen zu haben, denn sonst hätte er wohl kaum die vielen Wortwiederholungen, mangelhaften Satzkonstruktionen oder Wortentlassungen nicht verbessert; auf diese Mängel wird im Text aufmerksam gemacht.

Wo liegt nun die Bedeutung der Aufforderung Constantin Maurocordatos an Johann Filstich? In erster Linie in einem zusätzlichen Erweis für die integrierende Kulturpolitik der Fanarioten in den nationalrumänischen Kulturkörper<sup>35</sup>. Innerhalb dieses Programmes belegt die Fürsorge für die Geschichtsschreibung einen bevorzugten Platz. Die Fanarioten haben, mit wenigen Ausnahmen, die rumänische Chronistik gefordert und angeregt durch entsprechende Aufträge: Abschriften der Landeschroniken, Fortführung früherer Arbeiten, bestellte Chroniken der eigenen Herrschaften, Gesamtdarstellungen<sup>36</sup>. Für letzteren Auftrag wendet sich Constantin Maurocordatos als erster Fanariotenfürst an außer-rumänische Historiker. Diese Aufforderung aus dem Jahre 1742 offenbart uns hingegen eine Krise der Geschichtswissenschaft aus der Moldau und Walachei, die rund ein Jahrhundert anhalten wird und die vor allem von einem Mangel in dem für größere Werke nötigen Personalstand gekennzeichnet wird. Daraus erklärt sich die Tatsache, daß in dieser Zeit kein größeres allumfassendes Werk zur Geschichte der Moldau und Walachei von einheimischen Verfassern geschrieben werden kann. Diese Aufgabe wird von den Rumänen aus Siebenbürgen oder von nichtrumänischen Gelehrten (vorzüglich von Sachsen und Ungarn) übernommen. Diese historiographische Verlagerung bringt ein Plus an Dokumentation, Interpretation und Verbreitung der Kenntnis der rumänischen Geschichte (aber auch genügend Abbrüche!). Darüber hinaus hat sie in unmißverständlicher Weise zur Förderung und Festigung des Gemeinschaftsgefühls zwischen den drei von Rumänen bewohnten Fürstentümern auf kultureller Ebene beigetragen. In diesen Rahmen gerückt offenbart sich die Initiative Constantin Maurocordatos in ihrer vollen und wahren Bedeutung.

<sup>35</sup> Im Herbst 1742 rugte Constantin Maurocordatos einen Provinzbeamten, der ihm einen in griechischer Sprache abgefaßten Bericht eingereicht hatte, wahrscheinlich in der vermeintlichen Absicht dem Griechen damit zu schmeicheln: „dar pentru ce să ne scrii greceşti?... să ne scrii rumâneşti, să nu ne mai scrii greceşti!“; N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, VI, Bukarest, 1904, S. 290, vgl. auch S. 288; für die Kulturaspekte des maurocordatischen Reformprogrammes s. I. Minea, „Reforma“ lui Constantin Vodă Mavrocordat, in „Cercetări Istorice“, II—III (1926/27), 1, S. 238—244.

<sup>36</sup> Für die konsequente Haltung der Fanarioten der nationalen Geschichtsschreibung gegenüber spricht ein Fürstenerlaß vom Ende des 18. Jahrhunderts, in dem eine Geschichte und eine Geographie des Landes angeordnet wird, N. Iorga, *Un ordin domnesc din 1797 de a se scrie istoria și geografia țării*, in „Revista Istorică“, XXIV, 1938, S. 289—292.

## B E I L A G E N \*

## I.

1742. Aufforderung im Namen des Fürsten der Moldau an einen Kronstädter Gelehrten<sup>1</sup> zur Beantwortung von 14 die Geschichte der Walachen betreffende Fragen :

*Monsieur*

Sie werden die Güte haben, mich zu entschuldigen, daß auf Befehl Seiner Fürstlichen Gnaden dieselben noch einmal zu belästigen mir die Freiheit nehme. Seine Fürstlichen Gnaden wünschen sehr, daß dieselben die Muhwaltung übernehmen möchten über die beifolgende Artikel einige Auslegung zu machen. Dero Wissenschaft und große Lektüre haben Seiner Fürstlichen Gnaden gänzlich persvadirt, daß Niemand besser als dieselben hievon ein Licht geben würden. So erwarten wir noch dero Antwort, ob dieselben die 10 Gulden für die Reise-Unkosten des Chyrurgi<sup>2</sup> u. für den Saamen<sup>3</sup> empfangen haben. Sie werden die Güte haben u. bei erster Gelegenheit Uns wegen deßen Empfang benachrichtigen. Gleichwie Wir auch glauben davon, was wir zu wissen wünschen in kurzem zufrieden gestellet zu werden. Verharre mit vieler etc.  
(Schwarze Kirche, Tq 166/71, S. 691 Abschrift Trausch<sup>4</sup>)

## II.

- (S. 691) *Man verlangt eine Erläuterung zu machen über folgende Artikel :*
- 1) Wie von Anfang bis zu Ende des 13. Seculi der Staat, Regierung und die Dependence von Walachey und Moldau beschaffen gewesen?
  - 2) Was man seit den Zeiten Trajani bis zum 13. Seculi von diesen zwei Landern beschrieben findet.
- S. 692
- 3) Man will sagen, daß die Wallachey, jenseit des Altflusses /sey mit Einwohnern bewohnt gewesen, daß daselbst Bani (Statthalter, Gouverneurs) gewesen, ehedaß einige Erwähnung von unseren Fürsten geschehen, welche zu Anfang, des 14. Seculi zu regieren angefangen. Man verlangt hierüber einige Erklärung.
  - 4) Im Jahre 1070 erhielt Vladislaus, Herzog von Polosk, ein unrechtmäßiger Besitzer des Herzogthums Kioy, ein Succurs von den Moldauern. Man schreibt, daß A. 1200 die Walachen den Griechen auch

\* Beilage VI, *Illustratio Articulorum*, erscheint in dem nächsten Heft unserer Zeitschrift.

<sup>1</sup> Am Rand · Dr. Johani v. Seulen.

<sup>2</sup> Es handelt sich um Michael Czakul, vgl Karl Kurt Klein, *Von sächsischen Badern, Wundärzten und Apothekern in der Moldau*, in „Siebenbürgische Vierteljahrsschrift“, 59 (1936). 3, S. 236

<sup>3</sup> Bereits 1600 verlangte ein rumanischer Bojar vom Bistritzer Bürgermeister Anweisungen zum Veredeln von Nelken sowie Blumensamen, vgl. I. Marțian, *Un răvaș al căpitanului Constantin Stolnicul din oastea lui Mihai Viteazul*, in *Omagiul fraților Lăpedatu*, Bukarest, 1936, S. 465—468

<sup>4</sup> Der Handschriftenband Tq enthält: *Statuten, Programme und andere Schriften Gelehrter Gesellschaften und Vereine in Wien, Ungarn und Siebenbürgen nebst Briefen von vaterländischen Gelehrten*, gesammelt von Franz Joseph Trausch.

zu Hülfe gekommen, zu Zeiten Balduini, welcher Adrianopel belagerte. Es waren demnach zu diesen Zeiten Wallachen und Moldauer, allein man weiß nicht wer ihre Fürsten gewesen und von was für einem Herrn sie Unterthanen gewesen.

5) Diejenigen Fürsten, welche Colonien in diesen Ländern angeleget, deren sie sich bemächtigt oder eingenommen, sind aus Siebenbürgen, der Gegend Marmaros und Fogaras gekommen, allein es ist unbekannt: unter weßem Könige Schutz der Fürst Rudolph I. in die Wallachey getreten und der Fürst Dragosch I. in die Moldau. Was zu diesen Zeiten vor Innwohner in der Wallachey und Moldau gewesen?

6) Man sieht in der Moldau und Budgiack die Städte von Szucsáva, Hottin, Soroka, Weißenburg, Kili, Akerman, aber es ist ungewiß von wem sie gebauet worden. Man sagt nur, daß sie ihren Ursprung von den Genuesern hätten, indessen weiß man nicht, zu welcher Zeit und wenn die Genueser in diese / Länder gekommen.

S. 697

7) Man weiß auch sowenig die Erbauung der Stadt Braila oder Braillova in der Wallachey.

8) Wo der Altfluß in das Meer (!) fällt, daselbst ist eine Vestung, so man Turno heißet, Nicopol gegenüber. Man weiß deren Ursprung nicht, man sagt nur, daß dieselbe ein Handlungs-Hafen für die Juden wäre.

9) Unterhalb der Stadt Orsova sieht man Rudera von einer Vestung von Severin in der Wallachey jenseits des Altflusses, aber man weiß nichts andres zu sagen, als das Selbe vom Kaiser Severus erbauet worden.

10) Man sagt, daß unsere Fürsten noch einige Herrschaften oder Güter in Siebenbürgen hätten und sich Fürsten von Fogaras und Háromszék genennet; man wünscht über diesen Punkt eine Erklärung.

11) Man versichert, daß die RR.PP. Franciscani ihre Apostolische Mission in der Moldau gegen Ende des 12. Seculi (!) angefangen. Aber, wie war es um diese Zeit mit dem Staat und der Regierung in der Moldau und Wallachey beschaffen?

12) Man findet einige Örter, welche den Bischofthümern tributär gewesen, aber man weiß nicht, wie lange Zeit diese zinsbar geblieben und wie sie geheißen.

13) Unter der Regierung des Caroli Magni nahmen sie die Christliche Religion an. Man weiß aber nicht wie und durch wen? und was für eine Regierung diese Länder gehabt haben.

14) Man schreibt, daß der Fürst der Moldau in das Florentinische Concilium einen Abgesandten geschickt, aber die Partikularitäten hievon sind unbekannt.

S. 698

(Schwarze Kirche, Tq 166/72, S. 691f. und 697f. Abschrift Trausch<sup>1)</sup>)

<sup>1</sup> Trausch fügt hinzu: E copia Joannis Bohm, Notarii Coron. a. 1753 denati descriptum. Die Antwort auf die vorstehenden 14 Fragen ist noch in Handschrift vorhanden unter dem Titel: „Illustratio Articulorum quorundam historicorum rem et Historiam Valachorum concernentium“, woraus Sulzer in der Gesch. des Transalp. Daciens, III 570—576 u. Engel in seiner Gesch. der Walachei, I 63—65 einige Stellen mitteilen, Vgl. Nachträge zu Sciverts Nachrichten von Siebenbürg. Gelehrten, Art. *Filstich* u. *Thomas Tartler*.

## III.

S. 1 *Catalogus Librorum e quibus Excerptiones factae ad Historiam Moldaviae et Valachiae pertinentes*Bonfinii Rerum Hungaricarum <sup>1</sup>Cromeri Historia Polonica <sup>2</sup>Nicol. Istvanfii Regni Hung. Historia <sup>3</sup>Alex. Guagnini Rerum Polonicarum <sup>4</sup>Io. Betlenij de rebus Transylvanicis <sup>5</sup>Simonis Reinigeri Florus Polonicus <sup>6</sup>Io. Nadangi Florus Hungaricus <sup>7</sup>Vespasiani Kochowski Annal. Polon. Climacter <sup>8</sup>Christophori Hartknoch de Replca Polon.<sup>9</sup>Petri Ransani Epitome rerum Hung.<sup>10</sup>\* *Georgii à Richerdorf Moldaviae Corographia* <sup>11</sup>Io. Ferdinandi Bezamb. Notitia Hungariae antiquo modernae <sup>12</sup>Andreae Maxim. Fredro Gestorum Populi Poloni sub Henrico Valesio <sup>13</sup>

<sup>1</sup> Antonus Bonfinius, *Rerum Ungaricarum decades quatuor cum dimidia*, Basileae, 1568 (erste vollständige Ausgabe); editio princeps durch den Bistritzer Martin Brenner, Basel, 1543 (nur drei „Dekaden“; deutsche Übersetzung: Basel, 1545); Gaspar Helli-Ausgabe: Klausenburg, 1565; andere Auflagen: Frankfurt, 1581. Hanau, 1606, Köln, 1690.

<sup>2</sup> Martin Cromer, *De origine et rebus Polonorum libri XXX*, Basileae, 1555; andere Auflagen: Basel, 1558, 1568, Köln, 1589; deutsche Übersetzung: Basel, 1562, polnische Übersetzung: Krakau, 1611; *Polonia sive de situ et gente Polonorum*, Coloniae, 1577; andere Ausgaben: Köln, 1578, 1589, 1594, Leyden, 1627, 1642, 1643.

<sup>3</sup> Nicolaus Isthvanffy, *Historiarum de rebus Ungaricis libri XXXIV*, Colonia Agripinae, 1622; andere Auflagen: Köln, 1685, 1724.

<sup>4</sup> Alexander Guagninus, *Rerum Polonicarum tomi tres*, Francofurti, 1581.

<sup>5</sup> Ioannes Bethlenius, *Rerum Transylvanicarum libri quatuor*, Cibinium, 1663; andere Ausgabe: Amsterdam, 1664; deutsche Übersetzung von Johannes Troster: *Das bedrängte Dacia*, Nurnberg, 1666.

<sup>6</sup> Simon Reiniger ist nur der Verleger der 5. Ausgabe von Joachimus Pastorius de (ab) Hirtenberg, *Florus Polonicus seu Poloniae Historiae epitome novae*, Gedani et Francofurti, Typis Simonis Reinigeri, 1679; vorherige Ausgaben: Leyden, 1641, 1642, Danzig, 1651, 1669, Frankfurt, 1659, Amsterdam, 1664.

<sup>7</sup> Ioannes Nadányi, *Florus Hungaricus*, Amstelodami, 1663; englische Übersetzung: London, 1664.

<sup>8</sup> Vespasianus Kochowski, *Annalium Poloniae Climacter*, I—III/, Cracoviae, 1683, 1688, 1698.

<sup>9</sup> Christophorus Hartknoch, *De Republica Polonica*, Jenae, 1678; andere Auflagen: Frankfurt und Leipzig, 1687, Leipzig, 1697, 1699.

<sup>10</sup> Petrus Ransanus, *Epitome rerum Hungaricarum*, Viennae, 1558; andere Ausgaben: Tyrnau, 1579, Frankfurt, 1600.

<sup>11</sup> Georgius Reichersdorffer, *Moldaviae, quae olim Daciae pars, Chorographia*, Viennae, 1541; andere Ausgaben: Wien, 1550, Köln, 1595, Frankfurt, 1600; in der Vorlage angekreuzt und unterstrichen; in der Folge werden die Anzeichnungen der Vorlage beobachtet, ohne Verweis in den Anmerkungen!

<sup>12</sup> Ioannes Ferdinandus Behamb, *Notitia Hungariae Antiquo-Modernae*, Argentorati, 1676.

<sup>13</sup> Andreas Maximilianus Fredro, *Gestorum Populi Poloni sub Henrico Valesio*, Dantisci, 1652; andere Auflagen: Danzig, 1659, Amsterdam, 1698.

- Samuelis Timon S. J. *Compendium Historiae Cumaniae seu Moldaviae et alia* <sup>14</sup>
- Nicol. Reusneri *Rerum Memorabilium in Pannonia sub Turcarum Imperatoribus a Capta Constantinopoli usque ad nostram aetatem gestarum* <sup>15</sup>
- Abraham Ortelij *Thesaurus Geographicus* <sup>16</sup>
- Historiae Bizantinae Corpus* <sup>17</sup>
- Laurentij Tolpentina *Origines et occasus Transyl.* <sup>18</sup>
- Salomonis Neugebaveri *Icones et Vitae Principum et Regum Poloniae* <sup>19</sup>
- Leonclavij *Annales Sultanorum Osmanidarum* <sup>20</sup>
- Stanis. Kubierzycki *Historiae Vladislai Poloniae et Sveciae Principis ad Excessum Sigismundi III. Poloniae Sveciaeque Regis* <sup>21</sup>
- Stanis. Krupztanowicz *Reipliae Polon.* <sup>22</sup>
- Herburti de Fulstin *Hist. Polon. Compendium* <sup>23</sup>
- \* *Laonicii Chalcocondilae (separatim) Graec. Lat.* <sup>24</sup>
- Marsili Danubius *Pannonico Mysicus* <sup>25</sup>
- Adolphi Brachelii *Historia sui temporis* <sup>26</sup>
- Rerum Hungaricarum Scriptores varii Historici Geographici* <sup>27</sup>
- Dacia vetus* <sup>28</sup>

<sup>14</sup> Samuel Timon S. J., *Imago Novae Hungariae*, Cassoviae, 1734 (cap. XIV: De Cumania sive Moldavia, cap. XV: De Transalpina sive Valachia, cap. XVI: Res memorabiles Valachiae, Moldaviae et Transsilvaniae); „alia“: *Epitome chronologica rerum Hungaricarum et Transsilvanicarum*, Claudiopoli, 1737, *Purpura Pannonica*, Tyrnaviae, 1717, *Synopsis novae chronologicae*, 1–III, Tyrnaviae, 1714–1715.

<sup>15</sup> Nikolaus Reusner, *Rerum memorabilium in Pannonia sub Turcarum imperatoribus... gestarum*, Francofurti, 1603.

<sup>16</sup> Abraham Ortelius, *Thesaurus geographicus*, Antverpiae, 1596 (Neuaufgabe der *Synonymia geographica*, Antverpiae, 1578) mit zahlreichen Ausgaben.

<sup>17</sup> *Historiae Byzantinae scriptores*, 1–XXXIX, Parisiis, 1618–1711; nachgedruckt Venedig, 28 Bde, 1722ff.

<sup>18</sup> Lorenz Töppelt (Toppeltinus); *Origines et occasus Transylvanorum*, Lugduni, 1667.

<sup>19</sup> Salomon Neugebauer (et A. Mylius), *Icones et vitae principum Poloniae*, Francofurti, 1620; andere Ausgaben: Frankfurt, 1626, 1640; deutsche Übersetzung: Frankfurt a. M., 1626, 1644.

<sup>20</sup> Johannes Leunclavius (Löwenklau), *Annales Sultanorum Otthmanidarum*, Francofurti, 1588.

<sup>21</sup> Stanislaw Kobierzycki, *Historia Vladislai principis usque ad excessum Sigismundi III.*, Dantisci, 1655; zweite Auflage: Danzig, 1659.

<sup>22</sup> Stanislaw Krzysztanowicz, *Respublica sive status Poloniae*, Lugduni, (1606?), andere Ausgaben: Leyden, 1627, 1642, 1697.

<sup>23</sup> Ioannes Herburtus de Fulstin, *Chronica sive historiae Polonicae compendiosa... descriptio*, Basileae, 1571; französische Übersetzung: Paris, 1573.

<sup>24</sup> Laonikos Chalkondyles, erste zweisprachige Ausgabe: Johann Balthasar Baumbach, Genf, 1615, Ausgabe A. Fabrotus: Paris, 1650, wiederholt Venedig, 1729.

<sup>25</sup> Luigi Ferdinando Marsili, *Danubius Pannonico-Mysicus*, 1–IV, Haag, Amstelodami, 1726.

<sup>26</sup> Johann Adolf Brahel, *Historia aut verius succincta epitome historiae annorum 34 nempe ab anno 1618 usque ad annum 1649*, Coloniae, 1650; editio secunda ab anno 1618 ad 1652, Coloniae, 1652.

<sup>27</sup> *Rerum Hungaricarum Scriptores varii historici, geographici*, Francofurti, 1600 (Ausgabe J. Bongars).

<sup>28</sup> Franciscus Fassehing S. J., *Vetus Dacia ex Probatis Scriptoribus deprompta*, Claudiopoli Transilvaniae, 1725.

Adolphi Brachelij et Christiani Adolphi Thuldeni ab Anno 1618 usque ad 1660 <sup>29</sup>

Effigies Ducum et Regum Hungariae <sup>30</sup>

S. 17 Andronicus Paleologus Interprete Petro Possino S. J. <sup>31</sup>

Christophori Besoldi S. J. Historia Constantinopolitano Turcia <sup>32</sup>

Io. Vincentij Luchesini Hist. sui Temporis <sup>33</sup>

Volfgangi Bethleni Historia <sup>34</sup>

Bernardi Vapovii Rerum Polonicarum et de rebus Moldavicis et Valachicis <sup>35</sup>

Marci Antonii Cocii Sabellici de Dacis ante Regem Decebalum et tempore Decebali <sup>36</sup>

Martini Szent-Ivani S. J. de Valachis et Moldavis <sup>37</sup>

Matthaei Milesii Historia Valachiae et Moldaviae seculo XV. ex Germanico Manuscripto in latinum traducta <sup>38</sup>

\* Io. Cluveri Historiarum totius Mundi Epitome <sup>39</sup>

\* Abrahami Bucnotzeri Index Historico-Chronologicus <sup>40</sup>

\* Nicetae Chroniatae Historia <sup>41</sup>

\* Joh. Zonarae Historia <sup>42</sup>

<sup>29</sup> *Historia universalis rerum notabilium ubique pene terrarum gestarum* per Adolphum Brachelium, I et II partibus ab anno 1618 usque ad annum 1651 comprehense, inde vero usque ad annum 1660 per Christ. Adolph. Tuldenum, III, IV, V, VI partibus continuata, Coloniae, 1661.

<sup>30</sup> Unbekannt, vielleicht: Christophorus Parschitius, *Tabella Hungariae Ducum et Regum Christianorum*, Wittenbergae, 1702.

<sup>31</sup> P. Possinus (Poussines) gab die Geschichte der Kaiser Michael VIII. und Andronikos II. von Georgios Pachymeres erstmals in Rom 1666–1669 heraus, wiederholt in Paris, 1673, 1685 und Venedig, 1729.

<sup>32</sup> Christophorus Besoldus, *Historia Constantinopolitana*, Argentorati, 1634.

<sup>33</sup> Ioannes Viuentius Luechesinius, *Historiarum sui temporis ab Noviomagensi pace tomi III*, Romae, 1725–1728.

<sup>34</sup> Wolfgang Bethlen, *Historiarum Pannonico-Dacicarum Libri X*, In aere Kreusch Trausylvanae, (1690).

<sup>35</sup> Bernard Wapowski, *Fragmentum Sigismundi Regis Poloniae res gestas Cromeri descript. posteriores continuans*, Colouuae, 1589 (vgl. M. Cromer, *Polonia*); die vollständige Ausgabe seiner Chronik erfolgte erst im 19. Jh.

<sup>36</sup> Marcus Antonius Coccius Sabellicus, *Rapsodie historiarum seu Enneadum ab Orbe Conditio ad Annum Salutis Humanae 1504 libri 92*, Venetiis, 1498–1504; zweite Auflage: Paris, 1509, vollständige Ausgabe seiner Werke: Basel, 1538, 2 Bde.

<sup>37</sup> Martin Szent-Ivany S. J., *Curiosa et Selectiora Variarum Scientiarum Miscellanea*, Tyrnaviae, 1691, 1696, 1697, 1702; *Dissertatio paratipomenica rerum memorabilium Hungariae*, Tyrnaviae, 1699, 1700.

<sup>38</sup> Eine Arbeit von Matthias Miles mit diesem Titel ist unbekannt sondern nur *Siebenbürgischer Wurg-Engel oder Chronikalischer Anhang des 15. Seculi*, Herman-Stadt, 1670 mit vielen Angaben zur Geschichte der Moldau und Walachei im 16. Jh., die Fälschung wahrscheinlich zusammengesaßt und ins Lateinische übersetzt hat.

<sup>39</sup> Johann Cluver (Cluverus), *Epitome historiarum totius mundi a prima rerum origine usque ad a.C. 1630*, Lugdunum Batavorum, 1631; andere Auflagen und Fortsetzungen: Leyden, 1637, 1639, 1640, 1645, 1649, Hildesheim, 1640.

<sup>40</sup> Abraham Buehholzer, *Chronologia, hoc est annorum supputatio*, Gorlicii 1585 mit vielen Neuauflagen, ab 1599 unter dem Titel *Index Chronologicus*, oder *Isagoge Chronologica* (bis 1634 fortgesetzt von seinem Sohn Gottfried).

<sup>41</sup> Nicetas Akominatos (Choniates), Erstausgabe: Hieronymus Wolf, Basel, 1557, wiederholt o. O., 1593. Lateinische Übersetzung von Wolf, Paris, 1567, Frankfurt a.M., 1578; im Pariser Corpus hg. von Anuibile Fabrotus, 1647, wiederholt Venedig, 1729.

<sup>42</sup> Johannes Zonaras, erste zweisprachige Ausgabe: H. Wolf, 3 Bde, Basel, 1557; im Pariser Corpus hg. von C. Ducangius, 2 Bde, 1686/87, wiederholt Venedig, 1729; lateinische Übersetzung: *Corpus Universae historiae praesertim byzantinae*, Lutetiae, 1567; wiederholt: Frankfurt a. M., 1568.



Polonia defensa contra Barctajum Anonymi<sup>43</sup>

\* *Marci Fuchsij* Pastoris Coronensis Chronica manuscripta Principum Valachiae et Moldaviae<sup>44</sup>

\* *Danielis Nekesch* Chronica manuscripta<sup>45</sup>

\* *Martini Schuleri* Diarium mscriptum<sup>46</sup>

\* *Michaelis Seibergi* mscripta<sup>47</sup>

\* *Historia Valachica atque Moldavica*<sup>48</sup>

\* *Conradi Samuelis Schurzfleischa* Historia Ivani Moldaviae Principis<sup>49</sup> Anonymi natione Valachi<sup>50</sup>

\* *Michaelis Veissij* Judicis Coronensis<sup>51</sup>

\* *Andreae Hegies* Senatoris Coronensis<sup>52</sup>

\* *Hieronimi Ostermejeri* civis Coronensis<sup>53</sup>

\* *Simonis Nosneri* Pastoris Heltemsis<sup>54</sup>

\* *Petri Bamfi* Civis Coronensis<sup>55</sup>

Historia Manuscripta Principum Valachiae et Moldaviae<sup>56</sup>

\* *Pauli Piasecij* Episcopi Praemisliensis in Polonia Chronica<sup>57</sup>

Jean Hubner Histoire Politique où l'on erit (!) aussi l'Histoire de Valachie, de Moldavie et des Cumans<sup>58</sup>

Memoires Historiques et Politiques de la Maison d'Autriche<sup>59</sup>

Moreri Dictionaire Historique<sup>60</sup>

<sup>43</sup> (Opalinski Lukasz), *Polonia defensa contra Barclajum*, Dantisci, 1648, (Antwort auf J. Barclays *Judicium de Polonia*, Leyden, 1642).

<sup>44</sup> Marcus Fuchs, *Chronica rerum ab Ungariae regis, Transilvaniae, Valachiae, Moldaviaeque principibus atque vayvodis ab anno Christi ad 1619 usque gestarum seriem continens*, Auszüge in *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt*, (ab nun *Quellen* zit.) IV, Kronstadt, 1903, S. 73–86; V, Kronstadt, 1909, S. 267–373. Vollständige Ausgabe mit späteren Nachträgen und Ergänzungen: Joseph Trausch, *Chronicon Fuchsio-Lupino-Ottardinum sive Annales hungarici et transilvanici*, I–II, Konstadt, 1847/48.

<sup>45</sup> Daniel Nekesch-Schuller, *Chronik (1421–1664)*, in *Quellen*, IV, S. 219–291.

<sup>46</sup> Martin Schuller, *Diarium (1642–1691)*, ebenda, VI, Kronstadt, 1915, S. 72–76.

<sup>47</sup> Michael Seybriger, *Kurze historische Anmerkungen*, ebenda, V, S. 436–444.

<sup>48</sup> Wahrscheinlich Filstichs *Tentamen Historiae Valachiae*.

<sup>49</sup> Johann Kirchbach, *Ivonias*, praeside Conrado Samuele Schurzfleischio publice consideratus a Ianne Hauboldo Kirchbach, 15. Maii 1672 in auditorio maiori, Lipsiae, 1672.

<sup>50</sup> Filstichs Übersetzung des *Letopiseful Cantacuzinesc*.

<sup>51</sup> Michael Weiss, *Liber annalium raptim scriptus (1569–1612)*, in *Quellen*, V, S. 140–263.

<sup>52</sup> Andreas Hegyes, *Diarium (1603–1617)*, ebenda, S. 449–594.

<sup>53</sup> Hieronymus Ostermayer, *Historien von 1520. Jahr bis Anno 1561*, ebenda, IV, S. 496–522; *Fortsetzung der „Historien“ (1562–1570)*, ebenda, V, S. 138–140.

<sup>54</sup> *Res actae quaedam in partibus Hungariae et Transilvaniae consignatae* a Simone Nösnero pastore Ecclesiae Heltvinensis, ebenda, IV, S. 154–174.

<sup>55</sup> Peter Banfi, *Tagebuch (1599–1616)*, ebenda, V, S. 417–532.

<sup>56</sup> Vgl. Anm. 48.

<sup>57</sup> Paulus Piasecius, *Chronica gestorum in Europa singularium (1571–1645)*, Cracoviae, 1645; andere Ausgaben mit Fortsetzungen, bis 1648: Krakau, 1648, Amsterdam, 1649; bis 1650: Amsterdam, 1650. Im Manuskriptennachlaß Filstichs haben sich *Excerpta ex Pauli Piasecii Chronica* (Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/3) erhalten, die sich anschließend auf die Moldau und Walachei beziehen.

<sup>58</sup> Unbekannte französische Fassung der *Kurzen Fragen aus der politischen Geschichte*, Leipzig, 1702 ff. Johannes Hübners.

<sup>59</sup> Unbekannt.

<sup>60</sup> Louis Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*, Lyon, 1674ff.

- Foresti Mappamondo Istorico <sup>61</sup>  
 Simpliciano Bizozeri La sagra Lega contrò la Potenza Ottomana <sup>62</sup> /  
 Ascanio Centorio Commentarij della guerra di Transilvania <sup>63</sup>  
 s. 2 Paolo Gioivo Istorie del suo tempo <sup>64</sup>  
 Histoire des Grands Visirs Mahomet Cropoli Pacha et Ahimet Procoli  
 e des trois derniers Grands Seigneurs <sup>65</sup>  
 Constantino Belli Istoria dell'Imperio ottomano tradotta dal Francese <sup>66</sup>  
 Istorià degl'avenimenti dell'armi Imperiali contrò ai Ribelli et Ottomani <sup>67</sup>  
 Gio. Luig. Zani Lettere <sup>68</sup>  
 Casimiro Freschot Istoria d'Ungheria <sup>69</sup>  
 Istoria di Moscovia <sup>70</sup>  
 Mohamet Istorico Turco <sup>71</sup>  
 Beregani Istoria delle guerre d'Europa <sup>72</sup>  
 Histoire del Conte Tekeli <sup>73</sup>  
 Memoires pour servir a l'Histoire universelle de l'Europe <sup>74</sup>  
 Salmon Stato Presente di tutti i Paese del Mondo <sup>75</sup>  
 Origine del Danubio <sup>76</sup>  
 Natali Conti Historie de'suoi tempi <sup>77</sup>  
 Gio. Battista Adriani Istoria <sup>78</sup>  
 Histoire Generale de l'Europe <sup>79</sup>

<sup>61</sup> Antonio Foresti, *Mappamondo istorico*, I—III, Parma, 1690/91; andere Ausgaben: Venedig, I—IX, 1697—1714, deutsche Ausgabe: Augsburg, 1722.

<sup>62</sup> Simpliciano Bizozeri, *La Sagra Lega contro la Potenza Ottomana*, I—II, Milano, 1690, 1700.

<sup>63</sup> Ascanio Centorio de gli Hortensii, *Commentarii della guerra di Transilvania*, Vinea, 1565.

<sup>64</sup> Paulus Jovius (Gioivo), *Historiarum sui temporis libri XLV*, Firenze, 1550—1552; andere Ausgaben: Paris, 1558—1560, Basel, 1578; italienische Übersetzung: Venedig, 1560, deutsche Übersetzung: Basel, 1560, Frankfurt 1570.

<sup>65</sup> (François de Chassepol), *Histoire des grands visirs Mahomet Coprogli et Ahmet Coprogli Pacha*, I—II, Paris, 1676; zweite Ausgabe: ebenda, 3 Bde, 1679.

<sup>66</sup> *Istoria dello stato presente delle'imperio ottomano*. Composta prima in lingua Inglese dal Sig. Ricaut Tradotta poscia in Francese dal Sig. Briot: E finalmente transposta in Italiano Da Costantin Belli, seconda editione, Venezia, 1673.

<sup>67</sup> *Historia degl'avenimenti dell'armi imperiali contro a ribelli et ottomani*, Venetia, 1687 (Verfasser: Gio. Battista Chiarello).

<sup>68</sup> Unbekannt.

<sup>69</sup> Casimiro Freschot, *Idea generale del regno d'Ungheria*, Venetia, Bologna, 1684; *Ristretto dell'istoria d'Ungheria*, Bologna, 1688, Napoli, 1687 Milano, 1688.

<sup>70</sup> Unbekannt.

<sup>71</sup> Unbekannt.

<sup>72</sup> Nicola Beregani, *Historia delle guerre d'Europa dalla comparsa dell'armi ottomane nell'Ungheria*, Venetia, 1698; deutsch: Augsburg, 1700.

<sup>73</sup> (Jean Le Clerc), *Histoire d'Emeric, Comte de Tékély*, Cologne, 1693/4.

<sup>74</sup> (Hyacinthe Robillard d'Avrigny), *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe depuis 1600 jusqu'en 1716 avec des réflexions et des remarques critiques*, I—IV, Paris; zweite Ausgabe: Paris, 1731.

<sup>75</sup> Salmon Thomas, *Lo Stato presente di tutti paesi e popoli del mondo, naturale, politico e morali*, I—XXVII, Venezia, 1731—1766.

<sup>76</sup> Pietro Francesco Govoni, *L'origine del Danubio. Chronica Ungara e Turchesa*, Norimberga, 1685; zweite Ausgabe: Bologna, 1685.

<sup>77</sup> Natale Conti, *Universae historiae sui temporis libri XXX*, nunc primum in Germania editi, Argentorati, 1612.

<sup>78</sup> Giov. Battista Adriani, *Istoria de'suoi tempi dall'anno 1536 all'anno 1574*, Firenze, 1583; andere Ausgaben: Venedig, 1583, 1587.

<sup>79</sup> Unbestiumbar.

Sansovino Origine e guerre de'Turchi <sup>80</sup>

Guerra di Constantinopoli fatta da'Veneziani e Francesi per la restituzione degl'Imperatori Comneni <sup>81</sup>

Maurizio Nitri Ragguagli dell'Ultimo guerre di Transil. e d'Ungheria <sup>82</sup>

Giorgio Tomasi Istoria delle guerre e rivoluzioni d'Ungheria e di Transil. <sup>83</sup>

Histoire des revolutions de Pologne <sup>84</sup>

Sagredo Imperatori ottomani <sup>85</sup>

Svidino Istorico Turco <sup>86</sup>

Marco Antonio de Chiaro Istoria della Valachia <sup>87</sup>

Vanelli Empereurs Turcs <sup>88</sup>

Ricaut Empire Ottoman <sup>89</sup>

Anecdotes Ottomanes <sup>90</sup>

(Schwarze Kirche, Tq 166, ohne Nummer und Seitenangabe im Sammelband, sehr schöne Schrift des 18. Jhs.)

IV.

	<i>Historischer Transport</i>	Bogen	à	den.	
1)	Excerpta aus M. Fuchsi Chronie. : . . .	macht 15	—	18.	S. 1
2)	„ aus 6 Manuscript. nemlich G. Veiss <sup>1</sup> Hegies, Nösner, Bamffi, Ostermeyer, einem Anonymo <sup>2</sup> :	macht 15	—	18.	
3)	„ aus Piasecii Chronica : . . .	macht 30	—	18.	
4)	„ aus 3 Manuscript. n.D. Nekesch, M. Schuller u. Seybergers Diario, item 3 Auctoribus J. Bethlen, Schurzfleisch u. Reiches dörffer :	macht 19½	—	18.	

<sup>80</sup> Francesco Sansovino, *Dell'istoria universale dell'origine el impeto de Turchi*, Venetia, 1560 ff.

<sup>81</sup> Unbekannt Übersetzung einer Chronik des 4. Kreuzzuges.

<sup>82</sup> Mauritio Nitri, *Ragguaglia dell'ultime guerre di Transilvania et Ungheria*, Venetia, 1666.

<sup>83</sup> Giorgio Tomasi, *Delle guerre et rivolgimenti del regno d'Ungheria e della Transilvania con successi d'altre parti*, Venetia, 1621.

<sup>84</sup> *Histoire des revolutions de Pologne*, par Georgeon et Jean-Jaques Poullin, revue par l'abbé P.-Fr. Guyot Desfontaines, I—II, Paris, Amsterdam, 1735; englische Ausgabe: London, 1736, italienische: Venedig, 1737.

<sup>85</sup> Giovanni Sagredo, *Memorie istoriche de monarchi ottomani*, Venetia, 1673, mit zahlreichen Neuauflagen und Übersetzungen.

<sup>86</sup> Vinc. Bratutti, *Chronica dell'origine e progressione della casa ottomana composta da Saidino Turco*, I, Vienna, 1649, II, Madrid, 1652.

<sup>87</sup> Anton-Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venezia, 1718. Im Handschriftennachlaß Filstichs befinden sich Auszüge daraus in deutscher Sprache (Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/2).

<sup>88</sup> Vanel, *Abrcgé nouveau de l'histoire générale des Turcs*, I—II, Paris 1689; andere Ausgaben: Paris, Amsterdam, 1697, Bruxelles, 1704.

<sup>89</sup> Paul Ricaut, *Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman*, Paris, 1670. mit zahlreichen Neuauflagen; französische Übersetzung der Darstellung: *The present state of the Ottoman Empire*, London, 1668 ff.

<sup>90</sup> (M<sup>me</sup> de Gomez), *Anecdotes ou Histoire secrète de la Maison Ollomane*, Amsterdam, I—II, 1722; III—IV, 1740. Die letzten drei Titel sind von einer andern Hand geschrieben.

<sup>1</sup> Richtig muß es „M. Veiss“ heißen.

<sup>2</sup> Wahrscheinlich die Fortsetzung der Chronik Ostermeyers, vgl. Beilage III, Anm. 53.

5)	Excerpta aus Cluerei Historia und des Buchholzerii Chronologia :	macht	14 1/2	—	18.
6)	„ aus dem Zonara u. Niceta : . . .	macht	16	—	18.
7)	„ aus dem Nicephoro <sup>3</sup> u. Lao- nico : . . . . .	macht	18	—	18.
8)	„ aus Charionis Chronica <sup>4</sup> : . . .	macht	23	—	18.
9)	„ aus 8 Auctoribus neml. dem Aenea Syluio <sup>5</sup> , Dubrauiio <sup>6</sup> , Chronica Templi Cor. <sup>7</sup> , Czigleri Dacia <sup>8</sup> , Collberg <sup>9</sup> , Frank <sup>10</sup> , Pápai <sup>11</sup> und Cellario <sup>12</sup> : . . .	macht	12	—	18.
10)	„ de Simeonibus Bello Tranico <sup>13</sup> :	m.	20	—	18.
11)	„ Schmeizelii Hist. Mscpt. <sup>14</sup> : . . .	m.	25	—	18.
	„ <i>schlecht geschriebene u Verworf- fene Annal. Templi Coronensis</i> :		9		nihil.
12)	„ ex Otrokocsio <sup>15</sup> . . . . .				18.

<sup>3</sup> Nikephoros Gregoras: lateinische Übersetzung mit Zonaras, Niketas Akominatos, Chalkondylas, Paris, 1567, Frankfurt a.M., 1578; griechische Teilausgaben: H. Wolf, Basel, 1562, J. Boivinus, Paris, 1702, 2 Bde, wiederholt Venedig, 1729.

<sup>4</sup> Joh. Carion veröffentlichte seine *Chronica* erstmals im Jahre 1532. Nach dem Tode Carions (1537) erfuhr seine Chronik zahlreiche Neuauflagen und Fortsetzungen, insbesondere durch Philipp Melanchthon (1558 und 1560) und seinen Schwiegervater Kaspar Peucer (1562 und 1566); die erste deutsche Übersetzung erschien 1573. Die von Filstichl genachten Auszüge stammen von einer dieser späteren Ausgaben, weil nur diese Nachrichten über die Rumänen enthalten.

<sup>5</sup> Aeneas Sylvius Piccolomini (Papst Pius II.), *Opera omnia*, Basileae, 1551; andere Ausgaben der ganzen Schriften: Helinstadt, 1699, 1700, Frankfurt und Leipzig, 1707.

<sup>6</sup> Jan Dubravius, *Historiae regni Bohemiae libri XXXIII*, Prostrannae, 1552; andere Ausgaben: Basel, 1575, Hannover, 1602, Frankfurt, 1687.

<sup>7</sup> *Annales Templi Coronensis (1141–1571)*, in Jacobus Bongarsius, *Rerum Hungaricarum scriptores varii historici, geographici*, Francofurti, 1600, S. 591ff.; letzte Ausgabe in *Quellen*, IV, S. 1–10 (*Breve chronicon Daciae*).

<sup>8</sup> Martin Ziegler, *Collectanea historica*, von dieser Handschrift hat sich bis heute nur der erste Teil, *De Dacia*, erhalten (Schwarze Kirche, Tq 180/1, S. 1–6, Originalhandschrift); J. Trausch fuhr noch die vollständige Handschrift an, *Schriftsteller Lexikon*, III, S. 542.

<sup>9</sup> Ehregott Daniel Colberg, *Delineatio monarchiae Sueo-Gothicae*, Greifswald, 1686.

<sup>10</sup> Valentin Franck von Franckenstein, *Breviculus originum nationum et praecipue Saxonicae in Transylvania*, Cibinii Transylvanorum, 1696; im selben Jahr erschien in Hermannstadt eine deutsche Übersetzung davon und lateinische Ausgaben in Klausenburg und Helmstadt, Danzig, 1701.

<sup>11</sup> Franciscus Pariz Pápai, *Rudus redivivum*, Cibinii, 1684; Zurich, 1723.

<sup>12</sup> Andreas Cellarius, *Regni Poloniae, magnae ducatus Lituaniae omniumque regionum juri Polonico subiectorum novissima descriptio*, Amstelodami, 1659; oder Christophorus Cellarius, *Breviarum antiquitatum Romanarum*, Magdeburgicae, 1722.

<sup>13</sup> Franciscus Antonius de Simeombus, *De Bello Transylvanico et Pannonico libri sex*, Romae, 1713.

<sup>14</sup> Martin Schmeitzel, *Collegium in res Transylvanicas praelectum*, oder *Entwurf der vornehmsten Begebenheiten in Siebenburgen*, oder *De rebus Transylvanicis historicum absolutum*, oder *Notitia Transylvaniae geographice, historice et politice*: Vorlesungen, die der gelehrte Kronstädter in Halle lange Jahre hindurch gehalten hat und die sich in zahlreichen Abschriften seiner Schüler in den Archiven von Braşov, Sibiu, Mediasch und Schaßburg erhalten haben.

<sup>15</sup> Foris Franc. Otrokócsius, *Originum Hungaricarum pars secunda*, Franequerae, 1693; ab hier beginnt die Handschrift Filstichs; am Raude von Nr. 12, 13 und 14 vermerkt Tartler: „den 21. Okt. expedirt“.

- 13) *Excerpta ex Petreji Cimbrorum et Gothorum originibus*<sup>16</sup>. . . 12.  
 14) „ *ex 7 Auctoribus vid. Ortelio redivivo*<sup>17</sup>, *Hornii Orbe Imperante*<sup>18</sup>, *Jonstonii historia*<sup>19</sup>, *Gradheleni Chronica Germ.*<sup>20</sup>, *anonymi descriptione Hungariae germ.*<sup>21</sup>, *Kreckwitzii descript. hung.*<sup>22</sup> et *Anonymi Status Valachiae et Moldaviae*<sup>23</sup> . . . . . 18.  
 15) „ *Dni Joh. Filst. Hist. Val. et Mold. Mscta*<sup>24</sup>, *Schwantzii Descript. Valach. Cis Alutanae Crajovae*<sup>25</sup>, *Timonis Epist. Histor.*<sup>26</sup>, *Samoscii Annalectibus Lapidum in Dacia*<sup>27</sup> . . . . . 35.  
 s. 1<sup>v</sup> 16) *Excerpta ex Thuani historia*<sup>28</sup>, I et II tom. . . . . bogen : 37.  
 17) *Excerpta ex Poppe Vaßilie Mscepto Valachico*<sup>29</sup>, *Principatus Valachiae brevis delineatio et ex Moldaviae*<sup>30</sup>,  
*Excerpt. ex bilantia hist. Politica Geropaldi*<sup>31</sup> . . . . . 11.

<sup>16</sup> Nicolaus Petreius, *Cimbrorum et Gothorum origines, migrationes, bella atque coloniae libris duobus recensitae*, Lipsiae, 1695.

<sup>17</sup> Hieronymus Ortelus, *Ortelius redivivus et continuatus*, I—II, Frankfurt am Mäyn, 1665.

<sup>18</sup> Georgius Hornius, *Orbis Imperans*, Lugduni Batavorum, 1668; andere Ausgaben: Frankfurt und Leipzig, 1693.

<sup>19</sup> Joannes Jonston, *Historia Universalis*, Lugdunum Batavorum, 1633; andere Auflagen: Leyden, 1638, Amsterdam, 1641, 1644, 1667, 1690. *Horae subsecivae seu rerum orbe gestarum idea*, I—II, Lissa, 1639. *Theatrum universale*, Frankfurt, 1650. *Polyhistor seu rerum gestarum series*, Jenae, 1660. *Polyhistor continuatus*, Jenae, 1667. *Historia civilis et ecclesiastica*, Frankfurt, 1678, 1690.

<sup>20</sup> Joh. Gradelehnus, *Hungarische, Sibenbürgische, Moldau-Walach, Türck-Tartar-Persian- und Ventianische Chronica*, Franckfurt am Mayn, 1665.

<sup>21</sup> *Neue Vngarische vnd Siebenbürgische Chronick*, Franckfurt am Mayn, 1664; *Turckische und Ungarische Chronica*, Nürnberg, 1665.

<sup>22</sup> Georg Kreckwitz, *Totius Regni Hungariae superioris et inferioris accurata Descriptio*, Franckfurt und Nürnberg, 1685, 1686, 1688; *Totius principatus Transylvaniae Accurata Descriptio*, Nürnberg und Franckfurt, 1688.

<sup>23</sup> Wahrscheinlich *Staat von Siebenbürgen, Wallachey und Moldau*, o.O., o.J., vermutlicher Verfasser: Heinrich Ludwig Gude (gest. 1709).

<sup>24</sup> *Tentamen Historiae Valachicae*.

<sup>25</sup> Friedrich Schwanz von Springfels, *Kürze Erklärung und Bericht über die diesseith des Alth flusses gelegene funff Distrikte der Kayserlichen Valachey*, Handschriften in Bukarest, Sibiu, Braşov und Wien, erst im 20. Jh. herausgegeben; Tartler-Auszuge daraus: Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 152/9.

<sup>26</sup> Samuel Timon S. J., *Additamentum ad Imagines antiquae et novae Hungariae tribus epistolis ad Illustrissimum Dominum Liberum Baronum Petrum Apor*, (Cassoviae, 1735).

<sup>27</sup> Stephaus Zamosius (Szamoskózy István), *Analecta Lapidum vetustorum et nonnullarum in Dacia antiquitatum*, als Anhang zu Wolfgang Lazius, *Reipublicae Romanae in exteris provinciis, bello acquisitis, constitutae, commentariorum libri duodecim*, Francofurti ad Moenum, 1598.

<sup>28</sup> Jacobus Augustus Thuanus (Jacques-Auguste de Thou), *Historiarum sui temporis libri VI (1543—1607)*, I—V, Parisiis, 1604—1608, mit zahlreichen Neuaufgaben, Fortsetzungen und Übersetzungen.

<sup>29</sup> Die rumänische Chronik des Popa Vasile hat sich nicht erhalten, dafür aber viele Übersetzungen, die von sächsischen Gelehrten aus Kronstadt im 18. Jh. gemacht wurden, vgl. *Quellen*, VI, S. I—VI und 1—5.

<sup>30</sup> Unbekannt, möglicherweise ein Teil aus der im Original erhaltenen Handschrift Filstichs *Excerpta Patriae vicinarumque Regionum Historiam concernentia*, Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 125.

<sup>31</sup> Antonio Geropoldi, *Bilancia historico-politica dell'Imperio Ottomanno overo Arcani reconditi del maomettismo*, In Venetia, 1686.

18) Excerpt. ex Thuani Historia Tom III . . . . .	65.
19) Excerpta ex Olahi Hungaria <sup>32</sup> et Mich. Sigleri Chronologia <sup>33</sup>	09.
20) 1) Oratio Joh. Fillstichii de Hist. Valach. <sup>34</sup>	
2) Schurzfleischii Dissertatio <sup>35</sup>	
3) Additamenta <sup>36</sup>	
4) Schurzfleischii Dacia Consularis <sup>37</sup>	
5) Joh. Francisci Memorabilia Daciae <sup>38</sup> . . . . .	26.
21) Excerpta ex Thuani tom. IV . . . . .	27.
22) Excerpt. ex Molleri Dissertatione <sup>39</sup>	
ex Kelpii Disputatione <sup>40</sup>	
ex Fragmentis 3 Manuscript. <sup>41</sup>	
ex Hustii Jurisprud. <sup>42</sup> . . . . .	8.
item Mikesi Litterae ad Spotárum <sup>43</sup> . . . . .	3.
23) Tres Excerpta ex D. Herrmanni Annalib. <sup>44</sup>	
ex Veissi Descript. Daciae <sup>45</sup>	
ex Anonymi Historia <sup>46</sup> . . . . .	11 1/2
24) Tres : Motus Tökellii et Rakoczii, item Veterani Clades apud	
Lugos et Greissingii Relatio de Rakoczii rebus <sup>47</sup> . . . . .	10 1/2
24) Illustratio Artic. Histor. Valach. Hist. concernent. . . . .	22 1/2
(Schwarze Kirche, Tq 166 ohne Nummer und Seitenangabe im Sammel-	
band <sup>48</sup> )	

<sup>32</sup> Nicolaus Olahus, *Hungaria*, in Bel Mathias, *Adparatus ad Historiam Hungariae, Posenii*, 1735, S. 1—42.

<sup>33</sup> Michael Sigler, *Chronologia rerum hungaricarum, transilvanicarum et vicinarum regionum libri duo*, in M. Bel, *a.a.O.*, S. 43—88.

<sup>34</sup> Vgl. Einleitung Anm. 31

<sup>35</sup> C. S. Schurzfleisch, *Ungarica publice explicabunt Conradus Samuel Schurzfleisch et Andreas Eccard Ungarus, Wittenbergae*, 1672.

<sup>36</sup> Vgl. Anm. 26; Anm. 35 und 36 ergeben sich aus der *Illustratio*!

<sup>37</sup> Johannes Francisci, *Dacia Consularis*, Wittebergae, 1690

<sup>38</sup> Thomas Scharsius, *Memorabilia aliquot Transsylvaniae*, Wittebergae, 1690.

<sup>39</sup> Daniel Guilielmus Mollerus, *Dissertatio Historico-Geographica de Transylvania*, Altdorfii, 1700.

<sup>40</sup> Martin Kelp, *Natales Saxonum Transylvaniae*, Lipsiae, 1684.

<sup>41</sup> Unbestimmbar.

<sup>42</sup> Andieas Huszti, *Jurisprudentia Hungarico-Transilvanica*, Cibinii, 1742.

<sup>43</sup> In der Manuskriptensammlung Filstichs befindet sich *Extractum Litterarum in Vallachiam ad Illustiss. Dominum Spotare Mihály missarum a Comite Mikes Michály*, Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/4.

<sup>44</sup> David Hiermann, *Annales Rerum Ecclesiasticarum et Politicarum in Transylvania* (1659) mit zahlreichen Abschriften und Fortsetzungen (von Lukas Graffius bis Anfang des 18. Jhs.).

<sup>45</sup> Der Obrist-Wachtmeister und Ingenieur I. C. Weiss hat eine Beschreibung der Kleinen Walachei und Siebenburgens hinterlassen, woraus sich Tartler-Anzuge (vgl. Anm. 25) erhalten haben; eine Geschichte Daziens ist unbekannt

<sup>46</sup> Wahrscheinlich *Letopiseful Cantacuzinesc*.

<sup>47</sup> Unbekannt; möglicherweise *Tokhólys Einfall im Burzenland (1690—1691)*, in *Quellen* VI, S. 595—617, und Auszüge aus den zahlreichen Rákoczy-Schriften des Stadtpfarrers Marcus Fronius; der Verfasser der dritten Arbeit, Greißing, ist unbekannt; die „Verterani-Schlacht“ (1695) scheint eine Flugschrift zu sein.

<sup>48</sup> Joseph Trausch fugt hinzu: Joseph Teutsch in seinem 1754 verfaßten handschriftlichen „Verzeichniß einiger Schriftsteller, die von Ungarn und Siebenbürgen handln“ meldet uns: „Thomas Tartler, Pfr. in Tartlau, hat aus den meisten Auctoribus, so von Ungarn, Siebenbürgen u. Moldau geschrieben, wie auch aus vielen Manuscriptis eine Collection gemacht u. dem Waywoden in der Moldau überschicket“. Der vorstehende, vom Thomas Tartler eigenhändig begonnene und geendigte *Historische Transport* ist ausser Zweifel der Catalog wenigstens eines Theiles dieser Collection.



## V.

P.P.

Dero Schreiben haben wir erhalten, erfreuet uns dero wohlseyn und sagen Danck vor die höfliche aggratulation zu denen vorgewesten festiviteten<sup>1</sup>: reciproiren dergleichen gleichfalls auff spatte jahre. Das übrige werden Dieselben auß beyliegenden Zettel ersehen, der ich mit aller hochachtung verbleibe.

Die extracten derer historien haben wir richtig erhalten, verstehen auch, daß der überrest baldigst erfolgen wird, gleichwie wir dann solchen auch ehestens erwarten, so verlangen wir auch die Specification deren unkosten, damit wir solche übermachen können. Was unß derselbe übrigens wegen einer geschriebenen Wallachischen Historie<sup>2</sup>, welche nicht zu verkauffen seyn solle, zuschreibet, wolte ersuchen, solche abschreiben zu laßen und unß alsobald einen extract hieyon zu überschicken. Ein gleiches verlangen wir auch von der unß notificierten Teutschen Historie in transferirung in das lateinische<sup>3</sup>. Wür versichern unß dero Eyffers unß hierin falls zu conteniren: wo wir vor diejenige, so sich hiermit bemühen auch unsere erkantlichkeit machen werden. Übrigens haben wir noch auß der Wallachey von denselben eine Apotheken anverlanget, weilen aber diese bey unserer transmutation alldorten verblieben<sup>4</sup>, hier hingegen weder gute noch frische medicamenta zu bekommen und dennoch höchst nöthig seyn: als erahtete (!) vor gut und demselben profitable, wo ohne Zeit-Verlurst (!) ein Apotheker, wo nicht mit einer vollkommenen Apotheken, jedoch vor unseren hoff höchst nöthigen medicinen versehen hereingeschicket wurde, wir wolten solchem die behörige Privilegien ertheilen und kunten ihme wegen nähe des orts immer neue medicamenten nachgeschicket werden.<sup>5</sup>

Jassi, den 2<sup>ten</sup> Jenner 1743 Styl. Vet.

(Schwarze Kirche, Tq 166, S. 694, Abschrift aus dem 18. Jh.)

<sup>1</sup> Bezieht sich mit großer Wahrscheinlichkeit auf die Weihnachtsfeierlichkeiten, deren Hofzeremoniell zur Zeit der Fanarioten ein belesener Bojar eingehend beschrieben hat, vgl. Dan Simonescu, *Literatura românească de ceremonial. Condiția lui Gheorgachi, 1762*, Bukarest, 1939, insbesondere S. 115–118, 274–285 (Weihnachtszeremonien am Fanariotenhof).

<sup>2</sup> *Tentamen Historiae Valachicae*.

<sup>3</sup> Vgl. Beilage III, Ann. 38.

<sup>4</sup> Im Jahre 1741 gab es in Kronstadt vier Apotheken: Mylius, Albrich, Betzmann, Boltosch; im selben Jahr schickte Dr. Johann Traugott Sculen eine Apotheke nach Bukarest, vgl. Eduard Gusbeth, *Zur Geschichte der Sanitäts-Verhältnisse in Kronstadt*, Kronstadt, 1884 S. 119f., s. auch S. 145: Martin Schässburger geht 1741 mit der Seulerschen Apotheke nach Bukarest. C. Dapontes, der Leibarzt des Fürsten Constantin Maurocordatos berichtet unter dem 1. November 1739, daß zwei Ärzte aus Kronstadt in Bukarest eintrafen (Zeiler und Boltosch), *Ephemerides Daces*, hg. von E. Legrand, II, Paris, 1881, S. 393.

<sup>5</sup> Im Jahre 1743 ging kein Kronstädter Apotheker nach Jassy ab; hingegen befand sich seit 1740 der Kronstädter Apotheker Martin Flagner in der Moldau, E. Gusbeth, *a.a.O.*, S. 78; Karl Kurt Klein, *Von sächsischen Badern, Wundärzten und Apothekern in der Moldau*, in „Siebenbürgische Vierteljahrsschrift“, 59 (1936), 3, S. 238f. Robert Koch, *Medicii sași din secolul al XVIII-lea în orașele săsești ale Ardealului*, Klausenburg, 1928, S. 30 erwähnt eine andere Apotheke aus dieser Zeit in der Moldau, die einem gewissen Teutsch gehörte. S. noch V. Bologa, *Contribuțiunile la istoria medicinei în Ardeal*, Klausenburg, 1928; Pompei Gh. Samarian, *Medicina și farmacia în trecutului românesc*, Călărași, 1935; V. Mihordea, *Un medic francez la Curtea lui Constantin-Vodă Mavrocordat: doctorul Bertin (1741–1743)*, in „Revista Istorică“, XIX, 1933, S. 139–155.

## PIERRE LE GRAND DANS L'HISTORIOGRAPHIE ROUMAINE ET BALKANIQUE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

PAUL CERNOVODEANU

La fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le début du XVIII<sup>e</sup> représentent une période de mutations importantes dans l'histoire du Sud-Est européen. En effet, la confrontation séculaire entre l'Empire Ottoman et les Habsbourg, qui datait du temps de Charles Quint et de Soliman le Magnifique, se disputant la maîtrise dans le centre du continent, devait amener l'Etat chancelant des sultans, ébranlé dans ses fondements socio-économiques et miné par les contradictions intérieures, à s'acheminer vers un irrémédiable processus de déclin, obligé — à la suite de l'insuccès subi lors du siège de Vienne, — à s'incliner devant la manifeste supériorité de l'Autriche impériale, principale puissance de la ligue antiottomane et en même temps, la grande bénéficiaire du traité de Karlowitz.

L'équilibre politique des pays roumains ainsi que des peuples balkaniques avait été affecté par l'avance victorieuse des impériaux, qui au cours de l'année de pointe de leur offensive armée, c'est-à-dire en 1688, avaient pénétré dans la principauté valaque, conquis Belgrade et Niš et atteint Vidin sur le cours du Danube. Le courant d'opinion favorable à la monarchie des Habsbourg, manifesté au cours des dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle parmi les peuples opprimés du Sud-Est de l'Europe qui aspiraient à secouer le joug ottoman allait disparaître lorsqu'il devint évident que l'expansion militaire autrichienne ne poursuivait que des visées égoïstes et s'accompagnait partout d'une politique néfaste de prosélytisme catholique parmi les masses orthodoxes, ainsi que l'ont prouvé les pressions exercées sur la population roumaine de Transylvanie pour l'amener à accepter l'union avec l'église romaine. Ainsi, les inclinations pro-autrichiennes manifestées aux cours des années 1683—1688 par un érudit, tel Georges Brancovič, auteur d'un projet d'insurrection des Serbes de la Voïévodine, ou par Șerban Cantacuzène, hospodar de Valachie, autant que par d'autres chefs de haïdouks de Bulgarie, Macédoine, Bosnie et Herzégovine, allaient faire place pendant la suivante décennie à une nouvelle orientation vers un rapprochement avec la Russie, puissance coreligionnaire vers laquelle les peuples balkaniques se sentaient davantage attachés par des affinités d'ordre culturel et confessionnel<sup>1</sup>. Il est

<sup>1</sup> Voir les détails figurant dans notre étude *Bucarest. Important centre politique du sud-est européen à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup>*, dans « Revue des études sud-est européennes » IV (1966), n<sup>os</sup> 1—2, p. 148—151, ainsi que la bibliographie respective.

bien de préciser que si les tentatives de rapprochement avec l'Autriche des Habsbourg furent initiées, au début, par les Serbes et les Roumains, en échange les promoteurs du courant filorusse de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ont été, en premier lieu, les Grecs, particulièrement des éléments marquants des milieux ecclésiastiques et culturels, fidèles gardiens des traditions de Byzance. De nombreuses personnalités de haute érudition — comme les frères Sophronios et Joanikios Lihoudis, fondateurs de l'Académie slavo-greco-latine de Moscou en 1687, les médecins Jakobos Pylarinos, Jean Molivos Comnène, Michel Skendos Vanderbech, les savants Anastasios Kondoïdi, Anastasios Michel Nansius, Athanasios Skiados, Petros Skordylis et autres, sans compter les patriarches de Jérusalem, Dosithée et Chrysante Notara — ont contribué par leur action militante au renforcement des liens culturels entre la Russie, les Balkans et l'Orient orthodoxe, comme une prémisse d'un rapprochement d'ordre politique <sup>2</sup>.

En Russie — qui dès 1686 s'était ralliée à la Ligue anti-ottomane initiée par l'Autriche, mais s'était limitée à des opérations militaires d'importance mineure contre les Tartares de Crimée — les rênes du pouvoir arrivaient, à partir de 1689 entre les mains du jeune et énergique tsar Pierre Alekseïvitch.

Né le 30 Mai 1672, vieux style, Pierre qui avait régné depuis l'âge de 10 ans aux côtés de son frère Ivan V sous la peu scrupuleuse tutelle de leur sœur, la tsarevna Sophie, réussit à se dégager de l'emprise de la clique incapable qui sévissait dans les milieux du palais, soutenue par la classe des boyards conservateurs, et entreprend à partir de l'année 1689 une vigoureuse action de transformation dans l'essence de l'Etat russe, en contribuant au long de presque quatre décennies de règne à la modernisation de son pays et à son affirmation parmi les grandes puissances du continent. Soucieux d'imposer sa personnalité et de consolider son autorité par des actions de prestige, Pierre imprima aussitôt une vigueur accrue aux opérations militaires contre les Turcs et au bout d'une brève campagne victorieuse, se rendit maître de Azov, en s'assurant de la sorte une issue à la Mer Noire <sup>3</sup>. Les succès remportés par les Russes ne font qu'accroître les espérances d'émancipation des peuples balkaniques, tandis que les efforts pour arriver à une alliance — stimulés spécialement par Dosithée, le patriarche de Jérusalem — reviennent au cours de cette

<sup>2</sup> N. Kapterev, *Сношения иерусалимского патриарха Досифея с русским правительством*, Moscou, 1891, III + 359 p. + 91 p. (annexes); M. Simeonovski, *Братья Лихуды, опыт исследования истории просвещения XVII и начала XVIII веков*, St. Pétersbourg, vol. I—II, 1899; Șt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir in Rusia* (Dimitrie Cantemir en Russie), București, 1925, p. 109—110, doc. XXXVII; E. Winter, *Halle aus Ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18 Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 349—350, doc. 1 et *Die Pflege der West- und Südslavischen Sprachen in Halle*, Berlin, 1954, p. 150; Borje Knos, *Histoire de la littérature néogrecque... jusqu'en 1821*, Uppsala, 1962, p. 392—393, 458, 460—461, 477, 483; O. Căneai — P. Cernovodeanu, *Contribution à la connaissance de la bibliographie et de l'œuvre de Jean (Hiérolème) Comnène (1658—1719)* dans « *Balkan Studies* », 12 (1971) n<sup>o</sup> 1, p. 148, 150—151, avec la bibliographie afférente.

<sup>3</sup> Voir G. S. Ardeleanu, *Contribuții la istoria expedițiilor de la Azov* (Contributions à l'histoire des campagnes d'Azov), dans « *Studii* », IX (1956), n<sup>os</sup> 2—3, p. 91—106.

période aux dirigeants de la principauté valaque, c'est-à-dire à Constantin Brancovan et à son influent conseiller Constantin Cantacuzène<sup>4</sup>.

Des sources récemment révélées attestent que dès 1697, Georges le Castriote, émissaire du Prince de Valachie, avait proposé à Pierre Alekseïevitch une collaboration militaire contre les Tartares du Boudjak et se prévalant de « l'assentiment des très-saints patriarches, hauts prélats et évêques autant que d'autres respectables figures parmi les Grecs, Bulgares, Macédoniens, Albanais et différentes souches de Grecs ainsi que d'une vingtaine de personnages appartenant à la classe des grands boyards moldo-valaques »<sup>5</sup>, intercédait auprès du tsar pour qu'il se penchât sur les destinées des peuples du Sud-Est de l'Europe. La conclusion de la paix entre les Russes et les Turcs signée en 1700 laissa néanmoins intactes les espérances de libération des populations balkaniques dues à la Russie — espérances soutenues par une littérature messianique de prédictions et oracles qui présageait la délivrance de Constantinople de l'esclavage agaréen par un peuple à la chevelure blonde et venant du Nord. Ces espérances étaient à tel point vives, que l'on vit l'envoyé valaque auprès du tsar, le « tchaouche » David Corbea, originaire de Braşov, informer le chancelier Théodore Alekseïevitch Golovine, le 6 Décembre 1702, qu'une réunion s'était tenue à Bucarest où avaient participé le patriarche Dosithée, le hospodar Constantin Brancovan et les frères Constantin et Michel Cantacuzène « sollicités et incités... par le plus grand nombre de Grecs et Serbes, Bulgares, Albanais, Moldaves ainsi que par les Roumains de Transylvanie » d'intervenir « pour la libération des fidèles chrétiens qui subissent le joug de l'impie tyran ture et sont fort tourmentés par des hérétiques ennemis de l'Eglise orientale »<sup>6</sup>.

Les aspirations des Roumains et de leurs voisins du Sud du Danube, ignoraient pourtant les réalités du moment et n'auraient su, de même, déceler les vérités politiques. Car dans ses efforts pour affermir son prestige parmi les puissances continentales européennes, le tsar Pierre s'était proposé comme premier objectif une percée à la Mer Baltique, ce qui soulevait une opposition tenace de la part de la Suède qui, sous la conduite de son vaillant souverain Charles XII s'était avérée un adversaire des plus à craindre. Bien que la littérature de propagande, alimentée particulièrement par les milieux grecs résidant en Russie, essayait, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'accréditer la glorieuse destinée de Moscou, appelée

<sup>4</sup> G. Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse* (Contributions à l'histoire des relations roumaino-russes), Bucaresti, 1962, p. 114—119 etc.; L. E. Semenova, *Русско-валашские отношения в конце XVII—начале XVIII в.* Moscou, 1969, p. 68—103 etc.

<sup>5</sup> \* \* \* *Исторические связи народов СССР и Румынии в XV—начале XVIII в. Документы и материалы в трех томах*, Tome III, 1673—1711, Moscou, 1970, p. 114—118, doc. 31.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 176—183, doc. 51. Non seulement dans les milieux grecs, mais également dans la production littéraire sud-slave, la personnalité de Pierre a été évoquée dans de nombreux poèmes et pamphlets dont nous citerons, spécialement, ceux dus aux Croates Pavel Riter Vitezović (m. 1713) (*Geneticon sive fatum ex nominibus... Petri Alexievich, Moseorum imperatoris, Magnae Russiae monarchae*), Jerolim Kavanjin (1663—1714) de Split (*Osman*), Ignjat Gradić (1655—1728) (*Plan sjeverski, to jes pje vanje u hvalu moskovskoga Velikanstva*, 1710) ou au clere de Dubrovnik Stjepo Rusić (1685—1770) (*Peltar Alechstouich alliti Petnes slamegnia, dyelle i cesti Petra parvago Zarra i Samodarsza Russinskoga*, 1717), cf. Mita Kostić. *Култ Петра Великог међу Русима, Србима и Хрватима у XVIII веку* au dans «Историски часопис», Belgrade, VIII (1958), p. 96—97.

à représenter « une troisième Rome » — une analyse attentive des réalités historiques prouve qu'au cours de cette période, le « problème oriental » n'entraînait guère dans les préoccupations prioritaires du tsar, dont les principaux efforts étaient dirigés vers la Baltique, afin de neutraliser la dangereuse concurrence exercée par la Suède. L'option politique de Pierre est d'ailleurs clairement définie par la création, dans les parages limitrophes de la Baltique de la ville de Petersbourg et de sa désignation en tant que nouvelle capitale du pays. Aussi, ne faut-il voir dans la campagne du Prut — que les chrétiens des Balkans regardaient avec de grands espoirs, et qui, à vrai dire, n'était qu'une conséquence naturelle du retrait de Charles XII à Bender, en territoire turc — qu'un des multiples épisodes de la « guerre nordique ». A la suite des revers essuyés à Stănilești en 1711, le tsar s'en était tiré d'ailleurs avec une paix de compromis, en acceptant la rétrocession d'Azov et remettant à plus tard les échéances d'une politique orientale active, afin de sauvegarder les objectifs vitaux concentrés dans la Mer Baltique. Ce n'est qu'après la défaite de la Suède et la conclusion du traité de paix de Nystadt (1721) que le tsar de Russie allait tenter d'aborder à nouveau le problème oriental, mais cela, d'une manière quelque peu détournée, par une campagne périphérique déclenchée dans la région de la Mer Caspienne, ce qui laisse croire qu'une confrontation directe avec l'Empire ottoman lui semblait encore prématurée ?.

La personnalité marquante de Pierre et les implications de sa politique qui l'ont mis en contact avec les réalités existantes dans les pays roumains au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont assurément retenu l'intérêt de ses contemporains. Ainsi, dans l'œuvre de nos chroniqueurs, sa figure est présente, bien que rendue selon une optique s'écartant quelque peu de la vérité historique mais apte à servir plutôt les objectifs visés par les initiateurs de tels écrits. Il convient surtout de ne point omettre le fait que les milieux intellectuels des pays roumains s'étaient documentés sur la vie et les actions de Pierre le Grand, spécialement par la littérature grecque, dont les œuvres plus riches et plus variées s'inspiraient directement de l'activité déployée par le tsar dans de multiples directions.

Ce n'est toutefois pas sans une certaine surprise que l'on doit convenir qu'un intérêt réel pour la personnalité et l'œuvre de Pierre le Grand ne se manifeste dans les pays roumains qu'à partir de la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que la Russie apparaît comme le principal adversaire de l'Empire ottoman et que Pierre arrive à représenter un précurseur dans l'orientation anti-turque et de la lutte de libération des peuples des Balkans de sous la domination de la Porte, en revêtant ainsi un aspect de véritable symbole.

<sup>7</sup> Roger Roux, *Politique extérieure de Pierre le Grand (1699—1721)* dans « Revue d'histoire diplomatique », XII (1903), p. 182—215 ; T. K. Krilova, *Русско-турецкие отношения во время Северной войны* dans « Исторические записки », 1941, n<sup>o</sup> 10, p. 250—278 et *Русская дипломатия на Босфоре в начале XVIII века*, dans *ibidem*, 1959, n<sup>o</sup> 65, p. 249—277 ; В. Кафенхаус, *Северная война и Ништадтский мир*, Moscou—Leningrad, 1944, 80 p. ; В. Телпуховский, *Северная война 1700—1721. Полководческая деятельность Петра I*, Moscou 1946 ; Н. В. Самнер, *Peter the Great and the Ottoman Empire*, Oxford, 1949 ; \* \* \* *Очерки истории СССР, XVIII в., первая четверть*, Moscou, 1954, p. 608—617 et surtout S. F. Орежкова, *Русско-турецкие отношения в начале XVIII в.* Moscou, 1971, etc.



En considérant la production historique ayant circulé dans nos pays et qui se rapporte à la personne de Pierre I<sup>er</sup>, autant en langue roumaine qu'en grec, c'est un Θρίαμβος de louange qui en marque le début ; œuvre d'un poète anonyme, il avait été composé à l'occasion de la prise d'Azov en 1696, événement ayant suscité de grandes espérances dans le monde balkanique<sup>8</sup>. Deux ans plus tard, l'homme de lettres allemand Stanislav Reinhard Axtelmeyer faisait, dans un ouvrage de circonstance, l'éloge des actions entreprises par Pierre contre les Turcs dont il prédisait la fin à une date fort proche. Ainsi, dans *Das Moskowittische Prognosticon*... ou « Pronostic pour les Russes... jusqu'à cet empereur actuel... Pierre Aleksieïvitch le très puissant, auquel... le Seigneur a promis le pouvoir sur l'Orient et aussi sur le siège... de Constantinople », édité en 1698 à Augsbourg, l'auteur prévoit avec « certitude » la conquête de cette ville par les Russes ainsi que la libération du monde chrétien oriental du joug de la Sémilune. Cette œuvre de caractère messianique, destinée à des fins de propagande clairement définies, avait suscité l'intérêt du prince Constantin Brancovan ; aussi, l'année même de la parution de l'ouvrage, c'est-à-dire en 1698, se trouvant à Tîrgoviște, celui-ci disposa qu'il fut aussitôt traduit en langue grecque moderne. Le travail avait été confié à Michel Vizantios, clerc distingué et homme de lettres qui l'acheva au mois de mai 1699 à Bucarest<sup>9</sup>. D'autre part, en raison du fait que Pierre était considéré par les hauts prélats de l'Église orientale comme un protecteur du monde orthodoxe, plusieurs traités de dogmatique et d'histoire ecclésiastique lui furent dédiés, parmi lesquels Δογματική διδασκαλία de Sevastos Kyménitès, directeur de l'Académie princière de Saint-Sabbas, édité à Bucarest en 1703<sup>10</sup>, une traduction en vers du *Psautier*, par le lettré Théodore Corbea de Brașov, qui l'offrit en 1725 à l'église St. Nicolas du Șchei<sup>11</sup> et enfin, *Status praesens Ecclesiae Graecae*, édité en 1714 par Alexandre Helladius, un grec fort érudit de passage par les Principautés Roumaines<sup>12</sup>. Parmi les ouvrages « engagés » ayant un caractère politique dominant, on compte un Βασιλικὸν Θέατρον imprimé à Amsterdam en 1710 par un Macédonien du nom d'Anastasios Michel Nausius, devenu plus tard secrétaire de Démètre Cantemir, constituant un appel adressé au tsar Pierre pour la libération de la Grèce<sup>13</sup> ainsi que le texte d'une proclamation rédigée en 1711 par Petros Skordylis, lors du début des hostilités russo-turques, incitant la population grecque à se soulever contre les oppresseurs agaréens<sup>14</sup>. Les milieux dirigeants

<sup>8</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII<sup>lea</sup> (1688–1821)* [Histoire de la littérature roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle (1638–1821)], (éd. B. Theodorescu), vol. I, București, 1969, p. 25.

<sup>9</sup> Idem, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*. (Manuscrits se trouvant dans les bibliothèques étrangères concernant l'histoire des Roumains) dans « Analele Academiei Române », II<sup>e</sup> série, M.S.I., tome XX (1897–1898), p. 221–222.

<sup>10</sup> I. Bianu–N. Hodoș, *Bibliografia românească veche 1508–1830* (Bibliographie roumaine ancienne 1508–1830), vol. I, București, 1903, p. 450–451, n<sup>o</sup> 140.

<sup>11</sup> G. Bezviconi, *op. cit.*, p. 109.

<sup>12</sup> E. Legrand, *Bibliographie hellénique... du XVIII<sup>e</sup> siècle*, vol. I, Paris, 1918, p. 119–120, n<sup>o</sup> 96 ; B. Knos, *op. cit.*, p. 483.

<sup>13</sup> Legrand, *op. cit.*, I, p. 80, n<sup>o</sup> 60 ; Knös, *ibidem*, p. 477.

<sup>14</sup> *Ibidem*.



de Valachie sous la conduite du prince Constantin Brancovan et de l'influente famille des Cantacuzène, étaient dès lors gagnés à l'idée d'une action militaire commune avec la Russie, pour chasser les Turcs hors des pays roumains, d'autant plus que la victoire remportée contre les Suédois à Poltava (1709)<sup>15</sup> constituait une éclatante affirmation de la puissance des armées tsaristes. Toutefois, les conditions ingrates de la campagne de 1711, insuffisamment préparée et mal conçue, anéantirent les aspirations de Brancovan de voir son pays délivré à l'aide de Pierre. En échange, Démètre Cantemir placé dans une conjoncture infiniment plus favorable, avait réussi à conclure ouvertement une alliance avec le tsar, et après l'échec subi à Stănilești, à se retirer dignement en Russie où il allait consacrer le restant de ses jours à une laborieuse activité scientifique<sup>16</sup>.

Les chroniques valaques et moldaves contemporaines qui circulaient uniquement sous forme de manuscrits, se sont occupées particulièrement de la campagne de Prut, mais les récits diffèrent selon la position et l'optique personnelle de leurs auteurs. Ainsi, le texte de Neculce, principale source concernant les opérations militaires des troupes de Pierre le Grand en Moldavie, et en même temps le plus soigné du point de vue de la tenue littéraire, reflète l'action du tsar dans une lumière favorable, en attribuant l'échec de ses armées au manque de coopération et d'initiative de la part de Brancovan<sup>17</sup>. En tant que participant aux événements et dans sa qualité de conseiller de Cantemir, il va de soi que Neculce ne pouvait considérer différemment la défaite de Stănilești et qu'il entendait lui donner une explication conforme à ses vues. Nous trouvons par contre, une attitude plus critique et plus nuancée en cette même question dans *La Chronique de la Moldavie entre les années 1662—1711*, attribuée à Nicolae Costin où le récit des opérations militaires s'accompagne de la publication de certaines sources diplomatiques, telles les lettres échangées entre le tsar et le sultan Ahmet III ainsi que les déclarations de guerre des deux monarques<sup>18</sup>. Dans ladite chronique d'ailleurs, l'épisode de la campagne de Prut est précédé d'une brève relation concernant les pertes subies par les Suédois et les trophés capturés par les Russes à Poltava, ce qui apporte un certain relief aux préoccupations en histoire universelle manifestées par le chroniqueur<sup>19</sup>. Des fragments de cet ouvrage et notamment l'énumération des pertes suédoises sont reproduits dans la chronique, ainsi nommée — des Ghica<sup>20</sup> — autant que dans la compilation pour la période de 1662 à 1729 attribuée au scribe princier Nicolas Muste<sup>21</sup>.

<sup>15</sup> E. L. Semenova, *op. cit.*, p. 101—103.

<sup>16</sup> P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera* (Démètre Cantemir. Sa vie et son œuvre), București, 1958, p. 126—147.

<sup>17</sup> Ioan Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei* (Chronique de la Moldavie), (édition Iorgu Iordan), București, 1955, p. 262—300.

<sup>18</sup> Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei . . . 1662—1711* (Chronique de la Moldavie . . . 1662—1711), dans M. Kogălniceanu, *Cronicile României* (Les chroniques roumaines) (II<sup>e</sup> éd.), vol. II, București, 1872, p. 93—98.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 57—68 et 106—110.

<sup>20</sup> *Cronica Ghiculeștilor. Istoria Moldovei între anii 1695—1754* (La chronique des Ghica. Histoire de la Moldavie entre les années 1695—1754) (éd. N. Camariano et A. Camariano-Cioran) București, 1965, p. 28—47.

<sup>21</sup> M. Kogălniceanu, *op. cit.*, vol. III, București, 1874, p. 43—50.

Mais la personnalité et le règne de Pierre le Grand sont présentés d'une manière tout apologétique par Démètre Cantemir dans son *Historia incrementorum atque decrementorum Aulae Otthomanicae* où l'auteur ne manque pas d'insister sur les intentions du tsar à l'égard de la lutte d'émancipation menée par les peuples des Balkans, et particulièrement, par les Roumains, et suivant ses opinions préconçues, il voit dans les hésitations et l'inaction de Brancovan les causes de leur non-réussite<sup>22</sup>. Dans ce même ouvrage, on y souligne la générosité de Pierre lors du refus qu'il opposa à une requête du vizir Mehmed Baltagi qui demandait que le prince Cantemir soit livré aux Turcs sous l'inculpation de trahison envers la Porte<sup>23</sup>.

Cantemir a été également l'inspirateur du *Panégirique* de Pierre, conçu sur la même ligne apologétique, en hommage à la protection et le bienveillant asile accordés par le tsar, et qui sera prononcé en langue grecque, en présence du monarque, par Șerban, le propre fils du prince, le 28 Mars 1714, jour de Pâques, et qui au cours de la même année fut imprimé à Petersbourg en langue russe et en latin<sup>24</sup>.

À l'exception de Nicolae Costin qui fait preuve d'une attitude plus modérée, les autres chroniqueurs moldaves présentent la figure et les actions de Pierre sous un angle particulièrement bienveillant. Il n'en est pas de même dans les annales valaques qui laissent percer de nombreuses nuances de réserve. On apprécie, bien entendu, les louables intentions du tsar d'engager la lutte avec les Turcs et sa puissante personnalité est mise en relief aussi bien par le chroniqueur anonyme de la cour de Brancovan<sup>25</sup> que par Radu Popescu<sup>26</sup>, mais en ce qui a trait à la campagne du Prut, on y découvre davantage d'esprit critique, sauf chez Radu Greceanu, visiblement favorable à Brancovan<sup>27</sup>, tandis que les erreurs de stratégie et de tactique du commandement russe, autant que

<sup>22</sup> Académie roumaine, ms. latin 74 livre III, chap. V, § 26–27, f. 460–465; en traduction roumaine dans *Opere* (Œuvres) (édition I. Hodos), vol. IV, București, 1876, p. 786–791.

<sup>23</sup> Ms. latin 74, f. 467; en traduction roumaine chez Hodos, *op. cit.*, p. 793; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 182.

<sup>24</sup> P. Pekarski, *Наука и литература въ России при Петрѣ Великомъ*, tome II, St. Pétersbourg, 1862, p. 320–322, n° 249; *Описание изданий, напечатанныхъ при Петре I, Сводный каталог. Описание изданий гражданской печати 1708—январь 1725 г.* (sous la rédaction du prof. P. N. Berkov), Moscou, 1955, p. 148–149, n° 85 Une analyse de la brochure contenant le *Panégirique* a paru dans «Acta Eruditorum» à Leipzig, n° XI (novembre) 1714, p. 536 par les soins de Johann Theodor Jablonsky, secrétaire permanent de l'Académie des Sciences de Berlin, à la requête du baron Heinrich Friedrich von Hnyssen, d'origine allemande, savant distingué et diplomate à la cour du tsar, cf. E. Winter, *Die Bruder Daniel Ernst und Johann Theodor Jablonsky und Russland* dans «Acta Comemana», Prague, XXIII (1965), p. 128, n° V; H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland im Zeitalter der Aufklärung...*, Berlin, 1973, p. 76 et P. Cernovodeanu, *Les œuvres de Démètre Cantemir présentées par «Acta Eruditorum» de Leipzig (1714–1738)*, dans «Revue des études sud-est européennes», XII (1974), n° 4, p. 539–540 et 544.

<sup>25</sup> *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717* (Histoire de la Valachie depuis octobre 1688 jusqu'en mars 1717) (édition C. Grecescu), București, 1959, p. 110–112.

<sup>26</sup> Radu Popescu, voir ci-dessus, *Istoriile domnilor Țării Românești* (Les règnes des hospodars de Valachie) (édition C. Grecescu), București, 1963, p. 200–203.

<sup>27</sup> Le logothète Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brincoveanu voievod (1688–1714)* [Histoire du règne de Constantin Basarab Brancovan le voievode (1688–1714)] (édition A. Ilieș), București, 1970, p. 178–185.

le manque de prévoyance en ce qui concerne l'approvisionnement de l'armée ne sont plus imputés exclusivement à l'attitude, considérée à tort comme duplicitaire, du hospodar de Valachie.

Le chroniqueur anonyme de la cour de Brancovan va même jusqu'à évoquer dans son *Histoire de la Valachie 1688 — 1717* un épisode insolite se rapportant aux menées subversives des « streltsy » et de quelques grands boyards contre Pierre, ainsi qu'au stratagème employé par le tsar pour leurrer les conspirateurs, non sans laisser voir une certaine réserve quant à la répression sanglante qui s'ensuivit<sup>28</sup>. Il est intéressant de noter une attitude semblable à l'égard du comportement impitoyable de Pierre envers les « streltsy » et leur massacre en 1698, chez Johann Georg Korb, secrétaire de l'ambassadeur de l'empereur Leopold I-er à Moscou (du 29 avril 1698 au 23 juillet 1699) Cristoph Ignaz Edler von Quarient und Raal<sup>29</sup> dans son opuscule rédigé en 1700 à Vienne, en langue latine, *Diarium Legationis Moscoviticae... ad Czarum Petrum... missae...*<sup>30</sup> dont le chroniqueur anonyme en question semble avoir eu connaissance.

Ne nous attardons pas davantage sur la représentation de la personne et l'œuvre de Pierre le Grand dans les chroniques valaques et moldaves du début du XVIII<sup>e</sup> siècle et arrêtons-nous à ces brèves considérations sur un sujet suffisamment connu dans l'historiographie roumaine, ayant même récemment fait l'objet d'un ouvrage consacré en grande partie au tsar réformateur<sup>31</sup>, mais aussi parce que d'autres écrits en langue roumaine apportent un relief plus saisissant de ce monarque russe, en indiquant tout spécialement la parution, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle de la traduction de l'œuvre réputée d'Antonios Katiforos, *Vita di Pietro il Grande, imperador della Russia*.

Afin de mieux établir à quelles exigences correspondait dans les pays roumains la diffusion en manuscrits d'œuvres consacrées à Pierre le Grand, il nous faudra reconstituer — ne serait-ce qu'en lignes générales — l'état d'esprit qui régnait dans les milieux politiques et intellectuels des principautés au cours de la première période du régime turco-phanariote. Les aspirations à la délivrance du joug ottoman, grâce à une intervention de la Russie avaient dû être momentanément mises en veilleuse dans les Principautés Roumaines, à la suite de l'échec de la campagne de Prut. Une brutale riposte de la Porte, destinée à mettre fin aux velléités d'émancipation qui s'y manifestaient, ne s'était d'ailleurs pas faite attendre ; c'est ainsi que l'instauration du régime phanariote avait pour objet, suivant la conception des dirigeants de Constantinople, de freiner le processus de détachement des principautés et de les subordonner à nouveau à l'Empire ottoman du point de vue militaire autant que politique.

<sup>28</sup> *Istoria Țării Românești...* p. 98—102.

<sup>29</sup> L. Bittner — L. Gross, *Repertorium der diplomatischen Vertreter aller Länder seit dem Westfälischen Frieden (1648)*, I. Bd. (1648—1715), Berlin, 1936, p. 161.

<sup>30</sup> *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XVI, Leipzig, 1882, p. 701—702. Mentionné également dans la préface de l'ouvrage d'Eléazar Mauvillon, *Histoire de Pierre I surnommé le Grand...* vol. I, Amsterdam-Leipzig, 1742 ; voir aussi H. Grasshoff, *op. cit.*, p. 39—40.

<sup>31</sup> G. G. Ursu, *Memorialistica în opera cronicarilor* (Les Mémoires historiques chez les chroniqueurs), București, 1972, p. 127—133 (*Pierre le Grand*).

Cependant, la nouvelle confrontation armée austro-turque de 1716 avait rallumé pour une courte période certaines espérances dans la possibilité d'accéder à l'indépendance. On avait même vu se constituer, en Valachie, un « parti pro-autrichien » avec la participation de personnalités appartenant à la classe des boyards, mais leurs illusions allaient se dissiper bientôt. La paix de Passarowitz (1718) n'avait apporté guère une solution au problème oriental, se limitant à accuser une extension territoriale dans le Sud-Est du continent, par laquelle la monarchie des Habsbourg annexait temporairement l'Olténie ainsi que le nord de la Serbie avec la région de Belgrade. L'instauration passagère de l'administration autrichienne dans la province roumaine d'au-delà de l'Olt a constitué une expérience qui a démontré l'incompatibilité entre la politique autoritaire des dirigeants de Vienne et les doléances du parti pro-autrichien des boyards valaques, désappointés par le régime étatiste et bureaucratique des impériaux peu enclins à respecter les privilèges et l'ancien système de gouvernement de tradition d'une société de type pastoral-agricole.<sup>32</sup> Cette situation devait d'ailleurs disparaître à la suite de la nouvelle guerre austro-russo-turque de 1737—1739 qui ramena l'équilibre des forces entre l'Empire ottoman et la monarchie des Habsbourg par la restitution des territoires acquis en vertu du traité de Passarowitz et l'abandon momentané de toute velléité de politique orientale active de la part de l'Autriche, absorbée pour l'instant par les conflits qui agitaient l'Occident de l'Europe. La Russie, en échange, avait réussi à surmonter les conséquences de la campagne de Prut et se dressait à nouveau comme une puissance pleine de dynamisme, en mesure de porter de durs coups aux forces ottomanes en contribuant de la sorte, d'une manière indirecte, à la lutte pour la libération menée par les peuples des Balkans. L'accession au trône, en 1741 de la tsarine Elisabeth, fille de Pierre le Grand, avait déterminé la remise en valeur des vertus du monarque réformateur, tandis que l'efflorescence d'une littérature à caractère panégyrique et apologétique s'avéra propice à la formation du mythe du tsar libérateur<sup>33</sup>. L'intellectualité grecque agissant en dehors du territoire national, fidèle dans son inébranlable opinion selon laquelle le salut de sa patrie ainsi que des autres nationalités balkaniques ne peut venir que de la Russie, ne cessait de poursuivre son offensive idéologique appelée à éveiller un esprit insurrectionnel dans le Sud-Est européen. Cette propagande qui devait culminer au temps de Catherine II, était désormais puissamment épaulée par les milieux dirigeants de Petersbourg qui encourageaient la

<sup>32</sup> Șerban Papacostea, *Oltenia sub stăpînirea austriacă (1718—1739)* [L'Olténie sous l'occupation autrichienne (1718—1739)], București, 1971, p. 23—31, 305—308.

<sup>33</sup> Voir en particulier le poème *La Pêtréide* de l'illustre savant Michel Vassilievitch Lomonossov et les ouvrages qui lui sont attribués, destinés — semble-t-il — à Voltaire, pour son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, précisément *Apothéose de Pierre le Grand, czar et empereur de toutes les Russies, son Parallèle avec Alexandre le Grand et Lycurgue (le) Législateur*, suivi d'une *Réfutation contre certains auteurs qui ont fait dans leurs ouvrages quelques mentions désavantageuses et tout à fait fausses touchant la vie et les actions de ce grand Monarque*, par le « comte » de Lomonossov?, manuscrit composé de 161 pages, conservé à la Bibliothèque de l'Université Caroline de Prague (fond : princes Lobkowitz, cote XX F 104), cf. *L'Apothéose de Pierre le Grand. Trois écrits historiques inconnus, présumés de M. V. Lomonossov, destinés à Voltaire* (édition prof. Václav Černý), Prague, 1964, 213 [—215] p.

diffusion d'une littérature mobilisatrice axée sur le mythe de la mission historique de la Russie, continuatrice de Byzance, prédestinée à restaurer l'Empire d'Orient et à délivrer Constantinople<sup>34</sup>.

Dans le cadre de cette littérature combative qui circulait dans les Balkans, une place à part revient à la *Vision de l'anachorète Agathangelos*, œuvre prophétique en 12 livres, due au lettré Theoklitos Polyidis et largement diffusée en manuscrit dans le monde grec, dans laquelle il soutient avec vigueur l'idée de la libération de la Grèce par un peuple à la chevelure blonde qui viendrait du Nord<sup>35</sup>. Ajoutons également le poème du Bulgare Partenij Pavlovič, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui exalte les glorieuses actions du règne de Pierre<sup>36</sup>. En une égale mesure, les monographies d'Athanasios Skiadas<sup>37</sup> et d'Antonios Katiforos, et ultérieurement celle du Serbe Zacharie Orfelin<sup>38</sup> ravivaient aux yeux des contemporains la « glorieuse épopée » de Pierre le Grand, considéré comme un précurseur de la lutte anti-ottomane.

Les milieux politiques et intellectuels des pays roumains ne restèrent point insensibles devant la vigoureuse offensive idéologique gréco-russe, qui en fait, correspondait entièrement aux aspirations de liberté qui les animaient. La pénétration de la culture et l'emploi de la langue grecque dans les cercles cultivés de la société roumaine au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle constituent des faits indiscutables ; aussi, la diffusion de ces ouvrages, élaborés dans un esprit anti-ottoman, imprimés ou en simples manuscrits, en fut-elle largement facilitée<sup>39</sup>. Au cours de cette période, l'idée que seule la Russie était capable d'imposer l'abolition de la domination turque commençait à s'infiltrer progressivement dans les milieux cléricaux, parmi les boyards et même dans les rangs des commerçants aisés et possédant quelque culture. Ceci explique la popularité connue par les traductions en langue roumaine d'ouvrages tels : *Histoire de l'anéantissement de Jérusalem, Pour la fondation de Constantinople, Histoire de la chute en esclavage et la prise de l'illustre cité de Constantinople*, l'histoire des Slaves et des Russes dans le Synopsis de Kiew, etc. qui présentaient des tendances évidentes à idéaliser le rôle messianique de la Russie, appelée à libérer prochainement Constantinople, et peut-être Jérusalem, centres sacrés du monde chrétien<sup>40</sup>.

Parmi ces ouvrages, *La vie de Pierre le Grand* par Antonios Katiforos (1685—1763) a été particulièrement appréciée. Cette œuvre, due à un distingué homme de lettres de Zante, philologue renommé, savant et

<sup>34</sup> P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (III) dans «Revue roumaine d'histoire», X (1971), n<sup>o</sup> 4, p. 706—709.

<sup>35</sup> B. Knos, *L'histoire de la littérature néogrecque...*, p. 461.

<sup>36</sup> B. St. Anghelov, *Из историята на руското културно влияние в България (XV—XVIII в.)* dans «Известия на Института за българска история» Sofia, 6 (1956), p. 316.

<sup>37</sup> Γένος, ἦθος, κίνδυνοι καὶ κατορθώματα Πέτρου τοῦ πρώτου πατρὸς πατρίδος αὐτοκράτορος πάσης Ῥωσσίας, καὶ τὰ ἐξῆς. Venise, 1737 in 8<sup>o</sup>, [8] + 512 p., ap. E. Legrand, *Bibliographie hellénique...*, I, p. 245—259, n<sup>o</sup> 237.

<sup>38</sup> *История о житии и славых делах великаго государя императора Петра Великаго, самодержца всероссийскаго*, Venise, 1772, ap.M. Kostić, *Култ Петра...*, p.84.

<sup>39</sup> P. Cernovodeanu, *op. cit.*, (II), dans «Revue roumaine d'histoire», X (1971), n<sup>o</sup> 2, p. 301—303.

<sup>40</sup> *Ibidem* (III), p. 709—714.



théologien, professeur au collège cottunien de Padoue, parut en langue italienne à Venise en 1736 et fut rééditée cinq fois jusqu'en 1792<sup>41</sup>; une transposition en langue grecque avait suivi en 1737 et avait été réalisée par un remarquable iatro-philosophe athénien, Alexandros Kanghellarios, correcteur assidu des imprimeries grecques de Venise<sup>42</sup>.

L'œuvre de Katiforos, dont nous examinerons sans tarder la teneur, fut diffusée de bonne heure dans les pays roumains, aussi bien dans la version italienne originale que dans son adaptation grecque; de plus, par le vif intérêt suscité par le sujet abordé, il est surprenant de constater l'existence de trois traductions *indépendantes* en langue roumaine réalisées séparément en Valachie, en Moldavie et en Transylvanie, ce qui représente un fait presque sans précédent.

Dans la bibliothèque de Constantin Brancovan<sup>43</sup>, neveu du prince régnant du même nom et seul survivant du massacre d'Istanbul en l'an 1714, on a découvert quelques exemplaires imprimés de la monographie de Katiforos en version italienne; d'autres, en traduction grecque font partie de la collection de livres ayant appartenu au métropolitain Jacob I<sup>er</sup> Putneanul de Moldavie (1750—1760)<sup>44</sup> ainsi que de celle possédée par le riche commerçant Grégoire Antoine Avramie de Jassy<sup>45</sup>; finalement, la version russe réalisée en 1743 par Stepan Pisarev<sup>46</sup> se trouve parmi les livres de la bibliothèque roumaine auprès de l'école et l'église st. Nicolas du Șchei de Brașov.

C'est à Mathieu Fărcășanu, ancien dignitaire<sup>47</sup> appartenant à la petite noblesse valaque dont les aspirations à la libération de sous la suzeraineté ottomane étaient évidentes, que revient l'initiative de la première et, par conséquent, de la plus ancienne traduction roumaine de *La vie de Pierre le Grand* datant de 1749. Bien que ses connaissances en langue grecque aient été imparfaites, suivant son propre aveu figurant dans la préface de l'ouvrage<sup>48</sup>, et que le texte de la traduction soit d'un style assez lourd, parsemé de termes grécisés et témoignant une maîtrise précaire pour trouver le mot juste, Fărcășanu a toutefois le mérite d'avoir

<sup>41</sup> *Vita di Pietro il Grande imperador della Russia, estratta da varie Memorie pubblicate in Francia e in Olandia*, Venezia, apresso Francesco Pitteri... 1736, in 8<sup>o</sup>, 384 p. (cf. également E. Legrand, *op. cit.*, I, p. 254, n<sup>o</sup> 235; p. 264, n<sup>o</sup> 244; p. 363, n<sup>o</sup> 369; II p. 369, n<sup>o</sup> 105b etc.). Cet ouvrage a été traduit également en langue croate par le franciscain Aleksander Tomković et imprimé à Osik en 1794 (cf. M. Kostić, *op. cit.*, p. 84). Pour Katiforos d'autres détails dans notre étude déjà citée, p. 706—707, note 4.

<sup>42</sup> Sous le titre Βίος Πέτρου τοῦ Μεγάλου..., Venise, [1737], in 8<sup>o</sup>, vol. I, [9] + 349 p. + 2 c. + 1 pl.; vol. II, 213 p. + 1 c.; cf. E. Legrand, *op. cit.*, I, p. 255, n<sup>o</sup> 236 et D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines) vol. I, București, 1939, p. 199—201.

<sup>43</sup> N. Iorga, *Studii și documente...* (Études et documents...) IX, București, 1905, p. 42 et *Cîteva manuscrise din țară și strănătate relative la istoria românilor* (Quelques manuscrits conservés chez nous et à l'étranger concernant l'histoire des Roumains), dans «Analele Academiei Române», II<sup>e</sup> série, M.S.I., vol. XXVIII (1905—1906), p. 521; Émile et Ioan Vîrtosu, *Așezămintele brîncovenesti. O sută de ani de la înființare 1838—1938* (Fondations brancovanes. Cent ans depuis leur création 1838—1938), București, 1938, p. 430.

<sup>44</sup> P. Cernovodcanu, *op. cit.*, (III), p. 707, note 6.

<sup>45</sup> M. Caratașu, *Catalogul bibliotecii unui mare negustor din veacul al XVIII<sup>lea</sup>: Grigorie Anton Avramie* (Catalogue de la bibliothèque d'un riche commerçant du XVIII<sup>e</sup> siècle: Grégoire Antoine Avramie) dans «Studii și cercetări de bibliologie» nouvelle série, XII (1971), p. 200.

<sup>46</sup> P. Cernovodcanu, *op. cit.*, (IV) dans «Revue roumaine d'histoire» XI (1972), n<sup>o</sup> 1, p. 67.

<sup>47</sup> Voir la bibliographie dans notre ouvrage mentionné, III<sup>e</sup> partie, p. 707.

<sup>48</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII<sup>lea</sup>*, I, p. 413.



réalisé un travail assidu pour mettre à la disposition des lecteurs « ce livre fort utile », c'est-à-dire « la vie du grand autocrate de Moscovie, Pierre », sachant que « notre peuple manque totalement de livres d'histoire »<sup>49</sup>. On déplore pourtant le fait que cette traduction valaque ne porte que sur les premiers quatre des six livres qui composent l'œuvre de Katiforos, qui correspondent au premier volume de l'édition grecque de 1737 due à Kanghellarios, et dans la relation des événements ne va pas au-delà de la victoire de Poltava.

La traduction de Fărcășanu a circulé en trois copies dont les auteurs sont, respectivement, le maître Lavrentie du monastère de Hurezi, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le moine Rafaël de la même confrérie monacale, réalisée en 1755 sur l'initiative du prieur Dionysos et enfin, à un autre clerc de Hurezi, Démètre Rimniceanu en 1767<sup>50</sup>. Cette version valaque, bien qu'incomplète, a l'avantage de reproduire l'introduction de Katiforos avec des détails fort significatifs. On y révèle d'abord les sources; ensuite, les lecteurs des Principautés Roumaines prennent connaissance, bien que d'une manière détournée, de plusieurs ouvrages d'historiographie européenne occidentale sur la Russie de Pierre I-er mais qui ne comptent pas parmi les plus représentatifs, tels « celui qu'écrivit à Londres un anglais du nom de John Perri, qui affirme avoir passé douze années en Moscovie au service du tsar, en qualité d'ingénieur »<sup>51</sup> ou celui « d'un noble d'Allemagne, qui sans vouloir dévoiler son nom, en relate par écrit l'histoire, tout en ne cachant point qu'il avait séjourné à Petersbourg »<sup>52</sup> et en dernier « les souvenirs d'un certain boyard moscovite, Ivan baron de Nestesuran, qui furent édités à Amsterdam en l'an 1725 en 4 volumes ». Précisons que l'auteur était en réalité l'écrivain français Jean Rousset de Missy (1686—1762)<sup>53</sup> qui s'était servi du dit pseudonyme.

<sup>49</sup> *Ibidem*, p. 413 et 414.

<sup>50</sup> Académie Roumaine, ms. 204, f. 99—241 v<sup>o</sup>; ms. 2353, f. 132—304; ms. 2668, f. 8—175 v<sup>o</sup>.

<sup>51</sup> Katiforos s'est servi de l'ouvrage de John Perry (c. 1670—1733), ingénieur naval et constructeur britannique engagé par le tsar en 1698 et résident en Russie jusqu'en 1712 (cf. F. Didot, *Nouvelle biographie générale*, vol. XXXIX, Paris, 1862, col. 654—655), ouvrage intitulé *The State of Russia under the present Czar with an account of the Tartars and other people*, Londres, 1716, en version française parue à Paris en 1718 (*Etat présent de la Grande Russie ou Moscovie... et la relation de ce que Pierre Alexeowitz, à présent régnant, a fait de plus remarquable dans ses États*)

<sup>52</sup> Il s'agit du résident hanovrien à St Pétersbourg (du 17 Février 1714 au 10 octobre 1719), du nom de Friedrich Christian Weber, représentant du duché de Braunschweig-Lüneburg-Calenberg (cf. L. Bittner — L. Gross, *Repertorium der diplomatischen Vertreter... I*, p. 77) qui a publié anonymement *Das veranderte Russland... in einem biss 1720 gehenden Journal*, Francfort s/Main, 1721, 3 volumes (cf. H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland...*, p. 89—93), dont Katiforos s'est servi dans la version française *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Empire Russien sous le règne de Pierre le Grand... depuis l'année 1700 jusqu'en 1720*, par un ministre étranger résident en cette Cour, La Haye, 1725, 3 volumes. Dans des ouvrages plus anciens on a accordé, par erreur, à Weber, la qualité de résident de Saxe, erreur présente également chez P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 128, 131, 142—143 etc.

<sup>53</sup> Voir en ce sens F. Didot, *op. cit.*, vol. XLIV, Paris, 1863, col. 780—783 et *Œuvres complètes de Voltaire. Nouvelle édition*, vol. 16, Paris 1878, p. 379—380, n. 1 (*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*). Sous le pseudonyme de Baron Ivan Nestesuran, Rousset a publié *Mémoires du règne de Pierre le Grand*, parues en 4 volumes in 12<sup>o</sup> à La Haye — Amsterdam en 1725.

L'œuvre de Katiforos atteste une compréhension rationnelle et logique des agissements du tsar, en contraste avec la vision théologique que l'on trouve encore abondamment dans les chroniques contemporaines des Principautés Roumaines ou dans les chronographes à prétention littéraire mais de nette inspiration ecclésiastique.

La seule traduction complète des six livres dont se compose la monographie de Katiforos est celle qui a circulé en Moldavie et dont l'initiative appartient au métropolite Jacob I<sup>er</sup> Putneanul, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>. Cette version a été diffusée en quatre copies transcrites, comme suit : la première, pour Ioan Bogdan, grand maître de la cour pour la Moldavie Inférieure, en 1755 et la seconde, pour Inocențiu évêque de Huși, de mai en septembre 1756 (copiste le diacre Gabriel); les deux autres, dues à la plume de Théodore Moican, au service d'Alecui Balș, ancien grand commis<sup>55</sup> étaient destinées à Léon Gheuca, évêque de Roman (futur métropolite en l'an 1765) et à Ioniță, capitaine de mercenaires en 1799.

Cette variante moldave diffère de celle réalisée en Valachie en ce qu'elle ne reproduit plus la préface introductive de Katiforos mais offre en échange au lecteur la relation de la campagne du Prut pour laquelle on manifestait un vif autant que légitime intérêt dans les principautés. Il est significatif de constater que dans la traduction moldave on a intercalé dans le texte de Katiforos sur la bataille de Stănilești, un autre récit se rapportant au même évènement, emprunté « à l'historiographe qui a raconté la vie de la tsarine à la page 20 » que nous avons dûment identifié comme étant ce même Jean Rousset de Missy, mentionné ci-dessus et auteur des *Mémoires du règne de Catherine, Impératrice & Souveraine de toute la Russie* parues à Amsterdam en 1728<sup>56</sup>.

Cette digression qui n'apparaît que dans les copies manuscrites qui ont circulé en Moldavie, exalte le rôle de l'épouse de Pierre le Grand, qui devait lui succéder au trône sous le nom de Catherine I<sup>ère</sup>, et qui se trouvant aux côtés du tsar pendant la campagne de Prut, avait vaillam-

<sup>54</sup> Pour l'activité culturelle déployée par le haut prélat moldave, initiateur et traducteur de plusieurs ouvrages à caractère religieux [*Adunare de multe învățături* (Recueil de nombreux enseignements) 1757; *Despre lemnul sfintei cruci* (Concernant le bois de la sainte-croix) 1759. etc.] en qui la typographie métropolitaine avait un généreux appui entre les années 1751—1759. voir spécialement N. Grigoraș, *Mitropolitul Iacov I Putneanul (20 ianuarie 1719—15 mai 1778)* [Le métropolite Jacob I<sup>er</sup>-de Poutna (20 Janvier 1719—15 Mai 1778)] dans « *Mitropolia Moldovei și Sucevei* », XXXIV (1958), n<sup>o</sup> 9—10, p. 804—807.

<sup>55</sup> *Viața marelui Petru samoderjeț a toată Rusia* (La vie du grand Pierre, autocrate de toutes les Russies) dans la Bibliothèque Saltykov-Chtchedrine, Leningrad, *Румыния* fond IV. n<sup>o</sup> 1, f. 1—266, cf. également G. Ștrempel, *Manuserise românești aflate la Leningrad și Kiev* (Manuscrits roumains conservés à Leningrad et à Kiev) dans « *Studii și cercetări de bibliologie* », XII (1972), p. 27; Académie Roumaine, ms. 49, f. 1—211; ms. 122, f. 2—209; ms. 2581. f. 2—211; cf. également P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle...* (III), p. 707, n. 6.

<sup>56</sup> Le passage concernant la campagne de Prut, rendu en résumé dans la traduction roumaine, se trouve aux pages 26—41 de cet ouvrage. Le résident Fr. Chr. Weber, mentionné ci-dessus, avait consacré à son tour, un autre opuscule à Catherine I<sup>ère</sup>, sous le titre de *Nachricht von der Czarin Catharina Alexjewna*, « mitgetheilt von Herrn Webers Fürstl. Braunschweig-Wolfenbüttl. Residenten zu St. Petersburg, an dem 1725 », conservé en manuscrit dans la bibliothèque de Cobourg (ms. 77, n<sup>o</sup> 3. 15 feuilles), cf. Ilona Hubay, *Die Handschriften der Landesbibliothek Coburg*, Cobourg, 1962, p. 90.

ment remonté le moral de ses troupes encerclées à Stănilești et réussi à les faire épargner, en sacrifiant ses bijoux — dit-on — par lesquels le grand vizir Mehmed Baltagi se laissa corrompre.

Finalement, la troisième traduction roumaine de *La vie de Pierre le Grand* est due à l'esprit d'initiative du groupe de lettrés qui déployaient leur activité dans le cadre de l'école et de l'église st. Nicolae du Șchei de Brașov dont les liens étroits, tant sur le terrain culturel que du point de vue confessionnel avec l'église et les officialités de Russie étaient notoires. Aussi, dans son travail de traducteur, maître Radu Duma qui en assura l'exécution ne s'est pas servi de l'intermédiaire grec de Kangheliarios comme l'avaient fait ses prédécesseurs, lui préférant la version russe réalisée en 1743 par Stepan Pisarev, mais éditée seulement en 1772 à Petersbourg<sup>57</sup>. Cette variante transylvaine a circulé en deux copies datant des années 1783—1784 et avril 1788, transcrites par Ioan Zacionea et Zamfir Marco, tous deux originaires de Brașov et appartenant à la carrière militaire, mais fort enclins aux préoccupations intellectuelles<sup>58</sup>. La traduction de Radu Duma suivait fidèlement le texte des premiers quatre livres de Katiforos ; les deux derniers furent remplacés par un soi-disant Livre V<sup>ème</sup>, n'ayant rien de commun avec l'œuvre du savant grec et qui représentait un travail de compilation propre au traducteur de Brașov, composé de passages extraits des chroniques du pseudo-Nicolae Costin, de Nicolae Costin et d'Axinte « Uricariul » (le scribe), concernant la bataille de Poltava, la correspondance entre le tsar et le sultan Ahmet III, la campagne du Prut, la paix de Stănilești et la retraite (« kalabalyk ») de Charles XII de Bender. Le texte s'achève par un récit des circonstances de la mort du tsar et sur la cérémonie de son inhumation, qui s'écartent de l'original de Katiforos<sup>59</sup>. Le-dit fragment — apparemment traduit d'après une brochure occasionnelle en langue russe<sup>60</sup> — a connu une circulation autonome par une copie anonyme, rédigée en roumain, datée du 27 Janvier 1757 et intitulée *Annonce de la mort du grand Pierre, empereur de toutes les Russies* dont un exemplaire était détenu en 1782 par le prêtre Démètre Popovici (Grid) de Brașov<sup>61</sup>.

<sup>57</sup> *Житие Петра Великаго, императора и самодержца всероссийскаго, отца отечества, собранное из разных книг, во Франции и Голландии изданных, и напечатанное в Венеции, Медиолане и Неаполе на диалекте италиянском, а потом и на греческом, с коего на российской язык перевел статский советник Стефан Писарев, St. Petersburg, при Имп. Акад. наук, 1772, in 4<sup>o</sup>, 14 + 511 p. + 1 p. 1 gr. cf. *Сводный каталог русской гражданской печати XVIII века, 1725—1800, vol. II, Moscow, 1964, p. 28, n<sup>o</sup> 2878.**

<sup>58</sup> *Viața marelui Petru, monarhul rușilor și vilejiile lui* (La vie du grand Pierre, monarque des Russes, et ses glorieuses campagnes), à l'Académie Roumaine, ms. 2476, f. 5—320 et ms. 3161, f. 1—186, cf. également P. Cernovodeanu, *op. cit.*, (IV), p. 67—69.

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 68, n. 49.

<sup>60</sup> Il s'agit peut-être de *Краткая повесть о смерти Петра Великаго, императора российскаго* (St. Pétersbourg, 1726) attribuée au grand savant et théologien Théophane Prokоровиѣ (1681—1736), actif défenseur de réformes initiées par Pierre le Grand pour la réorganisation de l'église russe ; voir en ce sens I. A. Cistović, *Феофан Прокопович и его время*, St. Petersburg, 1868 et N. O. Morozov, *Феофан Прокопович как писатель*, St. Petersburg, 1880 et plus récemment J. Tetzner, *Theophan Prokоровиѣ und die russische Frühauflärung* dans « *Zeitschrift für Slavistik* », Berlin, III (1958) nr. 2—4, p. 351—368 et L. A. Petrov, *Общественно-политические взгляды Прокоповича, Татищевца и Кантемира*, Irkutsk, 1959, 57[60] p.

<sup>61</sup> Académie Roumaine, ms. 1134, f. 61—72 v<sup>o</sup> ; ap. P. Cernovodeanu, *ibid.* (IV), p. 68, n. 50.

Quant aux intentions de Katiforos au moment où il avait songé à élaborer sa monographie, elles ressortent de la préface même de son ouvrage où il parle du devoir des successeurs de Pierre de suivre son exemple et de régner avec sagesse, sachant que « cet autocrate de la Russie. . . avait été destiné à représenter pour ceux qui allaient venir à sa suite un précieux enseignement de ce qu'est le savoir de gouverner avec maîtrise et d'en laisser aux yeux de l'humanité entière une incomparable souvenance »<sup>62</sup>. La mission messianique du tsar est particulièrement soulignée au Livre V qui traite de la campagne du Prut : « Se voyant, Pierre, le maître, et disposant d'un pouvoir tel à le rendre digne de porter le secours, il songe que c'est le ciel qui l'a élu pour anéantir la tyrannie mahométane et rétablir la splendeur et la grandeur de l'empire des Grecs. . . »<sup>63</sup>.

Les six livres qui composent l'histoire de Katiforos, exposent en détail les circonstances de l'ascension au trône de Pierre et de son frère Ivan sous la tutelle de leur sœur Sophie, suivie de l'écartement de cette dernière et la prise du pouvoir par Pierre seul, ses voyages en Occident, la répression du soulèvement des « streltsy », la guerre nordique, la campagne du Prut, l'expédition en Perse et la fin de son règne. L'auteur y souligne en particulier les qualités d'administrateur et de réformateur du personnage grâce auxquelles il avait réussi à transformer la Russie, pays sous-développé et encore marqué par de fortes réminiscences féodales en une grande puissance continentale<sup>64</sup>. On y apprécie également ses efforts pour s'adjuger une sortie à la Mer Baltique, la création de la ville de Petersbourg, les amples travaux de canalisation entrepris, la mise sur pied d'une armée disciplinée et d'une flotte de guerre bien dotée, la création d'écoles et d'un système douanier, etc.<sup>65</sup>

En dernier, on fait l'éloge de l'esprit de tolérance témoigné par le tsar en matière religieuse,<sup>66</sup> en établissant un parallèle entre son non-conformisme, apprécié d'ailleurs par Voltaire et le libéralisme manifesté dans les questions confessionnelles par Charles XII, comme disciple de Leibniz<sup>67</sup>. Aussi, après l'énumération de tous ces dons et qualités exceptionnelles dont il entoure la figure de son héros, Katiforos achève son œuvre sur un ton apologétique et s'estime comblé par le sort pour avoir eu à conter l'histoire « du plus prestigieux », selon son opinion, « parmi les grands de ce monde »<sup>68</sup>.

Nous voudrions signaler encore que le règne et la personnalité de Pierre eurent un certain écho dans l'historiographie roumaine du XVIII<sup>e</sup> siècle également, par quelques autres traductions restées à l'état de manuscrits, de moindre envergure et d'une facture spéciale, comme par exemple, ce *Règlement du tsar Pierre*, conservé dans une copie réalisée

<sup>62</sup> Académie Roumaine, ms. 2353, f. 134 v<sup>o</sup>.

<sup>63</sup> *Ibidem*, ms. 49, f. 114 v<sup>o</sup>.

<sup>64</sup> cf. ms. 2353, f. 134 v<sup>o</sup>.

<sup>65</sup> *Ibidem*, f. 135—135 v<sup>o</sup> et ms. 49, f. 210 v<sup>o</sup>.

<sup>66</sup> *Ibidem*, f. 211.

<sup>67</sup> *Ibidem*, f. 210 v<sup>o</sup>.

<sup>68</sup> *Ibidem*, f. 211.

par l'hygoumène Raphaël du monastère de Hurezi<sup>69</sup> ou le *Synode des moscovites, tenu trois années auparavant*, opuscule traduit en 1721<sup>70</sup> et conservé dans la bibliothèque de la famille Maurocordato<sup>71</sup>; ajoutons encore un *Recueil de sentences et maximes ayant servi au tsar Pierre* réunissant des aphorismes des sages de l'antiquité, tels Démosthène, Cicéron, Tite-Live, Tacite et Salluste, en langue grecque<sup>72</sup>, ayant circulé après 1780

<sup>69</sup> I. Ionașcu, *Contribuții la istoricul mănăstirii Hurez* (Contributions à l'histoire du monastère Hurez), Craiova, 1935, p. 84. Il est question du *Règlement ecclésiastique* (Регламентъ или Оуставъ Духовный Коллегіи dénommé aussi plus sommairement *Духовный регламент Петра Великаго*) composé de 1718 à 1720 par Théophane Prokopovitch, recteur de l'Académie de Kiev et archevêque de Pskov, à la requête de Pierre le Grand, en vue de la réorganisation de l'église russe selon les vues du monarque, cf. James Cracraft, *The Church Reform of Peter the Great*, Londres, 1971, p. 148–164. Le *Règlement* a été publié pour la première fois le 16 Septembre 1721 à St. Pétersbourg (cf. *Описание изданий гражданской печати 1708—январь 1725*, p. 335–338, n° 606) et réimprimé à plusieurs reprises, pour lesquelles voir en particulier N. Kedrov, *Духовный регламент в связи с преобразовательной деятельностью Петра Великого*, Moscou, 1886 et P. V. Verhovskoi, *Учреждение Духовной коллегии и Духовный Регламент*, 2 vol., Rostov, 1916. Il nous paraît intéressant de mentionner que d'autres écrits de Théophane Prokopovitch furent traduits en langue roumaine, tel *Первое учение отроком* (St. Pétersbourg, 1720), édité en version slavo-roumaine sous le titre de *Intia învățătură pentru tinerii* (Premier enseignement pour la jeunesse) à Rimnic en 1726, la traduction ayant probablement été réalisée par Ștefan, l'érudit hygoumène du monastère de Govora [cf. E. Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale dintre români și jugoslavi* (Sur les anciens échanges culturels entre Roumains et Yougoslaves) dans «Cercetări literare» III (1939) p. 186]; Démètre Cantemir avait désapprouvé cet ouvrage, en soulevant certaines objections dans son opuscule resté à l'état de manuscrit *Loca obscura in Calthechusi... edita et Првое учение отрокомъ intitulata...* (cf. P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 205). Rappelons ensuite *Pre scurtă arătare pentru Dumnicez* (Très bref témoignage à l'adresse du Seigneur...) traduit par le chef de la paroisse de Timișoara, du nom de Constantin Șubon et imprimé à Vienne en 1781 (cf. I. Bianu — N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, II, Bucaresti, 1910, p. 291, n° 479; G. Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse*, p. 131, no. 3) et *Adunare pre scurtă a dumezeștilor dogne ale credinței* (Recueil sommaire des saintes dogmes de la foi), traduit d'après un texte intermédiaire grec par Joseph, évêque de Argeș et imprimé au monastère de Neamț en 1816 (cf. I. Bianu — N. Hodoș, *op. cit.*, III, Bucaresti, 1912, p. 137–139, n° 898; G. Bezviconi, *ibidem*).

<sup>70</sup> Il est difficile de préciser à quel « synode » ou assemblée « des moscovites » tenue « trois ans auparavant » se rapporte la traduction de 1721. Nous avançons l'hypothèse qu'il s'agirait peut-être de la réunion du haut clergé et des grands dignitaires civils pour juger le tsarévitch Alexis Petrovitch, accusé de complot envers son propre père. L'avis des prélats concernant la culpabilité du jeune prince a été exprimé dans un document rédigé le 18 Juin 1718 et portait les signatures des plus marquantes figures ecclésiastiques de l'église russe (cf. N. G. Ustrialov, *Le procès du tsarévitch Alexis Pétrouitch* — traduction par C. de White —, Leipzig 1860, p. 150–155, doc. XCI), tandis que la sentence capitale, rédigée le 24 Juin 1718 fut signée par tous les ministres, sénateurs et nombre de hauts fonctionnaires civils et militaires de l'État (*ibidem*, p. 155–161, doc. XCII). Suivant l'ordre exprès du tsar, les débats de l'enquête furent rendus publics par une brochure imprimée à St. Pétersbourg le 25 Juin 1718 (cf. *Описание... гражданской печати 1708—1725*, p. 236–237, n° 305) rééditée trois fois de suite dans le courant de la même année (*ibidem*, p. 314, n° 242; p. 250, n° 330–331), puis une quatrième fois en 1720 (*ibidem*, p. 309, n° 529). Une traduction en langue allemande parut également à St. Pétersbourg en 1718 (*ibidem*, p. 489, n° 12).

<sup>71</sup> N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească* (L'exemple des vertueux princes d'autan pour l'école roumaine) dans «Analele Academiei Române», II<sup>e</sup> série, M.S.I. tome XXXVII (1911), p. 106, n. 8.

<sup>72</sup> Académie Roumaine, ms. 603, f. 61 v<sup>o</sup> — 65, ap. I. Bianu — R. Caracș, *Catalogul manuscriselor românești* (Catalogue des manuscrits roumains), volume II, Bucaresti, 1913, p. 372. Pour l'évocation de la personnalité de Pierre le Grand dans la littérature et le folklore des principautés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le suivant, voir spécialement A. Iașimirski, *Румынские рассказы и легенды о Петре Великом* dans «Исторический Вестник», 1903, n° 5, p. 519–560, et G. Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse*, p. 109–110.



dans le cadre de miscellanées. Enfin, ce n'est qu'au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'entraîna en circulation ce soi-disant *Testament* de Pierre le Grand, sorti de la plume du révolutionnaire polonais Michel Sokolnicki (1797) qui avait émigré en France, et repris ensuite par le publiciste Charles Louis Lesur (1770—1849)<sup>73</sup>; le texte fut reproduit en langue roumaine d'après la presse française<sup>74</sup>. Les auteurs s'écartaient résolument de l'image que s'étaient formée les contemporains et les générations ultérieures de la personnalité du tsar Pierre, voulant justifier la politique agressive de Napoléon à l'égard de la Russie.

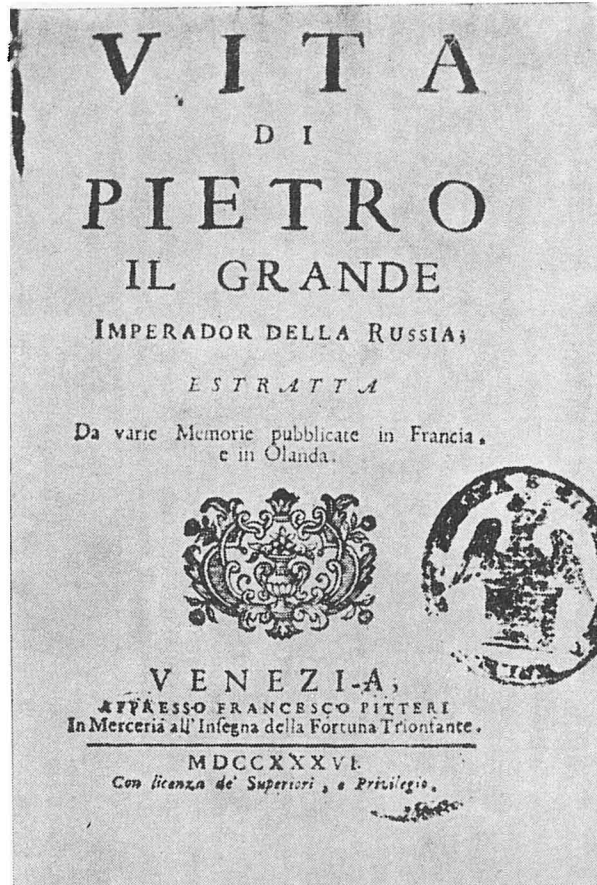
Pour conclure, nous espérons que de ce qui vient d'être exposé dans la présente étude, le lecteur aura pu dégager certains traits spécifiques des préoccupations d'ordre culturel, accompagnées sans doute de tendances politiques, qui s'étaient manifestées dans les Principautés Roumaines au cours des premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que de larges couches sociales de la société aspiraient à l'émancipation de leur pays de la domination ottomane, espoirs que partageaient d'ailleurs les peuples des Balkans, et particulièrement les Grecs qui se montraient parmi les plus actifs propagandistes de la mission messianique de la Russie de Pierre le Grand et de ses successeurs, pour la libération du monde orthodoxe oriental.

Dans ces conditions, la glorification de la personne et des vertus du tsar réformateur à qui on avait attribué l'initiative de déclencher une croisade tardive pour bouter les Turcs hors d'Europe, semble également justifiée dans le cadre de la littérature historique roumaine, où la personnalité de Pierre, bien que présentée de façon contradictoire par nos chroniqueurs, recevait un contour plus substantiel grâce aux traductions roumaines de l'œuvre de Katiforos ainsi que d'autres opuscules ayant connu une assez active circulation dans les trois provinces roumaines et les pays balkaniques, comme une expression symbolique de leur aspiration à accéder à l'indépendance.

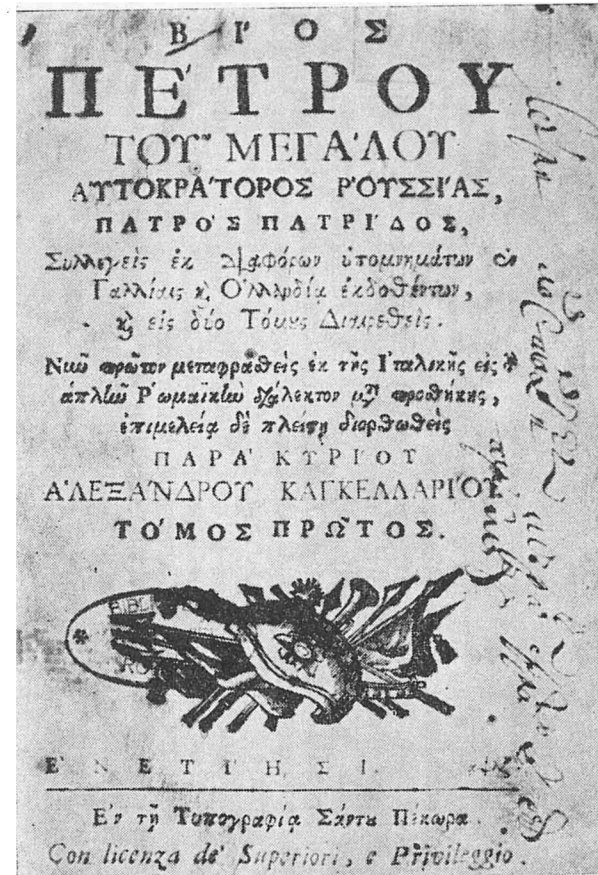
<sup>73</sup> Pour l'ouvrage de Lesur — élaboré probablement avec la collaboration de Sokolnicki — *De la politique et des progrès de la puissance russe depuis son origine jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1812) — simple instrument de la propagande napoléonienne anti-russe — indiquant les soi-disants préceptes légués dans son testament par Pierre le Grand à ses successeurs, afin d'assurer la suprématie de la Russie en Europe, voir particulièrement E. N. Danilova *Завещание Петра Великого* dans «Труды историко-архивного института», 1946, n<sup>o</sup> 2, p. 205—270; B. Mouravieff, *Le Testament de Pierre le Grand; légende et réalité*, Neuchâtel, 1949; L. R. Lewitter, *The apocryphed Testament of Peter the Great* dans «The Polish Review» VI (1961), p. 27—44 et surtout Simone Blanc, *Histoire d'une phobie: le testament de Pierre le Grand* dans «Cahiers du monde russe et soviétique», IX, (1968) n<sup>os</sup> 3—4, p. 265—293 et Erwin Oberländer, *Zur Wirkungsgeschichte historischer Fälschungen: Das „Testament“ Peters des Grossen* dans «Jahrbucher für Geschichte Osteuropas», Neue Folge, Bd. 21 (1973), Heft 1, p. 46—60.

<sup>74</sup> Concernant le testament de Pierre le Grand «daté de l'an 1724 et d'après lequel l'ambassadeur de France à Pétersbourg en 1757 avait achevé une copie tirée des archives russes et l'avait aussitôt mandée au Cabinet de Louis le quinzisième», cf. Académie Roumaine, ms. 7, f. 176—178 v<sup>o</sup> (miscellanées portant la date de 1856) on peut lire dans le ms. 118, f. 62—65 (Miscellanées composées entre 1802 et 1846), que le texte avait été rendu «d'après une gazette des Français (La Presse)». Voir également I. Bianu, *Catalogul manuscriselor*, I, București, 1907, p. 27 et 274. D'autre part, la version du testament figurant dans le ms. 2918, f. 1—6, a été reproduite d'après le Journal parisien «L'Écho français» n<sup>o</sup> 51 du 20 Février 1843. Du point de vue de leur contenu et du langage, les trois versions sont fort semblables. La publication de ce pamphlet en une traduction roumaine anonyme — à un moment où les contradictions franco-russes et anglo-russes concernant le problème oriental devenaient de plus en plus acerbées pour aboutir à la guerre de Crimée — trouve une justification dans les tendances politiques manifestées par certaines personnalités roumaines appartenant à la génération de 1848, opposées à l'attitude adoptée par le gouvernement tsariste.



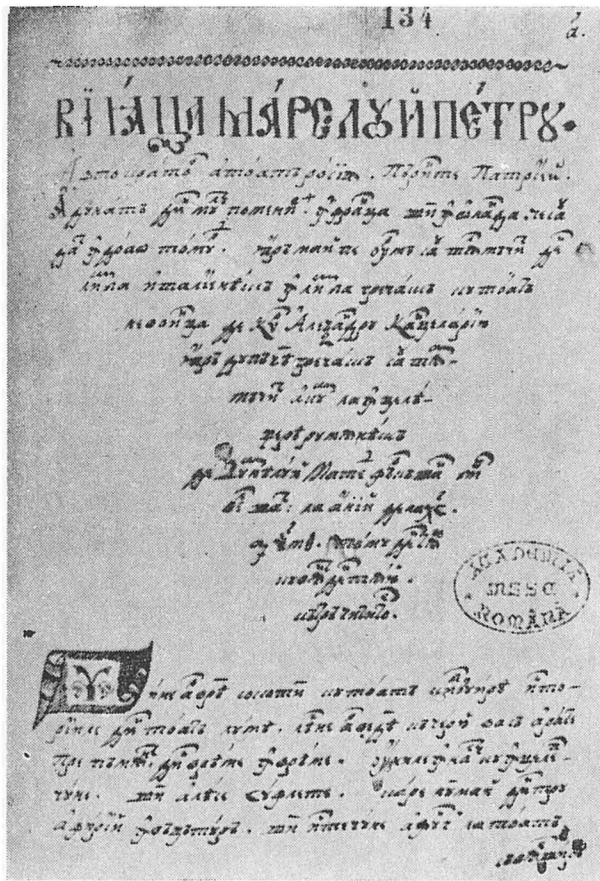


1) Page de titre de l'ouvrage d'A. Katiforos *Vita di Pietro il Grande...* (Venise, 1736).



2) Page de titre de la traduction en grec de l'ouvrage de Katiforos due à Al. Kangelharios (Venise, 1737).





3) Première page de la traduction manuscrite en roumain du livre *Viața marelui Petru...* due à Matei Fărcășanu (1749) (copie de 1755).



4) Page de titre de la traduction en roumain du livre *Viața marelui Petru...* due au métropolite Jacob I<sup>er</sup> Putneanul... (copie de 1757).

## ZUR PROBLEMATIK DER KREUZZÜGE UND DER TÜRKENKRIEGE IM 16. JAHRHUNDERT

CAROL GÖLLNER

Obwohl Mächte und Kräfte des 15. Jahrhunderts dem Heer Mehmeds II. nichts Gleichwertiges entgegenstellen konnten, wurden weiter Kreuzzugspläne geschmiedet, die zum Teil den Inhalt der sechs Bände *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle* von Nicolae Iorga bilden.<sup>1</sup> Es waren Projekte von Geistlichen und Laien, in denen oft Ansätze zu planvoller Kriegführung von tollen Einfällen und wirklichkeitsfremden Initiativen überwuchert wurden.<sup>2</sup> Kaum einer dieser Entwürfe, bei denen der Kreuzzugszweck oft nur als legitimierender Vorwand für realpolitische Absichten galt, wurde verwirklicht.<sup>3</sup> Marschall Boucicault gab dieser Sachlage bereits 1404 eine kennzeichnende Formulierung: „Pour ce que fait de guerre et de bataille se doit plus mener par œuvre que par parole.“<sup>4</sup> Durch stetes Reden, dem keine Tat folgte, wandelte sich die „gesta pro Dei gloria“ aus einer Realität des 11. Jahrhunderts zur großen Utopie des 16. Jahrhunderts.<sup>5</sup>

Allein auch diesen „Spain's castles“ können wir unsere Aufmerksamkeit nicht versagen, obwohl es im Wesen des politischen Denkens liegt, daß es sich im Handeln offenbart.

<sup>1</sup> Vgl. dazu M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Turken ein europäisches Problem*, „Revue historique du sud-est européen“, 1942, Bd. XIX/1, S. 48–62.

<sup>2</sup> „L'on pourrait dire que dans cette phase ultérieure la plume des mémoralistes et faiseurs de projets tient lieu, pendant quelque temps tout au moins, de l'épée des gens de guerre qui oublient de pourfendre l'infidèle.“ (G. I. Brătianu, *Le conseil du roi Charles. Essai sur l'internationale chrétienne et les nationalités à la fin du Moyen Âge*, „Revue historique du sud-est européen“, 1942, Bd. XIX/2, S. 292); M. Atiya, *The Crusade in the Middle Ages*, London, 1938, bringt das Kapitel „Propaganda and projects“, S. 29–46.

<sup>3</sup> H. Gollwitzer, *Geschichte des weltpolitischen Denkens*, Göttingen, 1972, Bd. I, S. 79; Fr. Baumer, *England the Turk, and the Common Corps of Christendom*, „American Historical Review“, Bd., 1944/45, S. 29–30; J. W. Bohnstedt, *The infidel scourge of God: The turkish menace as seen by German pamphleteers of the Reformation Era*, „Transactions of the American Philosophical Society“, Philadelphia, 1968, Bd. LVIII/9, S. 17–18; Fr. Braudel, *La Méditerranée, et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2. Aufl., Paris, 1966, Bd. II, S. 469. „Des rêves qui se perdent en routes: tels ces projets, cent fois répétés, ces lignes contre les Turcs“.

<sup>4</sup> Delaville le Roulx, *La France en Orient au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris 1886, Bd. II (Pièces justificatives), S. 16; „Epora nulla di concreto si poté realizzare“ schreibt mit Recht Giuseppe Praga in seiner Studie *Resistenze europee all'imperialismo turco nei secoli XV e XVI*, „Archivio storico par la Dalmazia“, 1933, Bd. XVI, S. 419.

<sup>5</sup> N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, București 1935, Bd. II, S. 74. „Les tentatives destinées à expulser d'Europe les ‚profonateurs‘ et les ‚tyrans turcs‘ se dirigèrent sur les voies nouvelles, de pure aventure... Les projets n'ont qu'un intérêt de curiosité“, S. 128; vgl. auch K. Setton, *Lutheranism and the Turkish Peril*, „Balkan Studies“, Tessalonik, 1962, Bd. III, S. 141; Fr. Pall (*Les croisades en Orient au bas moyen âge...*), „Revue historique du sud-est européen“, 1942, Bd. XIX/2, S. 529) wertet die Kreuzzüge im 16. Jahrhundert als ein „problème spirituelle“.

Was sich über konkretes Handeln hinaus in Kreuzzugsplänen niederschlug, war nur dazu bestimmt, die öffentliche Meinung zu beeinflussen. Dadurch ergibt sich oft eine augenfällige Diskrepanz zwischen dem Denken und Planen führender Persönlichkeiten und dem kollektiven Denken der Volksmassen, ein Widerspruch, der in der Kreuzzugsbewegung des 16. Jahrhunderts in seltener Bildhaftigkeit erscheint und zur Problematik von Kreuzzügen und Türkenkriegen führt.<sup>6</sup>

Zunächst ist auf eine Feststellung Nicolae Iorgas zu verweisen. Bei den ersten türkischen Eroberungen in Europa handelte es sich nicht um einen atemberaubenden Vormarsch, noch wurden sie durch religiöse Gegensätze verursacht. Der Zug unversöhnlicher Gegnerschaft erschien erst in den letzten Jahrzehnten des 14. Jahrhunderts gleichzeitig mit der Bildung eines furchterregenden türkischen Staates.<sup>7</sup> War gegen Ende des 14. Jahrhunderts der Hundertjährige Krieg ein beachtliches Hindernis für einen Kreuzzug, so konnte der Waffenstillstand zwischen Richard II. und Karl VI. eine Gegenaktion ermöglichen; sie endete jedoch mit der Katastrophe von Nikopolis (1396). Später folgte die vernichtende Niederlage eines Kreuzzugsheeres bei Warna (1444). Der Sieg vor Belgrad (1456) hingegen schuf einen günstigen Ausgangspunkt für die Verbreitung des Kreuzzugsgedankens, so daß der Minoritenbruder Giovanni Capistrano das Volk für ihn begeistern konnte. Die folgenden Jahrzehnte sollten jedoch bestätigen, daß die Zeit der Kreuzzüge verstrichen war, da sowohl das Papsttum als auch die weltlichen Mächte bestrebt waren, Beziehungen zu den Türken zu pflegen.

Diese Tendenz wurde im 16. Jahrhundert noch augenscheinlicher, als die Idee des heiligen Krieges als Ritterkampf im Dienst der Kirche<sup>8</sup> nicht mehr zeitgemäß erschien.<sup>9</sup> „Der Kreuzzugsgedanke lebte im 16. Jahrhundert nur noch im Dienste der imperialistischen Ziele der großen Mächte fort“<sup>10</sup>, vermerkt D. A. Zakythinos. Auch der italienische Historiker Petrocchi wertet die vom Papsttum für die Türkenkriege des 16. Jahrhunderts übliche Bezeichnung von Kreuzzügen als unzeitgemäß und warnt davor, von einem „religiösen“ Kreuzzug des Mittelalters und von einem „politischen“ Kreuzzug der Neuzeit zu sprechen.<sup>11</sup> Dasselbe gilt

<sup>6</sup> A. Haas, *Aspekte der Kreuzzüge in Geschichte und Geistesleben des mittelalterlichen Deutschlands*, „Archiv für Kulturgeschichte“, 1964, Bd. XLVI, Nr. 2–3, S. 185–202.

<sup>7</sup> Vgl. auch M. Berza, *a.a.O.*, S. 50–51, 59.

<sup>8</sup> C. Erdmann, *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*, Stuttgart 1935, S. VIII.

<sup>9</sup> G. Martini, *L'imperatore e la crociata*, „Riassunti delle Comunicazioni di Scienze Storiche“, Florenz, 1955, Bd. VII, S. 245.

<sup>10</sup> D. A. Zakythinos, *Die Eroberung Konstantinopels und ihre Folgen für die Welt*, „Geschichte in Wissenschaft und Unterricht“, 1954, S. 390.

<sup>11</sup> M. Petrocchi, *La politica della Santa Sede di fronte all'invasione ottomana (1444–1718)*, Napoli, 1955, S. 20–21; „Il Papato ha usato per la lotta contro il Turco nell'età moderna, il termine di crociata; termine che, anche se adoperato da una certa tradizione storiografica, va però asoperato sempre con la consapevolezza di sua improprietà; perchè la „crociata“ è tipica espressione della mentalità medievale, del mondo feudale e cavalleresco, e anche perchè al centro della preoccupazione mistica della crociata è la „liberazione“ del sepolcro di Cristo“; vgl. F. Braudel, *a.a.O.*, S. 170; die These Braudels, daß die Kreuzzugsbegeisterung durch ökonomische Depressionen angereichert wurde, stellt ein neues Argument zur Diskussion. (S. 218–219).



auch von den Djihads der Turken. M. Berza und A. Dupront erachten allerdings eine Abgrenzung von „Kreuzzügen“ und Türkenkriegen als nicht gerechtfertigt und werten die Türkenkriege des 16. Jahrhunderts als eine Fortsetzung der Kreuzzüge, gleichsam als „Crisades après les croisades“.<sup>12</sup>

Daß der Kreuzzugsgedanke schon vor dem Auftreten der Reformatoren tot war, ist aus der Tatsache ersichtlich, daß Fragen der „Heiligen Stätten“ im Sinne der früheren Kreuzzugsideen auch dann kaum berührt wurden, als Sultan Selim I. 1517 durch die Annektierung des Mamelukenreiches das „Heilige Land“ und die „Heiligen Stätten“ in unmittelbaren osmanischen Besitz gebracht hatte. Von 1517 an hätten nach der neuen Sachlage Türkenkrieg und Kreuzzug automatisch kongruent sein müssen, aber von einer „Befreiung der Christenheit teuren Stätten“ war kaum noch ernsthaft die Rede, zumal man geneigt war, unter gewissen Umständen gemeinsame Sache mit dem Mamelukenstaat gegen die Türken zu machen.<sup>13</sup>

Die sich dann verschärfenden Gegensätze Karls V. mit seinem Rivalen Franz I., dem König von Frankreich, ließen jeden Plan zur Befreiung Jerusalems—ein Hauptziel der Kreuzzüge—als Wunschdenken wirklichkeitsfremder Humanisten erscheinen.<sup>14</sup> Die führenden Politiker hatten erkannt, daß die osmanische Macht mit Kreuzzugsparolen nicht mehr wirksam bekämpft werden konnte und daß neue Formen der Auseinandersetzungen gesucht werden mußten.<sup>15</sup> Der türkische Staat wurde durch den französisch-türkischen Vertrag von 1530 als politische Größe in das politische Kräftespiel eingebaut und dem allmächtigen Padischah in der natürlichen Entwicklung zu einer „balance of power“ eine entsprechende Rolle zugeordnet. Von allen Seiten buhlte man um Bündnisse oder Friedensverträge mit der Hohen Pforte und statt „Kreuzzugspläne“ bahnten sich „Halbmondpläne“ an.

Die Diffamierung einer Allianz mit der Hohen Pforte wurde somit zu einer abgegriffenen „formule de chancellerie“<sup>16</sup>. Während aber Franz I. immer wieder Vorwürfen wegen seines Türkenbündnisses ausgesetzt war, wurden der Papst oder der Kaiser nie wegen ihren Beziehungen zu andern „Ungläubigen“—den Persern—angegriffen. Karl V.,

<sup>12</sup> M. Berza, a. a. O., S. 50—59, A. Dupront, *Unité des chrétiens et unité de l'Europe dans la période moderne*, „XIII Congrès international des sciences historiques“ Moskau, 1970, Sonderabdruck, S. 5: „La guerre turque est, pour l'Occident moderne, la continuatrice de la croisade“.

<sup>13</sup> H. J. Kissling, *Türkenfurcht und Türkenhoffnung im 15. und 16. Jahrhundert: Zur Geschichte eines Komplexes*, „Südost-Forschung“, 1964, Bd. XXIII, S. 1—18.

<sup>14</sup> D. Hay, *Europe, the Emergence of an Idea*, Edinburgh, 1957, S. 111, spricht allerdings von einem „profound hold on the public imagination“. „Les notes dissonantes“, schreibt F. Braudel (a. a. O., S. 170), „n'enlèvent rien au fait qu'un sentiment général traverse la Chrétienté du XVI<sup>e</sup> siècle.“

<sup>15</sup> H. J. Kissling, *Die Türkenfrage als europäisches Problem*, „Südostdeutsches Archiv“, 1964, Bd. VII, S. 49—51. Vgl. dazu M. A. R. De Maulde la Clavière, *La diplomatie au temps de Machiavel*, Paris, 1891, Bd. I, S. 70—91. Von 1507—1598 war Venedig in Konstantinopel durch 33 Baili und von 1502—1595 durch 27 Botschafter vertreten, vgl. A. Baschet, *La diplomatie vénétienne et les princes de l'Europe au XVI<sup>e</sup> s.*, Paris 1862, S. 215.

<sup>16</sup> Fr. I. Baumer, a. a. O., S. 26.

der stets von Turkenzügen sprach, zögerte 1534 nicht, sich mit dem islamischen Herrscher Muley Hassan gegen Chairredin Barbarossa zu verbünden.<sup>17</sup>

*De guerroyer les Turcs et mécreans  
N'est plus propos, quoiqu'ils nous present bien...*

klagt 1537 Eustorge de Beaulieu.<sup>18</sup>

Dieser Erkenntnis konnten sich selbst die Päpste nicht verschließen, wodurch Kreuzzugsbullen zusehends fragwürdiger wurden<sup>19</sup>, zumal im Volk die Stimmung der Türkenfurcht überhand nahm.<sup>20</sup> Angst und Verzweiflung bildeten nach der Schlacht von Mohács (1526) und der Belagerung von Wien den Kehrreim aller Türkenlieder; Schrecken und Verzagtheit beherrschten die öffentliche Meinung. Gedemütigt und ratlos standen die Menschen des ausgehenden Mittelalters vor dem furchtbaren Feind. Selbst in Italien, wo man in Kenntnis der bedeutenden Kulturhöhe der islamischen Völker den Türken zu Beginn des 15. Jahrhunderts mit Duldsamkeit begegnet war, erwartete man voller Furcht die Landung osmanischer Krieger.<sup>21</sup> Die Türkenglocke mahnte zu täglichem Beten um göttliche Hilfe gegen den „Erzfeind“.<sup>22</sup>

Stets besann sich die Volksnot, wenn ein neuer Schreck sie packte, auf Erlebnisse ihrer Vorfahren. Kein Wunder, daß die Erinnerung an die Kreuzzüge wieder aufstieg, doch war allein in den Jahrhunderten der „klassischen“ Kreuzzüge ihr offizielles Ziel, die Befreiung des „Heiligen Landes“, noch leidlich glaubwürdig, wenn auch damals schon die Begrenztheit der Machtmöglichkeiten zu Übereinkünften zwangen, die oft nicht zu der verkündeten Kreuzzugsideologie passen wollten. Ganz anders lagen jetzt

<sup>17</sup> L. Renault schreibt im Vorwort zu T. G. Djuvaras *Cent projets de partage de la Turquie*, Paris, 1914, S. V: „Il n'y a aucune . . . fidélité à la parole donnée. Un souverain négocie, presque en même temps une alliance avec la Turquie et une alliance contre elle devant aboutir à son démeubrement“. H. Hauser (*La modernité du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1930, S. 81) spricht von einer „forte hypocrisie dans l'indignation dont on témoignait envers la politique turcophile de François I<sup>er</sup> et de Henri II.“

<sup>18</sup> Cf. D. Rouillard, *The Turk in French History. Thought and Literature*, Paris, 1938, S. 598.

<sup>19</sup> Vgl. dazu auch H. Hauser, a. a. O., S. 79; P. Renouvin, *Histoire des relations internationales*, Paris, 1953, S. 78; H. Hauser und A. Renaudet vermerken: „Le Turc cesse d'être considéré comme un chef des bandes païennes . . . et qu'une croisade le doit rejeter en Asie“ (*Les débuts de l'âge moderne, la Renaissance et la Réforme*, „Peuples et civilisations“, Paris, 1929, Bd. VIII, S. 392, 406).

<sup>20</sup> G. Stadtmüller, *Osmanische Reichsgeschichte und balkanische Volksgeschichte*, „Leipziger Vierteljahrsschrift für Sudostenropa“, 1939, 3, S. 6–7; H. Bauer, *Der Türkenschreck in Europa*, „Gemeinfaßliche Vorträge zum Vorlesen in Vereinen“, Breslau, 1877, Bd. IV; K. Haselbach, *Die Turkennot im 15. Jahrhundert mit besonderer Berücksichtigung der Zustände Österreichs*, Wien, 1864; R. Ebermann, *Die Türkenfurcht, ein Beitrag zur Geschichte der öffentlichen Meinung in Deutschland während der Reformationszeit* (Dissertation), Halle, 1904; C. A. Patrides, „*The Bloody and Cruel Turcke*“ *the Background of a Renaissance Commonplace*, „Studies in the Renaissance“, 1963, Bd. X, S. 126–135.

<sup>21</sup> J. Burckhardt, *Gesamtausgabe*, hrsg. von W. Kaegi, Bd. V, S. 68–70, 304–359.

<sup>22</sup> C. Schreiber, *Das Turkenmotiv und das deutsche Volkstum*, „Volk und Volkstum“, 1938, Bd. III, S. 30–32.



die Dinge, da der Türke zum großen Angstgegner des Abendlandes wurde.<sup>23</sup> Mateo Bandello sprach von der lächerlichen aber realen Situation, stets raten zu müssen, was der Türke oder der Perserschah (Sophi) plane.<sup>24</sup> So schwebte der Riesenschatten furchterregender Gerüchte über Europa, das erst aufatmete, wenn die „Newen Zeitungen“ von Feldzügen des Sultans in Asien berichteten. Selbst die Initiative zu ergreifen, um die Folge der Feldzüge des Osmanischen Reiches in Europa und Asien zu durchbrechen, erhofften nur weltfremde „Exhortatoren“.<sup>25</sup>

Die „Infidel scourge of God“ — die Gottesgeißel —, wie J. W. Bohnstedt seine Studie über die Türkengefahr nennt<sup>26</sup>, war zweifellos eine Realität und nicht nur eine — wie Hutten vermeinte — von der Kurie geförderte Angstpsychose: „So oft es ihnen einfiel von uns Deutschen Geld auszupressen, gebrauchten sie die List, einen ins Land zu schicken, welcher voll des Schreckens ausrufen mußte: „Die Türken sind im Anzug, ja der Feind ist vor den Toren selbst“.“<sup>27</sup> Solche Erwägungen konnten die Türkenfurcht nicht bannen. Allzu oft wurden in apokalyptischer Stimmung die Türken als „deines nammens großen dämpfer“<sup>28</sup> und als Gottesstrafe erwähnt.<sup>29</sup> P. Coles spricht von einem „physical and psychological shock“, den die türkische Offensive in Europa auslöste.<sup>30</sup>

Erhöht wurde die Türkenfurcht durch die vom Papst und den Habsburgern lancierten Erzählungen über angeblich furchtbare Ausschreitungen, die in der Vorstellung des Bürgertums das Bild vom „grausamen Türken“ erwachsen ließ.<sup>31</sup> Daß solche Freveltaten keine spezifische Eigenschaft der Türken waren, sondern allgemeine Erscheinungen des Jahrhunderts, haben die wenigsten Rufer zum Türkenkrieg begriffen. Die Grausamkeit der Christen wurde von ihnen gelegentlich als eine der vielen verderblichen Erscheinungen in der Christenheit hingestellt, während die Grausamkeit der Türken, nach Ecks Worten, die „ratio socie-

<sup>23</sup> H. J. Kissling, *Türkenfurcht und Türkenhoffnung*, S. 15; wenn Fueter schreibt, daß die Offensive der Türken nur für die Habsburger in Rechnung gezogen werden mußte, für Deutschland jedoch keine wirkliche Gefahr darstellte (*Geschichte des europäischen Staatensystems von 1492–1559*, „Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte“, hrsg. von G.v. Below und F. Meineke, München 1919, Bd. II, S. 153), so hat er damit nur die Meinung jener Reichsstände wiedergegeben, die wesentlich die Türkengefahr verneinten

<sup>24</sup> Zitiert nach Fr. Blandel, *a a O*, Bd. II, S. 172.

<sup>25</sup> C. Erdmann, *a a O*, S. 308.

<sup>26</sup> Philadelphia 1968; vgl. auch J. Chmel, *Actenstücke und Briefe zur Geschichte des Hauses Habsburg im Zeitalter Maximilians I*, „Monumenta Habsburgica“, Wien, 1855, I. Abt./Bd II, S. 719.

<sup>27</sup> K. Kleinschmidt, *Ulrich von Hutten*, Berlin 1955, S. 73–74; C. Gollner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts, 1501–1550*, Bucureşti–Berlin, 1961, Bd. I, Nr. 100.

<sup>28</sup> P. Coles, *The Ottoman Impact on Europe*, London, 1968, S. 110.

<sup>29</sup> Ph. Wackernagel, *Das deutsche Kirchenlied von den ältesten Zeiten bis zu Anfang des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1864–1877, Bd. III, S. 835–836; wohl am unmittelbarsten spricht die Türkenfurcht aus Johann Brenz' *Türkenbüchlein* (C. Gollner, *Turcica*, Nr. 410–411, 590–592). Stimmen wie hier wurden laut, sich dem Sultan freiwillig zu unterwerfen. (*Turcica*, Nr. 172–174; vgl. auch J. W. Bohnstedt, *a a O*, S. 10–12).

<sup>30</sup> P. Coles, *a a O*, S. 110, erwähnt den Papst und Kaiser als „spokeman for crusading“.

<sup>31</sup> H. Hauser, *a a O*, S. 81 vermerkt mit Recht: „La domination des Ottomans n'était pas plus dure que celle des chevaliers brigands“.

tatis humanae“ überschreite.<sup>32</sup> Bei der Beurteilung des Gegners wurden Maßstäbe angelegt, die sich in den Kreuzzügen und Ketzerkriegen der Albigenser ausgebildet hatten.

Die Türkenfurcht wurde zusätzlich durch apokryphe „Absagbriefe“ des Sultans gespeist, in denen er die Weltherrschaft beanspruchte. Typisch für diese Art von Drohbriefen sind die *Lettres de Deffiance envoyées à Maximilien [...] par Soliman le grand Turc* (1565), in denen der Sultan „dissipateur, exterminateur, forceur et violateur de toute la chrestienté“ genannt wird.<sup>33</sup> Doch nahm die Türkenherrschaft am Balkan nie die grausamen Formen an, die man ihr in den Türkenchriften andichtete. Furchtbare Leiden hatte die christliche Bevölkerung in den Grenzgebieten allerdings auszustehen, die schutzlos Brandschatzungen ausgesetzt waren. In der Türkei wurde niemand wegen seines Glaubens verfolgt. Dieser Ansicht mochten auch die Niederländer gewesen sein; bei ihnen galt das Sprichwort „Lieber türkisch als spanisch“.

In Deutschland war mittlerweile die Türkenhilfe der Reichstage in den Widerstreit von Kaiser und Fürstentum geraten. Wurde vom Reichstag oder von Landtagen der Türkenzehnte bewilligt, so geschah dieses niemals in der erforderlichen Höhe; wiederholt entschloß man sich nur für Verteidigungsmaßnahmen.<sup>34</sup> Ein Nürnberger schrieb 1522: „Die Not war groß aber die Hülff war klein; es dachte ein jeder nur an sich [...], ein jeder wartet, bis ihm die Wand warm werd“.<sup>35</sup> Kein Volk war bereit, den Kampf für ein anderes auszutragen und, wie in der Zeit der Kreuzzüge, für ein übernationales Ideal zu kämpfen. In ungarischen Adelskreisen sprach man davon, daß der Kampf gegen die Türken nicht so sehr ihren Interessen entspräche als vielmehr der „Christenheit“. Und dieser Dienst müsse durch angemessene materielle Zuwendungen (Reichshilfe) kompensiert werden.<sup>36</sup>

Für die Protestanten waren die Türkenkriege tatsächlich zu einem Kompensationsgeschäft mit dem Kaiser geworden. Papst Leo X. hatte dieses bereits 1518 antizipiert, als er am 24. Oktober an Friedrich den Weisen von Sachsen schrieb: „Es schien Tag für Tag immer nötiger, einen Kreuzzug gegen die Türken zu organisieren. [...] Aber während wir überlegten, wie wir am besten beginnen sollten, und all unsere Kraft dieser Aufgabe widmeten, ließ mir der Satan diesen Sohn der Verdammnis, M. Luther, von dem Augustiner Orden, als Gegner entgegen treten“.<sup>37</sup> Der Reformator ließ in dogmatischen Polemiken das Bewußtsein einer christlichen abendländischen Gemeinschaft wie einen Schemen zerflattern, assoziierte in seinen Schriften den Papst mit den Türken und

<sup>32</sup> E. Herrmann, *Türke und Osmanenreich in der Vorstellung der Zeitgenossen Luthers* (Dissertation), Freiburg, 1961 (Maschinenschrift), S. 56–58.

<sup>33</sup> Cl. D. Rouillard, *a.a.O.*, S. 67; H. Kissling, *a.a.O.*, S. 39.

<sup>34</sup> Fr. Thaller, *Glaubensstreit und Turkennot 1519–1648*, Graz, 1916, S. 19–21.

<sup>35</sup> Zitiert nach S. H. Moore, *The Turkish Menace in the Sixteenth Century*, „Modern Language Review“, 1945, Bd. XL, S. 30.

<sup>36</sup> G. Praga, *a.a.O.*, S. 420. „Partendo dal presupposto che la lotta contra il Turco fosse non tanto difesa di stessi, quanto un servizio reso alla christianità.“

<sup>37</sup> K. M. Setton, *a.a.O.*, S. 143.

betonte dabei die Priorität des Kampfes gegen den Papst.<sup>38</sup> Der Begriff des „Kreuzzuges“ wurde als irreführend abgelehnt, der Turkenkrieg jedoch als ein Kampf für das Vaterland legitimiert.

Der Kaiser begeht daher einen Übergriff — nach Luthers Meinung, wenn er sich beim Feldzug gegen die Türken nicht damit begnügen will, die Reichsgrenzen zu verteidigen, sondern zugleich sich das Ziel steckt, den christlichen Glauben zu verteidigen und die christliche Kirche zu schützen.<sup>39</sup> Glaubenskämpfe zu führen überschreitet die Machtbefugnisse des Kaisers und bedeutet eine von Luther grundsätzlich abgelehnte Vermischung des weltlichen und geistlichen Reiches.

Was Luther aufs schärfste zurückweist, ist somit nicht das Recht und die Pflicht des Kaisers, einen Turkenkrieg zu führen, sondern die Anmaßung, diesen Krieg als einen Religionskrieg zu bezeichnen, in welchem der Kaiser die Rolle des Beschützers der christlichen Kirche spielt. Für ihn gibt es kein Heer von Christen, das gegen ein Heer von Heiden streitet.

Luther kritisierte aber nicht nur die Kreuzzugskonzeption, sondern auch die papstliche Kriegführung in den Kreuzzügen, entsprechend seiner Unterscheidung von den beiden Reichen, und fuhr für die Richtigkeit seiner Ansicht eine Reihe von Beispielen an. Er weist auf die verhängnisvolle Rolle Cesarinis bei Warna und Tomorys bei der Schlacht von Mohács hin. Franz I. habe die Schlacht von Pavia verloren, weil er mit dem Heer des Papstes zusammen gekämpft hatte. Im Sacco di Roma sieht er gleichfalls eine Bestätigung seiner Ansicht, daß der Papst nicht gegen einen weltlichen Herrscher kämpfen dürfe.

Der Reformator zieht daraus die praktischen Konsequenzen und scheut sich nicht, im Fall eines Kreuzzugs die Krieger selbst zur Dienstverweigerung aufzufordern. Es sei ihre Pflicht gegen ein solches Unternehmen durch offenen Ungehorsam zu protestieren. „Wenn ich ein kriegs man were und sehe zu felds ein Pfaffen — oder creutz pannier, wenns gleich eiu crucifix selbs were, so wolt ich davon lauffen als iagt mich der Teuffel“. Anders wäre die Lage, wenn nicht der Papst, sondern der Kaiser oder die Fürsten zum Kriegszug gegen die Türken auffordern: „Wenn Keyser Karolus panier odder eines Fürsten zu felde ist, da lauffe ein iglicher frisch und fröhlich unter sein panier“.<sup>40</sup>

Wie Luther, bemühte sich auch Erasmus in seiner *Consultatio* die Grundsätze eines Türkenkriegs klar zu definieren; er lehnte jede religiöse Motivation desselben ab.<sup>41</sup> Herrmann spricht in seiner Dissertation daher mit Recht von einer „merkwürdigen Umformung“ ja sogar „Profanierung“ des Kreuzzugsgedankens durch die Reformation.<sup>42</sup> Hier ist einer der Punkte, wo Mittelalter und Neuzeit, katholische Frömmigkeit und evangelisches Glaubensleben zusammenstoßen.<sup>43</sup> Es geht letztlich um

<sup>38</sup> A. Dupront, *a.a.O.*, S. 1.

<sup>39</sup> H. Lamparter, *Luthers Stellung zum Türkenkrieg*, München, 1940, 152 S.; vgl. auch H. Pfeffermann, *Die Zusammenarbeit der Renaissancepapste mit den Türken*, Winterthur, 1946, S. 33, 47, 61.

<sup>40</sup> *Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe*, Weimar, 1909, Bd. XXX/2, S. 115.

<sup>41</sup> C. Göllner, *Turcica*, Nr. 371—375.

<sup>42</sup> E. Herrmann, *a.a.O.*, S. 6.

<sup>43</sup> C. Göllner, *Turcica*, Nr. 180—181.

das Verhältnis von Religion und Politik, Kirche und Staat. Besonders pointiert hat dies Pfeffermann ausgesprochen: „Die Reformation hat nicht nur das Denken, die Sprache, das Gebet und die Wirtschaft auf eine nationale Basis gestellt, sondern auch den Kreuzzug“. <sup>44</sup>

Die Opposition gegen die Kreuzzüge wurde auch in anderen Kreisen laut: Es waren die Wortführer lokaler Interessen und mittelalterlicher Antikurialisten, deren Vorfahren einst als Ketzer zu Opfern von „Kreuzzügen“ geworden waren. Nicht zu übersehen ist auch der traditionelle frankiskanische Pazifismus, der im 16. Jahrhundert wieder auflebte <sup>45</sup>, neben dem Gedanken einer universalen Toleranz, der durch Sebastian Frank und Guillaume Postel vertreten wurde. <sup>46</sup> Eindringlich macht Menavino seine Zeitgenossen darauf aufmerksam, daß „I Turchi sono quali noi mortali et d'una intessa carne et de Dio cosi si vivono come noi noi“. <sup>47</sup> Er wollte mit dieser kategorischen Erklärung allen denjenigen den Wind aus den Segeln nehmen, die, ohne die Türkei zu kennen, sich in Erzählungen von Schaurmärchen über die Türken überboten.

Nach diesen Feststellungen, die erhellten, unter welchen Voraussetzungen die Bereitwilligkeit für Kreuzfahrten sank, sei noch auf Ebermanns Wertung dieses „Negotiums“ hingewiesen. Nach seiner Meinung erfolgte die Wandlung vom Kreuzzugsdenken päpstlicher Prägung zur Konzeption des nationalen Verteidigungskrieges (Türkenkrieg) vor allem durch „das Erlöschen der blinden Ergebenheit gegen die Kirche und zugleich der Neigung, für deren Ruhm romantische Kriegsfahrten zu unternehmen“. <sup>48</sup>

„Nicht von Ablenkungen und Abirrungen werden wir zu sprechen haben“, erläutert Sternfeld, „wenn wir die allmählich erloschenden Versuche der Eroberung Jerusalems verfolgen, sondern von der Rückkehr zum Normalen. Umgekehrt ist es gewesen; der erste Zug der bekreuzten Ritterschaft des Abendlandes, der seine Richtung zum Heiligen Grabe nahm, war die große Abirrung von der Bahn des Hergebrachten, eine geniale Abirrung von so ungeheurem religiösen Heroismus, wie die Welt ihn nie mehr gesehen hat. Ein solcher Aufschwung der Begeisterung, der die gegebenen Wege plötzlich verließ und einem Ideal zuliebe in weiter Ferne sein Ziel aufsteckte, konnte im ersten Anlauf Unvergleichliches erreichen, aber nicht andauern, sondern mußte allmählich zu dem regelmäßigen Pendelschlag des Gewöhnlichen zurückkehren“. <sup>49</sup>

Das Papsttum wußte aber als Bannerträger der Kreuzzugsidee weiter die Fiktion einer gemeinsamen christlichen Außenpolitik gegenüber den „Ungläubigen“ aufrechtzuerhalten, und dafür mußte es „den Gedanken des Glaubenskrieges popularisieren, ihn durch die Kirche bis ins letzte Dorf tragen, jede erfolgreiche Aktion gegen die Türken maßlos

<sup>44</sup> H. Pfeffermann, *a. a. O.*, S. 172.

<sup>45</sup> C. Erdmann, *a. a. O.*, S. 321.

<sup>46</sup> E. Hassinger, *Das Werden des neuzeitlichen Europas*, Braunschweig, 1966, S. 196–202.

<sup>47</sup> C. Gollner, *Turcica*, Nr. 883, S. 108.

<sup>48</sup> R. Ebermann, *a. a. O.*, S. 5–6; vgl. auch R. Aubenas – R. Riéard, *L'Eglise de la Renaissance*, Paris, 1951, S. 32.

<sup>49</sup> R. Sternfeld, *Abirrungen und Ablenkungen der Kreuzzüge*, „Historische Zeitschrift“, 1911, Bd. CVI, S. 322.

übertreiben und propagandistisch ebenso auswerten wie die Niederlagen, die zu größeren Leistungen anspornen sollten“. <sup>50</sup> Um das Simile Kreuzzug — Türkenkrieg zu pflegen, empfahl die Bulle Nikolaus' V. jedem Krieger, im Kampf gegen die Türken das Zeichen des Kreuzes auf seine Schulter zu heften. Die Feldfahne des Kurfürsten Joachim von Brandenburg, der im Mai 1542 durch Breslau zog, trug die Inschrift: „Quis sicut Deus noster“. Die Päpste Pius II., Sixtus IV., Leo X. riefen ebenso zu dem Kreuzzug auf, wie es Urban II. oder Innozenz III. getan hatten, und werteten als Ziel der Feldzüge die Befreiung des Heiligen Grabes und die Eroberung Konstantinopels. Die *Bullae cruciatae* des Hochmittelalters erneuerten sich somit scheinbar in den Kreuzzugsbullen des 15. und 16. Jahrhunderts, ohne die gewaltige Dynamik des Konzils von Clermont auslösen zu können, denn der für die Kreuzzüge kennzeichnende gregorianische kirchliche Eifer fehlte in den Turkenkriegen. Diesen versuchten Erzeugnisse der Buchdruckerpresse zu wecken. Sie erzählen von Kämpfen der Kreuzheere bei Nikopolis, Warna und auf dem Amselfeld: Johannes Eck <sup>51</sup>, Johann Cuspinianus <sup>52</sup>, Mathias Kretz <sup>53</sup> und andere katholische Exhortatoren knüpften an das Beispiel des staufischen Rittertums an, um den Kreuzzug als höchstes Ziel der Turkenkriege mit der Fiktion einer christlichen „plenitudo gentium“, einem eschatologischen Dogma der Kreuzzugsepoche, zu verklären. Den gleichen Gedanken wie Johannes Eck, daß die Rückerobertung Jerusalems gleichzeitig das Ende der Heimsuchung Gottes bedeute, vertrat noch am Ende des Jahrhunderts Michael Anisus. Auffällig ist jedoch, daß er diesen Gedanken als Gelehrtenmeinung hinstellte. Dies ist ein Hinweis, daß die Befreiung des Heiligen Grabes zu einem historischen Faktum erkaltet war und die Bekehrung der Nichtchristen oder ihre Unterwerfung erschien wohl nur noch der Kurie als Motivation einer geistlich sanktionierten Universalpolitik. Alle diese Anliegen standen im krassen Gegensatz zu einer Zeit, in der sich das politische Leben aus Mikro-Dimensionen zu Nationalstaaten zusammenschloß, die die von Papst und Kaiser verkorperte imperiale Weltordnung negierten.

Aus dieser Schau erhalten auch die Appelle, in denen gemahnt wird, man solle sich auf die Leistungen der Kreuzritter-Vorfahren besinnen, eine spezifische Deutung. Nur selten ist mit dem Verweis auf ihre Taten eine Rezeption des eigentlichen Kreuzzugsgedankens verbunden. In den meisten Fällen gilt das Beispielhafte der mittelalterlichen Kreuzzugsunternehmen nur als Ansporn für selbstlosen Einsatz und Mannestugenden. Johannes Sturm, ein typischer Vertreter der Turkenkriegsideologie, erachtet das Beispiel der Kreuzfahrer als maßgeblich für die militärischen Unternehmungen der Christen, was wohl verblüfft, da er eine forcierte Grenzwallpolitik propagierte. Der Hinweis auf die Taten der Kreuzfahrer dürfte daher nur als ein resignierender Vergleich mit Leistungen, die er seinen Zeitgenossen nicht mehr zumuten kann, zu betrachten sein. <sup>54</sup>

<sup>50</sup> H. Pfeffermann, *a.a.O.*, S. 50.

<sup>51</sup> C. Gollner, *Turcica*, Nr. 430.

<sup>52</sup> Ebenda, Nr. 238.

<sup>53</sup> Ebenda, Nr. 441; J. W. Bohnstedt, *a.a.O.*, S. 14.

<sup>54</sup> C. Gollner, *Turcica*, Nr. 2343—2344.



Bei den sich anbahnenden sozialen Wandlungen seit der Kreuzritterzeit mußte auch der Versuch, die antagonistischen Klassen durch eine Kreuzzugsbewegung — als gemeinsame Plattform — zu einen, scheitern.<sup>55</sup> Wenn die Bauern im 11. und 12. Jahrhundert noch durch Not und Elend bestimmt wurden, sich in die Kreuzritterheere einzureihen, so verbündeten sie sich im 16. Jahrhundert zum „Bundschuh“. Aus diesen Diskrepanzen zwischen romantischen Zielsetzungen und konkreten sozialen Begebenheiten resultiert ebenfalls das Fiasko der Kreuzzugspläne.<sup>56</sup> Es waren somit nur noch mythische Visionen der Orthodoxie, deren Wunschenken in der Rückkehr nach Konstantinopel gipfelte.<sup>57</sup>

Auch mußte die Kluft zwischen der Mentalität der Söldner und Kreuzritter beachtet werden. Es war ein Faktor der bereits zur Zeit Gregors VII. nicht zu übersehen war und nun während der Türkenkriege im 16. Jahrhundert zu einer relevanten Tatsache wurde. Zählten zur Zeit der klassischen Kreuzzüge ideale Güter noch, bestimmten später allein der Sold und nicht die Ablassbullen die Landsknechte, die nicht mehr zur „militia S. Petri“ gezählt werden können, gegen die Türken zu kämpfen.<sup>58</sup> Um Sold und Beute ging es den Landsknechten vor Wien und Budapest und nicht um die Sündenvergebung und himmlischen Lohn, der die Krieger des Hochmittelalters beseelte. Der venetianische Botschafter Giovanni Michele meldet 1571 vom Kaiserhof, daß die Söldner keinen Tag ohne Sold bereit seien, Heeresdienst zu leisten „quali tanti servono et niente piu, quanto hanno havuto il pagamento, e se questę fusse intertenuto par un giorno, l'altro se n'anderiano, senze che alcuno li posse ritenere“.<sup>59</sup>

Der Versuch Kaiser Maximilians, den „Ritter St. Georg“ als himmlischen Kriegshelfer und Patron der christlichen Ritter für die Türkenkriege zu „aktualisieren“ erhielt lediglich den Charakter einer belanglosen Episode.<sup>60</sup> Am kaiserlichen Hof dachte man wohl 1576 daran, den deutschen Ritterorden zur Verteidigung des Glacis in Südosteuropa heranzuziehen, aber aus dem Orden war die ritterliche Gesinnung der Kreuzzugszeit geschwunden. Der Großmeister fürchtete den Kampf mit den Türken, man wolle sich nicht „jämmerlich aufzucken oder niederhauen lassen“.<sup>61</sup>

Selbstverständlich darf der legendäre Heldenkampf Zrinyis und seiner Krieger bei Sziget und Don Juans bei Lepanto nicht unerwähnt bleiben. Auch für die Johanniterritter auf Rhodos und Malta war das Kreuzzugsgelübde kein Lippenbekenntnis. Zu vermerken wäre noch die Kreuzzugstradition in Spanien<sup>62</sup> und der Sieg von Cälugäreni. In Prag hatte Michael der Tapfere dann Gelegenheit, den spanischen Gesandten

<sup>55</sup> D. A. Zakynthinos, *a.a.O.*, S. 390—391.

<sup>56</sup> G. Schreiber, *a.a.O.*, S. 25—27.

<sup>57</sup> A. Dupront, *a.a.O.*, S. 7.

<sup>58</sup> Vgl. dazu auch C. Erdmann, *a.a.O.*, S. 250—272; so kann man auch in den Normannensöldnern, die für die byzantinischen Kaiser im 11. Jahrhundert gegen Araber und Türken kämpften, nicht Kreuzfahrer sehen.

<sup>59</sup> J. Fiedler, *Relationen venetianischer Botschafter über Deutschland und Österreich im sechzehnten Jahrhundert*, Wien, 1870, S. 295.

<sup>60</sup> J. Plösch, *Der St. Georgsritterorden und Maximilians I. Türkenpläne von 1493/94*. Festschrift Karl Eder, Innsbruck, 1959, S. 33—56.

<sup>61</sup> A. Huber, *Geschichte Österreichs*, Gotha 1885—1896, Bd. IV, S. 370.

<sup>62</sup> P. Coles, *a.a.O.*, S. 125.



San Clemente zu treffen und er entwickelte ihm seine Kreuzzugspläne. Er hoffe, mit tatkräftiger Unterstützung nicht nur Konstantinopel, sondern auch Jerusalem, „la Citta Santa nella quale il Redentore volse“ zu erobern.<sup>63</sup> *Ut aedificentur muri Jerusalemis!* Der Gedanke eines Kreuzzuges zur Eroberung des heiligen Landes, der Karl V. beseelte und Don Juan de Austria begeisterte, lebte in dem rumänischen Fürsten wieder auf.

Eine Wandlung der Kreuzzugsbewegung zum Türkenkrieg wird auch durch die vom Papsttum formulierte Kongruenz von „Ungläubigen“ und Haeretikern veranschaulicht.<sup>64</sup> Braudel vermutet daher ein Abklingen der Kreuzzüge erst um 1571, nach der Schlacht von Lepanto, als durch die Gegenreformation ein Frontenwechsel erfolgte, und die „religiöse Leidenschaft“ vor allem im Mittelmeerraum sich die Vernichtung des Protestantismus zum Ziel setzte. Die Türken waren jetzt nicht mehr der Feind Nummer eins der Christenheit. Wie der Kampf gegen die schiitischen „Ketzer“ für Suleiman vordringlich war, trat auch in der Zeit der Gegenreformation die Konfrontation mit dem Islam im Kampf zwischen „Papisten“ und lutherischen „Ketzern“ in den Hintergrund.<sup>65</sup> Die Bezeichnung „Türk“ — im Sinne der Kreuzzugsideologie — als „Todfeind der Christenheit“ — verliert dadurch wesentlich an Überzeugungskraft. Hierin äußerten sich, nach Erdmann, typische „Degenerationserscheinungen“ des eigentlichen Kreuzzugsdenkens.<sup>66</sup> Die Kreuzzugsbewegung verfiel auch durch die Seefahrten der Portugiesen und Spanier, die den kreuzzugswilligen Hidalgo nach der Reconquista neue Horizonte eröffneten<sup>67</sup> und die Kämpfe im östlichen Mittelmeer wenig attraktiv erscheinen ließen.<sup>68</sup>

Kennzeichnend für die bestehende Opposition gegen das Planen von Kreuzzügen ist ebenfalls die kirchliche Aversion gegen nationalstaatliche Anliegen. Petrus Nannius möchte daher alle politischen Implikationen ausklammern und die Kreuzzüge allein in den Dienst der „Propaganda fidei“ stellen.<sup>69</sup> Bei der Betrachtung der mittelalterlichen Kreuzzugsbewegung verbietet sich wohl grundsätzlich, im Sinne von Nannius von dynastischen Bemühungen und persönlichen Ambitionen zu sprechen. Hingegen sind diese bei den Türkenkriegen offensichtlich, insbesondere nach der Konfrontation zwischen Valois und Habsburg.<sup>70</sup> Wer hätte sich auch im 16. Jahrhundert — nicht nur mit Worten — noch bereit erklärt, an einem säkularen Aufbruch zur Befreiung der „Heiligen Stätte“ zu beteiligen.<sup>71</sup>

<sup>63</sup> Al. Ciorănescu, *Michel le Brave et la politique espagnole*, „Etudes roumaines“, Paris, 1938, Bd. I, S. 18.

<sup>64</sup> Die Bestätigungsbulle der Jesuiten (1540) stellte ihnen die Aufgabe gegen die Türken und Schismatiker zu kämpfen. Beide erschienen als gleichgefürchtete Gegner der katholischen Kirche.

<sup>65</sup> H. Pfeffermann, *a. a. O.*, S. 172—173.

<sup>66</sup> C. Erdmann, *a. a. O.*, S. VIII.

<sup>67</sup> Nach Hassinger (*a. a. O.* S. 100) lebte die „Dynamik der Kreuzzugsidee“ in den Seefahrten weiter.

<sup>68</sup> Ebenda.

<sup>69</sup> C. Gollner, *Turcica*, Nr. 575.

<sup>70</sup> J. Leclerque, *L'idée de la royauté du Christ au moyen âge*, Paris, 1959, S. 58—64; A. Haas, *a. a. O.*, S. 186; F. Hauser, (*a. a. O.* S. 82) macht die Feststellung: „L'esprit des croisades est mort, et Lepante ne le reveillera pas.“

<sup>71</sup> A. Haas, *a. a. O.*, S. 186—187.

Wenn auch, wie bei Lepanto (1571), internationale Beteiligung zu verzeichnen war, zerbrach doch die „Heilige Liga“ an den divergierenden Interessen ihrer Mitglieder. Philipp II. plante nie einen Kreuzzug zur Befreiung des „Heiligen Landes“. Er dachte viel realistischer als Karl V. und wollte durch diesen Sieg bloß die Küsten Spaniens, seiner in afrikanischen und italienischen Besitzungen schützen. Dazu fehlten Madrid und Konstantinopel nach Lepanto auch die Geldmittel für weiteres Wettrüsten, der türkisch-spanische Friedensvertrag (1581) entsprach einem Desengagement der beiden „Supermächte“. Seit 1579 segelten türkische Galeeren im Indischen Ozean, 1580 eroberte Spanien Portugal. Von nun an residierte Philipp II. gerne in Lissabon, dem großen atlantischen Hafen. Die spanisch-türkischen Beziehungen wurden wohl gelegentlich durch „Ligaverhandlungen“ gestört, solche wurden aber nie in Konstantinopel als ein „casus belli“ erachtet. Kennzeichnend ist das Feilschen um die „Heilige Liga“ von 1593, als sich allein Michael der Tapfere, Fürst der Walachei, ohne Vorbehalt zum Bündnis bekannte.<sup>72</sup>

Selbst der Begriff „Kreuzzug“, der von der Kurie noch im 16. Jahrhundert verwendet wurde, erschien antiquiert.<sup>73</sup> In Ungarn war es verpönt, nach 1514, dem Aufstand Dojas, den „Kreuzern“ über den Kreuzzug zu sprechen, da dieser mit den Bauernkriegen in Verbindung gebracht wurde. Am Balkan und in den Rumänischen Ländern sprachen patriotisch gesinnte Männer vom Kampf für „das Christentum“ (d.h. ihre Heimat), nie aber vom Kreuzzug. Auf den deutschen Reichstagen wurde um den „Türkenzehnten“ verhandelt und nur in Spanien war für diese Sonderabgabe der Terminus „Cruzada“ aus der Zeit der Reconquista noch üblich. So wertete Philipp II. seinen Kampf gegen die aufständischen Mauren (1568–1570) als „Kreuzzug“ und erhielt dafür als „Cruzada“ 500 000 Dukaten.<sup>74</sup>

Beim Planen von Kreuzzügen darf dieser materielle Anreiz nicht übersehen werden. So war der groß angelegte Aufruf Maximilians I. zur Rettung der Christenheit (1503) zunächst nur ein Vorwand, um das von Kirchen und Städten verwahrte Geld in die Hand zu bekommen.<sup>75</sup> Dagegen opponierte die römische Kurie, es handle sich um Zweckentfremdung der „Türkengelder“, wenn der König den Türkenzug zwar durchführte, sich dabei aber nicht nach dem päpstlichen Plan richtete.<sup>76</sup> Dieses bestimmte Maximilian vom Türkenzug abzusehen<sup>77</sup>, jedoch mit Erlaubnis des Vizelegaten, des Bischofs von Brixen, die „Cruciata“ anzugreifen.<sup>78</sup> 1581 war die spanische Kirche — nach dem Bündnis

<sup>72</sup> E. Hurmuzaki, *Documente*, Bd. IV/1, S. 230–231.

<sup>73</sup> M. Petrocchi, *a a O*, S. 20–21.

<sup>74</sup> F. Brandel, *a a O*, Bd. II, S. 359–379; die These Braudels, daß das Kreuzzugsanliegen im 16. Jahrhundert durch ökonomische Depressionen angereichert wurde (Bd. II, S. 170), verdient eingehender untersucht zu werden.

<sup>75</sup> P. Diederichs, *Kaiser Maximilian I. als politischer Publizist*, Jena, 1933, S. 46.

<sup>76</sup> A. Leopold, *Die Ostpolitik König Maximilians in den Jahren 1490–1506*, (Dissertation), Graz, 1966, S. 158–165.

<sup>77</sup> Ebenda, S. 169–170; F. Heinrich, *Die Türkenzugbestrebungen Kaiser Maximilians I. in den Jahren 1517–1518*, (Dissertation), Graz, 1958, S. 2–75.

<sup>78</sup> M. Samuto, *Diarii*, Bd. IV, S. 461.

Philipps II. mit dem Sultan — nicht wegen der Einstellung des Krieges gegen den Halbmond besorgt, sondern wegen den Einnahmen aus der „Cruzada“.<sup>79</sup>

Während die klassischen Kreuzzüge *Angriffskriege* waren, befanden sich die Völker Südosteuropas im 16. Jahrhundert in einer *Verteidigungsstellung*. Hierin lag, nach einer Formulierung von Giuseppe Praga, die „antemurale christianitatis“.<sup>80</sup> So spricht M. Berza damit im Zusammenhang von einem „defensiven Kreuzzug“.<sup>81</sup> Durch das Anliegen, die eroberten Gebiete Südosteuropas zu befreien, stand die Kriegführung gegen die Türken an einem Wendepunkt, es brach sich die neuartige Konzeption eines weltlichen Grenzkrieges gegen die Türken Bahn. Wesentlich ist dabei die Erkenntnis eines faßbaren Gegners, nämlich der Türken, im Gegensatz zu den bis dahin gepflegten Vorstellungen von der Befreiung des Heiligen Landes aus den Händen der Ungläubigen.

Johann Lascaris, ein Diplomat der römischen Kurie, meinte daher (1510), es sei zweckmäßig vorzutäuschen, man wolle zur Eroberung des „Heiligen Landes“ ausziehen, um einen Feldzug gegen Konstantinopel geheimzuhalten.<sup>82</sup> Die Eroberung des Heiligen Landes spielte somit nur noch als propagandistische Phrase eine Rolle.

Gewiß, man kann den Anteil des westlichen Abendlandes am Kampf gegen den Islam nicht übersehen, auf den Schlachtfeldern Europas kämpften Krieger aus fast allen Ländern Europas. Es genügt, wenn man an die Hilferufe von Byzanz erinnert, an die Reise eines Manuel Paleologus durch Europa oder daran, daß Stefan der Große, ein Vertreter der Orthodoxie, sich im 15. Jahrhundert an Papst Sixtus IV. wandte. Wirkliche Scheidewände zwischen Osten und Westen bestanden nie. Der Kampf gegen die Türken erscheint als ein Problem, das die Gesamtheit des Kontinents bewegt. Doch war die Teilnahme des Westens an diesem Krieg nur episodenhaft. Augenblicksinteressen, örtliche Rivalitäten und Expansionspläne verhinderten fast immer ihre Verwirklichung und die Bildung einer großen Koalition, die allein erfolgreiche Feldzüge ermöglicht hätte. Es waren die Mängel, die Mathias Kretz 1532 in seinem *Sermon von dem Turckenzug* beanstandete.<sup>83</sup>

Die Muhsale des Kleinkrieges wurden auch weiter fast ausschließlich von den osteuropäischen Völkern, von Albanern, Serben, Rumänen, Ungarn, Polen und Venezianern getragen. Ihr Kampf wurde in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts immer hartnäckiger.<sup>84</sup> Im Osten erteilten die Kosaken den türkischen und tatarischen Streitkräften wuchtige Schläge. Im Raum zwischen Donau und Karpaten hatten die rumänischen Fürsten

<sup>79</sup> F. Brandel, *a.a.O.*, Bd. II, S. 172.

<sup>80</sup> G. Praga, *a.a.O.*, S. 420.

<sup>81</sup> M. Berza, *a.a.O.*, S. 59.

<sup>82</sup> N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle*, Bd. VII, S. 45–51.

<sup>83</sup> C. Göllner, *Turcica*, Nr. 441

<sup>84</sup> F. Braudel, *a.a.O.*, Bd. II, S. 172.

der Macht der Pforte die Stirn zu bieten.<sup>85</sup> Währenddes wurde im Westen von Kreuzzügen geschwätzt. N. Iorga konnte deshalb, analog zu einem „Byzance après Byzance“, von „Croisades après les croisades“ sprechen, die sich im 16. Jahrhundert<sup>86</sup>, aber nur in den Rumänischen Ländern abspielten.<sup>87</sup> Die osmanische Gefahr vernichtete wohl Staaten, beschleunigte aber auch durch das Zusammenballen der nationalen Abwehrkräfte den Vorgang, durch den in nuce nationale Staaten entstanden.<sup>88</sup>

Als tragisch erscheint bei der Analyse der Begriffe „Kreuzzug“ und „Türkenkrieg“ die Tatsache, daß gerade die universale Kaiserpolitik in ihrer Überspannung dem Türkenbündnis Franz' I. Vorschub leistete, einem Symptom für den unter dem Ansturm der Reformation eintretenden Zerfall der „respublica christiana“ in einen „corpus catholicarum“ und einen „corpus evangelicorum“. Dieser Prozeß wurde noch durch staatliche Interessen beschleunigt, die sich nicht mehr christlichen Postulaten unterordnen ließen.<sup>89</sup>

Jahrhundertelanges gemeinsames Denken, gemeinsame Sorgen und Nöte, Sitten und Gebräuche lassen jedoch beim Zersplittern der „christlichen Einheit“ die Keime eines Bewußtseins europäischer Gemeinsamkeit erkennen.<sup>90</sup> Als maßgebender Faktor für die Identifizierung von Europa und „Christenheit“ erwähnt D. Hay mit Recht die osmanische Angriffswelle.<sup>91</sup>

In den Kreuzzugsprojekten wird daher oft argumentiert, daß ein Unternehmen für ganz Europa nützlich sei, Europa, das als ein katholisches „consortium fidelium“ aufgefaßt wurde und die Kontinuität des römischen Reiches verkörperte.<sup>92</sup> Das große Wort bot die Möglichkeit bemerkenswerter publizistischer Leistungen. Man redete aber zum Teil

<sup>85</sup> E. Stănescu, *Die Anfänge der Byzantinistik und die Probleme Südosteuropas im 16. Jahrhundert*, „Byzantinische Beiträge“, 1964, S. 373–374.

<sup>86</sup> N. Iorga schreibt (*La place des Roumains dans l'histoire universelle*, Bd. II, S. 82): „Tout ce qui se passa pendant ce temps autour de lui et contre lui [Etienne le Grand] n'est qu'un reflet des idées de la Renaissance qui avait confisqué l'idée de croisade aussi, la mêlant à une idéologie mal dirigée et une rhétorique complètement vaine.“

<sup>87</sup> N. Iorga, *Philippe de Mezières 1327–1407 et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris 1896, S. 5.

<sup>88</sup> H. Sturmberger, *Türkengefahr und österreichische Staatlichkeit*, „Südostdeutsches Archiv“, München, 1967, Bd. X, S. 132–133.

<sup>89</sup> „Sauf dans les relations avec l'Islam“, schreibt Renouvin (a.a.O., S. 1), „la Chrétienté n'est plus guère qu'un mot. Ce qui compte uniquement désormais ce sont les états multiples et divers, entre lesquels se partage la société chrétienne.“

<sup>90</sup> Fr. Kempf, *Imperium und Nationen in ihrem Bezug zur Christianitas-Idee*, „Congresso Internazionale di Scienze Storiche 1955“, Florenz, 1955, Bd. VII, S. 202–205.

<sup>91</sup> D. Hay, „Europe“ and „Christendom“: *A problem in Renaissance terminology*. Riasunti delle Comunicazioni del „Congresso Internazionale di Scienze Storiche 1955“, Florenz, 1955, Bd. VII, S. 306–307. Erasmus verneidet den Begriff „Christianitas“ zugunsten der „respublica christiana“. Vgl. auch H. Lutz, *Christianitas afflicta. Europa, das Reich und die päpstliche Politik im Niedergang der Hegemonie Kaiser Karls V. (1552–1556)*, Göttingen, 1964, S. 15–25.

<sup>92</sup> Vgl. auch Fl. Cazan, *Ideea unității europene la umanității din Germania în prima jumătate a secolului XVI*, „Analele Universității București“, 1970, Jg. XIX, Seria istorie, Nr. 1, S. 41–51.

von „Europa“, um für nationalistische Anliegen Stimmung zu machen. Wie stark das von Habsburg noch propagandistisch unterstützte christliche Gemeinschaftsgefühl in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts allerdings noch war, geht aus der Tatsache hervor, daß jede Annäherung an die Pforte als gegen das christliche Interesse gerichtet dargestellt wurde. Aber auch die muslimische Gesinnung blieb, ungeachtet aller Verbindungen zum Abendlande, unbeschadet. Wenn Soliman 1528 auf die französisch-venezianische Demarche wegen der Heiligen Stätten keine befriedigende Antwort erteilen konnte, so deshalb, weil er Rücksichten auf den islamischen Klerus nehmen mußte.<sup>93</sup>

Trotz der wachsenden Verweltlichung der europäischen Politik, erhielt sich das wirklichkeitsfremde Abstraktum der „gemeinsamen christlichen Streitkräfte“, das selbst von prominenten anglikanischen Bischöfen vertreten wurde.<sup>94</sup> Engländer und Franzosen, die mit den Türken Handel trieben, Franz I. und Elisabeth I., die Bündnisse mit der Hohen Pforte geschlossen hatten, sprachen weiterhin von der „*unité chretienne*“ oder von „*Common Corps of Christendom*“ und fühlten sich verpflichtet, in der Öffentlichkeit als Vertreter dieser Einheit zu erscheinen.<sup>95</sup>

Eine Schwierigkeit beim Scheiden von wahren Kreuzzugsintentionen und vorgegaukelten Trugbildern, die oft nur bestimmt waren, politische Ambitionen weltanschaulich zu verbrämen, liegt auch darin, daß der diplomatische Schriftverkehr des 16. Jahrhunderts noch ganz die Formen des christlichen Mittelalters beibehalten hatte, obwohl sich die weltliche Politik bereits immer offener von dem Gedanken einer „*civitas christianis*“ entfernte. Es gehört sozusagen zum guten Ton, daß man seine kriegerischen Unternehmungen mit christlichen Absichten motivierte und Bündnisverträge auf ethische Zwecke einstellte, ohne daß man allerdings solche Äußerungen allzu ernst gemeint hätte.<sup>96</sup> Franz I. rechtfertigte sich, daß er sich mit der Hohen Pforte nur verbündet habe, „*presque toujours avec répugnance, et comme forcé par la nécessité*“.<sup>97</sup> Selbst in Friedensverträgen sprach man von der „christlichen Sache“ und dem angeblichen „gemeinsamen Feind“.<sup>98</sup> Es waren Erwägungen, zu denen die politisch Handelnden aber keinen inneren Bezug mehr hatten und die man zugunsten einer vorteilslosen Machtpolitik

<sup>93</sup> E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, Paris, 1848–1853, Bd. I, S. 131.

<sup>94</sup> Fr. Baumer, *a.a.O.*, S. 31; vgl. auch S. C. Chew, *The Crescent and the Rose: Islam in England during the Renaissance*, New York, 1937, S. 100–102; für Thomas Bilson, Bischof von Winchester, war es erwiesen, daß die Verteidigung der Christenheit durch Protestanten und Katholiken ein „Gottliches Werk“ sei. (Th. Bilson, *The True Difference between Christian Subjection and Unchristian Rebellion*, London, 1586, S. 196–197).

<sup>95</sup> Fr. Baumer, *a.a.O.*, S. 73.

<sup>96</sup> Nach P. Coles (*a.a.O.*, S. 148) „the Christendom surviving only in sermons or the preambles to international treaties“.

<sup>97</sup> E. Charrière, *a.a.O.*, Bd. I, S. XXXVI–XXXVII.

<sup>98</sup> Vgl. dazu Fr. Baumer, *a.a.O.*, S. 28–29.



abgeschrieben hatte. Man muß daher auch nicht versuchen, aus gelegentlichen Äußerungen über „den gemeinsamen Feind“ die wahren Absichten von Monarchen zu ergründen. Was sich darüber hinaus in Dokumenten niederschlägt, war oft nur berechnet, auf die Öffentlichkeit zu wirken.

Dynastische Kriege wurden als Kreuzzüge getarnt und als solche wurde selbst der Kampf gegen die „Barbareskenstaaten“ publizistisch aufgeputzt. Auch Kaiser Maximilian I. besaß eine große Findigkeit, die jeweiligen Ereignisse diesem Rahmen einzupassen, Italienzüge als Voraussetzungen des Türkenkrieges im Namen der „heiligen Christenheit“ publizistisch zu begründen<sup>99</sup> und an die Tradition der Kreuzzüge anzuknüpfen.

In einem anonymen Gedicht *Epistre envoyée de Paradis... par les Empereurs Pepin et Charlemagne* (1515), das an Franz I. gerichtet war, heißt es:

*Car long temps a qu'il est prophetisé  
Qu'un roy françois sur tous aultre prisé  
Subjuquera, selon la prophete  
Tous les peuples et d'Afrique et d'Asie ..*<sup>100</sup>

In einem „Pendant“ dazu heißt es, Bezwingen der Türken wird Karl V. sein:

*Das selb sol kaiser Karl thon  
von im findt man geschriben stan  
auß mancher propheceie,  
er werd bezwingen manches land  
dazu die ganz Turkei.*<sup>101</sup>

So vertrat Kaiser Karl V., als weltlicher Arm der Christenheit, einen Komplex zum Teil fiktiver Interessen, die er mit der Christenheit gleichsetzte.<sup>102</sup> Der Kaiser fühlte sich als verantwortliche Instanz des „orbis christianus“, einer großen europäischen Allianz, und als solche stand er der heidnischen Weltmacht des Großtürken feindlich gegenüber.<sup>103</sup> Vor den Cortes verpflichtete er sich 1520 in Santiago für „la empresa contra los infideles“.<sup>104</sup> Lieder flehten vom Kaiser: „O Karole, Kaiserliche man“, die Christenheit von der feindlichen Bedrohung zu befreien.<sup>105</sup> Man glaubte, die Türken würden fast ganz Europa überfluten, um dann in letzter Stunde durch einen Monarchen – Karl V. – vernichtet zu werden.<sup>106</sup> Ein Ideologe dieser mystischen Konzeption ist J. Haselberg,

<sup>99</sup> P. Diederichs, *a.a.O.*, S. 76–84.

<sup>100</sup> A. de Montaignon, *Recueil de poésies françaises des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, Paris 1855, Bd IV, S. 188–189.

<sup>101</sup> R. Liliencron, *Die historischen Volkslieder der Deutschen*, Leipzig, 1867, Bd. III, S. 348.

<sup>102</sup> P. Rassow, *Die politische Welt Karls V.*, 1943, S. 20–21.

<sup>103</sup> A. Dupront, *a.a.O.*, S. 5; M. de Fernandy, *Karl V.*, Tübingen, 1966, S. 69–70; L. Hatzfeld, *Staatsraison und Reputation bei Karl V.*, Zeitschrift für „Geschichte für Religions- und Geistesgeschichte“, 1959, Bd. XI, S. 32–58; R. Manselli, *La res publica christiana e l'islam*, „L'Occidente e l'islam nell'alto medioevo“, 1964, Bd. I–II, S. 115–147.

<sup>104</sup> R. Menéndez Pidal, *Formación del fundamental pensamiento político de Carlos V.*, „Kolner Colloquium. 26.–29.XI.1958: Karl V. Der Kaiser und seine Zeit“, Köln–Graz, 1960, S. 154.

<sup>105</sup> S. H. Moore, *a.a.O.*, S. 30–36.

<sup>106</sup> K. M. Setton, *a.a.O.*, S. 138; vgl. auch R. Liliencron, *a.a.O.*, Bd. III, S. 359.

der 1530 in seiner Broschüre über *Türkischen Kayzers Heerzug*<sup>107</sup> — nach Bohnstedt — eine „fantastic reveries concerning a great European crusade“<sup>108</sup> unter der Führung des Kaisers entwickelte. Die Konfrontation mit dem „Erbfeind“ — zu der es nie kam — wird auf dem Titelblatt der Broschüre durch einen Holzschnitt veranschaulicht. Kaiser und Sultan reiten sich entgegen als „Beschyrmer der Christenheit“ und „Erbfeind des christlichen Glaubens“. Die großen, immer hoch konzipierten, aber an der Wirklichkeit scheiternden Kreuzzugspläne des Kaisers dürften zum Teil aber nur höfische Selbstdarstellungen des „größten Don Quichote des Jahrhunderts“ sein.<sup>109</sup>

Solche mystische Zielsetzungen lagen völlig außerhalb Mehmeds II. Gesichtskreis. Der Gazi fuhrte in seiner Turga den Khantitel weiter und demonstrierte damit vor aller Welt, daß er in erster Linie Türkenherrscher war. Er nannte sich nicht Basileus, sondern „Mehmed ben Murad khan muzaffer da'ima“ (Mehmed, Sohn des Murad, immer siegreicher Khan).<sup>110</sup> Sein Sendungsbewußtsein geht auf türkische Vorstellungen der Weltherrschaft zurück. Dem venezianischen Gesandten Gherado de Collis wurde es während der Friedensverhandlungen 1486 klar, daß der Sultan nach der „Monarchia del Modo“ strebte.<sup>111</sup> „Wir sehen uns wieder beim Roten Apfel“, d.h. in Rom<sup>112</sup>, versprach jeder neue Sultan den Janitscharen, dieses aber keineswegs als Vorkämpfer einer „respublica islamica“.<sup>113</sup>

Bei der Erörterung der Begriffe Kreuzzug und Türkenkrieg gelangt auch das Problem Krieg und Frieden zur Diskussion.

Im christlichen Denken des Mittelalters wurde der Pazifismus von den Lehren des neuen Testaments abgeleitet, hauptsächlich von den Franziskanern vertreten, die den Krieg als ein Instrument des Glaubens wohl negierten, den *gerechten Krieg* (bellum iustum), der auf den Lehren Augustinians fußte, d.h. den Kreuzzug (bellum sacrum) sowie im 16. Jahrhundert den Türkenkrieg (bellum contra Turcos) bejahten.<sup>114</sup> Er ist nach Auffassung des Papsttums ein gerechter Verteidigungskrieg (guerra di difesa).<sup>115</sup> Der Gedanke des Glaubenskrieges gegen die Ungläubigen steht aber im Konflikt mit der Missionspflicht, zum Unterschied von der islamischen Lehre vom heiligen Krieg: der Djihad, wie Muhammed ihn proklamierte, bezweckte im Grunde die Ausdehnung des Islams. So verstanden blieb der Türkenkrieg als Glaubenskrieg von problematischem Wert.

<sup>107</sup> C. Gollner, *Turcica*, Nr. 379.

<sup>108</sup> J. W. Bohnstedt, *a.a.O.*, S. 13.

<sup>109</sup> N. Iorga, *La place des Roumains*, Bd. II, S. 128.

<sup>110</sup> Nur einmal nannte die Kanzlei des Sultans ihn „Basileus“.

<sup>111</sup> Fr. Babinger, *Johannes Darius*, S. 59.

<sup>112</sup> Fr. Babinger, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit*, München, 1959, S. 147.

<sup>113</sup> Der türkische Historiker Halil-Ganrm schreibt in seinem Werk *Les sultans ottomans*, Paris, 1901: „L'entrainement, le besoin de pillage, et de rapines, peut-être aussi pour la gloire, pour amour du mettier... ces caprices de conquérants... ne cachaient pas de profonds desseins politiques“.

<sup>114</sup> H. Buchanan, *Luther and the Turks, 1519—1529*, „Archiv für Reformationsgeschichte“, Jg. XLVII. (1956), Heft 1, S. 146.

<sup>115</sup> M. Petrocchi, *a a O.*, S. 21.

Er entsprach kaum den Kreuzzügen, in denen der Missionsgedanke noch lebendig war, zu dessen Voraussetzung der Gottesfrieden innerhalb der christlichen Welt gehörte, ein Thema, das von zahlreichen „Turcicas“ behandelt wird. Der Kampf gegen die Ungläubigen kam also den Forderungen einer christlichen „Pax“ gleich. „Pax general de christianos y guerra contra infideles“ war das Gelübde Karls V.<sup>116</sup> Papst Paul III. sagte 1535 zu dem Augustinereremiten Seripando, daß er sich in seinem Pontifikat drei Ziele gesteckt habe: die Herstellung des äußeren Friedens, ein allgemeines Konzil und den Krieg gegen die Türken.<sup>117</sup> Zwischen diesen Zielsetzungen bestanden enge Wechselbeziehungen: um gegen die Türken zu kämpfen, bedurfte es der Einheit der Christenheit, und um diese zu sichern, mußte der Protestantismus ausgemerzt werden.<sup>118</sup>

Hier setzte nun ein widerspruchsvoller Vorgang ein: ein wirksames Mittel für die Sicherung des Friedens „der christlichen Welt“ und für die Beilegung dynastischer Fehden bildete der Krieg gegen die Ungläubigen. Durch Luthers ganzes Schrifttum zog sich diese Spannung zwischen unbedingter Bejahung des rein weltlichen Verteidigungskrieges und einer tief resignierten Haltung gegenüber jeglicher Gewaltanwendung, die nicht nur in der klar erkannten Aussichtslosigkeit aller Unternehmen, sondern hauptsächlich in der Erwartung des nahen Weltendes wurzeln. Obwohl die Türken keine Christen sind, wäre das kein Grund, gegen sie zu kämpfen, wenn sie friedlich sind und keinen Angriff leisten.

Alle Maßnahmen, die für die Verteidigung der Reichsgrenzen gedacht waren, wurden als „gerechter Krieg“ rechtfertigt.<sup>119</sup> In diesem Sinne argumentierte auch der protestantische Theologe Andreas Osiander.<sup>120</sup> Protestanten und Katholiken waren sich eigentlich darüber einig, daß dem Angriff der Türken bewaffneter Widerstand geleistet werden müsse. Diesen Standpunkt teilt auch Erasmus in seiner *Utilissima consultatio de bello Turcis inferendo*.<sup>121</sup> Aus zwingenden Gründen kann man Krieg führen, aber es muß ein Abwehr- und nicht ein Eroberungskrieg gegen die Türken sein. Dies war ein Standpunkt, den Sebald Heyden<sup>122</sup> und andere Pazifisten nicht teilten. Sie erachteten die türkischen Angriffe als Gottesstrafen. Nach Gentili, einem Vertreter pazifischer Konzeption, sollen aber die Christen gegen die Türken keine Glaubenskriege führen, denn sie „befinden sich nicht außerhalb des Naturgesetzes“.<sup>123</sup>

Unter ähnlichen Aspekten erscheint die Frage der „Halbmondkriege“ beim Islam. „Der Krieg ist ein Unglück“, sagt das mohammedanische Gesetz, „eine wahre Geißel des Menschengeschlechts“. Der Prophet sagt: „Der Mensch ist ein Geschöpf Gottes: verflucht sei der Frevler,

<sup>116</sup> R. Menéndes Pidal, a.a.O., S. 157; vgl. J. A. Maraval, *Carlos V y la unidad de Europa*, in „Revista de occidente“, Madrid, Jg. XII, Bd. XLIV, S. 221–228.

<sup>117</sup> W. P. Eckert, *Erasmus von Rotterdam. Werk und Wirken*, Köln, 1967, Bd. I, S. 194.

<sup>118</sup> H. Lapeyre, *Les monarchies européennes du XVI<sup>e</sup> siècle. Les relations internationales*, Paris 1967, S. 247–248.

<sup>119</sup> C. Gollner, *Turcica*, Nr. 305–306, 380–383.

<sup>120</sup> Ebenda, Nr. 743.

<sup>121</sup> Ebenda, Nr. 371–375; vgl. auch E. Trencsenyi-Waldapfel, *Les efforts politiques d'Erasmus en Hongrie*, „Nouvelle revue de Hongrie“, 1942, Bd. 67, S. 152.

<sup>122</sup> C. Gollner, *Turcica*, Nr. 414.

<sup>123</sup> *De iure belli*, in „The Classics of International Law“, Oxford 1933, Bd. II, S. 41.

der ihn zu verderben wagt.“ Diesem philanthropischen Ausruf fügt der Koran hinzu: „Aber der Krieg ist häufig notwendig, ja unausweichlich, wenn es gilt, Gottes Wort und den Mohammedanismus zu verbreiten oder politische Gefahren zu bannen“.<sup>124</sup>

Damit schließt sich der Kreis unserer Untersuchung. Die Problematik „Kreuzzug“ und „Türkenkrieg“ im 16. Jahrhundert entspricht sozialen und politischen Wandlungen, einer Verstärkung des politischen Engagements zur Zeit der zerfallenden, Macht des Papsttums. So löst sich auch der Türkenkrieg aus seiner mittelalterlichen christlichen Tradition. Eine Zeit, die den Türken nicht mehr als „Ungläubigen“ sondern als Menschen betrachtet, wird dann auch das Reich der Osmanen mit politischen Begriffsformen erfassen.

---

<sup>124</sup> Fr. Salamon, *Ungarn im Zeitalter der Türkenherrschaft*, Leipzig, 1887, S. 87–88.

## ANGLO-ALBANIAN RELATIONS, 1920—1939

DAVID B. FUNDER BURK  
(Columbia)

This article deals with the major aspects of British relations with Albania from 1920 until the Italian annexation of Albania on April 7, 1939.\* Although not a comprehensive account of Anglo-Albanian relations, it includes greater detail on the political and diplomatic relations between 1937 and 1939. Also, some attention is given to Italo-Albanian relations. In view of the validity of Vandeleur Robinson's contention that "the essential factor in the story of Albania from 1925... until 1939... is therefore the financial and political relationship which existed at any given time between Albania and Italy," Italo-Albanian relations between the World Wars are inseparable from Anglo-Albanian relations.<sup>1</sup>

In the two decades prior to the Italian annexation of Albania, Anglo-Albanian relations were of considerable significance. In contrast to almost overwhelming Italian economic and military influence in Albania, British influence after World War I — while economically and culturally important — was largely the intangible influence that the leading European democratic government had on a small nation struggling to maintain her independence. Unlike Italy, Britain had no direct interest in Albania when Albania became independent. However, Britain desired the maintenance of Albanian independence for the balance of power in the Balkan and Mediterranean areas.

After wartime occupation by foreign powers and the chaotic changes of "local" governments within Albania, Albania became an independent republic in 1920. On December 17, 1920, The League of Nations admitted Albania as a sovereign and independent member<sup>2</sup>. At the Paris Ambassadors' Conference on November 9, 1921, Great Britain, France, Italy and Japan recognized the integrity of the boundaries of Albania. The four power declaration also recognized Italy's predominant interest in the maintenance of Albania's independence, and pledged support through the League of Nations in the case of "a threat to Albania's integrity or independence, whether territorial or economic, owing to foreign aggression

---

\* See my article, *Nadir of Appeasement: British Policy and the Demise of Albania, April 7, 1939*, "Balkan Studies" XI (1970), No. 2, for British policy toward the Italian annexation and violation of the Anglo-Italian Agreement.

<sup>1</sup> Vandeleur Robinson, *Albania's Road to Freedom* (London: George Allen & Unwin, 1911), p. 63.

<sup>2</sup> H. W. V. Temperley, ed., *A History of the Peace Conference of Paris* (London: Henry Frowde & Hodder & Stoughton, 1921), IV, 347.



or to any other event. . .”<sup>3</sup> On November 12, 1921, Great Britain, France Italy and Japan recognized Albania’s *de jure* independence.<sup>4</sup>

Between 1920 and 1924, rivalry and instability inside Albania invited outside intervention. Italy and Yugoslavia were competing for influence in Albania, and Italy gradually won the struggle. Italy had been the first great power to give *de facto* recognition to Albania’s postwar government by appointing a High Commissioner in August 1920.<sup>5</sup> In December 1922, Italy signed postal and telegraph conventions with Albania.<sup>6</sup> In early 1924, a treaty of commerce and navigation, and establishment and consular conventions were signed between Albania and Italy.<sup>7</sup> During this period, Britain lingered far behind Italian interest in Albanian affairs. Britain had shown concern for Albanian independence in November 1921, by calling a meeting of the League Council to get aggressive Yugoslav troops out of Albania.<sup>8</sup> But the first British Legation in Durazzo, Albania, was not set up until 1922.<sup>9</sup>

In 1924, the weak postwar government in Albania was overthrown by Ahmed Zog. Zog, an orthodox Muslim who had served first as minister of war and later as premier in the postwar government, used Yugoslav aid and the backing of Muslim landowners in Albania to establish a new government.<sup>10</sup> In January 1925, Zog was elected President of the Albanian Republic, which lasted until 1928.<sup>11</sup> Zog, out of fear of the Yugoslav state and due to Albania’s widespread poverty, turned to Italy for economic aid. Italy used the opportunity to increase influence in Albania.<sup>12</sup> The Italo-Albanian Agreements in the 1920’s which most endangered Albanian sovereignty were the Tirana Pact of 1926 and the military alliance in the following year. The Tirana Pact of “Friendship and Security between Albania and Italy” was signed in November 1926. Article One of the Tirana Pact stated that “Albania and Italy recognize that any disturbance threatening the political, legal and territorial *status quo* of Albania is contrary to their common political interest.”<sup>13</sup> A defensive military alliance in 1927 supplemented the Tirana Pact and made Albania a virtual protectorate of Italy.<sup>14</sup>

Sir Andrew Ryan, British Minister in Albania from 1936 to 1939, said that Britain had willingly let Italian interests in Albania increase

<sup>3</sup> Great Britain, Foreign Office, *British and Foreign State Papers* (London : HMSO, 1926), CXVII (1923), Part I, p. 452. (Hereafter cited as BFSP.); League of Nations, *Treaty Series* (Lausanne, Switzerland : Imprimerie Reunies SA, 1922), XII (1922), p. 383. (Hereafter cited as LNTS.)

<sup>4</sup> *Survey of International Affairs*, compiled by V. M. Boulter (London : Oxford Univ. Press, 1928), Supplement (1925), p. 2. (Hereafter cited as *Survey*.)

<sup>5</sup> Temperley, p. 346.

<sup>6</sup> LNTS, XV (1923), pp. 204–19.

<sup>7</sup> *Ibid.*, XLIV (1926), pp. 332–87.

<sup>8</sup> *Survey*, p. 3.

<sup>9</sup> Sir Andrew Ryan, *The Last of the Dragomans* (London : Geoffrey Bles, 1951), p. 314.

<sup>10</sup> Charles Jelavich and Barbara Jelavich, *The Balkans* (Englewood Cliffs, N. J. : Prentice Hall, 1965), p. 95.

<sup>11</sup> *Survey*, p. 4.

<sup>12</sup> Jelavich and Jelavich, p. 95 ; Panagiotis N. Pipinelis, *Europe and the Albanian Question* (Chicago : Argonaut, 1963), pp. 91–92. .

<sup>13</sup> LNTS, LX (1927), p. 19.

<sup>14</sup> Stavro Skendi, *Albania* (New York : Frederick A. Praeger, 1956), p. 16 ; Jelavich and Jelavich, p. 95.

since the mid-twenties.<sup>15</sup> However, in June 1925, a provisional commercial agreement was concluded between Britain and Albania which reciprocally extended favorable treatment "in all matters of commerce and navigation."<sup>16</sup> Also, two Anglo-Albania treaties of less importance than the 1925 commercial agreement were concluded in 1926, when Britain renounced extraterritorial judicial rights in Albania which had been secured by former treaties, and signed a reciprocal Extradition Treaty at Tirana.<sup>17</sup>

On September 1, 1928, Zog established a monarchy and was proclaimed King of Albania. As King, Zog made attempts to curb Italian influence and to maintain Albania's independence. For example, in 1931, Zog refused to renew the Tirana Pact of 1926, and in 1933 he ordered Italian teachers out of Albania when Italy tried to increase the number of her schools in Albania.<sup>18</sup> Zog's efforts were somewhat successful due to the importance attached to Albanian independence by Yugoslavia and Greece, and to Italy's preoccupation in war against Ethiopia from 1935 to 1936. Also, Italian intervention in the Spanish Civil War kept Italy preoccupied between 1936 and 1939.<sup>19</sup>

After 1928, Italy attempted consolidation of her favorable position in Albanian affairs, which the Tirana Pact of 1926 and the military alliance of 1927 had largely initiated. In the early 1930's, Italy built schools and roads in Albania and sent approximately 300 technical advisers and 80 military officers to Albania. In the 1930's, Italy continued to be Albania's largest trading partner, and in 1936 an Italo-Albanian agreement gave Italy a monopoly over much of the Albanian economy. In exchange for a loan of forty million gold francs, Italy gained control of Albanian finance and trade, and gained a monopoly of tobacco and oil production.<sup>20</sup>

Despite the lack of considerable direct influence, and partially due to the unwanted Italian economic, cultural and military penetration into Albania, British prestige there was high.<sup>21</sup> There were few resident British subjects and no specifically British interests in Albania after 1928. However, in the early 1930's there was a large amount of exports from Britain to Albania. In 1933, for example, Britain exported to Albania 1.4 million gold francs' worth of goods or more than one-third the value of Italian exports to Albania. Since British imports from Albania were minor, Britain enjoyed a highly favorable balance of trade with Albania. English was widely spoken in Albania due largely to American mission schools and the return of Albanians who had studied in the United States.<sup>22</sup>

<sup>15</sup> Ryan, p. 318.

<sup>16</sup> LNTS, XLIII (1926), pp. 81—84.

<sup>17</sup> BFSF, CXXIII (1926), Part I, pp. 454—55.

<sup>18</sup> Reynolds Packard and Eleanor Packard, *Balcony Empire* (New York: Oxford Univ. Press, 1942), p. 93.

<sup>19</sup> Pipinelis, p. 92.

<sup>20</sup> Packard and Packard, p. 93.

<sup>21</sup> René MacColl, *Albania and the British Mission*, "The Quarterly Review", CCLXXI (October 1938), p. 301.

<sup>22</sup> *Ibid.*, pp. 314—15; Ryan, p. 319.

Much of the friendliness and sympathy for Britain was due to an unofficial British military mission in Albania.<sup>23</sup> The first British mission of adventurous ex-army officers had arrived in 1923 at the request of the Albanian government. Lt. Col. W. F. Stirling was appointed adviser to the Minister of Interior in 1923. Two years later Stirling was appointed by Zog as Inspector General of the Albanian gendarmerie with about seven British ex-officers as assistant inspectors. Stirling remained as adviser to the Minister of Interior for several years after resigning his Inspector General post in 1926. In the same year, Major-General Sir Jocelyn Percy succeeded Stirling in the reorganization of the Albanian police force. Percy was joined by seven British ex-officers, three of whom stayed until the mission returned to England in September 1938. Although the British ex-officers were employed and paid by the Albanian government, their contribution to the spread of English influence in Albania was considerable. The British mission, by the instruction of the Albanian gendarmerie and the close relations between General Percy and King Zog, provided somewhat of a check to Italian ambitions and consequently mollified Yugoslav fears of Italian dominance. The British mission was indicative of the extension of British influence in Albania beyond political and economic relations. But the success of the British ex-officers as contributors to Albania's maintenance of order and as spreaders of a British image of impartiality was resented by Italy. The Italians had repeatedly tried to pressure Albania into dismissing Percy's mission, and were partially responsible for the termination of their contracts with the Albanian government in September 1938.<sup>24</sup>

Anglo-Italian relations regarding Albania before 1939, were based on a premise held by each government. It was Italy's contention that Albania was in her sphere of influence, and consequently, political, military or economic encroachments by Britain were not welcomed. Britain generally deferred to Italy's special interest in Albania and primarily desired the maintenance of the status quo regarding Albanian independence.<sup>25</sup> Despite British recognition of Italy's special interests in Albania and general deferral to Italian dominance short of ending Albanian independence, Italy was not satisfied. Two events demonstrated Italian opposition to only minor British influence in Albania. In June 1920, Britain wanted to send a Consul to Valona, Albania, for according to Sir Edward Crowe, Commercial Counsellor to the British Embassy in Tokyo, "affairs in Albania were increasingly awakening attention in the House of Commons . . ." <sup>26</sup> But since the Italian Government wished otherwise, Britain did not send a Consul to Valona and had no official embassy in Albania

<sup>23</sup> MacColl, p. 301; For a brief account of the British Gendarmerie Mission between 1926 and 1929, see Joseph Swire, *Albania: The Rise of a Kingdom* (London: Williams & Norgate, 1929), pp. 473-74, 489, 506.

<sup>24</sup> Ryan, pp. 318-20; MacColl, pp. 301-15.

<sup>25</sup> L.N.T.S., XII (1922), p. 383; BFSP, CXVII (1923), p. 452. In November 1921, Great Britain, along with France, Italy and Japan, recognized Italy's claims to special interests in Albania.

<sup>26</sup> Great Britain, Foreign Office, *Documents on British Foreign Policy 1919-1939*, eds., Rohan Butler and E. L. Woodward (London: HMSO, 1962). 1st Ser., XII (1920), p. 421n. (Hereafter cited as DBFP.)

until 1922. From 1926 to 1938, the mission of British ex-officers who served as advisers to the Albanian gendarmerie was continually opposed by the Italians until they left Albania. The mission was pressured to evacuate Albania despite the fact that its members were employed solely by the Albanian Government. The mission, as a remnant of British influence in Albania, had unwittingly stood in the way of more complete Italian domination.<sup>27</sup>

The Anglo-Italian Agreements of 1937 and 1938, which became in 1939 the main supporting argument for those Britons who desired denunciation of the Italian annexation of Albania, were consequently of much importance in Anglo-Albanian relations. Furthermore, British policy toward Albania in the two years preceding the Italian annexation was most often related to the Anglo-Italian Agreements. It may also be said that in view of British policy toward the Italian annexation of Albania, British policy regarding the Anglo-Italian Agreements constitutes the prelude to the termination of Anglo-Albanian relations.<sup>28</sup>

On January 2, 1937, the Anglo-Italian "Gentleman's Agreement" was signed. In the Mediterranean Declaration of the Gentleman's Agreement, Britain and Italy agreed to "disclaim any desire to modify or, so far as they are concerned, to see modified the *status quo* as regards national sovereignty of territories in the Mediterranean area."<sup>29</sup> Despite Italian violations of the Gentleman's Agreement, and in part because of Sir Anthony Eden's resignation as British Foreign Secretary (and his replacement by Viscount Halifax who was more amenable to Italian conditions of agreement), a new Anglo-Italian agreement was closer to fruition. Thus, on April 16, 1938, the governments of Italy and Britain signed an Anglo-Italian Agreement which reaffirmed the Mediterranean Declaration of the previous year.<sup>30</sup> The Anglo-Italian Agreements were British attempts to get Mussolini out of Hitler's camp, and an attempt to appease Mussolini in order to avert further aggression.<sup>31</sup>

Obviously, the Anglo-Italian Agreements did not serve to prevent an Italian take-over of Albania. After the Anglo-Italian Agreement was officially enacted on November 16, 1938, Mussolini said to his Foreign Minister at the Palazzo Venezia that the English Pact was relatively insignificant in comparison with the Axis alliance. Count Galeazzo Ciano said (in December) that Mussolini was not concerned about Britain with regard to the Italian plan to seize Albania.<sup>32</sup>

Although the Italian invasion of Albania had been planned for months, the actual timing was determined in part by Britain. Inertia of the western powers probably played a prominent part in Mussolini's

<sup>27</sup> MacColl, pp. 301—12.

<sup>28</sup> DBFP, 3rd Ser., V (1939), pp. 128—29, 149, 181. (All subsequent references to DBFP are in the 3rd Ser.)

<sup>29</sup> Great Britain, Foreign Office, *Declaration by the British and Italian Governments Regarding the Mediterranean on January 2, 1937* (London: HMSO, 1937), Cmd. 5348; LNTS, CLXXVII (1937), p. 241.

<sup>30</sup> DBFP, III (1938), pp. 339—41, 362.

<sup>31</sup> Earl of Avon, *The Memoirs of Anthony Eden: The Reckoning* (Boston: Houghton Mifflin, 1965), p. 14.

<sup>32</sup> Galeazzo Ciano, *Ciano's Hidden Diary 1937—1938*, Trans. Andreas Mayor (New York: E. P. Dutton, 1953), pp. 4, 79, 107, 118, 128, 194—203. Ciano was Italian Foreign Minister and Mussolini's son-in-law.

decision to mobilize against Albania.<sup>33</sup> In a letter to Mussolini dated March 20, 1939, Prime Minister Neville Chamberlain had expressed concern over the international situation resulting from Hitler's move into Czechoslovakia, and asked Mussolini to help in maintaining the peace.<sup>34</sup> According to Ciano, Chamberlain's letter strengthened Mussolini's decision to act "because in it he finds another proof of the inertia of the democracies."<sup>35</sup>

For two weeks prior to the annexation of April 7, the British Government possessed evidence of Italian plans to annex Albania. Before March 17 as a result of information reaching the Foreign Office, the British Government had reason to fear that Mussolini might counter Hitler's grave step by declaring Italy's intention to occupy Albania.<sup>36</sup> The British Government was obviously well informed of the likelihood of an Italian occupation of Albania during the first week of April 1939. In Parliament on April 6, Chamberlain stated his satisfaction with Italian explanations of the reported developments in Albania. Chamberlain also told Parliament that he did not anticipate a breach of the Anglo-Italian Agreement and did not consider it necessary to remind Mussolini of the terms of the agreement.<sup>37</sup> Then simultaneously with Italy's invasion of Albania, Mussolini assured Chamberlain that no crisis would take place in "Anglo-Italian relations or the international situation in general."<sup>38</sup>

British policy pronouncements and actions on the eve of the invasion of Albania only heartened the confidence of Mussolini and Ciano in their undertaking. Chamberlain in Parliament on April 6, said that with regard to Albania the British Government had "no direct interest, but a general interest in the peace of the world."<sup>39</sup> Despite the reports received concerning Italian plans, Chamberlain did not consider it a propitious time to draw the attention of the Italian Government to the fact that occupation or annexation of Albania would violate the Anglo-Italian Agreement of 1938. Apparently oblivious to the reports of Italian plans for Albania, Chamberlain left London for a ten day holiday in Scotland after Parliament adjourned on the evening of April 6. Mussolini informed Chamberlain the following morning that his statement in Parliament about Albania was read with "great interest." Ciano told the Earl of Perth (British Ambassador in Italy) on April 7, that he was "greatly pleased at statement made by the Prime Minister in the House of Commons yesterday."<sup>40</sup>

During the two days in which the annexation took place, the government of King Zog appealed to the League of Nations, and to the Great

<sup>33</sup> Germany, Auswärtiges Amt., *Documents on German Foreign Policy 1918-1945* (London: HMSO, 1956), D Ser. (1937-1945), VI (1939), p. 620. (Hereafter cited as DGFP.) Zog, in desperation, sought British help and began negotiations through the British Minister in Albania. However, before the British Government gave a definite reply, Germany attacked Czechoslovakia and the Anglo-Albanian negotiations were discontinued. See *New York Times*, April 12, 1939, p. 2, cols. 2-3.

<sup>34</sup> DBFP, IV (1939), pp. 402-03.

<sup>35</sup> Galeazzo Ciano, *The Ciano Diaries 1939-1943* (Garden City, N.Y.: Doubleday, 1946), pp. 51-55.

<sup>36</sup> DBFP, IV (1939), p. 402.

<sup>37</sup> Great Britain, *Parliamentary Debates* (Commons), 5th Ser., CCCXLV (1939), cols. 2994-95.

<sup>38</sup> DBFP, V (1939), p. 129; DGFP, p. 219.

<sup>39</sup> *Parliamentary Debates*, cols. 2994-95.

<sup>40</sup> DBFP, V (1939), pp. 128-29.



Powers through the Albanian Ministers in France, Great Britain and the United States.<sup>41</sup> Lec Kurti, Albanian Minister at London, was instructed by the Albanian Government to present a protest note to the British Government on April 8. In protesting against the Italian occupation, Kurti appealed "to His Britannic Majesty's Government to do its utmost in aid of a small nation which is desperately trying to defend its own territory." After presenting Albania's appeal to Viscount Halifax, Kurti added "that he was sure Albania could at least count on the moral support of Great Britain."<sup>42</sup> But Albanian hopes for British support were not to be fulfilled.

The Italian annexation of Albania on April 7, 1939, violated the sovereignty of Albania which was guaranteed by the League of Nations Covenant as well as the Anglo-Italian Agreement of 1938 in which Italy promised to maintain "the *status quo* as regards the national sovereignty of territory in the Mediterranean area"<sup>43</sup>. However, Britain in an attempt to appease Mussolini, allowed the Anglo-Italian Agreement to remain in force without even denouncing Italy's violation of it. Britain's official reaction to the annexation was no more than a mild protest. Britain further did not denounce the annexation in the League of Nations, and did not recognize Zog's Albanian Minister after April (although the United States, for example, continued to recognize the Albanian Minister from the government of King Zog). As a final step in Britain's acceptance of the Italian annexation of Albania, Britain applied to the Italian Government for an *exequatur* for a new Consul-General on October 31, 1939, and thereby gave *de facto* recognition to the Italian annexation<sup>44</sup>.

Certainly British policy regarding the Italian annexation of Albania can be in part explained because Albania was not a "vital" interest of Britain<sup>45</sup>. It can also be attributed to Chamberlain's desire to maintain friendship with Italy (i.e. his general policy toward the dictators), and his decision to "minimize" the Albanian incident<sup>46</sup>. Thus British policy toward Italy (especially with regard to the Anglo-Italian Agreements), may be considered part of Chamberlain's appeasement policy. And the effect of British policy toward the Italian annexation of Albania on Anglo-Albanian relations may have been negligible in view of subsequent events in Albania. However, it seems apparent that Britain did much in 1939 to undermine two decades of Anglo-Albanian friendship.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 140; Arnold Toynbee and Veronica M. Toynbee, eds., *The Eve of War, 1939 of Survey of International Affairs 1939—1946* (London: Oxford Univ. Press, 1958), pp. 253—54; United States, Department of State, *Foreign Relations of the United States: Diplomatic Papers, 1939* (Washington, D.C.: GPO, 1956), pp. 389—90.

<sup>42</sup> DBFP, V (1939), pp. 139—40.

<sup>43</sup> Great Britain, Foreign Office, *The Anglo-Italian Agreement, Treaty Series No. 31 (1938)*, (London: HMSO, 1938), Cmd. 5726. In view of Chamberlain's admission of Albania's inclusion in the Anglo-Italian Agreement (in the House of Commons on April 13, 1939), there is little question that the Anglo-Italian Agreement pertained to Albania.

<sup>44</sup> *The Italian Colonial Empire* (Information Department Papers, No. 27, RIIA), (London: Broadwater Press, 1940); *New York Times*, November 1, 1939, p. 4, col. 1.

<sup>45</sup> George Glasgow, *Italy, Albania and the Mediterranean*, "Contemporary Review" CLV (May 1939), 551; *Parliamentary Debates*, cols. 10—14.

<sup>46</sup> Keith Feiling, *The Life of Neville Chamberlain* (London: Macmillan, 1946), pp. 403—04.

THE AUTOBIOGRAPHY OF THE SERBIAN DIPLOMATIC MESSENGER  
SPIRIDON OF SUNDEČIĆ (1779—1846)

Spiridon of Sundečić's activity as a diplomatic messenger during the Napoleonic wars is described in an unpublished manuscript, preserved in the Central Library of the Jassy University (Ms VI—17) bearing the title *The life of the archimandrite of the monastery of Hirjauca, in Bessarabia, Spiridon Filipović of Sundečić, written under his dictation* (Житие архимандрита Гиржавскаго монастыря въ Бессарабiи Спиридон Филиповича де Сундечича писанное подъ его диктовку) (f. 1), in Russian. The manuscript has 29 leaves + 1 white leaf, 34 × 23 cm in size. The handwriting is neat, with 21 lines on each page. Below the title there is a note made by another hand "Bestowed upon me by the monastery of Hirjauca. B. Tadeu Hîşdeu", which has been identified as the autograph of B. P. Hasdeu. The manuscript belongs to B. P. Hasdeu's gift to the Central Library of Jassy, made while he was the director of this library. On the title-page a round seal is to be seen bearing the legend "Principatele Unite. Biblioteca Scoaleloru din Iassi 1859" (The United Principalities. The Library of the Schools of Jassy 1859) and the figure: ms. 97 ms. It is bound in cardboard, with leather-back. In the middle of the cover, printed on a leather rectangle with ornaments and gilt letters, is the title *The life of the archimandrite of the monastery of Hirjauca, Spiridon Filipović of Sundečica* (sic!)

This autobiography sheds light on aspects which might interest historians of political relations at the beginning of the 19<sup>th</sup> century; we shall give hereafter a brief summary.

Spiridon Filipović of Sundečić was born in the town of Šibenik, in Dalmatia, on February 16, 1779, in a family of nobles of Dalmatian Morlacs descent. His father was born in the town of Rізano in the province Bocca de Catarro and was married to Joanna of the Serbian family Iovičević. The Sundečić family lived in the town of Kізana and later on in Sapie, near the border with Montenegro, where Spiridon spent his childhood. In 1794, he went to Venice in order to complete his studies. But the revolutionary events in Europe determined his older brother Jacob, who was in the service of the Venetian Republic, a lieutenant in a unit of irregular army, to send him home. So Spiridon went back to Dalmatia, bound to reach Bocca de Catarro, where his parents were living at that time (f. 4). On his way he experienced many a misadventure, as the whole province had risen in rebellion. He stopped two kilometres from Catarro at the old monastery of Savini (dedicated to the Assumption), the richest one in the whole province. The young Spiridon told the abbot, the archimandrite Innocent that he had no relatives and that he possessed no personal documents; he was admitted to work in the kitchen. But he got ill the very next day and was taken to the monastery's infirmary, where he received a treatment 15 day long (f. 8). Meanwhile his relatives and friends who had sought him all over the province finally found his trace. The count Elie Vlastelinović, affianced to Spiridon's sister Catherine, whom he was to marry soon afterwards, went to the monastery of Savini to take him home. But Spiridon had decided to stay at the monastery. Neither could his brother Jacob's entreaties move him to return to his parents' home, nor did his parents themselves succeed in changing his mind, even after they wrote to the metropolitan of Montenegro, Petar I Petrović Njegoš, asking him to order Spiridon to come home (f. 12) After a whole year of correspondence, the parents consented finally to let him become a monk.

Spiridon, who entered the monastery of Savini on November 20, 1795, was ordained archdeacon on November 3, 1797, by the metropolitan of Montenegro, Petar Petrović, and the next day, on November 4, was raised to the rank of priest-monk. For almost five years, the metropolitan of Montenegro employed him as a kind of secretary in important church or political problems (f. 13).

In 1803, the Austrian government recommended to general Bradia, governor of Dalmatia and Bocca de Catarro, to make an inquiry among outstanding persons of those provinces

about a capable clergyman who might be sent to Vienna and ordained bishop of both provinces. At this time, the provinces of Dalmatia and Bocca de Catarro did not have their own bishop; as long as they had been under the domination of Venice people had to recur to the metropolitan of the Montenegro in matters of ordaining. The Austrian government, in conflict with the metropolitan of Montenegro, wished to put an end to his influence over the provinces belonging now to Austria and had therefore made this arrangement. The choice fell upon Spiridon. By order of the governor, general Bradia, he was told that he would be sent to Vienna for three years, at the state's expense, to improve his knowledge of the German language and to prepare himself for becoming a bishop. Before leaving for Vienna, Spiridon went secretly to see the metropolitan of Montenegro and express him his gratitude; in return for the services rendered to his country, the hierarch gave him a cross to wear on the breast and ordained him protosingellos. But when Spiridon payed afterwards a visit to Rasti, the civil governor of the town of Catarro, he found him informed about his journey and his relations "with that man who wished to wear over his mitre also the crown of Montenegro" (Petar Petrović Njegoš). Subject to suspicion, Spiridon was obliged to return to the monastery. In 1805, on the arrival of a Russian warship in the port of Catarro, bringing letters from the Ionian Islands to the metropolitan of Montenegro, Spiridon was summoned from the monastery and interrogated by the governor's secretary whether he was still maintaining any connections with the metropolitan of Montenegro; he had also to undergo a house search, but nothing liable to suspicion was found.

After the defeat of Austerlitz (December 2, 1805), Austria was forced to give up to France the provinces of Dalmatia and Bocca de Catarro. Commissaries of both states arrived in order to hand over the provinces. But the inhabitants of Bocca de Catarro did not want to go from one ruler to another; Petar Petrović Njegoš occupied with his troops these provinces, with the exception of the fortresses. A short time after, there arrived a part of the Russian squadron in the Mediterranean Sea, under the command of first rank captain Belli, and on March 4, 1806, the admiral Sineavin with the rest of the squadron and infantry occupied the whole province.

Spiridon of Sundečić was designated by local authorities to ensure connexions with the admiral, who employed him in various actions. For services rendered to his country, the metropolitan of Montenegro made him archimandrite, on April 23, 1806. As soon as he entered in Russia's service, he obtained an annual allowance of 300 tchervontz. On May 27, 1807, he was awarded the golden cross with the ribbon of St. George's medal. The same year, after the conclusion of peace with France, he was delegated to hand over the province of Bocca de Catarro.

On September 20, 1808, Spiridon embarked on the admiral's vessel, with the purpose to reach Russia, through the Ionian Islands. On October 26, 1807, in consequence of a hurricane, the squadron took refuge near the coast of Portugal. On November 1, it entered the port of Lisbon, the very day the reigning family of Braganza was leaving for Brasil, running away from "the sword of the invader" Napoleon. Spiridon of Sundečić, by leave of the admiral Sineavin, remained the whole winter (5 months) in Lisbon, in the house of the Russian vice-consul Canaliotte, whose wife was a relative of his.

When war started between Russia and England, Spiridon was sent, on March 26, 1808, by the admiral Sineavin, on land, with important dispatches for St. Petersburg. He received 600 ducats for his journey. He also took dispatches to Russia's ambassadors in Spain (baron Stroganov), in France (count Tolstoi), in Frankfurt on Main (baron Betman), in Königsberg, Prussia (count Stackelberg). On his arrival in Madrid, on Easter-day, he got in touch with the ambassador, who gave him hospitality in his own house. After having delivered his letters, he was advised to be prudent when travelling, as the whole country was in a state of revolt. He set out in company of the "venerable" — as Spiridon calls him — admiral Alexis Samuilovitch Grieg, and in a few days they arrived in Bayonne, where Napoleon and "the unhappy" Spanish kings found themselves. After a short stay in Bayonne, he managed to travel further only due to the help of the admiral Grieg. In Paris, he stayed at the Grand Hotel in Place Vendôme. The ambassador, count Tolstoi, invited him often to lunch. He met many important people, among whom is mentioned Carol Vasilievitch Nesselrode. As he remained a few days in Paris, he did not miss the opportunity of visiting "the great Babylon" (f. 20), in the company of admiral Grieg.

On the appointed day, he was given the letters and ordered to go in haste to Frankfurt on Main; at his arrival there, he received other letters the next day, travelling through Prussia, over Berlin, he arrived in Königsberg. There he remained two days, blocked up by

disorders. Then, by way of Memel and Riga, he reached St. Petersburg, where he was received by state chancellor Roumiantzev and the chief prosecutor of the Holy Synod, count Alexis Golitzin, whom he handed over the letters from the admiral Sineavin and the ambassadors. On the third day, he was presented to the tsar, who decorated him with the order of Vladimir III<sup>rd</sup> class, made him a gift of 500 ducats and granted him 800 ducats as annual salary, at the official exchange rate.

On August 17, 1808, by imperial order, he was sent by the state chancellor with certain dispatches to Serbia and passed through Vienna, where he delivered important messages to the ambassador, prince Kuranin. From there he proceeded to Serbia, on January 8, 1809 and halted in Belgrade. On September 12, 1809, he was called by the chief commander, the prince Bagration, at his headquarters, then in Bulgaria, in the town of Silistra, and remained there until December 18, 1809.

Meanwhile, by imperial order, he was given 300 ducats. After an other mission to Serbia, he was ordered to wait in Little Wallachia till the Russian armies were to enter into Serbia, which happened in March 1810.

The count Kamenskij, appointed chief commander, asked Spiridon of Sundečić to come to Bucharest, where he gave him new missions. The tsar granted him a ring with a brilliant and 300 ducats and, on April 24, 1810, he was sent back to Serbia, accompanied by an officer of the headquarters.

For fear of Turkish armies, placed all along the Serbian borders, Spiridon of Sundečić was forced to pass through Hungary and Austria, where the governor Szimzay took hold of him. In spite of his protests, he was not allowed to proceed on his way to Serbia and was sent back, through the territories under Austria's rule, to Little Wallachia. From there, passing through Great Wallachia, he arrived in Bulgaria, at the headquarters in Silistra, on the very day the Great Visier Peliman was defeated and taken prisoner, together with 8000 Turkish soldiers.

After a rest of two days, the chief commander Kamenskij sent him in haste through Little Wallachia directly to Serbia, bidding the count Tzukatov, army commander, to have him accompanied by a military unit which might grant him safety in places proved dangerous. Thus, Spiridon of Sundečić arrived in Belgrade, where he stayed till 1812.

After the conclusion of peace with the Turks (May, 1812) and the retirement of Russian armies from Moldavia and Wallachia, Spiridon of Sundečić visited the chief commander admiral Tchitcheagov, and asked to be freed of his duties. The admiral insisted that Spiridon should go on with his service. Even the famous count Capo d'Istria, who resided then in the town of Jassy, by the side of the chief commander, and who had bestowed on him a gift of 400 ducats, urged him not to abandon his position, ensuring him that his activity would be rewarded.

Back to Belgrade, Spiridon of Sundečić remained there, till December 20, 1812. The Serbians had in those days to face an imminent Ottoman attack; they sent Spiridon to the tsar's headquarters, in the town of Kalisz, in Poland, to explore conditions of a military aid. Arriving in Kalisz on March 2, 1813, general fieldmarshall Kutuzov gave him audience and presented him to Alexander I. The tsar decorated him with the order of St. Anna, 2<sup>nd</sup> class. He returned in great speed to Belgrade, with important dispatches and stayed there until the town was conquered by the Turks, in September 1813. To save his life, he had to cross the Danube together with the Serbian supreme commander and the mitropolitan, and reached the town of Zemun. From there, after having completed the time fixed for quarantine, he went to the town of Neustadt, and, later on, to Vienna, to the Russian ambassador, count Stackelberg (December 2, 1813). With count Stackelberg's letters, he set out to the imperial Russian headquarters, in Freiburg; he presented himself to the vice-chancellor count Nesselrode and was told to follow the headquarters to the town of Basel. On January 5, 1814, he was awarded the cross of archimandrite with diamonds and a gift of 1200 ducats. The same month, he was sent to the Russian ambassador in Vienna, to wait there for new orders.

Two years later, in October 1816, he was sent by the Russian ambassador in Vienna to Warsaw, to Alexander I, and came back to Vienna with dispatches; he was rewarded with 700 ducats. He reached once more St. Petersburg, at the beginning of 1817 and remained there till October 1, 1817, when he was ordered to follow the tsar in Moscow. He was received by Alexander I who increased his annual allowance of 800 roubles, at the official exchange rate, to 4000 roubles in assignats from the general revenues of the state.



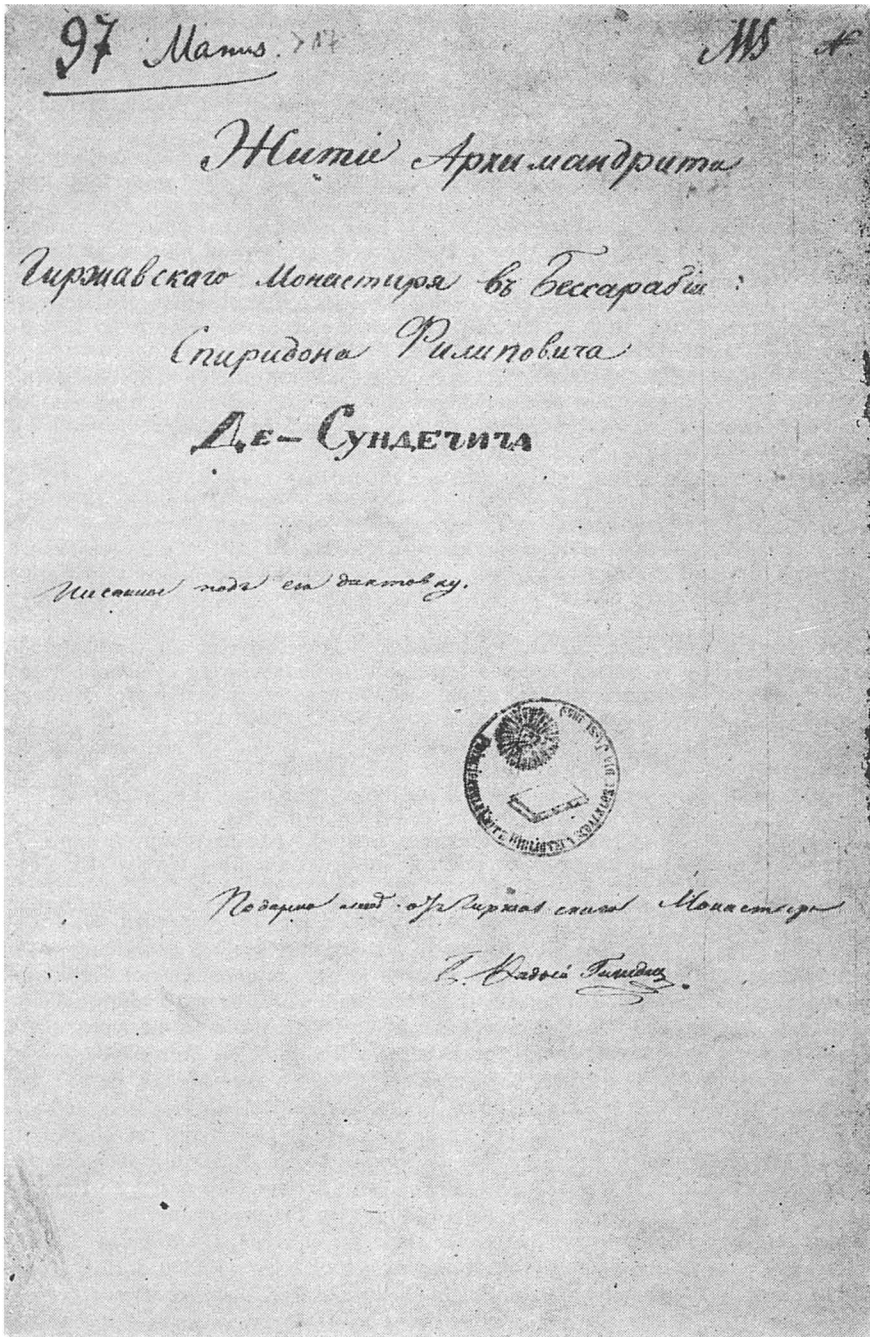


Fig. 1.—The title-page of the manuscript containing the Autobiography of Spiridon Filipović of Sundečić, with the autograph signature of B. P. Hasdeu on it.



Spidunandiana Proprietar Bulunobur fo  
 quier de Spabunym Bulunmelan de Spabun  
 Muscunty 16<sup>th</sup> Decabr 1879 sau am fo  
 amctin isau remulctia unara paduchia, adpa  
 de Cyndurari nepescau bcurcau  
 nodu ulz rapoat de Spabun a Spabun Spabun, a Spabun am  
 rpon exod ex Spabun ulz a Spabun Spabun Spabun  
 n dcau n Spabun dcau de Bulunobur Spabun Spabun  
 D. S. ucube Spabun Spabun, no naclurubiu un  
 bu hcau da maru  
 hcau unca dcau unca unca ademoz meberca  
 no mspun unca. Spabun. Spabun dcau adpa

Fig. 2. Manuscript page with the autograph intervention of Spiridon Filipović of Sundečić.

Eager to return to his fatherland, Serbia, he obtained a passport and was entrusted with letters for the Russian ambassador in Vienna, but found it impossible to proceed further, due to the difficulties caused by the Austrian government; he remained in Vienna till spring 1818.

In October 31, 1818, he was appointed, by his old friend the metropolitan exarch Gavriil Bănulescu-Bodoni, abbot of the monastery of Hîrjauca (f. 25), where he retired from public activity. In the following years he undertook to raise several constructions round the monastery.

The last date in the autobiography is April 29, 1840 (f. 29), with an autograph signature: "archimandrite Spiridon".

Spiridon of Sundečić died on February 22, 1846 and was buried in the church of the Ascension of the monastery Hîrjauca, as it is attested by an inscription on a marble memorial tablet.

*Paul Mihail*

## À PROPOS DES « PETCHENÈGUES AU BAS-DANUBE »

Parmi les comptes rendus de notre livre *Les Petchenègues au Bas-Danube* il y a aussi celui publié par le jeune chercheur allemand G. Prinzing dans le prestigieux périodique « Byzantinische Zeitschrift », 1/1973, p. 103—106.

Le fait s'inscrirait dans les limites d'une pratique courante si le compte rendu en question n'était fondé sur toute une suite d'inexactitudes suscitées par son auteur même.

Afin que notre affirmation ne passe pas pour gratuite, nous nous permettrons en ce qui suit de souligner au moins quelques-unes de ces inexactitudes. Par exemple, dans la note 5 (p. 105), G. P. attire l'attention de son lecteur sur le fait que les dires de J. Mavropous, dans son discours du 23 avril 1047 (23 avril 1049, selon d'autres historiens) semblent contraires à la conclusion de Petre Diaconu, suivant laquelle l'intervalle compris entre les années 1000 et 1027 fut une période de rapports paisibles entre les Petchenègues et les Byzantins. G. P. estime pouvoir fonder son opinion sur un article de N. A. Oikonomides (p. 78—79)<sup>1</sup>. Cependant, dans les pages évoquées par G. P., le spécialiste grec écrit : « Les événements de 1046 nous sont connus par une autre source contemporaine. Jean Mavropous prononça le 23 avril 1047 un discours pour la fête de Saint Georges ; il l'a fait dans le couvent de Saint-Georges-des-Manganes, en présence de l'empereur Constantin Monomaque et de deux impératrices, Zoé et Théodora, filles de Basile II. Dans cette oraison, Jean Mavropous décrit les événements de 1046<sup>2</sup>, que nous venons d'examiner. Il parle de l'invasion petchenègue, effectuée lorsque le Danube était pris par les glaces, des escarmouches avec l'armée byzantine et du miracle par lequel cette multitude de barbares, qui étaient rassemblés le long de la rive droite du Danube, dûnt se rendre aux Byzantins et accepter la religion chrétienne. *Le passage qui est le plus intéressant pour notre enquête se rapporte à la préhistoire et notamment à l'histoire de l'installation des Petchenègues dans les plaines de Valachie* » (le soulignement nous appartient). Or, l'installation des Petchenègues dans la Plaine de Valachie (par conséquent, les incursions auxquelles se rapporte J. Mavropous) a eu lieu, d'après N. A. Oikonomides, dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle au plus tard et jamais entre les années 1000 et 1027, comme G. P. nous invite à le croire. Voilà donc l'intervention de G. P. à ce propos injustifiée.

Notre critique, dans notre parenthèse (p. 105) nous reproche d'avoir omis le nom de V. G. Vasilievsky de la liste des historiens qui ont localisé la région dite 'Εχατόν βουνοί avec le nord-est de la Bulgarie. Il s'ensuit que G. P. suggère qu'il faudrait compter l'illustre byzantiniste russe parmi ceux qui localisèrent la région des « Cent monticules » dans le nord-est de la Bulgarie. A cet effet, il nous renvoie à la page 17 de l'ouvrage du savant, où l'on peut lire : « Les Petchenègues... ont traversé les défilés des montagnes et se sont arrêtés dans les régions danubiennes à proximité de la rivière Osma. Selté n'a été le seul qui se soit arrêté avec sa tribu plus près des Balkans dans le voisinage de l'actuelle Lovéé située sur la même rivière Osma ; mais Ariantès poursuivant les Petchenègues en retraite, avec son armée macédonnienne, les a obligés de se retirer vers le nord, vers leurs compagnons. Ensuite, tous les chefs petchenègues ont trouvé une plaine entre les Balkans et le Danube, propice à la vie nomade, elle était ouverte vers la mer et riche en forêts, cours d'eau et pâturages. Les autochtones appelaient cette région les Cent monticules »<sup>3</sup>. Reproduisons, maintenant, les mots de Skylitzès-Cédrenus relatifs au même événement : « Et traversant l'Haemus toute cette multitude [les Petchenègues] a installé son camp dans la Plaine danubienne du voisinage de la rivière Osma. Seul Selté était resté, se reposer à Lovéé. Mais Ariantès rassemblant ses troupes macédonniennes partit contre eux...<sup>4</sup> Cependant,

<sup>1</sup> N. A. Oikonomides, *Recherches sur l'Histoire du Bas-Danube aux X<sup>e</sup> — XI<sup>e</sup> siècles. La Mésopotamie de l'Occident*. RESEE, III, 1965, 1—2.

<sup>2</sup> Quant à la date de la grande invasion petchenègue, Oikonomides opère avec la chronologie de Kazdan, ZRVI, V1111/1, Belgrade, 1963, p. 180—182.

<sup>3</sup> V. G. Vasilievsky, *Византия и Печенегы*. Труды I. St. Petersburg, 1908, p. 17.

<sup>4</sup> Skylitzès-Cédrenus, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 589—590. A partir de là, l'historiographie byzantine passe à la narration d'autres événements, pour reprendre plus loin (p. 504) le problème petchenègue.

les *Pelchenègues*, ayant traversé l'*Haemus*, comme nous l'avons dit, et voyant une vaste plaine entre les montagnes et le Danube et la mer et trouvent l'endroit avec des pâturages et des bocages et forêts de toutes sortes et de l'eau, et que les habitants des lieux appellent cette région "Les cents monticules", s'établirent en ces contrées »<sup>5</sup>.

Si l'on tente de localiser la région des *Cent monticules* seulement à partir des affirmations de V. G. Vasilevsky, celle-ci doit se situer dans toute la plate-forme pré-balkanique à l'est de l'Osina. Cette région englobe tant le nord-est de la Bulgarie que la Dobroudja, ainsi d'ailleurs qu'il s'ensuit également de l'analyse de Skylitzès-Cédrenus, principale source de l'auteur. Il en résulte que V. G. Vasilevsky n'apporte aucun élément nouveau par rapport à Skylitzès-Cédrenus en ce qui concerne la localisation des *Cent monticules*. La chose est du reste explicable compte tenu de ce que dans ce cas-là, comme dans nombre d'autres cas où l'historien russe se trouva obligé de s'en tenir simplement aux faits (sans y faire intervenir des considérations personnelles), il s'est borné à paraphraser le chroniqueur byzantin.

Ne saisissant pas cette particularité de l'ouvrage de V. G. Vasilevsky, G. P. commet nécessairement une deuxième erreur. Il nous reproche (aussi discrètement qu'on puisse le désirer, il est vrai) dans sa note 7 (p. 105) de n'avoir pas mentionné le nom de l'historien russe quand nous débattions le problème du traité de paix byzantino-pelchenègue de 1036. D'après G. P., le premier à avoir remarqué ce traité serait justement V. G. Vasilevsky.

Pour mettre les choses au point, nous allons recourir de nouveau à la comparaison des dires de Vasilevsky avec celles de Skylitzès-Cédrenus. Voyons d'abord l'historien russe : « *Tyrach, fatigué des incursions de Kégène, fit appel à l'empereur, se fondant sur la convention de paix conclue naguère entre Byzantins et Pelchenègues. Le khan demandait au Monomaque de renoncer à donner sa protection au transfuge Kégène ou tout au moins de lui interdire de traverser encore le Danube et de susciter des dommages aux nomades qui avaient respecté jusqu'alors les frontières de l'Empire. Si sa requête ne sera pas entendue, le Barbare menaçait de rompre le traité de paix et de commencer une grande guerre à l'intérieur de l'Empire.* »<sup>6</sup> Donnons maintenant la parole à Skylitzès-Cédrenus : « *Et Tyrach ne supportant plus ces attaques de Kégène, envoya des ambassades à l'empereur pour lui attirer l'attention que puisqu'il avait conclu un traité de paix avec le peuple des Pelchenègues il n'aurait pas dû protéger un rebelle des leurs; ou après l'avoir hébergé, de lui interdire la traversée du Danube et de nuire à des alliés; par conséquent, ou bien que Kégène soit empêché d'accomplir de telles choses, ou bien de ne lui accorder plus aucun appui; autrement, que l'empereur sache qu'il attirera pour lui et pour son pays la plus terrible des guerres* »<sup>7</sup>.

L'étude comparée de ces deux passages montre qu'une fois de plus le byzantiniste russe n'a fait que paraphraser Skylitzès-Cédrenus<sup>8</sup> — procédé bien naturel pour cette partie de son ouvrage, mais qui l'a empêché de saisir la portée du traité de paix, donc d'en souligner l'existence. Du reste, si Vasilevsky avait saisi l'importance de ce traité, les spécialistes qui lui succédèrent dans ce domaine n'auraient pas manqué de le constater et la *convention* n'aurait pas manqué d'être enregistrée dans les *Regestes* de Dolger. Si nous avons tenu à faire ces précisions, ce n'est pas par amour propre, en tirant orgueil de notre priorité, mais bien pour attirer l'attention de G. P. sur le fait que consultant l'ouvrage de Vasilevsky il ne l'a pas approfondi comme il l'aurait dû.

Laissant de côté l'inanité de l'objection faite par G. P., dépêchons-nous d'ajouter qu'en ce qui nous concerne nous n'avons jamais affirmé que le mérite d'avoir découvert le traité dans l'œuvre de Skylitzès-Cédrenus nous revient et que c'est nous qui avons saisi son importance, ainsi que ses conséquences historiques. Voilà donc la raison qui nous incite à considérer non-avenue l'intervention de G. P. à ce sujet.

A un moment donné (p. 105), G. P. écrit : « *Das aber pelchen. Herrschaft grundsätzlich das Ende aller byzant. Lebensformen bedingen und Funde erbeuteter oder erhandelter Münzen ausschliessen müssen, was die Ausführungen D. s. offenbar implizieren, erscheint mir nicht hinreichend begründet* ». Dans ce domaine, nous avons fourni tous les arguments archéolo-

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 594.

<sup>6</sup> V. G. Vasilevsky, *op. cit.*, p. 12.

<sup>7</sup> Skylitzès-Cédrenus, II, p. 584—585.

<sup>8</sup> De même, d'ailleurs, qu'avait procédé V. N. Zlatarskij (*История на българската държава през средните векове*, II, Sofia, 1934, p. 90) en écrivant : « *Tyrach a envoyé des émissaires à l'empereur, pour lui faire des remontrances, parce que lui qui avait un traité de paix avec les Pelchenègues n'aurait pas dû accueillir le traître (Kégène), et s'il l'a accueilli, il aurait dû lui interdire d'envahir et de piller la terre de ceux avec lesquels ils étaient liés par un traité (договорничествe) et il l'a averti que s'il n'empêchera pas Kégène d'accomplir de tels actes et s'il continuera à l'aider, alors lui (Tyrach) il rompra le traité et il commencera une guerre implacable avec l'Empire* ».



giques et numismatiques nécessaires. Telles étant les choses, G. P. aurait dû les examiner et les refuter dans la mesure où ils contredisaient la réalité. Autrement, « erseheint mir » n'est qu'une simple formule rhétorique avec une teinte de sentimentalisme. Mais dans la discipline historique les arguments attachés de sentimentalisme n'ont guère valeur probatoire.

Plus grave est l'accusation que nous porte G. P. (p. 106), que notre ouvrage ne fait que paraphraser aux pages 130—133 les pages 62—107 de l'ouvrage de V. G. Vasilevsky. (Qu'il nous soit permis de remarquer en passant qu'il nous aurait été plus facile de paraphraser la version française de l'œuvre d'Anne Comnène que le texte russe de V. G. Vasilevsky.) La gratuité d'une telle assertion peut être prouvée par le fait suivant : à la p. 131 (donc l'une des pages incriminées par G. P. comme « paraphrasant » Vasilevsky)<sup>9</sup>, nous écrivions qu'au printemps de 1091 les Byzantins reprirent courage ayant reçu à la rescousse la cavalerie occidentale sous la conduite du comte des Flandres. Mais cette affirmation que nous avons faite, s'avère inexacte, étant le résultat d'une erreur d'interprétation du texte grec d'Anne Comnène Or, si nous avions « paraphrasé » le texte de Vasilevsky, nous aurions été exempts, comme de juste, d'une telle erreur. Enfin, si regrettable que soit notre erreur, il faut convenir qu'elle ne revêt pas les proportions de notre perplexité face aux incriminations de G. P.

De toute évidence, G. P. entend jeter son dévolu sur les questions plus ou moins secondaires abordées par notre livre. Mélangées dans le creuset de ses propres inexactitudes, elles lui fournissent l'« heureuse » occasion de minimiser la contribution du livre dédié aux *Petchenègues au Bas-Danube*. N'importe qui lira son compte rendu restera avec le sentiment que G. P. l'a rédigé de parti pris. Comment expliquer, sinon, que le savant allemand n'ait rien trouvé — mais absolument rien ! — de positif dans l'ouvrage dont il rend compte. Naturellement, nous ne saurions prétendre avoir écrit un livre parfait, sans omissions, sans inadvertances historiques<sup>10</sup>, sans coquilles et autres erreurs d'imprimerie. Toutefois, ces erreurs ne portent pas sur le fonds du problème. Nous avons abordé des questions d'une importance toute particulière pour l'histoire des relations entre Petchenègues et Byzantins. Nous nous sommes arrêtés longuement pour délimiter les zones d'infiltration des Petchenègues dans la Péninsule Balkanique. Nous avons examiné la question de la division du thème Paristrion et corroboré les sources historiques avec les sources archéologiques. Nous nous sommes penchés sur les problèmes de la géographie historique. Nous avons souligné le rôle des Petchenègues dans l'histoire des régions du Bas-Danube jusqu'en 1048, etc. Il aurait été normal de voir justement ces parties de l'ouvrage examinées en tout premier lieu par notre critique. Or, s'il a essayé de le faire dans deux ou trois cas, cette fois encore il s'est pris d'une manière pour le moins singulière.

Par exemple, G. P. (p. 106) fait objection à notre point de vue suivant lequel la Dobroudja (à l'exception de Dristra) est restée sous domination byzantine pendant toute la période 1073—1091. Il écrit donc : « ...auf welche Weise Byzanz dort (en Dobroudja — n.n.) polit. und milit. vertreten war, wenn einige Jahre später ausser in Dristra auch Bitzina und τῶν λα die Herrschaft lokaler Machthaber zu konstantieren ist (p. 112—115) ». Sans doute, une telle objection de la part de G. P. serait bien fondée si Bitzina (Vicina) et « les autres [villes] » mentionnées par le texte d'Anne Comnène étaient vraiment situées en Dobroudja. Mais comme nous avons précisé (cf. *Les Petchenègues...* aux pages citées par G. P.) qu'il s'agit de localités sises dans le nord-est de la Bulgarie (fait passé sous silence par notre critique), une telle objection reste sans objet<sup>11</sup>.

Ailleurs (p. 105), G. P. conteste notre conclusion au sujet des forteresses du Danube où les Byzantins installèrent leurs garnisons après le départ des Kieviens de Dorostolon, conclusion selon laquelle ces forteresses se dressaient uniquement sur la rive droite du fleuve et non sur les deux rives, comme on le pensait généralement<sup>12</sup>. Faut-il dire encore que notre conclu-

<sup>9</sup> En fait, G. P. n'est pas entièrement dans l'erreur. Les pages 130—133 constituent réellement une paraphrase, mais il ne s'agit pas de Vasilevsky, mais du texte grec d'Anne Comnène.

<sup>10</sup> Trois ont été relevées par G. Prinzing lui-même. Les voici : 1° — Nous n'avons pas précisé que deux (en réalité trois) des chapitres de notre livre avaient déjà paru séparément (p. 104), publiés par nous auparavant. 2° — Les Byzantins installèrent des garnisons dans les forteresses du Danube après le départ et « nicht : "après la capitulation" » des Russes. 3° — En 1034, l'attaque des Petchenègues porta sur la région de Thessalonique et non sur la ville même.

<sup>11</sup> En ce qui concerne l'identification de Vicina sur le Danube, cf. aussi l'étude spéciale consacrée à ce problème, dans « Pontica », 3, Constanța 1970, p. 275—295, où des preuves éloquentes sont fournies à l'appui de la localisation de Vicina dans le voisinage immédiat de Dristra.

<sup>12</sup> En ce qui concerne l'interprétation du texte de Skylitzès-Cédrenus, II, p. 412 voir *Les Petchenègues...*, p. 26. Cf. aussi les remarques de I. Božilov, *Известия на народния музей* —, Varna IX, (XXIV), 1973, p. 111—118, où l'auteur aboutit à la conclusion



sion est le fruit d'un examen attentif des sources littéraires et surtout des sources archéologiques? Evidemment, les Byzantins ont tenu pendant un certain temps des garnisons et des forteresses au-delà du Danube. Mais ces forteresses se trouvaient surtout dans la zone des collines<sup>13</sup>, sinon même dans les montagnes<sup>14</sup>. *D'autre part, la rive gauche du Danube, qui constitue la frontière sud de la Valachie, ne comporte aucune forteresse ou agglomération fortifiée qui puisse être datée du X<sup>e</sup> siècle.* Ignorant la situation archéologique et, par surcroît, interprétant de façon erronée les sources littéraires, G. Prinzing est conduit à parler d'une Niemandsländ (qui n'a jamais existé)<sup>15</sup>, et d'une retraite, quelques années plus tard, de la frontière bulgare-byzantine (?) sur le Danube, de certaines contradictions relevées dans les dires de P. Diaconu (sans préciser l'endroit où elles ont été surprises) et de maintes autres choses du même acabit, pour conclure sententivement : « Die Auffassung D.s. die Walachei sei erst Ende 10 auf 11 Jh. in die Hand der Pth. gelangt erweckt somit erhebliche Zweifel ». Que M. G. Prinzing ait des doutes, c'est une question strictement personnelle, mais une constatation se doit d'être soulignée. Les agglomérations autochtones de la Plaine valaque cessent d'exister vers les années 1000, et par endroits il est prouvé par des témoignages archéologiques que les habitations ont été détruites par les Petchenègues.

G. Prinzing conteste (p. 104) l'exactitude de notre affirmation qu'au milieu du X<sup>e</sup> siècle les Petchenègues *ne dominaient pas* la Valachie. Le spécialiste allemand cite à l'appui le texte de Constantin Porphyrogénète (DAI, 37 48) suivant lequel Patzinakia aurait été séparée des « forteresses » du Danube par une distance « d'une demi-journée ». Mais à l'endroit indiqué par G. P., l'empereur-historiographe parle d'une distance « d'une demi-journée » entre Patzinakia et la Bulgarie (ἀπό δὲ βουλγαρίας ὁδὸν ἡμεράς), et non entre Patzinakia et les « forteresses » du Danube — ce qui est tout autre chose. En admettant que Constantin Porphyrogénète aurait affirmé ce que G. P. lui attribue, il s'ensuivrait que notre thèse sur l'inexistence des Petchenègues en Valachie au milieu du X<sup>e</sup> siècle est non-fondée. Mais compte tenu de ce que l'empereur affirme en réalité, notre thèse reste inébranlable.

Voilà donc que l'exégète du livre *Les Petchenègues au Bas-Danube*, qui nous adresse des reproches pour la moindre erreur,<sup>16</sup> commet lui-même l'erreur inattendue de citer une phrase du Porphyrogénète qu'on chercherait vainement dans l'œuvre de celui-ci. Et il le fait seulement dans le but d'affaiblir l'une de nos conclusions.

Que ce procédé inusité ne découle pas d'une simple inadvertance, G. P. nous l'apprend en personne dans sa phrase suivante : « was Oikon [omides], *op. cit.*, 62, 63, 71 und bes. 79 richtig erklärt "... les Petchenègues se trouvaient près de la rive gauche du Danube. Très probablement à quelque distance du fleuve, puisque les Byzantins occupaient... une zone côtière sur la rive gauche' » — phrase par laquelle on essaie d'étayer l'idée que les Petchenègues dominaient, au milieu du X<sup>e</sup> siècle, la Plaine valaque. Malheureusement pour G. P., l'affirmation de l'historien grec ne saurait lui être d'aucune utilité puisqu'elle concerne la

---

que l'expression « ταῖς ὄχταις τοῦ ποταμοῦ » désigne les deux rives du fleuve. Contrairement aux précisions de I.B., l'expression de Skylitzès-Cédrenus p. 412 désigne la rive droite du Danube, de même que l'expression analogue du même historiographe (p. 584) se rapporte également à des forteresses situées toujours sur la rive droite du Danube. Répétant ce que nous avons déjà affirmé, nous dirons que jusqu'à l'heure actuelle les archéologues n'ont découvert nulle part sur la rive gauche du Danube, depuis la confluence de l'Olt et jusqu'au coude du fleuve (Galați) les traces de quelque fortification susceptible d'être datée aux VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> siècles.

<sup>13</sup> Dans le genre des deux forteresses de Slon (dépt. de Prahova); v. M. Comşa, *Die bulgarische Herrschaft nördlich der Donau während des IX und X Jh. im Lichte der archäologischen Forschungen*, Dacia, NS, IV, 1960, p. 395—422.

<sup>14</sup> Des raisons bien fondées nous incitent à penser que quelques-unes de ces forteresses se trouvaient même en Transylvanie (v. E. Stănescu, *Byzance et les Pays Roumains aux IX<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles*, XIV<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines, Rapports, 4, Bucarest, 1974, p. 12, 15.

<sup>15</sup> G.P., p. 105, se référant à cette Niemandsländ écrit : « ... jenes oben beschriebene Niemandsländ offenbar noch bestand hat ... ». Or, si attentivement que nous ayons étudié le texte précédent de G.P., nous n'avons pu trouver la moindre allusion à une quelconque Niemandsländ. Notre ouvrage ne comportant lui non plus une telle référence, nous nous demandons à quelle Niemandsländ pense G.P.? Nous pensons que notre critique doit être la victime de quelque confusion à cet égard. Il a dû introduire dans le débat un élément pris dans l'ouvrage de N.A. Oikonimides qu'il a ensuite présenté comme faisant partie de son propre texte (ou du nôtre?).

<sup>16</sup> Voir ci-dessus, note 15.

conjoncture propre à l'année 971 et non celle du temps de Constantin Porphyrogénète. Précisons, en effet, que la phrase de N. A. Oikonomides débute avec les mots : « Donc, en 971 » — mots que G. P. a éludé pour des raisons faciles à saisir.

A ce point du débat, il nous faut constater que G. P. intervient dans la discussion sans prendre la peine de se renseigner sur les sources archéologiques. Mais, fait encore plus bizarre, pour imposer son point de vue, G. P. n'hésite pas d'estropier, par endroits, tantôt les sources littéraires antiques, tantôt les affirmations des historiens de notre époque. Souvent aussi, il tâche de suppléer à son manque de preuves convaincantes en passant sous silence nos démonstrations ou par des affirmations *ad-hoc*, démunies de toute justification. Nous arrêterons là ce débat, en nous posant une question naturelle : à qui un tel compte rendu pourrait-il servir ? A personne, évidemment, et en aucun cas à M. G. Pinzing.

*Petre Diaconu*

## ROMANIAN-AMERICAN PANEL ON PROBLEMS OF HISTORY

The first meeting of Romanian and American historians has taken place in Suceava, between August 19th and 21st, 1974, under the auspices of the Academy of Social and Political Sciences of the Socialist Republic of Romania. Three topics were chosen by the organizers: The Age of Enlightenment in South-Eastern Europe; The development of the Romanian national consciousness in the 19th century; Romania during the first World War.

The participants came from several institutes of research and universities in both countries: the Institute of History "Nicolae Iorga" and the Institute of South-East European Studies, Bucharest; the Institute of Archeology and History "And D. Xenopol", Iași; the Institute of Archeology and History, Cluj; The Pedagogical Institute of Suceava; the University of Columbia in New York and the Universities of Colorado, Illinois and Kansas. After the inaugural addresses given by professor Ștefan Ștefănescu, Chairman of the Section of History and Archeology of the Academy of Social and Political Sciences of the Socialist Republic of Romania and by professor István Deák, Director of the Institute on Central Europe — Columbia University, Professor Mihai Berza, Director of the Institute of South-East European Studies, opened the debates on the first topic by presenting the general framework in which humanistic ideas developed into enlightened theories in the European societies.

Seven short papers were read afterwards by Professor Stephen Fischer-Galați (University of Colorado), Dr Șerban Papacostea and Dr Florin Constantinu (Institute of History) who focussed on the social structures and the politics of reform, and by Professor Valentin Boss (University of Colorado), Dr Paul Cernovodceanu (Institute of History), Dr Alexandru Dușu and Dr Vlad Georgescu (Institute of South-East European Studies) who paid an increased attention to the movement of ideas in the 18th Century, to cultural contacts between South-East European countries, to the cultural models formed in the European civilization during this age or to political theories which shed a new light on an epoch in which demographic and economic crises provoked different reactions. Thus, the reforms undertaken in the Romanian Principalities expressed rather the pragmatic responses given by the princes to strong necessities, than the influence of the philosophers' writings. The reforms of the public revenues or the abolition of serfdom tried to ensure the steadfastness of the tax payers' mass or to satisfy the growing economic demands of the Ottoman Porte. Nevertheless, the rise of a new class favoured the extension of cultural contracts; the intellectuals' European consciousness and their patriotic aims gave a great impetus to activity in every field and mostly in the social and political ones.

The second topic was analysed in six papers delivered by Professor István Deák and by Dr Dan Berindei (Institute of History), Dr Alexandru Zub, Dr Leonid Boicu (both from Iași), Professor Nicolae Corivan (Suceava), Dr Pompiliu Teodor (Cluj). The attitude of the leaders of the Hungarian Revolution of 1848 towards the Romanians in Transylvania who fought for their own national emancipation during those years, made understandable the political convergences as well as the oppositions between the social movements that aimed at building national states. Dr Cornelia Bodca (Institute of History) evoked the activity of revolutionary groups. It has been suggested that active forces became more dynamic in Central and South East Europe by the middle of the 19th Century, and that, as a consequence, a transition from the enlightened reformer's political and social program to the revolutionaries' animated activity can be observed in every field. The Romanians' struggle for equal rights in Transylvania, it has been shown, developed itself continuously; two phases may be detected in this process — an ecclesiastical and a secular one.

The papers devoted to the last topic focussed on diplomatic, military and political aspects of Romania's participation to the first World War. Professor Philip Eidelberg (Columbia University), Dr Eliza Campus, Dr Ion Oprea, Ion Stanciu (Institute of History) and Paul Shapiro (Columbia University) analysed some important phases in this historical process which reached its climax when Romania decided to engage her forces in the great conflict; Paul Oprea (Institute of History), Professor Glenn Torrey (University of Kansas) and Professor

Paul Schroeder (University of Illinois) presented new data concerning Romania's role in the Great Powers' politics. In this sense, Paul Schroeder put forward that "without Romanian support . . . Austria was isolated in the Balkans, unable to play a Great Power role there, or to defend her vital interests" so that Romania's detachment from the Central Powers compelled the Cabinet in Vienna to resort to force; Glenn Torrey showed convincingly that since the French-British forces' offensive from Thessaloniki did not take place under the conditions that were established as a prerequisite of Romania's entering the war, this country had to face alone the Central Powers' attack on this front.

Based on a wide documentation and thorough research, the papers favoured the discussions which very often approached some major problems, like the integration of national history into universal history, the relations between social structures and cultural movements, the necessity to combine the analyses of some testimonies with a thorough knowledge of historical processes. This stimulating dialogue contributed to disclosing differences and similarities in the history of Central and South-East European societies and delineated a new group of questions that can be solved in the future by further research and other rewarding meetings like this one in Suceava.

*Paul Cernovodeanu*

*Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV* Josephi Valentini S.J labore reperta et transcripta ac typis mandata, t. XVII—XVIII, Munich, Trofenik, 1973—1974, XII, 381 + VIII, 354 pp.

Le dix-septième volume de ce monumental recueil de documents complète la série de ceux qui l'ont précédé jusqu'aux années 1442, alors que le tome suivant, le dix-huitième, est consacré aux documents des années 1443—1444. Ces documents couvrent une vaste zone géographique, qui déborde au nord et à l'est les frontières de l'Albanie actuelle. C'est une ample vision que celle de l'auteur, qui se propose d'intégrer le peuple albanais dans le contexte sud-est européen où se développait à l'époque le confrontation de plusieurs États. Une attention toute particulière est accordée aux présences vénitienes, byzantines, turques et serbes.

A partir du mois de novembre 1443, le règne de Skanderbeg s'installe progressivement en Albanie ; les documents de Venise en refléteront les échos pendant plus de vingt ans. Toutefois, l'activité et l'influence vénitienne ne touchaient qu'au littoral, surtout les villes Scutari, Dyrrhachium, Vlora et Saranda. Quant à la papauté, à cette époque ses interventions ne revêtaient pas un rôle actif pour l'histoire du pays, se bornant à de simples conseils. Le principal effort du peuple albanais se portait alors contre les Turcs et, parfois aussi, contre le royaume serbe, qui visant à s'assurer des débouchés sur la mer, dans la région de la ville de Scutari, exerçait une certaine pression sur la frontière nord-est ; ses visées l'amenaient aussi à de fréquents conflits avec Venise.

Comme l'autorité de la Seigneurie ne se prolongeait pas à l'intérieur des terres en Albanie, il n'y a pas lieu d'escompter des découvertes sensationnelles pour l'histoire de ce pays dans les documents de l'époque. Néanmoins, la moisson n'est guère négligeable, puisque les informations en ce qui concerne ces siècles de l'histoire albanaise sont rares et disparates.

Dès les années 1350, on parle de se porter à l'aide « de la foi et des fidèles de l'Empire byzantin » (*in subditum fidei et fidelium partium Romanie*, vol. XVII, p. 1), vivant sous la menace de l'expansion turque. Venise disposait de gouverneurs dans les principales villes côtières ; elle était à même, par sa politique et son commerce, d'y exercer son influence, attirant maints Albanais sous ses armes ou dans sa marine commerciale. Un document de 1398 parle d'un Albanais, « notre citoyen » (*tanquam civem nostrum*), le sommant de se présenter devant la justice vénitienne. En 1399, un autre document déplore les pertes subies par les Vénitiens du fait de l'expansion turque en Europe (*civitates et castra et animalia quaeque capta fuerunt et possidentur a Turchis*, vol. XVII, p. 5). L'exportation des étoffes (*pannos di Mouzia*) et du verre (*vitrei*) vénitiens est attestée par un document de 1408. De son côté, Venise importait d'Albanie le bois (*lignamina*) et les céréales (*concedatur . . . quod possint extrahere de partibus Avalone et altis terris suppositis Teucro frumentum pro conducendo*, vol. XVIII, p. 227).

Le 3 octobre 1409, Venise réclamait à l'État serbe le territoire compris entre les villes Scutari (Shkodër), Drivastum (Drishti), Dulcignum (Ulqini) et Antivarum (Antivari). Autrement dit, elle réclamait les environs prospères du lac Scutari avec toutes leurs fermes, maisons, défilés, fortifications, vignobles, champs et les hommes qui les habitaient (*cum suis pertinentiis villis, domibus, passibus, fortilitiis, vineis, campis et hominibus in illis existentibus*, vol. XVII, p. 17—18). Que conclure d'une énumération aussi détaillée ? Était-elle due au souci de ne point aliéner le moindre petit bien du territoire réclamé ou un seul homme de sa population ? Ou ce document exprimait-il le principe féodal qui liait l'homme à sa terre ? Car, sur l'ensemble des biens énumérés, les uns étaient des biens publics (les défilés et les fortifications), alors que les autres pouvaient représenter des propriétés (maisons, vignobles, champs) et des personnes privées.

Parfois, la population locale est attestée indirectement. Par exemple, en 1409, un dignitaire vénitien de la région de Scutari et d'Antivari désirait engager un interprète fidèle et habile (*debeas requirere . . . unum truncimanum qui sit fidus et expertus*), ainsi qu'une garde personnelle (*debeas . . . petere scortam et quidam tibi necessariam . . . ita quod tute poteris ad eum accedere*, vol. XVII, p. 19). Une esclave était vendue en 1412 pour 61 ducats (vol. XVII, p. 32). Venise accordait en 1424 le titre de citoyen à plusieurs prêtres de la ville de Kotor, avec la précision qu'ils pourront bénéficier de ce droit à Venise aussi bien qu'à Kotor (*fratres . . . sint cives*



*nostrî Venetiarum deintus et extra*, vol. XVII, p. 59). D'autres documents mentionnent des ventes de terrains, prêts à usure illicite, demandes de pensions de la part de vétérans au service de Venise, querelles et coups de couteaux, adultères, épidémies, brigandages effectués par des pirates étrangers, etc. Tous ces événements avaient lieu sur une étroite bande de terre au bord de la mer, orgueilleusement dénommée par les documents vénitiens « nos territoires d'Albanie » (*loca nostra Albaniae*, vol. XVII, p. 19).

L'ancienne *via Egnatia* demeurait la voie de terre la plus courte entre l'Adriatique (le port de Dyrhaënum), Thessalonique et Constantinople. Un ambassadeur envoyé par Venise en 1442 auprès du sultan turc empruntait cette route pour accomplir sa mission ; il recevait pour son voyage trois cents ducats d'or ; cinq serviteurs, un notaire aidé par un homme à tout faire lui étaient adjoints. Arrivé en territoire albanais, les autorités vénitiennes de la côte lui fournissaient de plus une escorte de quinze hommes et les montures nécessaires (vol. XVIII, p. 170—171).

La plaine qui s'étend au nord du lac de Sentari, dans les vallées des rivières Morača et Zeta inférieure, présentait une grande importance pour la Seigneurie, qui la considérait « le grenier de notre cité » (*loca Albanie et maxime Zente Inferioris valde faciunt pro nostro dominio, cum dici possit illa esse viridarium huius nostre civitatis*, vol. XVII, p. 181).

Un traité conclu en 1412 entre Byzance et Venise, rédigé en grec et en latin, mentionne aussi quelques détails concernant l'histoire du peuple albanais (vol. XVII, p. 249—268). Ce traité est l'un des derniers connus par l'histoire de Byzance, mais il est tout aussi intéressant pour les philologues que pour les historiens. En effet, il use d'une terminologie spécifique et s'avère aussi particulièrement instructif pour la technique de la traduction.

Les documents vénitiens traitent des Albanais toujours sous le nom d'*Albanenses* ou habitants d'*Albanie*. Ils n'usent jamais du mot officiel moderne : *Shqipëtar*. L'Albanie englobait aussi pour les Vénitiens de l'époque le territoire qui s'étend au nord du lac Scutari, jusqu'à Kotor (*in partibus Albanie ad obedientiam comitis et capitanei Sculari et comitis Catari*, vol. XVIII, p. 1). Un document de 1444 nous apprend le statut du gouverneur (*rector*) vénitien d'Antivari. Il était nommé pour deux ans, étant l'administrateur civil du territoire. Si la justice de paix entraînait dans ses attributions, il n'avait pas le droit, en revanche, d'abolir les obligations financières vis-à-vis de l'Etat vénitien (*terram et homines in ea existentes regere et gubernare debes... rectores nullo modo possint absolvere aliquem a servitiis, que facere debet pro territoris suis* (vol. XVIII, p. 166).

Durant l'été de 1444, alors que Skanderbeg avait élevé déjà depuis longtemps l'étendard de la révolte contre les musulmans, on procédait partout à des préparatifs en vue d'arrêter les progrès de ces derniers. Des forces devaient se conjuguer à cet effet : Venise avait pris contact avec Jean Corvin de Hunyadi ; le pape, de son côté, demandait aux Vénitiens d'envoyer dix vaisseaux sur le Danube, à Nicopol, pour faciliter aux chrétiens la traversée du fleuve (*agitur mentio de mittendis aliquibus galeis per flumen Danubii... usque Nicopolim... pro reddendo magis facilem transitum exercitus Christianorum ultra flumen ipsum*, vol. XVIII, p. 214).

Un document important daté du 17 juillet 1444 montre les tractations de Venise afin d'écartier les Turcs du territoire compris entre Valone (Vlora), Kanina, Argirocastrum et Joanina — territoire exportateur de céréales et de sel. Ledit territoire devait être obtenu avec l'accord de la population locale. C'est, à ce qu'il paraît, un indice que l'autorité de Skanderbeg commençait à se faire sentir dans le sud du pays aussi (*quod illa loca perveniant ad manus nostri domini cum bona voluntate eorum qui in illis essent*, vol. XVIII, p. 227).

La première mention de Skanderbeg dans les documents vénitiens remonte au 24 juillet 1444, c'est-à-dire environ neuf mois après la rébellion de l'automne de 1443 contre les Turcs. Le héros albanais désirait procéder à la réfection des murs de la forteresse d'Alessio (Lesh) et à l'amélioration des installations portuaires, afin de faciliter l'accès des bateaux marchands. Il proposait donc d'assurer la sécurité des marchandises et des marchands étrangers en échange d'un droit exclusif sur les revenus de la douane pour une période de cinq ans. D'autre part, il exerçait des pressions sur les autorités vénitiennes de Scutari pour obtenir un sort meilleur pour la population albanaise. Il réclamait de l'aide pour combattre les incendies et insistait auprès des Vénitiens pour les faire renoncer à l'impôt de dix pour cent auquel étaient tenus les pêcheurs albanais. Ce sont là les signes d'une autorité qui commence à se consolider (vol. XVIII, p. 235—237). Il semble que, pour contre-attaquer, la Seigneurie faisait interdire le 10 septembre 1444 une nombreuse congrégation albanaise de Venise (*quedam congregatio Albanensium, qui sub nomina S. Galli et S. Severi congregantur in magno numero... revocetur*, vol. XVIII, p. 260).

Chaque volume s'achève avec un sommaire analytique très détaillé, rédigé suivant un ordre chronologique. A ce sommaire s'ajoutent des index des noms géographiques et des noms de personnes, des termes spécifiques, des mots albanais et des unités de valeur et de mesure

utilisés par les documents. Ils constituent une riche source d'informations relatives non seulement à l'histoire albanaise, mais aussi à celle des Vénitiens, des Turcs ou de l'Empire byzantin, qui agonisait à cette époque. Les noms géographiques latins ont leurs correspondants modernes. En plus de l'index alphabétique, ces volumes sont dotés d'index analytiques des matières. Enfin, souvent la terminologie latine est traduite dans des termes albanais modernes. L'auteur réunit dans un index spécial des données et des explications destinées à présenter la vie économique de l'époque, avec des indications précieuses sur la valeur et la circulation des monnaies, les prix, les salaires, les indemnités, les subventions, les frais de séjour, les taxes de douane, les budgets militaires.

Par sa richesse et son envergure, la collection de documents éditée par Giuseppe Valentini constitue une contribution fondamentale à l'histoire de l'Albanie médiévale.

H. Mithăescu

APOSTOLOS VACALOPOULOS. Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ. Τουρκοκρατία 1669-1812. Ἡ οἰκονομικὴ ἀνοδος καὶ ὁ φωτισμὸς τοῦ γένους Histoire du Néohellénisme. La domination ottomane 1669—1812. Le progrès économique et l'instruction du peuple. IV<sup>e</sup> t. Thessalonique, 1973.

Dans la Préface du premier tome de son ouvrage—paru en 1961 à Thessalonique-le pr. Apostolos Vacalopoulos annonçait ses intentions en entreprenant cette œuvre de grande envergure. Son propos était, écrivait-il, de donner une synthèse « méthodique et chronologique » de l'histoire du néohellénisme partant des derniers siècles de l'Empire byzantin et d'y étudier « la transformation de l'hellénisme médiéval en néohellénisme ». Car, à son avis, la transformation du monde byzantin en néogrec se place dans l'intervalle des X<sup>e</sup> — XIII<sup>e</sup> siècles. Par la même occasion il délimite l'espace géographique qui fut le berceau du néohellénisme et dont les foyers de toute première grandeur furent le Despotat épirote et l'Etat de Nicée.

Dès ce premier tome, l'auteur expose son point de vue sur quelques problèmes importants de l'histoire grecque, par exemple celui si disputé de la continuité de l'élément grec depuis l'Antiquité. Un autre problème auquel il s'attaque est celui de la formation de la nation néohellénique. Il estime à cet égard qu'il ne saurait s'agir d'un processus arrivé à son terme durant la période de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et le début du XV<sup>e</sup> siècle, comme certains historiens le prétendent ; ce serait là plutôt un commencement destiné à aboutir à l'époque de la domination ottomane en Grèce. Tout aussi intéressante nous semble la thèse de l'auteur soutenant que l'union des provinces grecques dans le cadre de l'Empire ottoman a eu son utilité, puisqu'elle « a favorisé la communauté de vie économique et spirituelle des Grecs ».

Le deuxième tome de cette série comporte deux parties distinctes, chacune exposée dans un volume à part. Un premier volume où la brève notice introductive concernant les sources de l'histoire néogrecque — présentée par Ap. Vacalopoulos dans le premier tome de sa synthèse, trouve un ample développement, visant à l'étude complète de ces sources<sup>1</sup> — sera donc suivi d'un second volume, celui-ci continuant sur la lancée du premier tome et gardant le même cachet très personnel de l'auteur, qui n'hésite pas à exprimer son désaccord sur la thèse de certains historiens proposant pour terme du Moyen Age les alentours des années 1453. En effet, notre auteur pense que les deux siècles qui firent suite à la chute de Constantinople (1453—1669) sont ceux du « véritable Moyen Age grec ». Mais justement, écrit-il, cette période est encore mal connue car la littérature historique se borne à des généralités en ce qui la concerne, les ouvrages spécialisés tendant à approfondir certains faits et certains événements sont encore rares, les archives turques attendent encore d'être explorées. Or, d'après le pr Ap. Vacalopoulos, c'est justement pendant ces deux siècles que se sont développées « les bases historiques de la société néogrecque ». Il en est même si convaincu, qu'il l'exprime dans la formulation du sous-titre de ce second volume de son deuxième tome de son *Histoire du Néohellénisme*.

Dans la conception de l'auteur, le troisième tome de sa synthèse aurait dû faire corps commun avec le second volume du tome II, mais — ainsi qu'il l'explique dans sa Préface — ceci

<sup>1</sup> Πηγές τῆς ἱστορίας τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ (1204—1669), t.II/1, Thessalonique, 1965.

aurait donné un nombre énorme de pages, c'est pourquoi il a choisi d'en faire un volume à part. Son but est de restituer l'image de la société néogrecque durant ces deux premiers siècles de domination ottomane, qu'il juge si importants pour le développement futur du néohellénisme. Toutefois, il ne néglige pas pour autant les événements politiques et militaires qui eurent pour théâtre l'espace grec à cette époque : on les trouve amplement présentés et commentés. Deux tournants lui apparaissent décisifs, notamment, la défaite de Lépante (1571) et la conquête de la Crète par les Turcs (1669). En accordant toute son attention à l'état spirituel de la grecité au cours des deux cents ans qui suivirent la chute de Constantinople, le pr Ap. Vaealopoulos s'applique à étudier le développement des deux phases de l'infiltration catholique dans les régions grecques. L'influence de la Réforme et de la Contre-réforme (trop peu étudiées, selon lui), l'affrontement avec les conceptions religieuses de l'Occident et la position du haut clergé orthodoxe à cet égard, etc.

Après ce bref aperçu des tomes précédents de cette œuvre monumentale, nous abouissons au véritable objet de ce compte rendu, le IV<sup>e</sup> tome de la synthèse du pr Ap. Vaealopoulos qui traite d'une autre étape importante du Néohellénisme, comprise entre les années 1669—1812. L'historien intitule cette partie de son œuvre *Le progrès économique et l'instruction du peuple*, pour mieux souligner les deux aspects qu'il se propose d'examiner conjointement dans le cadre de ce volume. Une fois de plus il procédera par étapes, la première partie de ce volume étant consacrée à la période comprise entre les années 1669—1774.

L'examen de *La situation des provinces grecques jusqu'au traité de Passarowitz (1718)*, constituant le premier chapitre de cet ouvrage, porte sur les événements politiques qui ont eu lieu après la conquête de la Crète, avec un regard spécial sur les développements de la guerre vénéto-turque des années 1681—1699, événements politiques qu'il s'attache de placer dans le contexte politique de l'Europe orientale. L'auteur s'arrête aussi plus longuement sur l'organisation du Péloponnèse conquis par les Vénitiens. Un véritable exode de la population du nord de la Grèce, des îles ioniennes, de Chio, de Crète commence, population attirée par la nouvelle organisation administrative des villes et villages de cette région, qui manifeste une amélioration économique (grâce au développement de l'industrie de la soie et du coton, ainsi qu'à l'épanouissement du commerce avec l'Occident). On constate aussi certaines transformations intervenues dans la structure sociale : la prospérité de l'agriculture donne essor à une nouvelle oligarchie agraire, tendant à remplacer l'oligarchie turque d'essence féodale et destinée à devenir, à la veille de 1821, « une couche sociale à part ». Mais après les expéditions militaires turques et la conquête du Péloponnèse en 1715, la situation économique et sociale des habitants de la région empire au point de les inciter à abandonner leurs terres et l'auteur analyse les implications juridiques de ce phénomène. Enfin, il consacre un paragraphe spécial à l'étude de l'influence russe dans l'espace grec, surtout à partir du règne de Pierre le Grand.

Dans le deuxième chapitre de la première partie de ce volume, le pr Ap. Vaealopoulos s'occupe de *L'émigration de la population grecque et les troubles religieux de l'espace qu'elle habite à la fin du XVII<sup>e</sup> et le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle*. L'islamisation, bien que continuant durant cette période en Macédoine, Eubée, Péloponnèse, Chypre et Crète, atteste une moindre intensité. Il n'en reste pas moins que ces essais d'islamisation constituent, selon l'auteur, l'un des facteurs déterminants de l'émigration, auquel s'ajoute aussi le désir de s'assurer une meilleure situation économique, à l'abri des impôts et diverses exactions ottomanes, d'où l'essaimage grec vers les Pays Roumains, l'Europe centrale et les régions pontiques (notamment la Crimée). Une certaine activité prosélytique se dessine aussi — vers la fin du XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle — de la part du catholicisme, dont les missionnaires s'infiltrèrent dans les régions grecques, visant de préférence les centres commerciaux habités également par des marchands occidentaux (Constantinople, Smyrne, Thessalonique). Toutefois, ses succès ne seront que temporaires au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans l'Heptanèse, à l'époque de la domination vénitienne, ainsi que dans les îles de l'Égée.

Particulièrement important nous semble le chapitre III de l'ouvrage, intitulé *Vers le développement économique et spirituel de l'hellénisme*. Il traite de l'essor pris par les centres commerciaux de la Grèce septentrionale dans le contexte des antagonismes vénéto-autrichiens et franco-anglais pour la conquête du marché levantin. Faisant leur profit du commerce très actif de l'Europe centrale avec les marchés du Levant, les intermédiaires balkaniques emulent les richesses, tout en s'assurant le prestige sur le plan social. L'auteur procède à l'ample analyse de la manière dont se sont développées des villes comme Thessalonique, Serrès, Méléniq, Philippopolis, Constantinople ou Smyrne. Néanmoins ce développement des villes ne parvient pas à arrêter l'émigration des Grecs attirés par les régions centrales de l'Europe, où ils vont créer des communautés florissantes. Sibiu, Braşov, Budapest, Vienne, Breslau, Leipzig verront s'épanouir ces communautés avec leurs compagnies commerciales, leurs écoles et leurs églises. D'après l'appréciation de l'auteur, durant les deux siècles de 1650—1850, environ un million

et demi de Grecs ont émigré de Macédoine, Epire, Thessalie, Asie Mineure, vers l'Autriche, l'Allemagne, les Pays Roumains et la Russie. Vienne deviendra l'un des foyers culturels importants du néohellénisme, avec des imprimeries pour les livres et les gazettes grecques : c'est là que se rendront ou c'est par là que passeront toute une série de lettrés grecs de grande réputation.

D'un intérêt tout particulier pour les historiens du Sud-Est européen sont sans doute les pages nombreuses consacrées par le pr Ap. Vacalopoulos à *La Diaspora grecque dans l'espace balkanique*. Ces pages comportent une définition du « phanariotisme » et des Phanariotes — ces habitants du Phanar qui avaient fini par accéder à de hautes fonctions dans l'Empire ottoman, exerçant une grande influence sur la vie politique, sociale et spirituelle non seulement de leurs compatriotes grecs, mais aussi des autres peuples balkaniques. Ils constituaient (de l'avis de l'auteur) une classe sociale à part, à ne point confondre avec les officiels et les archontes de la patrie, dont ils avaient pourtant emprunté les titres nobiliaires (les titres des anciennes fonctions byzantines). L'historien établit le moment où les Phanariotes commencent à se constituer en classe sociale distincte : leurs devanciers sont les grands drogmans de la Porte, suivis des drogmans de la flotte et des princes régnants (les voïvodes) des Pays Roumains.

Poursuivant son étude de la Diaspora dans l'espace balkanique, l'auteur — après une vue rapide de son développement en Serbie et Bulgarie — s'arrête longuement pour examiner *L'Hellénisme dans les Principautés Danubiennes en 1453—1821*. Il puise, à cette fin, aux sources fournies par les plus récentes recherches de l'historiographie grecque, roumaine et universelle. Tout en reconnaissant la richesse de l'information du savant grec, il convient de remarquer que dans certains cas il a adopté des thèses, que l'historiographie actuelle a abandonnées : nous nous référons, entre autres, à la soit-disant « époque grecque » de l'histoire de la culture roumaine, thèse avec laquelle les toutes dernières recherches des historiens roumains ne sont plus d'accord. Par ailleurs, il nous faut souligner l'équité des jugements du pr Ap. Vacalopoulos sur le rôle des Phanariotes dans l'espace balkanique en général et dans les Pays Roumains tout particulièrement. Les arguments qu'il sait faire valoir pour combattre les positions extrémistes en un sens comme dans l'autre affirmées dans l'historiographie du problème sont en effet dignes d'être retenus.

Enfin, le dernier paragraphe de ce troisième chapitre est consacré à l'étude de la vie spirituelle développée par le néohellénisme. Le rôle de l'Eglise orientale est particulièrement mis en lumière, avec ce grand foyer de l'orthodoxisme représenté par le Mont Athos. D'autre part, la prospérité économique du monde grec au XVIII<sup>e</sup> siècle, surtout à partir de la seconde moitié de ce siècle, devait engendrer le développement de l'instruction et aboutir à l'organisation de l'enseignement. Une carte des centres dotés d'écoles élémentaires et d'établissements d'enseignements moyen vient faciliter l'intelligence de cet aspect du problème. Du reste, l'auteur mentionne quelques noms prestigieux des enseignants de ces écoles avec un aperçu de leurs méthodes d'enseignement. Il constate, à ce propos, que jusqu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand les idées des Lumières percent là aussi, l'enseignement se maintient dans la tradition byzantine, accordant une place prépondérante à l'étude des classiques et des pères de l'Eglise. Pour compléter le tableau, la vie et l'œuvre de toute une pléiade de grands lettrés grecs (Ilia Mimiatis, E. Vulgaris, N. Théotokis, K. Etolos, etc.) sont évoquées par l'auteur.

Un quatrième et dernier chapitre de la première partie de l'ouvrage s'occupe de retracer l'ensemble des circonstances du *Soulèvement de 1770 et les entreprises des frères Orlof dans la Méditerranée*, pendant la guerre russo-turque de 1768—1774. Fomentée par la présence de divers émissaires russes et de la flotte russe dans la Méditerranée, la révolte éclate d'abord dans le Péloponnèse en 1770. Elle s'étendra rapidement en Macédoine, Thessalie et Epire, entretenue par les Grecs émigrés d'Europe occidentale qui font paraître des livres et des tracts à ce sujet. Les mesures de la Porte destinées à l'étouffer déclencheront une nouvelle vague d'émigration des Grecs vers la côte occidentale de l'Asie Mineure, les Iles ioniennes et la Russie (la Crinée et l'Ukraine étant visées en tout premier lieu). Au terme de ce chapitre, l'auteur s'arrête sur les implications de la paix de Koutchouk-Kainardji sur le plan international, ainsi que pour le monde grec.

La seconde partie de ce quatrième tome de l'Histoire du Néohellénisme porte sur *Le développement économique et politique de l'Hellénisme entre les années 1774—1812*, étudié dans deux grands chapitres : *La naissance de la bourgeoisie dans l'espace grec et les nouvelles luttes de la nation et Les Grecs au seuil de la liberté*. Un fait s'impose de toute évidence : la concurrence franco-anglaise dans la Méditerranée aura pour gagnant le commerce maritime grec, auquel les ports russes étaient également ouverts. Ce sera le signal d'un grand épanouissement économique des Iles de l'Egée, qui en profiteront pour améliorer leur organisation administrative et judiciaire et fonder une flotte maritime, avec ses ports d'attache en Hydre, Speta et Psora. La Képhalonie et l'Ithaque — qui entretenaient d'importantes relations commerciales avec les

ports de la mer Noire, d'Asie et d'Égypte — disposaient, de leur côté, d'une flotte marchande assez bien fournie. Les capitaux de l'Europe centrale (allemands et autrichiens, entre autres) commencent à renflouer les villes du nord de la Grèce (Thessalonique, Jannina, Arta, Serrès, Méléniq, etc.) où les marchands grecs rentrant chez eux, après des affaires fructueuses ayant eu Vienne pour centre, ramènent la prospérité. Ils contribuent à la transformation de la vie sociale, créant une classe nouvelle, active et prospère : la bourgeoisie.

Cependant, les incessantes guerres russo-turques sont une source d'interminable effervescence dans les provinces grecques, toujours prêtes à se soulever. C'est en vain que la Porte tâche d'y maintenir l'ordre et d'entraver l'intense activité des émissaires du tsar. On constate le grand nombre des marins grecs navigant sous pavillon russe. Le grand Empire tsariste noue des liens avec Ali-Pacha de Jannina, tout en ne refusant pas son appui aux Souliotes et soutenant la révolte de Katzoni (1792). De nouvelles émigrations se déclenchent vers l'Ukraine ; cette époque coïncide aussi avec le grand épanouissement d'Odessa en tant que centre commercial. La communauté grecque de cette ville, particulièrement florissante, allait tenir un rôle de tout premier rang dans les préparatifs de la révolution de 1821.

C'est le moment où les Grecs arrivent « au seuil de leur liberté » et le professeur Vacalopoulos dédie tout un chapitre (le dernier de son ouvrage) à l'analyse de ce moment-là. Il attire l'attention sur la portée de l'influence de la Révolution française et des relations de la Grèce avec la France dans le contexte de l'épopée napoléonienne. Les événements politiques qui devaient aboutir à l'occupation par les Russes et les Français de l'Heptanèse et à la création de la République ionienne sont enregistrés à leur tour, de même que le soulèvement de la Morée, ou celui des Souliotes contre Ali-Pacha. Une place de choix sera réservée par l'auteur à Rhigas Velestinlis : son œuvre, ses activités, ses liens avec l'intelligentsia grecque seront analysés de manière à en dégager aussi leur signification pour tous les peuples balkaniques engagés dans la lutte pour la liberté.

Le rôle des grands centres marchands durant toute cette période si agitée fut insignifiant, car ils ont concentré les intellectuels grecs, dont une bonne partie formés à l'école de l'Occident. Et à côté de ces grands foyers de l'espace grec, il convient de retenir l'activité de la Diaspora, les communautés de Iassy, Bucarest, Padoue, Venise et Vienne qui se sont dévouées au progrès spirituel de la Grèce, contribuant aussi à l'introduction d'un esprit novateur dans l'enseignement grec. Néophyte Doucas, D. Philippidi, G. Kostanda, Gazis, etc., voilà seulement quelques noms de la série de ceux qui ont voué leurs efforts à la fondation des écoles, à la création d'une méthode d'enseignement en rapport avec les exigences du temps ou à une activité éditoriale appelée à faire connaître leur peuple et à lui gagner des sympathies. Ces activités des intellectuels grecs ne tarderont pas à récolter des fruits, soulevant dans l'Occident un ample mouvement entré dans l'histoire sous le nom de Philhellénisme. Le professeur Vacalopoulos examine ce mouvement et le retentissement qu'il a eu sur la vie spirituelle grecque.

Un exposé de la conjoncture historique et politique dans laquelle se sont développés les mouvements de libération des peuples balkaniques au début du XIX<sup>e</sup> siècle achève ce quatrième tome de l'ouvrage du savant historien. La crise de l'Empire ottoman à la suite des guerres russo-turques, aggravée par les menées visant à s'assurer l'indépendance de certains gouverneurs turcs, tels Ali-Pacha de Jannina ou Ismail de Serrès, favorise l'écllosion des divers mouvements révolutionnaires, dont les chefs commencent à s'illustrer, (un Katzontonès ou un Botzaris, par exemple).

L'originalité de certains points de vue formulés par le savant, dont les informations documentaires sont souvent inédites s'impose au lecteur, de même que l'esprit critique dans lequel l'auteur met à l'œuvre un vaste matériel bibliographique, fourni par l'historiographie grecque (où les ouvrages concernant le néohellénisme sont de plus en plus nombreux) et universelle. Cartes des diverses opérations militaires, cartes de l'émigration grecque à l'intérieur de la Péninsule Balkanique ou vers l'Europe centrale, cartes des grands centres économiques et des foyers culturels les plus importants, etc. complètent heureusement l'exposé.

Naturellement, certains points de vue prêtent à la discussion (par exemple, la question des Phanariotes en tant que classe sociale) ; certains processus ou événements sont susceptibles d'interprétations diverses (l'auteur lui-même en expose quelques-unes sur son parcours). Mais de telles remarques sont secondaires face à l'importance de cette synthèse de l'histoire néogrecque.

*Olga Cicanci*



B. G. SPIRIDONAKIS, *Empire Ottoman. Inventaire des mémoires et documents aux archives du Ministère des Affaires Étrangères de France*. Publié par l'Institut d'Études Balkaniques, Salonique, 1973, 536 p.

Les sources historiques de l'Empire Ottoman continuent à rester, en grande partie, ensevelies dans les archives et les dépôts de tous les pays qui ont eu leurs destinées entrecroisées avec cet immense État. Les fonds les plus importants, conservés en Turquie, maintiennent cet état de *incommunicado*, bien qu'on fasse des efforts de les inventorier et de les publier.

Dans bon nombre de pays européens on a esquisse quelques pas dans cette direction. En dehors de la publication des documents en langue turque se trouvant dans les archives de Vienne, Budapest, Bucarest, Sofia, Belgrade, Vaisovie, Moscou, Venise, etc., des documents en langue latine, italienne ou allemande ont été révélés par A. von Gévay, E. Albéri et autres. Parmi ces derniers s'insèrent avec poids les deux collections de documents franco-turques. E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, 4 vol., Paris, 1848—1860 qui couvrent les années 1515—1589, l'époque donc où s'établirent les rapports entre les deux États, et récemment : P. Duparc, *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France*, vol. XXIX, Turquie, Paris, 1969.

Cette fois-ci, grâce à l'ample et minutieux travail de B. G. Spiridonakis, les portes des archives du Ministère des Affaires Étrangères de France, qui conservent en bon état et systématiquement classés un nombre de 132 tomes sous la rubrique « Turquie », s'ouvrent généreusement devant nous.

Les années comprises dans ces 132 tomes s'étalent entre 1528 et 1897 ; donc, de la troisième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Exceptionnellement on y voit les deux « capitulations » accordées par le sultan Mehmed II au Génois de Pera, en 1451 et 1455, connus par ailleurs. Tout ce matériel consiste en rapports, relations, mémoires, traités de commerce, politique et autres, descriptions de voyages à Istanbul et dans l'Empire Ottoman, notes diplomatiques, lettres officielles ou particulières, et autres documents et actes qui reflètent les activités des représentants de la France à Istanbul. On peut affirmer, sans exagération, que tous les problèmes franco-turques, ainsi que turco-européens ou ayant trait aux relations de la Porte Ottomane avec d'autres États, peuples, religions sont exposés largement ou succinctement dans tous ces matériaux « de première main ».

Il va sans dire que certains de ces documents ont été déjà publiés et utilisés dans différentes recherches et études. Les spécialistes de chaque problème en sauront davantage. Cette nouvelle publication ne s'est pas proposé d'identifier les documents publiés déjà, ou utilisés d'une manière quelconque. Une satisfaction de ce genre sera offerte à l'historien qui, en partant de cette liste sûre et ordonnée des « choses turques » se trouvant dans les archives du Ministère des Affaires Étrangères, arrivera à faire ses propres découvertes au fur et à mesure qu'il puisera ses données dans cette mine inestimable.

Les insertions roumaines dans la trame des relations franco-turques sont, comme de juste, assez nombreuses. D'ailleurs, quelques documents ont été publiés déjà en Roumanie dans de grands recueils non mentionnés dans l'ouvrage de B. G. Spiridonakis :

1. Documente Hurmuzaki : *Documente privilegiate la istoria Românilor*

Supplément I, vol. II : *Documente extrase din Arhivele Ministerului Afacerilor străine din Paris 1751—1814*, Bucaresti, 1885 ;

Supplément I, vol. III : *Documente culesse din Arhivele Ministerului Afacerilor străine din Paris 1709—1812*, Bucaresti, 1889 ;

Vol. XVI : *Correspondența diplomatică și rapoarte consulare franceze 1595—1851*, Bucaresti, 1916 ;

2. D. Sturdza : *Acte și documente relative la istoria nașterii României*, vol. I—X, Bucaresti, 1889—1909 ;

3. J. Filitti : *Lettres et extraits concernant les relations des Principautés Roumaines avec la France, 1720—1810*, Bucaresti, 1915.

Dans l'*Index des noms propres* (p. 471—536) les pays roumains sont souvent mentionnés : la Moldavie, les Moldaves, la Moldo-Valachie, la Valachie, les Valaques, les Roumains, la Roumanie. L'explication de l'auteur « la Valachie, maintenant Munténie » aurait dû être amplifiée puisque la Valachie a été, depuis des siècles, désignée par les Moldaves sous le nom de « Munteana », pendant que la chancellerie valaque a utilisé le nom de « Țara Românească » — le pays roumain — ; les étrangers eux seuls ont parlé de la Valachie. L'absence de la Transylvanie est surprenante, vu son rôle majeur dans les événements politiques et militaires des XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles, et son implication dans les confrontations entre l'Empire Ottoman et l'Empire des Habsburgs dans les siècles suivants ; de toute évidence, l'*Index* a recueilli les

noms parus dans les fiches et non pas ceux qui se trouvent dans le texte même des documents. « Magheru J. » doit être corrigé : « Magheru Georges ».

Si on ne rencontre pas les Roumains dans les titres des documents des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, du moins explicitement, ils reviennent fréquemment à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, impliqués dans les rapports russo-turques, franco-turques, turco-autrichiennes, etc., et surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les différentes phases de la « Question d'Orient », lorsque le rôle des pays roumains dans l'histoire universelle s'est sensiblement accru.

La première mention directe se trouve aux pages 16—17, et fournit des données relatives à la victoire des Turcs sur les Russes et les Moldaves à Stănilești, sur la rivière de Prut — dans la lettre de monsieur de la Parrière au comte Des Alleurs, ambassadeur de France à Istanbul où cette localité est indiquée d'après le nom turc : « Bouroude ». Par la suite, la série de renseignements politiques, économiques, commerciaux et parfois ethnographiques concernant les deux Principautés Roumaines, la Valachie et la Moldavie, est de plus en plus abondante, comme, par exemple, dans la *Notice statistique sur la Moldavie, par Charles Iașai, Iași, 1 mai 1828*, de 70 p. (p. 54), ou bien les *Mémoires sur les frontières de la Turquie d'Europe par l'officier de génie Lazowski, 1798*, de 52 p. (p. 60), ou encore, les 18 rapports, de plusieurs centaines de pages, du diplomate français, baron Charles-Joseph-Edmond Boislecotte, envoyés de Bucarest, en 1834, au ministre des affaires étrangères Henri Gautier, comte de Rigny, qui donnent une pluralité d'aspects sur la vie de Moldavie et de Valachie.

Mais il serait trop long d'énumérer ici au moins les documents les plus importants concernant les pays roumains au temps de la guerre de Crimée, de la Conférence de Paris ou de la guerre russo-roumano-turque de 1877/78. L'historien des Roumains pourra trouver des renseignements de tout premier ordre et, en leur majorité, restés inédits.

Deux Appendices très utiles complètent, à la fin, ce répertoire :

I. Liste chronologique des ministres des affaires étrangères (français), 1589—1898 ;

II. Liste des ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires et envoyés en missions spéciales de France auprès de la Porte Ottomane de 1525 à 1898.

En plus, l'Appendice III fournit au lecteur le Tableau chronologique des sultans ottomans, et l'Appendice IV, la Liste chronologique des grands vizirs depuis 855/1451 jusque'en 1341/1922. Cette dernière liste est tirée de la *Türkiye Ansiklopedisi*, t. V, mais les années qui délimitent la période pendant laquelle les « sadrazams » ont déteu leurs charges sont données seulement selon l'Hégire. Pour ceux qui consultent cet Inventaire il sera très difficile de préciser exactement l'équivalent chronologique grégorien, car les indications données par l'auteur ne facilitent pas les calculs ; il ne suffit pas de tenir compte de la progression « 3 années par siècle ». Le *Glossaire* des mots et expressions turcs (p. 11—14) est par trop sommaire et reproduit seulement la forme française de l'époque ou employée couramment de nos jours. La graphie turque actuelle aurait contribué à rendre plus clair le cadre culturel sud-est européen de cette époque restituée aux historiens, qui feront dorénavant un appel obligatoire à cet instrument de travail extrêmement utile.

Aurel Decei

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M. B.); GELCU MAKSUTOVICI (G.M.); TREVOR J. HOPE — Oxford (T.J.H.), J. IRMSCHER — D.D.R. (Irm.); H. MIHĂESCU (H. M.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); ADRIAN FOCHI (A. F.).

Les résultats de l'entreprise scientifique exemplaire de l'Institut d'Histoire N. Iorga, dirigée par Maria Holban — le corpus des relations concernant les pays roumains laissées par les voyageurs étrangers qui les ont traversés depuis le XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> : *Călători străini despre țările române* (București, Editura Științifică) — continuent à parvenir entre les mains des lecteurs à raison d'un fort volume par an. C'est ainsi qu'en 1972 et, respectivement, en 1973, ont paru les volumes IV et V (IV, XXX—634 p. et V, XXX—702 p., tous les deux publiés par Maria Holban, rédacteur responsable, M. M. Alexandrescu-Dersea Bulgariu et Paul Cernovodeanu; à la fin de chaque volume est donnée la liste complète de l'équipe de travail et la part qui revient à chacun dans la préparation du volume), qui couvrent les années 1596—1659. En tout, 87 « voyageurs » (c'est-à-dire témoins oculaires, indifféremment des motifs qui les amenaient parmi les Roumains), aux relations desquels s'ajoutent, en annexes, quelques « témoignages indirects » (dont le récit sur la bataille de « Rottenton » du fameux capitaine John Smith) et des « descriptions géographiques » de l'époque (entre autres, celles de Botero).

Le IV<sup>e</sup> volume, dont la matière, ainsi qu'on n'a pas manqué de nous avertir, a été séparée de celle du volume précédent uniquement pour des raisons d'ordre typographique, s'ordonne autour de quelques moments particulièrement saillants : la seconde étape du règne de Michel le Brave et son bref règne dans les trois pays roumains, les Movilă et leurs luttes pour le trône moldave, la campagne polonaise de 1620 en Moldavie. Dans le V<sup>e</sup> volume (1623—1659), ce sont les relations des missionnaires catholiques qui dominent, à côté desquelles une place importante revient à celles occasionnées par les missions diplomatiques — polonaises, suédoises, russes, transylvaines — qui traversaient les pays ou étaient dirigées vers leurs princes. Au total, l'information, bien que de valeur inégale, est très riche et, selon les observateurs, se maintient au niveau de la vie politique ou bien embrasse en profondeur les réalités de la société roumaine de l'époque.

L'intérêt pour l'historien de ces relations de voyages n'est plus à relever. Mais c'est justement leur utilisation en tant que sources qui se trouve sensiblement facilitée, non seulement par leur réunion dans cette vaste collection, mais aussi — et surtout — par le travail d'analyse et de critique — parfois extrêmement poussé — auquel elles furent soumises. Les amples introductions générales de Maria Holban et ses « observations critiques » à quelques textes, les introductions bio-bibliographiques dont les éditeurs firent précéder chaque auteur ou les notices sur des groupes de relations se rapportant au même événement, les commentaires qui éclairent le texte ou redressent ses erreurs viennent à chaque instant à l'aide du lecteur et facilitent son propre travail. Toute cette besogne érudite d'excellent aloi est dominée par l'effort d'établir les relations entre textes et, souvent, de retrouver, au-delà du texte, le témoin, avec ses intérêts propres ou ceux qu'il poursuit, sa mentalité, ses procédés dans l'élaboration de son rapport. On a parfois l'impression — par exemple, dans le cas du pauvre Parçevič, ou dans celui des exploits imaginaires du capitaine Smith — d'assister à une enquête judiciaire, ou mieux, à une investigation de détective.

L'index analytique des noms de personnes et de lieux — dressé pour les deux volumes par Béatrice Marinescu — permet de retrouver en bonne mesure aussi les matières. Une illustration de bonne qualité, dont ne manquent pas les planches en couleurs, ajoute son intérêt à celui de l'ensemble de l'ouvrage.

M. B.

Nous sommes très contents de pouvoir signaler la parution, dans les séries de l'Institut for Balkan Studies de Thessalonique, de la version considérablement augmentée de l'ouvrage d'Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași* (Institutul de studii sud-est europene, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Biblioteca istorică XXVIII, București 1971), livre couronné par l'Académie Roumaine du prix N. Bălecescu. Il est pourtant curieux et regrettable à la fois que les nouveaux éditeurs aient compétemment omis de mentionner l'existence de cette édition roumaine. *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* (142 — Institutul for Balkan Studies, Thessaloniki, 1974, 830 p., LXXIII pl.) offrent en supplément au lecteur, par rapport à l'édition roumaine, ainsi que le nouveau titre l'indique, le gros chapitre dédié aux professeurs des Académies de Bucarest et de Jassy (chap. VIII—IX, pp. 363—663), qui augmentent presque du double le texte initial roumain. Nous y trouvons des notices sur plus de 80 professeurs des deux Académies de longueur variable, selon leur importance et selon l'information conservée, mais atteignant parfois les dimensions de véritables articles. Avec une très grande érudition, Ariadna Camariano-Cioran retrace leurs biographies, suit leur carrière d'enseignants, examine leurs écrits. Sans doute, ce travail extrêmement méticuleux sera d'une très grande utilité pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des cultures roumaine et grecque aux XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles et à celle de l'enseignement dans le sud-est de l'Europe.

La belle édition du livre d'Ariadna Camariano-Cioran donnée par l'Institut de Thessalonique est enrichie de nombreuses et suggestives reproductions : portraits de professeurs, pages de titre d'ouvrages publiés par eux-ci, pages de manuscrits, fac-similés de documents, etc.

M.B.

Deux ans après la publication de l'étonnante bibliographie — 8149 numéros ! — de l'œuvre et de l'activité publique du grand homme d'Etat roumain du XIX<sup>e</sup> siècle Mihail Kogălniceanu (*Mihail Kogălniceanu (1817—1891). Bibliografie*, Editura Enciclopedică Română — Editura Militară, București, 1971, LXXXII — 654 p.), Alexandru Zub assure de nouveau les conditions d'une étude exhaustive pour un autre Moldave de première grandeur : l'historien A. D. Xenopol (1847—1920). Conçu d'après un plan similaire dans ses lignes essentielles que le précédent, mais adapté à la matière en bonne mesure différente qu'il avait à envisager, le nouvel ouvrage de cet infatigable chercheur — A. D. Xenopol. *Bibliografie*, Editura Enciclopedică Română — Editura Militară, București, 1973, 694 p. — apporte les mêmes qualités d'information sûre et d'organisation claire. Nous retrouvons, précédées d'une brève mais très nourrie introduction (pp. 5—22) et d'un tableau chronologique détaillé de la vie et de l'activité du savant roumain, les deux grandes parties de l'enquête bibliographique : 1. l'œuvre d'A. D. Xenopol (pp. 63—329) et 2. les « références » (pp. 331—545), le terme pris dans une acception très large, allant de la simple notice à caractère d'information jusqu'aux grandes études dédiées aux différents aspects de l'œuvre.

Les chapitres les plus étendus de la première partie sont naturellement ceux concernant les écrits d'histoire et de philosophie de l'histoire de Xenopol (très nombreux les comptes rendus, qui montrent l'intérêt avec lequel il suivait la production historiographique de son temps, et les rapports, académiques et universitaires, souvent inédits ; en très grand nombre aussi les études publiées dans des périodiques étrangers : notons encore le « bulletin historique » — Roumanie, qu'il signa régulièrement dans la « Revue historique » entre 1882 et 1908), auxquels fait dignement suite celui touchant à son activité d'économiste. Mais, même si les contributions de Xenopol dans d'autres domaines sont de moindre valeur, des chapitres comme ceux dédiés à ses préoccupations de critique et d'histoire littéraire ou à son intérêt pour l'art, y compris la musique — outre sa propre production littéraire — aident à définir la physionomie de ce grand intellectuel. L'auteur a pris soin de noter chaque fois les rééditions, les reproductions partielles ou les publications de fragments qui précéderent l'édition d'un livre.

Organisée par chapitres qui se rapportent en général à la classification de la première partie, la seconde, qui conserve l'ordre chronologique des publications, permet de suivre l'écho dans l'actualité de l'activité scientifique, académique et culturelle de Xenopol et l'attention accordée à son œuvre et à sa personnalité après sa mort. Nombreuses, mais forcément incomplètes, les mentions concernant l'intérêt suscité par les vues de Xenopol sur la philosophie de l'histoire (Boutroux, Seillière, Lacombe, Barth, Croce, etc.). Remarquable l'effort d'analyse de l'apport de Xenopol dans l'histoire des Roumains et la théorie de l'histoire, et aussi de sa pensée économique et sociale, déployé en Roumanie durant les quinze dernières années. Ne manquent pas, non plus, de cette partie, la liste des photos, publiées ou inédites, de Xenopol

et de sa famille, ainsi que des indications sur les fonds d'archives qui contiennent des pièces intéressantes la vie et l'activité du savant. Plus précieux encore est l'index de la correspondance de Xenopol (lettres écrites par lui et lettres reçues, avec la mention de celles déjà publiées ; parmi les correspondants étrangers dont on a conservé les lettres : G. Monod, Ch. Bémont, A. Rambaud, G. von Below, A. Cartellieri, H. Rickert, J. J. Pic etc.), qui donne aussi, dans une troisième section, les lettres de ses contemporains qui se rapportent à sa personne. Un index des personnes et des matières facilite l'orientation dans cette masse d'information.

M.B.

*L'Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation. D'après les sources*, ouvrage bien connu de N. Iorga (3 vol., Bucarest, 1934), vient de connaître, après quatre décennies, sa première traduction en roumain : *Istoria vieții bizantine. Imperiul și civilizația. După izvoare*. Traducere : Maria Holban, Editura Enciclopedică Română, București, 1974, 655 p. Lisons-nous d'abord de la qualité de la traduction, réalisée par Maria Holban avec une fidélité d'artiste qui n'exclut pas les scrupules de l'homme de science. Si nous regretterons avec la traductrice qu'on n'ait pas réussi à effectuer le contrôle des renvois aux sources et à la bibliographie — charge accablante, il est vrai, étant donné leur nombre et difficilement réalisable pour les publications consultées par Iorga dans des bibliothèques hors de son pays —, nous ne pouvons qu'être d'accord avec elle qu'une tentative de mise à jour bibliographique n'eût pas été « payante », car la valeur de l'histoire de Byzance par le savant roumain réside bien moins dans son érudition — qui est d'ailleurs très grande — que dans la forte personnalité de l'auteur et les zones de la « vie byzantine » qu'il a cru nécessaire d'éclaircir. Très sagement, Maria Holban s'est contentée de brèves notes à l'usage du lecteur moins averti, destinées à lui faciliter la compréhension d'un texte souvent allusif. Les mêmes services seront rendus par l'excellent index de noms de personnes et de lieux — réalisé avec la collaboration de R. Lăzărescu —, qui donne tous les renseignements requis. Le volume est richement illustré, le nombre des reproductions de l'édition originale ayant été sensiblement augmenté.

Les lecteurs roumains étaient sans doute en droit d'attendre une édition en leur langue de *L'Histoire de la vie byzantine* et l'on ne peut que féliciter l'Editura Enciclopedică Română de la leur avoir donnée. Mais je ne puis pas m'empêcher de penser à l'utilité que pourrait avoir une nouvelle édition de l'original français. Car déjà l'unique édition de 1934, sortie de l'imprimerie de l'auteur, n'a pas dû connaître une très grande diffusion. Et il me semble que malgré les quarante ans qui nous séparent de sa parution, cette vue si personnelle d'une importante tranche de l'humanité pendant un millénaire d'histoire soit encore capable de stimuler la pensée des byzantinistes.

M.B.

ALEKSANDAR STIPČEVIĆ, *ILIRI. Povijest, Život, Kultura*. Skolska Knjiga, Zagreb, 1974. 246 p.

Il convient de signaler la parution dans un format très élégant d'une nouvelle édition de l'ouvrage consacré aux Illyriens par le réputé spécialiste yougoslave Aleksandar Stipčević. C'est un livre qui enrichit la littérature de spécialité pourvu d'informations inédites sur la vie et la culture des anciens habitants de la partie occidentale de la Péninsule Balkanique, notamment des côtes dalmates. Après l'édition italienne, *Gli Illiri*, publié par la maison Il Saggiatore de Milan en 1966 ; après l'édition albanaise, *Iliret*, parue à Prishtina en 1967, nous sommes maintenant en présence d'une nouvelle édition, revue et augmentée. On y trouve valorisée à un degré supérieur la vaste expérience de l'archéologue Aleksandar Stipčević, qui nous offre une synthèse de ses découvertes les plus récentes corroborées avec les résultats acquis par les autres illyrologues du pays et de l'étranger.

Si lors d'un compte rendu du livre *Gli Illiri* \* nous avons déjà noté les aspects inédits révélés par l'auteur en ce qui concerne l'histoire et la civilisation des Illyriens, nous avons maintenant le plaisir de relever quelques conclusions d'une grande portée relatives à l'ethnogénèse illyrienne, des frontières ethniques des Illyriens, de leur organisation étatique, de leur culture

\* V. Gelcu Maksutovici, compte rendu publié dans « Revista de Referate și Recenzii. Istorie-etnografie », n° 2, 1967, p. 923—924.



matérielle et spirituelle, de leurs guerres. Eloquents sous ce rapport s'avèrent les chapitres I et IV de la présente édition, complétés par de nombreuses inscriptions et des photos reproduisant des pierres funéraires, des statues, des vases, des objets cultuels, etc. — matériel illustratif d'une grande netteté, dont les claires explications le rendent d'autant plus suggestif.

L'ouvrage réussit à saisir la dynamique des événements. Les faits s'enchaînent dans un mouvement incessant, qui fait revivre à notre intention les détails de la vie tourmentée que menaient les Illyriens dans le contexte si complexe du monde antique. L'acharnement des Illyriens confrontés aux Grecs et aux Romains à garder leur indépendance est bien connu, mais le mérite de l'auteur est de broser — à la suite de l'étude approfondie d'un vaste matériel documentaire — l'image complète des rapports de ces peuples sur divers plans; nous lui sommes redevables de l'idée qu'il nous donne de la magnifique floraison de la civilisation latino-illyrienne jusqu'au moment de l'arrivée de Slaves, qui contraignèrent les Illyriens à chercher un refuge dans les montagnes de l'Albanie. Les Albanais actuels, héritiers légitimes des antiques Illyriens, sont par conséquent les possesseurs d'incalculables vestiges matériels de leur civilisation, personne ne pouvant plus contester l'origine illyrienne de ce peuple brave, qui a conservé jusqu'à nos jours bon nombre des coutumes et traditions de leurs ancêtres.

Par son étude, Aleksandar Stipčević élargit l'aire de cette civilisation, soulignant aussi la tradition serbo-croate, écartant les hypothèses obscures ou incertaines formulées à propos de l'anthropologie balkanique, antique et moderne, synthétisant un vaste matériel philologique, ethnographique et archéologique. Aussi, son intéressante monographie englobe l'ensemble de l'espace géographique couvert par les Illyriens, suivant aussi l'évolution ultérieure de leurs influences sur les habitants de la côte adriatique orientale, des régions arides du nord-ouest de la Macédoine, de l'espace épirote jusqu'au bassin danubien. Notons, par rapport aux éditions précédentes, l'attention plus marquée de l'auteur accordée aux études des spécialistes roumains, de I. I. Russu en particulier. La langue et l'art des Illyriens, leur culture matérielle et spirituelle sont analysées, suivant un critère synthétique, de manière précise et exhaustive. Tout en usant d'une bibliographie imposante, l'archéologue yougoslave expose clairement son propre point de vue sur tous les problèmes qu'il examine. C'est là d'ailleurs que réside le plus grand mérite de l'auteur qui nous a donné ce parfait ouvrage d'analyse et de synthèse tout à la fois, d'ample reconstitution et de stricte recherche scientifique, qui sait accorder le document et la légende, l'exposé du rituel et les conditions rigoureuses de la vie militaire, les vestiges archéologiques et les traditions actuelles des peuples vivant dans ces contrées. Nous avons là le fruit d'une heureuse fusion du document écrit et de la fantaisie contrôlée et raisonnée de l'homme de science.

Le spécialiste roumain trouvera dans cet ouvrage quantité d'informations intéressantes portant sur les manifestations religieuses des Illyriens, très proches de celles des habitants antiques de notre pays, ainsi que certaines données d'un haut intérêt sur les Illyriens émigrés et travaillant dans les mines de Dacie. Un vaste champ d'investigations comparatistes s'ouvre à nous de la sorte.

G. M.

EMMANUEL AMAND DE MENDIETA, *Mount Athos: The Garden of the Panaghia* (Akademie-Verlag, Berlin, and Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1972). Translated from the French by Michael R. Bruce. 360 pages.

This book is issued as volume forty-one in the series "Berliner Byzantinische Arbeiten." It is the product of the author's life-long interest in both the 1,000 year past history and the present difficulties of this renowned centre of Orthodox christianity, and as such, it presents a more detailed and elaborate study of Mount Athos and its monastic institutions than Amand de Mendieta's earlier work, *La Presqu'île des Caloyers: Le Mont-Athos* (Desclée De Brouwer, Bruges and Paris, 1955).

The first of the three sections into which the work has been divided deals with the history of the confederation of Athos from its earliest beginnings in the ninth century to the present day. By placing the development of the religious groups within the context of the entire eastern Orthodox community, the author shows the importance of the support given to the monks by the princes and peoples of the Balkans. During the difficult years in the fifteenth and sixteenth centuries the christian rulers of the Danubian Principalities took the place of the Byzantine emperors and the tsars of Bulgaria and Serbia. Through their large gifts of money, church plate, precious vestments, religious relics and expensive embroideries, the Princes of

Moldavia and Wallachia sustained the monasteries. The generosity with which they invested the monasteries with possessions in the Danubian Lands was to cause many difficulties in the period after the unification of the Principalities. Among the chief benefactors of the Athonite monasteries the author identifies Alexander Lăpușneanu, Jeremiah Mogilas, Basil Lupu, John Neagoe Basarab IV, and Matthew and Constantine Brâncoveanu. The troubles which beset the Principalities in the seventeenth century were reflected in the financial crisis which swept the monastic community, and was not resolved until the arrival of the phanariot princes who reverted to the generous practices of their predecessors, often linking a Romanian monastery to an Athonite one. After the decrees of 1862–64 expropriating the 'dedicated' lands in Romania, the monks of Mount Athos lost a significant portion of their financial security, which even the indemnity and the aid of the Orthodox community in other countries could not totally replace. War and political upheaval in the last hundred years has reduced the monastic institutions to a mere shadow of their former glory. In dealing with the contemporary situation, the author expresses the hope that the Orthodox community at large will recognize the achievements and values of the Athonite monasteries by endeavouring to assist the ailing brotherhood of monks, whose numbers and resources have been so severely depleted.

The free flow of the narrative is somewhat interrupted in the second section of the book by a lengthy exposition of the modern constitutional position of the monasteries — twenty ruling monasteries and numerous dependencies (skites, kelha, kalyves and hermitages). Long quotations and translations of Greek constitutional documents make rather tedious reading, although undeniably the charter of 1924 and the subsequent decrees are central to an understanding of the present legal position of the monastic federation, "A kind of 'monastic republic' within the Greek State. Self-governing in administrative matters, it is a genuine theocracy, with God as its King, and the Panaghia as its Queen and heavenly Protectress." This is how the author summarises the Holy Mountain of Athos in the twentieth century.

Amand de Mendieta is at his best in the last section of the book where he discusses the life of the monks of Mount Athos. He is deeply interested in their religious life and devotes much attention to the Orthonot forms of worship, the ideals and concepts of monastic life on Mount Athos. Art as a reflection of monastic piety is only allotted one chapter, but the author indicates his intention to publish a sequel to the present work which will deal with the architecture, wall paintings or frescoes, ikons, and the illuminated manuscripts, which form so important a part of Orthodox religious expression.

T. J. H

ἸΩΆΝΝΗΣ Π. ΜΑΜΑΛΑΚΗΣ, Τὸ Ἅγιον Ὄρος (Ἄθως) διὰ μέσου τῶν αἰώνων, Thessaloniki, 1971.

Als Ergebnis eines langen Studienaufenthaltes sowie gründlicher Benützung der Quellen- und Sekundärliteratur hat der byzantinistisch wie neograzistisch hervorgetretene Verfasser ein nahezu 700 Seiten umfassendes, mit 21 Tafeln geschmücktes Geschichtswerk vorgelegt, das mit Grund die Athener Akademie prämunerte und die Gesellschaft für mazedonische Studien in ihre Reihe „Μακεδονική Βιβλιοθήκη“ aufnahm. Das Werk gliedert sich in eine Einleitung, drei „Bücher“ sowie Anhang. Die Einleitung skizziert einerseits die Genese und Entwicklung der christlichen Askese und handelt zum anderen über die Geographie und alte Geschichte des Athos (quoad Geographie wäre größere Ausführlichkeit mehr unangebracht gewesen). Den Athos in byzantinischer Zeit macht das 1. Buch zu seinem Gegenstand; es betrachtet 1204 als Epochenjahr, würdigt die geistige und geistliche Funktion des Heiligen Berges in der Palnologenzeit und widmet der Athoskunst einen speziellen Abschnitt. Die Zeit der Turkenherrschaft — von gesamtgriechischen Aspekt her bis 1821 gefaßt — bildet das Thema des 2. Buches; auch hierbei erfolgt eine Gliederung nach politischer Geschichte, geistig-geistlichem Leben sowie Entfaltung der Kunst. „Der Heilige Berg im Kampf und nach der Befreiung“ lautet der Titel des 3. Buches, das den größten Umfang einnimmt. Es handelt über die Geschichte des Athos vor, während und nach dem griechischen Befreiungskampf, die verstärkte Ansiedlung russischer, rumänischer, serbischer und bulgarischer Mönche, die Auseinandersetzungen mit dem konstantinopolitanischen Patriarchat und schließlich die Einbeziehung des Heiligen Berges in die Souveränität des griechischen Staates; geistiges Leben und Kunstschaffen werden behandelt, ausgeschlossen bleiben dagegen die neuesten Entwicklungen. In seiner Zusammenfassung ruft der Verfasser zu denkmalpflegerischen Maßnahmen und zu einer Koordinierung der Athosforschung auf.

Irm.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Θ. ΖΩΡΑΣ, 'Επιφανίου Δημητριάδου δοκίμιον „Περὶ πέντας". Ἀθήναι, 1970

Epiphanius (oder Stephanos) Dimitriadis (geboren Skiathos 1760, gestorben Kea 1827) diente seiner Nation als Lehrer, Gelehrter und Patriot. In versklavten Griechenland ausgebildet, studierte er in Rumänien und wurde Sekretar der Gospodars der Walachei. 1797 treffen wir ihn als Schriftsteller in Wien. Darauf lehrte er in vielen Orten Griechenlands, betätigte sich als vielseitiger Literat und trug zur nationalen Befreiung bei. Sein Traktat über die Armut, in der Athener Nationalbibliothek handschriftlich verwahrt und jetzt erstmals ediert, verrät seine Herkunft von Lukian, Pintareh, Basileios.

*Irm.*

'Αφιέρωμα στὸ Εἰκοσιένα: Ἡ προσφορά τῆς Αἰολίδας στὸ Μεγάλο Ἀγῶνα (Λέσβος—Κυδωνιές—Μοσχονησιά), „Αἰολικά γράμματα“, 1, 1971, τεύχος 3 (σ. 193—304).

Die Zweimonatsschrift für das Kulturschaffen der Insel Lesbos, die von G. Valetas und M. Paraskevaidis geleitet wird, widmet ein Heft dem Beitrag der Äolis zum Befreiungskampf von 1821. Voran steht ein Aufruf lesbischer Patrioten vom 20. Oktober 1821 neben einem Siegesgedicht des Arztes P. Sophianopoulos vom 27. Mai 1821. Über die revolutionäre Haltung der Lesbier handelt G. Valetas auf der Grundlage der Heldenlieder des Zeitgenossen der Erhebung Stavrakis Anagnostis. Ein Auszug aus dem balladesken Poem des Dichters N. I. Saltelis aus Kydonies vom Jahre 1842: „Ὁ Κυδωνιάτης“ behandelt die Zerstörung ebenjener Gemeinde. Die Gedenkrede des P. Samaras auf die am 27. Mai niedergemetzelten Lesbier wird, soweit erhalten, wiedergegeben. Über den militärischen Einsatz der Lesbier zur See und zu Lande spricht G. Valetas, speziell über die Geschiehe von Kydonies A. Tsamados; hinzutreten Absehnitte aus literarischen Gestaltungen von Sp. Melas und Photakos. Als Beispiel für die Aktionen der Einwohner von Mosehonisi im Zuge der Ἐπανάσταση nennt S. Karaskaki den Kapitän Vasilis Skordobekis. Als Vorläufer der nationalen Erhebung und der Aufklärung stellt G. Valetas den Metropolitens Seraphim von Mytilene (1676—1735) heraus und behandelt weiter die einschlagigen Verdienste des Metropoliten der Moldau und Walachei Ignatios (1765—1828) — unter Beigabe wenig bekannter Dokumente eines auf Ignatios bezug nehmenden Passus aus der „Κυρὰ Φροσύνη“ des Klassikers A. Valaoritis. Ebenfalls gut dokumentiert ist ein Beitrag über den Enzyklopädisten Benjamin von Lesbos (1762—1842), verfaßt von G. Valetas. Dieser stellt weiter Theodoros Alkaios, den Führer von Nordlesbos und Sänger des Befreiungskrieges, den Politiker Paläologos Lemonis und den Maler Theophilos Chatzimichail vor. Mit Partien aus den bisher unveröffentlichten Memorien des Generals Efstratios Pissas (1798—1885) macht K. A. Diamantis bekannt.

*Irm.*

GEORG VELOUDIS, *Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen Historismus*. „Sudostforschungen“, 29 (1970), 43—90.

Der uberaus materialreiche, freilich nicht immer optimal gegliederte Aufsatz gibt einen Überblick über die Darstellungen der hellenischen Geschichte vom Ausgang des 18. Jahrhunderts bis zur Gegenwart, wobei eine selbständige Geschichtswissenschaft in Griechenland erst mit der Staatsgründung im Jahre 1830 möglich wurde. An ihrem Anfang stehen Mémoires und Lehrbücher, die nach ausländischen Mustern konzipiert wurden; theoretische Vertiefung streben erst um 1840 die Werke von Kozakis-Typaldos und Remers an. Heftige Reaktionen rief der „Griechenhasser“ Fallmerayer mit seiner These von der slawischen Abstammung der Neugriechen hervor — freilich erst, nachdem sich im deutschen Sprachraum Bartholomäus Kopitar und Johann Wilhelm Zinkeisen gegen ihn gewandt hatten, dafür aber dann mit nun so größerer Heftigkeit, wobei democh sein auf die Erhaltung des türkischen Reiches tendierender „realpolitischer“ Standpunkt seinen griechischen Gegnern verborgen blieb. Der Streit gipfelte in den Schriften des „Nationalhistorikers“ Konstantin Paparrigopoulos (1815—1891), der, ohne sonderliche geschichtsphilosophische Vertiefung, Gedanken Zinkeisens wiederaufneh-

mend, die Idee einer einheitlichen griechischen Geschichte von der mythischen Vorzeit bis hin zur Gegenwart konzipierte und verwirklichte und damit, die historische Wirklichkeit weithin verfälschend, das Geschichtsbild seines Volkes bis in die neueste Zeit hinein prägte.

*Irm.*

30 vjetori i demonstratës antifashiste të Gjirokastrës (6 mars 1942 — 6 mars 1972). Gjirokastrë, 1972.

Zu Beginn des Jahres 1942 begann in Albanien der organisierte Partisanenkrieg gegen die italienischen Okkupanten. Die politischen Demonstrationen, die in mehreren Städten stattfanden, bedeutete eine gewichtige Unterstützung der Partisanenbewegung, die von der Kommunistischen Partei geleitet wurde. Die angezeigte Broschüre berichtet über die Demonstration in Gjirokastrë am 6. März 1942 — in historischen Überblick und in Erlebnisberichten.

*Irm.*

*Der Steiermärkische Landtag.* Seine historischen Grundlagen und seine heutige Gestalt. 3. Aufl. Graz, 1970.

Der Steiermärkische Landtag in Graz als Selbstverwaltungsorgan eines föderativen Bundesstaates besteht in direkter Tradition seit 1861, in indirekter seit 1186 (Erringung der politischen Mitbestimmung durch die steirischen Ministerialen). Die vorliegende offizielle Broschüre, die vom Präsidenten des Steiermärkischen Landtages herausgegeben wurde, informiert über Geschichte, Aufgabe und Geschäftsführung und enthält Namenslisten und statistische Aufstellungen, die nicht zuletzt auch für die slowenische Bewegung in der Steiermark von Interesse sind.

*Irm.*

*Un quart de siècle de recherche historique en Belgique, 1944—1968.* Publié sous la direction de J.-A. van Houtte. Louvain — Paris, 1970.

Der aus Anlaß des letzten internationalen Historikerkongresses erstattete ausführliche Literaturbericht, den erste Experten ausarbeiteten (sie finden sich im Vorwort aufgeführt), muß hier vor allem wegen seiner Abschnitte „L'Empire Byzantin“ (S. 73 ff.), „Les études arabes et islamiques“ (S. 110 ff.), „Croisades“ (S. 148 ff.) genannt werden. Die Aufschlüsselung erfolgt leider nur durch einen Autorenindex, ein Sachindex würde die höchst bedeutsamen Leistungen der belgischen Geschichtswissenschaft noch sichtbarer gemacht haben.

*Irm.*

A. KOSTALLARI, *Les études linguistiques en Albanie. Sources, problèmes, résultats*, dans *Actes du II<sup>e</sup> Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen*, tome I, Athènes, 1972, p. 417—436.

Ce rapport, consciencieusement rédigé et très riche, expose d'une part les résultats obtenus par le passé dans le domaine de l'albanologie et d'autre part les nouvelles réalisations de notre époque. L'albanologie s'est imposée à l'attention des spécialistes grâce à quelques savants étrangers — Johann Georg von Hahn, Gustav Meyer et Holger Pedersen — mais elle est devenue à l'heure actuelle une science nationale, car les meilleures revues spécialisées dans ce domaine sont celles imprimées en Albanie et les meilleurs spécialistes sont Albanais. La fondation de l'Académie des Sciences et de l'Université de Tirane dépassent même ce qu'on avait espéré de

meux. Retenons qu'à présent toutes les branches de cette discipline ont leurs spécialistes et que des ouvrages fondamentaux sont en préparation, destinés à illustrer l'histoire de la langue, la langue littéraire, la grammaire, l'étymologie, la langue albanaise contemporaine, les langues de large diffusion mondiale, les dictionnaires bilingues, la terminologie, la dialectologie, les atlas linguistiques, la culture de la langue, l'orthographe, les éditions critiques, les rapports avec d'autres langues, etc. Les spécialistes albanais se sont imposés par la qualité de leurs contributions, dominant de nos jours cette science si utile pour la linguistique générale aussi bien que pour la linguistique indo-européenne et les études balkaniques. Ils ont organisé des congrès, des conférences internationales ou ont fourni un apport très apprécié aux réunions internationales d'albanologie organisées à l'étranger. Une conclusion essentielle s'en dégage en tout premier lieu, à savoir qu'en tant que partie intégrante du Sud-Est européen, l'Albanie est à même de révéler divers aspects spécifiques et originaux susceptibles de jeter un jour nouveau sur l'étude de cette partie de notre continent.

H.M.

ANDRÉ DE VINCENZ, *Traité d'anthroponymie houtzoule*. Wilhelm Fink Verlag, München, 1970, 613 p. (Forum Slavicum hg. von Dmitri Tseližewskij, Bd. 18).

Cette excellente monographie réalisée à partir d'enquêtes effectuées sur place, peut servir de modèle à la rédaction d'ouvrages analogues concernant les diverses régions du Sud-Est européen, véritable plaque tournante des influences de toutes sortes à travers les temps. La toponymie et l'anthroponymie sud-est européennes sont encore assez peu étudiées; il serait donc à souhaiter que ces précieuses archives des peuples soient explorées au profit de la science avant qu'elles perdent leurs individualités sous la poussée de la civilisation contemporaine.

La langue des Houtzoules compte quantité d'éléments roumains; le nom même de *Houtzoul'* est expliqué par l'auteur comme dérivant du roumain *hoful* « le voleur ». Une telle interprétation nous semble toutefois douteuse, car ce mot n'est pas attesté en roumain avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Située dans une contrée montagneuse et dans une certaine mesure isolée, à un point de confluence des Hongrois, Polonais, Ukrainiens et Roumains, la région habitée par les Houtzoules a reçu des influences romanes et byzantines venues du Sud, hongroises, tchèques et polonaises venues de l'Ouest et du Nord-Ouest, malorusses et velicorusses de l'est. Et ceci tout en gardant de nombreux traits archaïques conférant à cette population une originalité frappante. Bien plus que la géographie linguistique, l'onomastique fournit les moyens d'une meilleure connaissance de la gamme variée des influences culturelles et religieuses, des activités et de la nature même de la population respective, de sa stratification sociale, du niveau de la technique, de l'outillage de travail, des échanges de produits, des métiers, d'une conception du monde spécifique, de la flore et de la faune caractérisant la région, de la médecine populaire, des relations de famille, des us et coutumes, des distractions, etc.

H. M.

G.G. LITAVRIN, *Как жили Византийцы*. Наука, Москва, 1971, 192 p.

Ce livre fait partie de la collection « Histoire de la culture universelle », éditée par l'Académie des Sciences. Son auteur a consulté les principales sources historiques, il s'est familiarisé avec les matériaux archéologiques, il a parcouru les études fondamentales des spécialistes modernes, avant d'essayer l'ébauche d'une image fidèle de la société byzantine des IX<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles. Cette image tient compte des aspects variés de ladite société, tels que l'organisation sociale, l'Etat, l'Eglise, l'art militaire, les soulèvements et les mécontentements du peuple, la famille et le mariage, l'éducation et la culture, les rapports avec les étrangers, les fêtes, les spectacles, les autres amusements. Il a réussi un exposé simple, vivant et personnel, sur un trame très attachant par l'abondance des informations utiles qui permettent de mieux saisir jusqu'à quel point la culture byzantine a-t-elle marquée en profondeur la vie des peuples actuels de l'Europe orientale. L'influence de Byzance ne s'est point confinée aux arts et à la littérature; elle a contribué à un transfert d'idées, de traditions, de tendances au profit de la technique, de



l'outillage, des coutumes vestimentaires, du droit, de l'organisation sociale, des relations internationales, etc. Après avoir adopté le vieux-slave pour langue de culture et de chancellerie, les sociétés slaves de l'Europe orientale sont passées à l'organisation d'une vie indépendante et originale, parallèle à l'Empire byzantin qu'elles combattirent parfois, mais avec lequel bien souvent elles collaborèrent dans les domaines les plus divers, s'influençant mutuellement. Aussi, le petit livre de Litavrin est-il précieux au large public soviétique, lui facilitant l'approfondissement du passé de sa propre patrie. Cet ouvrage se recommande tant par la solidité de son information scientifique, que par la clarté du discours.

H.M.

ΑΙΚ. ΚΟΥΜΑΡΙΑΝΟΥ, 'Ο Τύπος στὸν Ἀγῶνα, 3 vol., Athènes, "Ἐκδοσεις Ἐρμῆς, 1971, (Νέα Ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη)

La presse grecque révolutionnaire avait formé jusqu'ici l'objet de nombreuses études à caractère descriptif, sans être analysée en tant qu'expression de la vie sociale, économique et spirituelle des Grecs modernes. Pourtant — ainsi que le remarque Mme Koumariou — la presse n'est pas un phénomène isolé. On ne peut l'envisager qu'en tenant compte des données politiques et économiques des différents groupes et courants sociaux, autant de facteurs déterminants pour son existence. Dans cette ample anthologie qu'elle dédie à la presse néohellénique des années 1821—1827, l'auteur s'est proposé d'étudier l'historique de sa création et de son développement, les prémisses qui l'ont rendue possible, les cercles qui l'ont produite et ceux auxquels elle s'adressait, en ajournant la synthèse pour le moment où le stade des recherches le permettra. « Ce n'est qu'alors qu'on pourra connaître ce phénomène dans toute son extension et son intensité, son influence sur la société néohellénique, son écho et son essor, sa contribution à la formation des idées et des mouvements spirituels, politiques et sociaux sur le territoire de la Grèce moderne ».

Dans une étude introductive qui nous laisse voir la portée qu'une pareille entreprise ne manque pas d'avoir sur les recherches néohelléniques, l'auteur esquisse les circonstances qui ont déterminé la parution de chacun de ces journaux, leur durée, la personnalité des principaux rédacteurs, les courants politiques qu'ils représentaient, leur position vis-à-vis du gouvernement. Aux publications manuscrites du début ont succédé, les journaux imprimés à partir de *Σάλπιγξ Ἑλληνική* éditée à Kalamata en Août 1821, par Th. Farmakidis. La « pause éditoriale » des années 1821—1822 est bientôt suivie par « l'année des publications néohelléniques » (1824), qui enregistrera la publication de trois journaux, dans les centres les plus importants de la Grèce ; Missolonghi, Hydre et Athènes. C'est qu'en 1823 s'étaient définies une partie des prémisses indispensables au développement de la presse : la II<sup>e</sup> Assemblée Nationale s'était constituée ; une nouvelle constitution avait été votée ; « La loi d'Épidaure » consacrait un article aux problèmes de la presse ; un gouvernement s'était formé, avec G. Kountouriotis président et A. Mavrocordatos secrétaire général et Nauplie était devenue le siège du Gouvernement. A ces progrès intérieurs correspondaient, en Europe, l'essor du mouvement philhellène, qui, tout en favorisant le développement de la presse grecque, ne l'avait pourtant pas annexé. Le commentaire précis et vif de l'auteur établit des comparaisons, dégage une hiérarchie. Le meilleur périodique de cette époque est bien « Γενική Ἐφημερίς τῆς Ἑλλάδος » organisé par Th. Farmakidis, rompu à cette technique éditoriale, grâce à une activité de longue date, qui avait débutée au « Λόγιος Ἐρμῆς ».

Afin d'illustrer l'efficacité de la presse sur le public grec, E. Koumariou rappelle le mot si expressif de Kolokotroni au sujet des nombreux Grecs qui ne connaissaient même pas un village situé à une heure de distance du leur ! Au manque de communications sociales s'ajoutaient les carences de l'enseignement, ce qui nous permet de mieux saisir l'importance de la presse.

Les trois volumes de cette anthologie, représentant plus de 1000 pages, offrent de larges fragments tendant à présenter ce que chacun de ces journaux avait de plus caractéristique, en rendant aussi possible de suivre la marche des événements. Toutes les grandes sections de l'ouvrage sont précédées de quelques pages introductives, tandis que le III<sup>e</sup> volume, sous le titre de « Tableaux chronologiques » fait un groupage thématique des principales questions traitées par les textes, reproduits. Pour chaque grand chapitre thématique (Politique, Gouvernement, Renseignements, Journaux, Philhellénisme, Étrangers, Enseignement, Prosopographie), des sous-titres, épuisant en profondeur la problématique, indiquent les pages des trois volumes qui en traitent.

Un index des noms propres et le traditionnel tableau synoptique de la collection « Ἐρμῆς » complètent ce bel ouvrage, qui offre déjà à la synthèse beaucoup plus que ne l'avoue son auteur.

C. P.-D.

NIKOS GAIDAGIS, *Catalogul cărților grecești de la Biblioteca Centrală Universitară, „M. Eminescu” — Iași* (sec. XVI—XVII) (Le catalogue des livres grecs de la Bibliothèque Centrale Universitaire „M. Eminescu” — Jassy) (XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles), Iași, 1974, 278 p. (ronéotype).

Ainsi que le remarque M. Bordeianu dans l'Avant-propos, ce catalogue est « une histoire vivante » de l'héritage de la Bibliothèque Universitaire « M. Eminescu » de Jassy. Ses premiers livres remontent au règne de Vasile Lupu, prince de Moldavie au XVII<sup>e</sup> siècle. Son développement est étroitement lié à l'Académie Princière de Jassy, ainsi que le témoignent de nombreuses dédicaces et notes marginales des princes, boyards et didascales qui ont offert ces livres à la bibliothèque. D'autres fonds s'y sont ajoutés, ayant appartenu à des érudits tels que : Chrysante Nottaras, Dimitrie et Antioh Canteimir, Costache Negri, Veniamin Costache, Gheorghe Asachi, etc.

Ce catalogue, représentant un travail assidu de 13 années, a enregistré — ainsi que nous l'explique son auteur — tous les livres grecs, ou ceux dans lesquels le texte grec est dominant, fussent-ils écrits par des Grecs ou par des étrangers. On a exclu, par contre, les œuvres qui n'ont pas gardé leur texte original (telles les traductions des œuvres antiques), mais on a inclus toutes les publications dues à des Grecs, après la chute de Constantinople, même si elles ont été écrites dans d'autres langues.

Le volume présent (I) contient les livres grecs et ceux en langue grecque des XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles (1501 — 1700), totalisant 291 titres. Le II<sup>e</sup> volume est destiné aux livres du XVIII<sup>e</sup> siècle, les volumes III et IV, au XIX<sup>e</sup> siècle et le volume V, au XX<sup>e</sup> siècle. Le système de description des livres est celui de Legrand, l'auteur tâchant surtout de reproduire les titres dans les moindres détails, afin de rendre ce catalogue utile à l'étranger aussi. Deux index alphabétiques et un autre chronologique rendent plus aisé l'emploi du catalogue.

D'un grand intérêt sont les notes des lecteurs que N. Gaidagis a reproduites dans leur totalité, avec la collaboration de Martin Bodinger pour les textes latins et allemands. Nous nous y arrêtons un peu, pour souligner leur importance et la variété de leur contenu. En effet, ces notes nous offrent des renseignements sur les monnaies, sur l'histoire, la théologie (liste des synodes), sur l'astrologie, la médecine, la bibliographie, ainsi qu'une liste de donateurs, possesseurs et lecteurs des livres (Șerban Duca, Nicolae Mavrocoordat, le logothète Toma (1772), Nicolas Polyani (1808), Polizois Kontos etc.). S'il s'agissait d'établir les proportions dans lesquelles s'y reflètent différents secteurs de la culture, on verrait que les classiques grecs et byzantins y ont une nette prépondérance, immédiatement suivis par les écrits des pères de l'Église et ceux des humanistes, une large part étant faite aux ouvrages philologiques proprement dits (glossaires, dictionnaires, etc.). Le nombre restreint des livres ecclésiastiques est explicable, ces derniers se trouvant surtout dans la bibliothèque de la Métropole et dans celles des églises et monastères de Jassy. Le code d'Harménopule et une arithmétique pratique (1641) y font figure d'exceptions, à juste titre à cette époque.

Nous ne pouvons que remercier N. Gaidagis de cette précieuse contribution — si utile pour l'histoire de la culture — en rappelant aussi l'appui donné par le directeur de la Bibliothèque, le pr. Grigore Botetz, à la parution de cet ouvrage.

C. P.-D.

*Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973) avec un supplément pour les années 1965—1969.* Offert à l'occasion du troisième Congrès international d'études du Sud-Est Européen, Athènes, 1974, 152 p. (Centre National des Etudes Néohelléniques).

Faisant suite aux volumes parus en 1966 et en 1970, la présente bibliographie bénéficie — ainsi que le remarque Coust. Th. Dimaras dans l'Avant-propos — « des avantages qu'offre la continuité aux expressions périodiques de la recherche ». Cette continuité doit beaucoup à

Roxane Argyropoulos, qui signe aussi l'avis explicatif du volume. Celui-ci contient : deux listes alphabétiques des auteurs groupées par années, un supplément au volume précédant de la bibliographie (1965—1969), une liste des travaux parus de 1970 à 1973 et quatre index alphabétiques (des matières, des noms de personnes, des noms de lieux et des noms d'auteurs).

Nous avons déjà souligné — lors de la parution des premiers volumes de cette bibliographie — l'importance des critères qu'on y a appliqués. Ne se bornant pas à un simple enregistrement alphabétique et chronologique, mais groupant aussi les sujets par thèmes, dans un index final, cette bibliographie suggère des rapprochements, fait possible des associations et renseigne les chercheurs de manière tout aussi précise que suggestive.

C.P.-D.

*Sudosteuropa. Bibliographie. Band IV 1961—1965. Herausgegeben vom Südost-Institut-München. Dans la rédaction de Gertrude Krallert-Sattler. Munich., 1971. 695 p.*

Sur l'utilité d'un tel ouvrage il est inutile de revenir ici ; le fait même qu'il est arrivé à son quatrième tome en est la preuve éloquente. De toute façon, le spécialiste des problèmes du Sud-Est européen dispose ainsi d'un bon instrument d'information et de documentation. Mais il est, sans doute, regrettable qu'un si grand intervalle se soit écoulé entre la période concernée par la bibliographie et la parution du livre, dans certains cas cet intervalle montant à 10 années, ce qui est vraiment excessif. Il nous semble donc qu'il faudrait trouver les moyens pour diminuer cet intervalle, autrement dit pour augmenter l'efficacité de l'ouvrage, partant de l'exemple fourni par d'autres bibliographies internationales, telles l'*Année philologique* ou l'*Internationale volkskundliche Bibliographie*.

Le présent volume se compose en réalité de 4 bibliographies du à quatre auteurs différents, comme suit :

1. *Bibliographie über Sudosteuropa und grossere Teilraume 1961—1965*, de Gertrude Krallert-Sattler, p. 5—102 ;
2. *Ungarische Bibliographie 1961—1965*, de Friedrich Gottas, Salzburg, p. 103—327 ;
3. *Rumanische Bibliographie 1961—1965*, de Constantin Sporea, Munich, p. 329—524 ; et
4. *Slowakische Bibliographie 1961—1965*, de Marion Kertész, Munich, et Michael Lacko, Rome, p. 525—644.

De tailles inégales, inégales aussi, fort probablement, quant à leur profondeur, les quatre bibliographies nationales ne suivent pas les mêmes critères quant à la disposition des matériaux qui les composent : dans chaque cas, l'auteur suit un plan dicté, à ce qu'il semble, par les qualités différentes des matériaux respectifs. Mais le volume est doté d'un index des noms propres dont la consultation est facilitée du fait que pour chaque domaine il y a un sigle et un numéro d'ordre spécifiques. Ceci confère à l'ouvrage un caractère à la fois unitaire et disparate. Le trait essentiel des quatre bibliographies réside dans leur caractère sélectif, mais c'est justement ce qui nous empêche de nous rendre réellement compte de leur teneur. En effet, elles ne comportent aucune précision sur les critères qui firent choisir certains titres et refuser d'autres. La chose nous semble d'autant plus regrettable que deux pays englobés dans ce volume — la Hongrie et la Slovaquie — sont plutôt éloignés du Sud-Est européen, avec lequel ils ne sauraient avoir sous ce rapport que des relations d'ordre purement comparatif. Le matériel roumain se trouve dans la même situation à l'égard des matériaux balkaniques.

Signalons aussi quelques erreurs de l'index. On constate par exemple la double mention du nom du chercheur Aurelian Petre, une fois à la rubrique *A* — Aurelian (p. 646), la seconde fois à la rubrique *P* — Petre (p. 679). Comme il s'agit, en réalité, d'une seule et même personne, son nom doit être enregistré une seule fois à la rubrique réservée à la lettre *P*. C'est aussi le cas de Elena Vrancea (p. 693 et 694). L'ordre alphabétique de la troisième colonne de l'index à la p. 667 est inexact (en bas, 2<sup>e</sup> ligne). De même, il y a confusion dans l'ordre alphabétique des lettres *i* et *l* (le *l* n'est pas toujours enregistré après le *i*, suivant leur ordre normal).

Cependant, les objections qu'on peut faire au présent volume sont d'un ordre mineur. Si elles tiennent du travail des auteurs, elles sont toutefois dépourvues de signification. Par conséquent, c'est à juste titre qu'on peut apprécier cet ouvrage comme une réelle réussite scientifique.

A. F.

AI. I AMZT I.E.SCU', *Cntlece bătrânești*. București, 1974, 592 p.

Le volume constitue une anthologie de textes poétiques (chansons épiques) des Archives de l'Institut de recherches ethnologiques et dialectales de Bucarest. Tous ces matériaux ont donc derrière eux un document sonore, enregistré soit sur le cylindre du phonographe, soit sur bande magnétique. Une introduction de 60 pages permet à l'auteur de fournir une série d'informations systématisées concernant l'aspect oral de la chanson épique roumaine, avec la mise en évidence du lien intime entre le texte et la mélodie qui l'accompagne. C'est pour la première fois qu'on procède à une opération, aussi complète que complexe, avec pour objet la chanson épique roumaine. Aussi, cette introduction a-t-elle son importance théorique et méthodologique. Nous disons « méthodologique » aussi, car Amuzulescu s'enhardit — à cette occasion — à passer à un nouveau système de notation des textes, système susceptible de souligner justement cette relation profonde du texte avec la mélodie. Son système de notation est expliqué dans une note sur l'édition (pp. I.IX — I.XI), où il donne la clef des signes particuliers ajoutés en marge des textes et qui le rendent éloquent sous le rapport de l'oralité. Par exemple, l'auteur surprend le processus libre de la naissance des strophes, le passage du récitatif libre à l'exécution parlée, la répétition des différents vers, etc., offrant de la sorte au lecteur l'image vivante de la manière dont on réalise de nos jours chez les Roumains une chanson épique traditionnelle. C'est pour la première fois qu'on a trouvé un tel système de notation et d'édition des textes roumains, fait d'une telle importance par lui-même qu'il est impossible de ne point le souligner comme il convient dans notre présente note. Ensuite, les textes sont notés selon le système respectif, dans l'ordre du catalogue des sujets et motifs publié par Amuzulescu dix ans auparavant, en 1964.

Mais si précieux et intéressant que soit ce volume (il reste à voir si le système prendra et s'il sera utilisé par d'autres spécialistes du folklore), il n'est pas sans reproche. On lui reprochera, par exemple, le fait qu'introduisant le système de notation prévu pour l'oralité, il néglige tout à fait le système de notation phonétique dialectale des textes, bien que ce côté du problème tienne lui aussi de l'esthétique des textes. L'auteur fait de la sorte un pas en avant et deux pas en arrière, comme si les deux systèmes étaient incompatibles dans une transcription moderne. Peut-être qu'il a pensé éviter de cette manière un texte trop chargé de signes rébarbatifs. Si tel était le cas, il aurait dû s'en expliquer, afin de ne pas donner lieu à des suspicions et des doutes.

Cette notation est appliquée à 107 textes, variantes prises au hasard du catalogue mentionné (nos 1 — 230). Une annexe fournit ensuite les biographies et les répertoires des principaux informateurs, un index typologique de toutes les variantes conservées par l'Archive de l'Institut de recherches ethnologiques et dialectales, ainsi qu'un glossaire des termes régionaux, rédigé par I. Ioneă.

Malgré les réserves que nous venons de formuler, la nouvelle anthologie de AI. I. Amuzulescu représente sans aucun doute un remarquable succès scientifique. Nous sommes sûrs qu'elle exercera une influence considérable pour l'amélioration du travail des spécialistes du folklore de notre pays.

A. F.

- 15–21 septembre 1972), Tirana, Universiteti i Tiranës, Instituti i Historisë dhe i Gjuhësise, 1971 et 1972, 353 p. et 466 p.
- Искусство Грузинской ССР* (en géorgien) [Introduced and compiled by V. Beridze, Edited by L. Singer], Leningrad, Издательство «Аврора», 1972, 29 p. + 74 ill.
- IVANOVNA, KENIA RUSUDAN, *Чеканка трпунџа хахуљској иконы богоматери* (en géorgien avec des résumés en russe et en français), Tbilisi, 1972, 115 p. + 46 p. ill.
- JEMEC, ANDREJ (catalogue d'exposition du 7.IX–2.X.1972), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans pagination.
- JUBANI, BEP, *Bibliografi e arkeologjise dhe historise së Lashte te Shqiperisë (1945–1971)*, Tirana, Universiteti i Tiranës, Instituti i Historisë, 1972, 221 p.
- KABRDA, JOSEF, *Le système fiscal de l'église orthodoxe dans l'Empire Ottoman* (D'après les documents turcs), Brno, Universita J. E. Purkyně, 1969, 164 p. + LVI p. ill.
- KALEŠI, ILASAN, *Najstariji vakuški dokumenti u jugoslaviji na Arapskom jeziku*, Priština, Zajednica Naučnih Ustanova Kosova, Studije, Knjižica 23, 1972, 356 p.
- KANSU, CEYHUN ATUR, *Haliç Önderi Ataturk*, Ankara, Bilgi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 92 p.
- KAPIDŽIĆ, HAMDİJA, *Der Aufstand in der Hercegovina im Jahre 1882* (Auszüge), Graz, Historisches Institut der Universität Graz – Abt. Südosteuropäische Geschichte, 1972, 167 p.
- Keban Projesi 1970 Çalışmaları (Keban project 1970 activities)*, Ankara, Orta Doğu Teknik Üniversitesi (Middle East Technical University) (en turc, anglais et allemand), 1972, 182 p. + 141 p. ill.
- KIZIKLI, İRFAN, *Gumruk tertinleri sözleşü*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 52 p.
- KNOLL, PAUL W., *The rise of the Polish monarchy – Piast Poland in East Central Europe, 1320–1370*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1972, 276 p.
- KOMNINI, D. ΡΙΔΟΝΙΑ, *Παρατηρήσεις σὲ κρητικά καὶ ἄλλα κείμενα* ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ ΚΔ' τόμου (τεῦχ. II) «Κρητικά Χρονικά» 1972, p. 278–293), sans localité.
- KONSIN, K., *Silmkoecemed*, Tallinn, Kirjastuskunst, 1972, 37 p. + 170 p. ill.
- KORBEL, JOSEF, *Détente in Europe – Real or imaginary?*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1972, 302 p.
- KOSMA, ΝΙΚΟΥ V., *Ὁ Λαγκαδάς ἱστορία-λαογραφία* ("Ἐπαινος Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν), Θεσσαλονίκη, Μακεδονικὴ Βιβλιοθηκὴ, 1968, 135 p.
- LEPORATTI, MARIO, *Nicola Balcescu e il Risorgimento Nazionale in Romania*, Roma, Società Accademica Romana, 1971, 91 p.
- Liturgiĉeskie trudy patriarxa Evtimija Ternovskogo* [Teksty, sobraune P. A. Syrku], London, Variorum Reprints, 1972, 231 p. + 2 ill.
- MACARTNEY, C. AYLMER, *Geschichte Ungarns*, Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 1971, 135 p.
- MILOJEVIĆ, MIROSLAV D., *Развој и особине сточарства у источној Србији* (Ποσειβνα издања, кн. 24), Београд, Географски институт „Јован Цвијић“, 1972, 156 p. у compris le résumé en français.
- MILZA, PIERRE, *De Versailles à Berlin, 1919–1945*, Paris, Masson et Cie, Editeurs, 1972, 189 p.
- MOUSOPOULOS, NIKOLAOS K., *Ἀνασκαφὴ τῆς Βασιλικῆς τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλεῖου* (Extr. de l'«Annuaire scientifique de la Faculté de Technologie de l'Université de Thessalonique», vol. V (1971–1972), Thessaloniki, Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης, 1972, 461 p. + 126 p. ill. + 12 plans
- NÁLEVKA, VLADIMIR, *Československo a Latinská Amerika v letech druhé světové války*, Praha, Universita Karlova, 1972, 160 p.
- NYSTAZOPOULOU-PELEKIDOU, MARIA, *Ξεnýλωσσα κείμενα μέ ελληνική γραφή* (Extr. de „Ὁ Ἐραμιστής“, I' (179) 57, 1972, p. 69–111), Athènes, 1972.
- *Les questions fondamentales du peuplement du Bassin des Carpathes du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle* – Session scientifique de l'Union Internationale Archéologique Slave, Szeged 27–29 Avril 1971 –, Budapest, Institut Archéologique de l'Académie Hongroise des Sciences, 1972, 230 p. + 33 p. ill.
- SCHRAMM, GOTTFRIED, *Der polnische Adel und die Reformation 1548–1607* Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GMBH, 1965, 380 p.
- SHEPERI, ILIA DILO, *Gramatika dhe sindaksa e gjuhës shqipe – Sidomós e Toskënishtes – (për shkolla të mesme)*. Roma, 1972, 190 p.



## LIVRES REÇUS

- B alkánské socialistické státy mezi dvěma válkami*, 1. díl (Albánie— Bulharsko), 2. díl (Jugoslávie— Rumunsko), Praha, Horizont, 1970, 233 p. et 263 p.
- Bibliografie Československé Hungaristiky za léta 1966—1968* [Sestavil a k vydání připravil Richard Pražák], Brno, Universita J. E. Purkyně, 1971, 98 p.
- Bibliografické Přiručky*, Sv. 5, 7—9 (4 tomes), Slovanský Přehled 1898—1967, Bibliografický Soupis, Dil. I—IV [Pod vedením Dr Karla Hermana & collect.], Praha, Československá Akademia Věd, Ústav Dějin Evropských Socialistických Zemí, 1968—1971, 271 p.; 387 p.; 449 p. et 203 p.
- CESAR, J., PSOTOVÁ, J. MRÁZKOVÁ, *Sborník k problematice dějin imperialismu* Praha, Ústav Československých a Světových Dějin ČSAV, 1972, 395 p.
- СЕРЕНКОВ, МАРКО К., *Македонски народни умотворби во десет книги*, Tomes 1—10, Skopje, Издавач: „Македонска Книга”, 1972, 351 p.; 299 p.; 329 p.; 292 p.; 377 p.; 237 p.; 307 p.; 343 p.; 470 p. et 458 p.
- Dějiny — Yougoslavie*, Praha, Nakladatelství Svoboda, 1970, 513 p.
- GERLACH, GUDRUN & ROLF HACHMANN, *Verzeichnis vor- und fruhgeschichtlicher Bibliographien*, Berlin, Walter de Gruyter & Co (Romisch-Germanische Kommission des Deutschen Archaeologischen Instituts), 1971, 269 p.
- GLAVINA, APOSTOLOU AT., ‘Η ἐπὶ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ (1081—1118) — Περὶ ἱερῶν σκευῶν, κειμήλιων καὶ ἀγίων εἰκόνων ἐρις (1081-1095), Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν, 1972, 217 p.
- Greek Revolution and the American Muse: A collection of philhellenic poetry, 1821—1828* [Edited, annotated, and introduced: M. Byron Raizis; Originally compiled: Alexander Pappas], Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1972, 177 p.
- GUAZZONI FOÀ, VIRGINIA, *La libertà nel mondo greco*, I, Università de GENOVA — Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1972, 139 p.
- HANNICK, CHRISTIAN, *Studien zu den griechischen und slawischen liturgischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Wien, Kommission bei Herman Bohlaus Nachf., 1972, 175 p.
- HATIBOĞLU, VEÇİHE, *Türkçenin Sozdizimi*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 207 p.
- HAUPTMANN, FERDINAND, *Erzherzog Johann als Vermittler zwischen Kroatien und Ungarn im Jahre 1848*, Graz, Historisches Institut der Universität Graz — Abt. Südosteuropäische Geschichte —, 1972, 60 p.
- HEER, FRIEDRICH, *Europäische Geistesgeschichte*, I (Von Augustin bis Luther); II (Von Erasmus bis Goethe), Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 1970, 144 p. et 141 p.
- HIERSCHE, ROLF, *Die Sprache Homers im Lichte neuerer Forschungen*, Innsbruck, Institut für vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1972, 18 p.
- Historiographie de Macédoine (1945—1970)*, T. II, Skopje, Institut de l'histoire nationale, 1972, 561 p.
- HLEDÍKOVÁ, ZDENKA, *Úfad generálních vikářů Pražského Arcibiskupa v Době Předsuhitské — Ze správních dějin pražské arcidiecéze*—, Praha, Universita Karlova, 1971, 143 p. + 9 p. ill.
- HÖSCH, EDGAR, *Geschichte der Balkanländer*, Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1968, 160 p.
- НОХНА, ENVER, *Les masses éditent le socialisme, le Parti leur fait prendre conscience*, Tirana, Editions « Nam Frashëri », 1972, 85 p.
- HRISOU, ΕΙΔΑΓΓΕΛΟΥ Κ., *Τὸ Βυζάντιον κατὰ τὸν Δ' αἰῶνα*— Συμβολὴ εἰς τὴν ἑξωτερικὴν πολιτικὴν τοῦ Βυζαντίου κατὰ τὸν Δ' αἰῶνα—, Thessaloniki, Ἐταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1972, 195 p.
- Христо Ботев, Из публицистиката и писмата му*. [Съставил-старти научен сътрудник Николай Жечев], София, Държавно Военно Издателство, 1972, 206 p.
- Iliria-Studime dhe materiale arkeologjike — I & II* (L'Illyrie — La ville illyrienne — Edition spéciale en français à l'occasion du Premier Colloque des études illyriennes,

- Slavic-American imprints: A classified catalogue of the collection of Lovejoy Library—Southern Illinois University at Edwardsville* [Edited by Stanley B. Kimball; Cataloged by Rudolph Wierer and Milton Moore], Edwardsville, The Libraries Southern Illinois University Carbondale, 1972, 242 p.
- ΣΟΦΙΑΝΟΥ, ΔΙΜΙΤΡΙΟΥ Ζ., "Άγιος Νικόλαος ό έν Βουναίνη, 'Ανέκδοτα άγιολογικά κείμενα ιστορικά και ειδήσεις περί τής Μεσαιωνικής Θεσσαλίας (I' αιώνας)- Διατριβή επί διδακτορίας-, Αθήνες, 'Εθνικόν και Καποδιστριακόν Πανεπιστημίων 'Αθηνών Φιλοσοφική Σχολή, 1972, 210 p. + 1D' p. ill.
- ΣΟΥΤΖΟΥ, ΔΙΜΙΤΡΙΟΥ ΣΚΑΛΙΑΤΟΥ, "Έλληνες 'Ηγεμόνες Βλαχίας και Μολδαβίας [Μέ Πρόλογο Εύάγγελου Π. Φωτιάδου], Αθήνες, 1972, 312 p.
- ΣΤΑΛΙΟ, ΒΛΑΖΕΝΚΑ, *Градац — Праисторијско насеље* — Βεογραδ, Народни Музеј, 1972, 125 p. + XXXVI p. ill. + X plans
- Στατιστική έπετηρίς τής 'Ελλάδος (Statistical yearbook of Greece) (en grec et en anglais), 1971, Αθήνες, Βασιλειόν τής 'Ελλάδος 'Εθνική Στατιστική 'Υπηρεσία τής 'Ελλάδος, 1972, 381 p. + 1 carte
- Studia Balkanica Bohemoslovaca* (Přispěvky přednesené na I. celostátním balkanistickém symposiu v Brně 11.—12. prosince 1969), Brno, Universita J. E. Purkyně, 1970, 480 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- DIMITRIE CANTEMIR, **Opere complete** (Œuvres complètes), édition critique sous la direction de Virgil Cândea. Vol. I **Divanul** (Le Divan), édition soignée, étude introductive et commentaire par Virgil Cândea, texte grec établi par Maria Marinescu-Himu, 1974, 489 p.; vol. IV; **Istoria ieroglifică** (L'histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.
- DIMITRIE CANTEMIR, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Guțu, 1973, 464 p. + une carte.
- BERINDEI, DAN, **L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, 46, 1973, 247 p.
- BĂRZU, LIGIA, **Continuitatea populației autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul 1 de la Bratei)**. (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles — le cimetière 1 de Bratei), collection « Biblioteca de arheologie », XXI, 1973, 309 p.
- ZANE, G., **L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, Section d'histoire économique, 43(3), 1973, 261 p.
- CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'État National Roumain (1918)**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae » monographies, XII, 1973, 264 p.
- MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, **Cultura Precucuteni pe teritoriul României** (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection « Biblioteca de arheologie » XXII, 1974, 272 p.
- RĂDULESCU-VALASOGLU, IRINA, **Alexandru Ioan Cuza și politica europeană** (Alexandru Ioan Cuza et la politique européenne), collection « Istorie și civilizație », 1974, 200 p.
- COLUMBEANU, SERGIU, **Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, Section d'histoire économique, 47(5), 1974, 200 p.
- COMȘA, EUGEN, **Istoria comunităților culturii Boian** (L'histoire des communautés de la culture Boian), collection « Biblioteca de arheologie » XXIII, 1974, 270 p. + 33 planches.
- DOLINESCU-FERSCHE, SUZANA, **Așezări din secolele III<sup>e</sup> și IV<sup>e</sup> e.n. în sud-vestul Munteniei. Cercetările de la Dulceanca** (Agglomérations des III<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles de n.è. dans le Sud-Ouest de la Munténie. Les recherches effectuées à Dulceanca), collection « Biblioteca de arheologie », XXIV, 1974, 157 p.
- BERCIU, D., **Contribution à l'étude de l'art thraco-gète**, « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, XIII, 1974, 239 p.
- Bibliografia istorică a României. III. Secolul XIX. Tom. 5.** (Bibliographie historique de la Roumanie. III.) XIX<sup>e</sup> siècle. Tome 5. Sous la direction de Vladimir Diculescu, 1974, 371 p.
- Cronici turcești privind Țările Române. Extrase, vol. II. Secolul XVII—inceputul secolului XVIII** (Chroniques turques concernant les Pays Roumains). Extraits vol. II, XVII<sup>e</sup> siècle — commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sous la direction de Mihail Guboglu, 1974, 541 p.
- BĂLCESCU, N., **Opere**, vol. I, **Serii istorice, politice și economice 1844—1847** Texte, note și materiale (Ecrits historiques, politiques et économiques 1844—1847. Textes, notes et matériaux). Edition critique soignée par G. Zane et Elena Zane, 1974, 419 p.
- Studii istorice sud-est europene. Culegere îngrijită de Eugen Stănescu** (Etudes historiques sud-est européennes. Recueil sous les soins de Eugen Stănescu), vol. I, 1974, 214 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 3, P. 1—162, BUCAREST, 1975



I. P. I. c. 1758

43 456

Lei 40. —